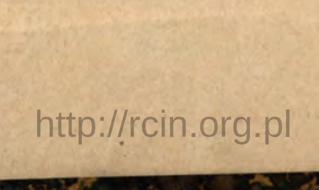



http://rcin.org.pl

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUIEME.



A GOTHA

Chez CHARLES-GUILLAUME ETTINGER, Libraire.

1784.



THEATRE.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome cinquième.

OLIMPIE,

OLIMPIE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 17 mars 1764.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE tragédie parut imprimée en 1763, elle fut jouée à *Ferney*, et ſur le théâtre de l'Electeur Palatin. M. *de Voltaire*, alors âgé de ſoixante-neuf ans, la compoſa en ſix jours.

C'eſt l'ouvrage de ſix jours, écrivait-il à un philoſophe illuſtre, dont il voulait ſavoir l'opinion ſur cette pièce. *L'Auteur n'aurait pas du ſe repoſer le ſeptième*, lui répondit ſon ami. *Auſſi s'eſt-il repenti de ſon ouvrage*, repliqua M. *de Voltaire;* et quelque temps après il renvoya la pièce avec beaucoup de corrections.

Olimpie a été traduite en italien, et jouée à Veniſe ſur le théâtre de *Sanſalvore*, avec un grand ſuccès.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, fils d'*Antipatre*, roi de Macédoine.

ANTIGONE, roi d'une partie de l'Aſie.

STATIRA, veuve d'*Alexandre.*

OLIMPIE, fille d'*Alexandre* et de *Statira.*

L'HIEROPHANTE ou Grand-Prêtre, qui préſide à la célébration des grands myſtères.

SOSTENE, officier de *Caſſandre.*

HERMAS, officier d'*Antigone.*

Prêtres.

Initiés.

Prêtreſſes.

Soldats.

Peuple.

La ſcène eſt dans le temple d'Ephèſe, où l'on célèbre les grands myſtères. Le théâtre repréſente le temple, le périſtile et la place qui conduit au temple.

OLIMPIE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le fond du théâtre repréſente un temple dont les trois portes fermées ſont ornées de larges pilaſtres : les deux aîles forment un vaſte périſtile. SOSTENE *eſt dans le périſtile ; la grande porte s'ouvre ;* CASSANDRE *troublé et agité vient à lui : la grande porte ſe referme.*

CASSANDRE.

Sostene, on va finir ces myſtères terribles. (*a*)
Caſſandre eſpère enfin des dieux moins inflexibles.
Mes jours ſeront plus purs, et mes ſens moins troublés.
Je reſpire.

SOSTENE.

Seigneur, près d'Ephèſe aſſemblés,
Les guerriers qui ſervaient ſous le roi votre père
Ont fait entre mes mains le ſerment ordinaire :
Déjà la Macédoine a reconnu vos lois.
De ſes deux protecteurs Ephèſe a fait le choix.
Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,
Eſt de vos grands deſtins un auguſte préſage.

A 3

Ce règne qui commence à l'ombre des autels
Sera béni des dieux, et chéri des mortels.
Ce nom d'Initié, qu'on révère et qu'on aime,
Ajoute un nouveau luftre à la grandeur fuprême.
Paraiffez.

CASSANDRE.

Je ne puis: tes yeux feront témoins
De mes premiers devoirs et de mes premiers foins.
Demeure en ces parvis.... Nos auguftes prêtreffes
Préfentent Olimpie aux autels des déeffes.
Elle expie en fecret, remife entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puiffes-tu pour jamais, chère et tendre Olimpie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel fang t'a fait naître, et quel fang j'ai verfé!

SOSTENE.

Quoi! Seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre père à fervir réfervée,
Sur qui vous étendiez tant de foins généreux,
Pourrait jeter Caffandre en ces troubles affreux!

CASSANDRE.

Refpecte cette efclave à qui tout doit hommage;
Du fort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut fes raifons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la fplendeur de fon fang....
Que dis-je? ô fouvenir! ô temps! ô jour de crimes!
Il la comptait, Softène, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre fureté....
Nourri dans le carnage et dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, et je fléchis mon père;
Seul je fauvai la fille, ayant frappé la mère.

Elle ignora toujours mon crime et ma fureur.
Olimpie! à jamais conſerve ton erreur!
Tu chéris dans Caſſandre un bienfaiteur, un maître;
Tu me déteſteras, ſi tu peux te connaître.

SOSTENE.

Je ne pénètre point ces étonnans ſecrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur, de tous ces rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureur au trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone eſt ſeul votre allié....

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui reſpecté l'amitié;
Je lui ſerai fidèle.

SOSTENE.

Il doit auſſi vous l'être;
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître,
Il ſemble qu'en ſecret un ſentiment jaloux
Ait altéré ſon cœur, et l'éloigne de vous.

CASSANDRE.

(*à part.*)

Et qu'importe Antigone?... O mânes d'Alexandre!
Mânes de Statira! grande ombre! auguſte cendre!
Reſtes d'un demi-dieu, juſtement courroucés,
Mes remords et mes feux vous vengent-ils aſſez?
Olimpie! obtenez de leur ombre appaiſée
Cette paix à mon cœur ſi long-temps refuſée;
Et que votre vertu, diſſipant mon effroi,
Soit ici ma défenſe, et parle aux dieux pour moi....
Eh quoi! vers ces parvis, à peine ouverts encore,
Antigone s'approche, et devance l'aurore!

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE *à Hermas, au fond du théâtre.*

Ce ſecret m'importune, il le faut arracher.
Je lirai dans ſon cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE *à Antigone.*

Quand le jour luit à peine,
Quel ſujet ſi preſſant près de moi vous amène ?

ANTIGONE.

Nos intérêts. Caſſandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont ſatisfait les dieux,
Il eſt temps de ſonger à partager la terre.
D'Ephèſe en ces grands jours ils écartent la guerre.
Vos myſtères ſecrets, des peuples reſpectés,
Suſpendent la diſcorde et les calamités;
C'eſt un temps de repos pour les fureurs des princes:
Mais ce repos eſt court; et bientôt nos provinces
Retourneront en proie aux flammes, aux combats
Que ces dieux arrêtaient, et qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'eſt plus. Vos ſoins, votre courage
Sans doute achèveront ſon important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séléucus,
Le Lagide inſolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Oſaſſent nous braver, et marcher ſur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fît du haut de ſon trône encor baiſſer les yeux!
Plût aux dieux qu'il vécût!

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.
Eſt-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre?
Qui peut vous inſpirer un remords ſi preſſant?
De ſa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah! j'ai cauſé ſa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime;
Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
L'univers était las de ſon ambition.
Athène, Athène même, envoya le poiſon,
Perdicas le reçut, on en chargea Cratère;
Il fut mis dans vos mains des mains de votre père,
Sans qu'il vous confiât cet important deſſein.
Vous étiez jeune encor; vous ſerviez au feſtin,
A ce dernier feſtin du tyran de l'Aſie.

CASSANDRE.

Non, ceſſez d'excuſer ce ſacrilége impie.

ANTIGONE.

Ce ſacrilége!... Eh quoi! vos eſprits abattus
Erigent-ils en dieu l'aſſaſſin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau ſanguinaire,
Ce ſuperbe inſenſé qui, flétriſſant ſa mère,
Au rang du fils des dieux oſa bien aſpirer,
Et ſe déshonora pour ſe faire adorer?
Seul il fut ſacrilége. Et lorſqu'à Babylone
Nous avons renverſé ſes autels et ſon trône,

Quand la coupe fatale a fini ſon deſtin,
On a vengé les dieux, comme le genre humain.

CASSANDRE.

J'avoûrai ſes défauts : mais quoi qu'il en puiſſe être,
Il était un grand homme, et c'était notre maître.

ANTIGONE.

Un grand homme ! (*b*)

CASSANDRE.

Oui ſans doute.

ANTIGONE.

Ah ! c'eſt notre valeur,
Notre bras, notre ſang qui fonda ſa grandeur ;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE

O mes Dieux tutélaires !
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères ?
Tous ont voulu monter à ce ſuperbe rang.
Mais de ſa femme enfin pourquoi percer le flanc ?
Sa femme !... ſes enfans !... Ah ! quel jour, Antigone !

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers, ce ſcrupule m'étonne.
Jaloux de ſes amis, gendre de Darius,
Il devenait perſan, nous étions les vaincus.
Auriez-vous donc voulu que vengeant Alexandre,
La fière Statira dans Babylone en cendre,
Soulevant ſes ſujets, nous eût immolé tous
Au ſang de ſa famille, au ſang de ſon époux ?
Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine
Echappa dans ce jour aux fureurs de la reine ;
Vous ſauvâtes un père.

CASSANDRE.

Il eſt vrai : mais enfin
La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'eſt le ſort des combats. Le ſuccès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets et de larmes.

CASSANDRE.

J'en verſai, je l'avoue, après ce coup affreux ;
Et couvert de ce ſang auguſte et malheureux,
Etonné de moi-même, et confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-temps gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs ſecrets
Redoublent aujourd'hui de ſi cuiſans regrets ?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire ;
Vous diſſimulez trop.

CASSANDRE.

Ami..... que puis-je dire ?
Croyez... qu'il eſt des temps où le cœur combattu
Par un inſtinct ſecret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire paſſée
Revient avec horreur effrayer la penſée.

ANTIGONE.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés ;
Mais que nos intérêts ne ſoient point oubliés :
Si quelque repentir trouble encor votre vie,
Repentez-vous ſurtout d'abandonner l'Aſie
A l'inſolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers, et vos Grecs invaincus,
Une ſeconde fois faſſent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux rois, dont la grandeur éclate,

Nul n'eſt digne de l'être, et dans ſes premiers ans
N'a ſervi, comme nous, le vainqueur des Perſans.
Tous nos chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le ſais, et peut-être
Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous reſtons, nous vivons, nous devons rétablir
Ces débris tout ſanglans qu'il nous faut recueillir.
Alexandre en mourant les laiſſait au plus digne;
Si j'oſe les ſaiſir, ſon ordre me déſigne.
Aſſurez ma fortune, ainſi que votre ſort.
Le plus digne de tous ſans doute eſt le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puiſſance détruite;
Que jamais parmi nous la diſcorde introduite
Ne nous expoſe en proie à ces tyrans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure;
Je ſuis prêt à venger notre commune injure.
Le ſceptre de l'Aſie eſt en d'indignes mains,
Et l'Euphrate, et le Nil ont trop de ſouverains.
Je combattrai pour moi, pour vous et pour la Grèce.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promeſſe;
Et ſurtout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud reſpectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage,
Ne me refuſez pas.

CASSANDRE.

Ce doute eſt un outrage.

Ce que vous demandez eſt-il en mon pouvoir?
C'eſt un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque ſurpriſe
Le peu qu'à demander l'amitié m'autoriſe.
Je ne veux qu'une eſclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous ſervir,
Ils ſont tous à vos pieds; c'eſt à vous de choiſir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère (*)
Qu'aux murs de Babyione enleva votre père.
Elle eſt votre partage; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux, pour vous-même entrepris.
Votre père, dit-on, l'avait perſécutée.
J'aurai ſoin qu'en ma cour elle ſoit reſpectée:
Son nom eſt... Olimpie.

CASSANDRE.

Olimpie!

ANTIGONE.

Oui, Seigneur.

CASSANDRE *à part.*

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur!...
Que je livre Olimpie?

ANTIGONE.

Ecoutez, je me flatte
Que Caſſandre envers moi n'a point une ame ingrate.
Sur les moindres objets un refus peut bleſſer,
Et vous ne voulez pas, ſans doute, m'offenſer?

(*) L'acteur doit ici regarder attentivement *Caſſandre.*

CASSANDRE.

Non, vous verrez bientôt cette jeune captive,
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous ſuive,
S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
Ce temple eſt interdit aux profanes humains.
Sous les yeux vigilans des dieux et des déeſſes,
Olimpie eſt gardée au milieu des prêtreſſes.
Les portes s'ouvriront quand il en ſera temps.
Dans ce parvis ouvert au reſte des vivans,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.
Des myſtères nouveaux pourront vous y ſurprendre;
Et vous déciderez ſi la terre a des rois
Qui puiſſent aſſervir Olimpie à leurs lois.

(*il rentre dans le temple, et Soſtène ſort.*)

SCENE III.

ANTIGONE, HERMAS *dans le périſtile.*

HERMAS.

Seigneur, vous m'étonnez: quand l'Aſie en alarmes
Voit cent trônes ſanglans diſputés par les armes,
Quand des vaſtes Etats d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorſque vous prétendez au ſouverain empire,
Une eſclave eſt l'objet où ce grand cœur aſpire!

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raiſons, Hermas,
Que je n'oſe encor dire, et qu'on ne connaît pas.
Le ſort de cette eſclave eſt important peut-être
A tous les rois d'Aſie, à quiconque veut l'être,
A quiconque en ſon ſein porte un aſſez grand cœur
Pour oſer d'Alexandre être le ſucceſſeur.

Sur le nom de l'esclave, et sur ses aventures,
J'ai formé dès long-temps d'étranges conjectures.
J'ai voulu m'éclaircir: mes yeux dans ces remparts
Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards.
Ses traits, les lieux, le temps où le ciel la fit naître,
Les respects étonnans que lui prodigue un maître,
Les remords de Cassandre, et ses obscurs discours,
A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, et qu'il l'élève en père.

ANTIGONE.

Nous verrons.... Mais on ouvre, et ce temple sacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré.
Je vois des deux côtés les prêtresses paraître;
Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre;
Olimpie et Cassandre arrivent à l'autel!

SCENE IV.

Les trois portes du temple sont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les prêtres d'un côté, et les prêtresses de l'autre, s'avancent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blanches avec des ceintures dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE *et* OLIMPIE *mettent la main sur l'autel.* ANTIGONE *et* HERMAS *restent dans le péristile avec une partie du peuple qui entre par les côtés* (*c*).

CASSANDRE.

Dieu des rois et des dieux, Etre unique, éternel!
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes
Qui punis les pervers, et qui soutiens les justes,

Près de qui les remords effacent les forfaits,
Confirmez, Dieu clément, les fermens que je fais.
Recevez ces fermens, adorable Olimpie;
Je foumets à vos lois et mon trône et ma vie,
Je vous jure un amour auffi pur, auffi faint,
Que ce feu de Vefta qui n'eft jamais éteint. (*d*)
Et vous, filles des cieux, vous, auguftes prêtreffes,
Portez avec l'encens mes vœux et mes promeffes
Au trône de ces dieux qui daignent m'écouter,
Et détournez les traits que je puis mériter.

OLIMPIE.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'efpère,
Le maître généreux qui m'a fervi de père,
Mon amant adoré, mon refpectable époux.
Qu'il foit toujours chéri, toujours digne de vous!
Mon cœur vous eft connu. Son rang et fa couronne
Sont les moindres des biens que fon amour me donne.
Témoins des tendres feux à mon cœur infpirés,
Soyez-en les garans, vous qui les confacrez.
Qu'il m'apprenne à vous plaire, et que votre juftice
Me prépare aux enfers un éternel fupplice,
Si j'oublie un moment, infidelle à vos lois,
Et l'état où je fus, et ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au fanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtreffes, difpofez la pompe folemnelle,
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours,
Sanctifiez ma vie, et nos chaftes amours.
J'ai vu les dieux au temple, et je les vois en elle;
Qu'ils me haïffent tous, fi je fuis infidelle!...
Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu;
Aux vœux que vous formiez ai-je affez répondu?

Vous-

Vous-même, prononcez si vous deviez prétendre
A voir entre vos mains l'esclave de Cassandre.
Sachez que ma couronne et toute ma grandeur
Sont de faibles présens, indignes de son cœur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse,
Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.
(*ils rentrent dans le temple; les portes se ferment, le peuple sort du parvis.*)

SCÈNE V.

ANTIGONE, HERMAS *dans le péristile.*

ANTIGONE.

VA, je n'en doute plus, et tout m'est découvert;
Il m'a voulu braver, mais sois sûr qu'il se perd.
Je reconnais en lui la fougueuse imprudence
Qui tantôt sert les dieux, et tantôt les offense;
Ce caractère ardent qui joint la passion
Avec la politique et la religion;
Prompt, facile, superbe, impétueux et tendre,
Prêt à se repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouse une esclave! Ah! tu peux bien penser
Que l'amour à ce point ne saurait s'abaisser.
Cette esclave est d'un sang que lui-même il respecte.
De ses desseins cachés la trame est trop suspecte;
Il se flatte en secret qu'Olimpie a des droits
Qui pourront l'élever au rang de roi des rois.
S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.

Va, tu verras bientôt fuccéder fans pitié
Une haine implacable à la faible amitié.

HERMAS.

A fon cœur égaré vous imputez peut-être
Des deffeins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
Dans nos grands intérêts, fouvent nos actions
Sont, vous le favez trop, l'effet des paffions:
On fe déguife en vain leur pouvoir tyrannique;
Le faible quelquefois paffe pour politique;
Et Caffandre n'eft pas le premier fouverain
Qui chérit une efclave et lui donna la main.
J'ai vu plus d'un héros fubjugué par fa flamme,
Superbe avec les rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai; je pèfe tes raifons,
Mais tout ce que j'ai vu confirme mes foupçons.
Te le dirai-je enfin? les charmes d'Olimpie
Peut-être dans mon cœur portent la jaloufie.
Tu n'entrevois que trop mes fentimens fecrets;
L'amour fe joint peut-être à ces grands intérêts:
Plus que je ne penfais leur union me bleffe.
Caffandre eft-il le feul en proie à la faibleffe?

HERMAS.

Mais il comptait fur vous. Les titres les plus faints
Ne pourront-ils jamais unir les fouverains?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes alarmes,
Vos fermens redoublés, tant de foins, tant de vœux,
N'auraient-ils donc fervi qu'au malheur de tous deux?
De la fainte amitié n'eft-il donc plus d'exemples?

ANTIGONE.

L'amitié, je le fais, dans la Grèce a des temples;

L'intérêt n'en a point, mais il eſt adoré.
D'ambition ſans doute, et d'amour enivré,
Caſſandre m'a trompé ſur le ſort d'Olimpie.
De mes yeux éclairés Caſſandre ſe défie;
Il n'a que trop raiſon. Va, peut-être aujourd'hui,
L'objet de tant de vœux n'eſt pas encore à lui.

HERMAS.

Il a reçu ſa main. . . . Cette enceinte ſacrée
(*les Initiés, les Prêtres et les Prêtreſſes traverſent le fond de la ſcène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les mains.*)
Voit déjà de l'hymen la pompe préparée.
Tous les initiés, de leurs prêtres ſuivis,
Les palmes dans les mains inondent ces parvis,
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

ANTIGONE.

Non, te dis-je, on pourra lui ravir ſa conquête. . . .
Viens, je confîrai tout à ton zèle, à ta foi,
J'aurai les lois, les dieux et les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent,
Entrons dans la carrière où mes deſſeins m'engagent,
Arroſons, s'il le faut, ces aſiles ſi ſaints,
Moins du ſang des taureaux que du ſang des humains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'HIEROPHANTE, les PRETRES, les PRETRESSES.

Quoique cette ſcène et beaucoup d'autres ſe paſſent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres ſont rarement conſtruits d'une manière favorable à la voix, les acteurs ſont obligés d'avancer dans le périſtile; mais les trois portes du temple, ouvertes, déſignent qu'on eſt dans le temple.

L'HIEROPHANTE.

QUOI! dans ces jours ſacrés! quoi! dans ce temple auguſte,
Où Dieu pardonne au crime, et conſole le juſte,
Une ſeule prêtreſſe oſerait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi d'un ſi ſaint devoir Arzane ſe diſpenſe!

UNE PRETRESSE. (*)

Arzane en ſa retraite, obſtinée au ſilence,
Arroſant de ſes pleurs les images des dieux,
Seigneur, vous le ſavez, ſe cache à tous les yeux;
En proie à ſes chagrins, de langueurs affaiblie,
Elle implore la fin d'une mourante vie.

(*) Ce rôle doit être joué par la prêtreſſe inférieure qui eſt attachée à *Statira*.

L' HIEROPHANTE.

Nous plaignons ſon état, mais il faut obéir;
Un moment aux autels elle pourra ſervir.
Depuis que dans ce temple elle s'eſt enfermée,
Ce jour eſt le ſeul jour où le ſort l'a nommée:
Qu'on la faſſe venir. (*) La volonté du ciel
Demande ſa préſence, et l'appelle à l'autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée,
Olimpie en triomphe aux dieux ſera menée.
Caſſandre, initié dans nos ſecrets divins,
Sera purifié par ſes auguſtes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites, nos myſtères,
Ces ordres que les dieux ont donnés à nos pères,
Ne peuvent point changer, ne ſont point incertains,
Comme ces faibles lois qu'inventent les humains.

SCENE II.

L'HIEROPHANTE, PRETRES, PRETRESSES, STATIRA.

L' HIEROPHANTE *à Statira.*

VENEZ: vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuſer de remplir votre ſaint miniſtère.
Depuis l'inſtant ſacré qu'en cet aſile heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
Ce grand jour eſt le ſeul où Dieu vous a choiſie
Pour annoncer ſes lois aux vainqueurs de l'Aſie.

(*) La prêtreſſe inférieure va chercher *Arzane.*

Soyez digne du dieu que vous repréſentez.

STATIRA *couverte d'un voile qui accompagne ſon viſage ſans le cacher, et vêtue comme les autres prêtreſſes.*

O Ciel! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du ſilence au monde inacceſſible,
J'avais enſeveli ma deſtinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obſcurité?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité....
(*à l'Hiérophante.*)
Ah! Seigneur, en ces lieux lorſque je ſuis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue,
Vous le ſavez.

L'HIEROPHANTE.

Le ciel vous preſcrit d'autres lois;
Et quand vous préſidez pour la première fois
Aux pompes de l'hymen, à notre grand myſtère,
Votre nom, votre rang ne peuvent plus ſe taire:
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je ſois?
Le ſang le plus abject, le ſang des plus grands rois,
Ne ſont-ils pas égaux devant l'Etre ſuprême?
On eſt connu de lui bien plus que de ſoi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter,
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laiſſez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIEROPHANTE.

Nous renonçons ſans doute à l'orgueil, à la gloire,
Nous penſons comme vous; mais la Divinité
Exige un aveu ſimple, et veut la vérité.
Parlez... Vous frémiſſez!

STATIRA.

Vous frémirez vous-même. . . .

(*aux prêtres et aux prêtresses.*)

Vous qui servez d'un dieu la majesté suprême,
Qui partagez mon sort, à son culte attachés,
Qu'entre vous et ce dieu mes secrets soient cachés.

L'HIEROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il est vrai que le cruel Cassandre
Soit ici dans le rang de nos initiés ?

L'HIEROPHANTE.

Oui, Madame.

STATIRA.

Il a vu ses forfaits expiés ! . . .

L'HIEROPHANTE.

Hélas ! tous les humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels ?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Ce juge paternel voit du haut de son trône
La terre trop coupable, et sa bonté pardonne.

STATIRA.

Hé bien, si vous savez pour quel excès d'horreur,
Il demande sa grâce et craint un dieu vengeur,
Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître,
(Et quel maître, grands Dieux !) si vous pouvez connaître
Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre à peine encor fermés,
Ayant osé percer sa veuve gémissante,
Sur le corps d'un époux il la jeta mourante ;

Vous ferez plus furpris, lorfque vous apprendrez
Des fecrets jufqu'ici de la terre ignorés.
Cette femme élevée au comble de la gloire,
Dont la Perfe fanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-dieu, fille de Darius....
Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus. (e)

(*les prêtres et les prêtreffes élèvent les mains, et s'inclinent.*)

L'HIEROPHANTE.

O Dieux! qu'ai-je entendu? dieux que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui font votre image!
Statira dans ce temple! Ah! fouffrez qu'à genoux
Dans mes profonds refpects....

STATIRA.

Grand-prêtre, levez-vous.
Je ne fuis plus pour vous la maîtreffe du monde;
Ne refpectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel eft le fort.
Ce qu'éprouva mon père au moment de fa mort,
Dans Babylone en fang je l'éprouvai de même.
Darius roi des rois, privé du diadême,
Fuyant dans des déferts, errant, abandonné,
Par fes propres amis fe vit affaffiné;
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De fes derniers momens foulagea la mifère.

(*montrant la prêtreffe inférieure.*)

Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour?
Sa main, fa feule main m'a confervé le jour;
Seule elle me tira de la foule fanglante
Où mes lâches amis me laiffaient expirante.
Elle eft Ephéfienne, elle guida mes pas
Dans cet augufte afile, au bout de mes Etats.

Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourans et de morts la campagne jonchée,
Les ſoldats d'Alexandre érigés tous en rois,
Et les larcins publics appelés grands exploits.
J'eus en horreur le monde, et les maux qu'il enfante;
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant
Arrachée à mes bras ſur mon corps tout ſanglant.
Cette étrangère ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Alexandre et ma fille;
Dieu ſeul me reſte.

L'HIEROPHANTE.

Hélas! qu'il ſoit donc votre appui!
Du trône où vous étiez vous montez juſqu'à lui;
Son temple eſt votre cour; ſoyez-y plus heureuſe
Que dans cette grandeur auguſte et dangereuſe,
Sur ce trône terrible, et par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce temple quelquefois, Seigneur, m'a conſolée;
Mais vous devez ſentir l'horreur qui m'a troublée,
En voyant que Caſſandre y parle aux mêmes dieux,
Contre ſa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIEROPHANTE.

Le ſacrifice eſt grand, je ſens trop ce qu'il coûte;
Mais notre loi vous parle, et votre cœur l'écoute:
Vous l'avez embraſſée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir
Qu'elle dût m'impoſer cet horrible devoir?
Je ſens que de mes jours, uſés dans l'amertume,
Le flambeau pâliſſant s'éteint et ſe conſume;

Et ces derniers momens que Dieu veut me donner,
A quoi vont-ils ſervir?

L' HIEROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carrière,
Marchez-y ſans jamais regarder en arrière.
Les mânes affranchis d'un corps vil et mortel
Goûtent ſans paſſions un repos éternel;
Un nouveau jour leur luit, ce jour eſt ſans nuage;
Ils vivent pour les dieux, tel eſt notre partage.
Une retraite heureuſe amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis, et l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il eſt vrai, je fus reine, et ne ſuis que prêtreſſe;
Dans mon devoir affreux ſoutenez ma faibleſſe.
Que faut-il que je faſſe?

L' HIEROPHANTE.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux ſe jeter devant vous;
C'eſt à vous de bénir cet illuſtre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée:
C'eſt le ſort des humains.

L' HIEROPHANTE.

Le feu ſacré, l'encens,
L'eau luſtrale, les dons offerts aux dieux puiſſans,
Tout ſera préſenté par vos mains reſpectables.

STATIRA.

Et pour qui, malheureuſe! Ah! mes jours déplorables

Jusqu'au dernier moment sont-ils chargés d'horreur!
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur;
Le malheur est par-tout, je m'étais abusée:
Allons, suivons la loi par moi-même imposée.

L'HIEROPHANTE.

Adieu, je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous.

(*il sort.*)

SCENE III.

STATIRA, OLIMPIE. (*le théâtre tremble.*)

STATIRA.

LIEUX funèbres et saints,
Vous frémissez!... J'entends un horrible murmure,
Le temple est ébranlé!... Quoi! toute la nature
S'émeut à son aspect! Et mes sens éperdus
Sont dans le même trouble et restent confondus?

OLIMPIE *effrayée.*

Ah! Madame!...

STATIRA.

Approchez, jeune et tendre victime,
Cet augure effrayant semble annoncer le crime.
Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

OLIMPIE.

Dieux justes! soutenez mon courage abattu!
Et vous, de leurs décrets auguste confidente,
Daignez conduire ici ma jeunesse innocente;
Je suis entre vos mains, dissipez mon effroi.

STATIRA.

Ah! j'en ai plus que vous.... Ma fille, embraſſez-moi....
Du ſort de votre époux êtes-vous informée?
Quel eſt votre pays? quel ſang vous a formée?

OLIMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'élève, et qui ne m'eſt pas dû.
Caſſandre eſt roi, Madame, il daigna dans la Grèce,
A la cour de ſon père élever ma jeuneſſe.
Depuis que je tombai dans ſes auguſtes mains,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.
Je chéris un époux, et je révère un maître;
Voilà mes ſentimens, et voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aiſément, juſte Ciel, on trompe un jeune cœur!
De l'innocence en vous que j'aime la candeur!
Caſſandre a donc pris ſoin de votre deſtinée?
Quoi! d'un prince ou d'un roi vous ne ſeriez pas née!

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en ſuivre les lois,
Faut-il donc être né dans la pourpre des rois?

STATIRA.

Non, je ne vois que trop le crime ſur le trône.

OLIMPIE.

Je n'étais qu'une eſclave.

STATIRA.

Un tel deſtin m'étonne.
Les dieux ſur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la nobleſſe ainſi que les attraits.
Vous eſclave!

OLIMPIE.

Antipatre, en ma première enfance,
Par le ſort des combats me tint ſous ſa puiſſance:
Je dois tout à ſon fils.

STATIRA.

Ainſi vos premiers jours
Ont ſenti l'infortune, et vu finir ſon cours!
Et la mienne a duré tout le temps de ma vie....
En quel temps, en quels lieux fûtes-vous pourſuivie
Par cet affreux deſtin qui vous mit dans les fers?

OLIMPIE.

On dit que d'un grand roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on diſputa le trône,
On déchira l'empire; et que dans Babylone
Caſſandre conſerva mes jours infortunés,
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi! dans ces temps marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, et ſoumiſe à Caſſandre!

OLIMPIE.

C'eſt tout ce que j'ai ſu. Tant de malheurs paſſés
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babylone!.... O Puiſſance éternelle!
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle?
Le lieu, le temps, ſon âge ont excité dans moi
La joie et les douleurs, la tendreſſe et l'effroi.
Ne me trompé-je point? Le ciel ſur ſon viſage
Du héros mon époux ſemble imprimer l'image....

OLIMPIE.

Que dites-vous ?

STATIRA.

Hélas! tels étaient ſes regards,
Quand moins fier et plus doux, loin des ſanglans haſards,
Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée,
Quand ſa main ſe joignit à ma tremblante main.
Illuſion trop chère, eſpoir flatteur et vain!
Serait-il bien poſſible!.... Ecoutez-moi, Princeſſe,
Ayez quelque pitié du trouble qui me preſſe.
N'avez-vous d'une mère aucun reſſouvenir?

OLIMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir
M'ont tous dit qu'en ce temps de trouble et de carnage,
Au ſortir du berceau, je fus en eſclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour;
J'ignore qui je ſuis, et qui m'a miſe au jour....
Hélas! vous ſoupirez, vous pleurez, et mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, et j'y trouve des charmes....
Eh quoi! vous me ſerrez dans vos bras languiſſans!
Vous faites pour parler des efforts impuiſſans!
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis.... Je ſuccombe.... Olimpie!
Le trouble que je ſens me va coûter la vie.

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE.

L'HIEROPHANTE.

O Prétreſſe des dieux! ô Reine des humains!
Quel changement nouveau dans vos triſtes deſtins!
Que nous faudra-t-il faire, et qu'allez-vous attendre?

STATIRA.

Des malheurs; je ſuis prête, et je dois tout entendre.

L'HIEROPHANTE.

C'eſt le plus grand des biens, d'amertume mêlé;
Mais il n'en eſt point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les ſiens, le peuple, les armées,
Toutes les voix enfin, par le zèle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux préſenté,
Qui long-temps comme vous fut dans l'obſcurité,
Que vos royales mains vont unir à Caſſandre,
Qu'Olimpie....

STATIRA.

Achevez.

L'HIEROPHANTE.

Eſt fille d'Alexandre.

STATIRA *courant embraſſer Olimpie.*

Ah! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.
O ma fille! ô mon ſang! ô nom fatal et doux!
De vos embraſſemens faut-il que je jouiſſe,
Lorſque par votre hymen vous faites mon ſupplice!

OLIMPIE.

Quoi! vous feriez ma mère, et vous en gémiffez!

STATIRA.

Non, je bénis les dieux trop long-temps courroucés,
Je fens trop la nature et l'excès de ma joie;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie:
Il te donne à Caffandre!

OLIMPIE.

Ah! fi dans votre flanc
Olimpie a puifé la fource de fon fang,
Si j'en crois mon amour, fi vous êtes ma mère,
Le généreux Caffandre a-t-il pu vous déplaire?

L'HIEROPHANTE.

Oui, vous êtes fon fang, vous n'en pouvez douter,
Caffandre enfin l'avoue, il vient de l'attefter.
Pourrez-vous toutes deux avec lui réunies
Concilier enfin deux races ennemies?

OLIMPIE.

Qui? lui? votre ennemi! tel ferait mon malheur!

STATIRA.

D'Alexandre ton père il eft l'empoifonneur.
Au fein de Statira dont tu tiens la naiffance,
Dans ce fein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embraffer pour la première fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les rois.
Il me pourfuit enfin jufqu'au temple d'Ephèfe,
Il y brave les dieux, et feint qu'il les appaife;
A mes bras maternels il ofe te ravir;
Et tu peux demander fi je dois le haïr!

OLIMPIE.

Quoi! d'Alexandre ici le ciel voit la famille!
Quoi! vous êtes fa veuve! Olimpie eft fa fille!

Et

Et votre meurtrier, ma mère, eſt mon époux!
Je ne ſuis dans vos bras qu'un objet de courroux!
Quoi! cet hymen ſi cher était un crime horrible!

L'HIEROPHANTE.

Eſpérez dans le ciel.

OLIMPIE.

Ah! ſa haine inflexible
D'aucune ombre d'eſpoir ne peut flatter mes vœux;
Il m'ouvrait un abyme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je ſuis, et ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux eſt donc de me connaître!
Je devais à l'autel, où vous nous uniſſiez,
Expirer en victime et tomber à vos pieds.

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, un PRETRE.

LE PRETRE.

On menace le temple, et les divins myſtères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires;
Les deux rois déſunis diſputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les dieux.
Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémiſſantes,
Et ſous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il ſemble que le ciel veuille nous informer
Que la terre l'offenſe, et qu'il faut le calmer.
Tout un peuple éperdu, que la diſcorde excite,
Vers les parvis ſacrés vole et ſe précipite;

Ephèse eſt diviſée entre deux factions.
Nous reſſemblons bientôt aux autres nations.
La ſainteté, la paix, les mœurs vont diſparaître;
Les rois l'emporteront, et nous aurons un maître.

L'HIEROPHANTE.

Ah! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits!
Qu'ils laiſſent ſur la terre un aſile de paix!
Leur intérêt l'exige.... O mère auguſte et tendre,
Et vous.... dirai-je, hélas! l'épouſe de Caſſandre?
Aux pieds de ces autels vous pouvez vous jeter.
Aux rois audacieux je vais me préſenter,
Je connais le reſpect qu'on doit à leur couronne;
Mais ils en doivent plus à ce dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous ſommes, je le ſais, ſans armes, ſans ſoldats,
Nous n'avons que nos lois, voilà notre puiſſance.
Dieu ſeul eſt mon appui, ſon temple eſt ma défenſe;
Et ſi la tyrannie oſait en approcher,
C'eſt ſur mon corps ſanglant qu'il lui faudra marcher.

(*l'Hiérophante ſort avec le prêtre inférieur.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

O deſtinée! ô Dieu des autels et du trône!
Contre Caſſandre au moins favoriſe Antigone.
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
De nos ſeuls ennemis attendre des ſecours,

Rechercher un vengeur, au ſein de ma miſère,
Chez les uſurpateurs du trône de ton père!
Chez nos propres ſujets, dont les efforts jaloux
Diſputent cent Etats, que j'ai poſſedés tous!
Ils rampaient à mes pieds, ils ſont ici mes maîtres.
O trône de Cyrus! ô ſang de mes ancêtres!
Dans quel profond abyme êtes-vous deſcendus!
Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLIMPIE.

Ma mère, je vous ſuis.... Ah! dans ce jour funeſte,
Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reſte;
Le devoir qu'il preſcrit eſt mon unique eſpoir.

STATIRA.

Fille du roi des rois, rempliſſez ce devoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*Le temple eſt fermé.*)

CASSANDRE, SOSTENE *dans le périſtile.*

CASSANDRE.

La vérité l'emporte, il n'eſt plus temps de taire
Ce funeſte ſecret qu'avait caché mon père;
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'a rendu juſtice à la fille des rois;
Devais-je plus long-temps, par un cruel ſilence,
Faire encore à ſon ſang cette mortelle offenſe?
Je fus coupable aſſez.

SOSTENE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olimpie abuſe contre vous;
Il anime le peuple, Ephèſe eſt alarmée;
De la religion la fureur animée,
Qu'Antigone mépriſe, et qu'il ſait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à déteſter,
De poſſéder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

Les reproches ſanglans qu'Ephèſe peut me faire,
Vous le ſavez, grand Dieu, n'approchent pas des miens.
J'ai calmé, grâce au ciel, les cœurs des citoyens,

Le mien fera toujours victime des furies,
Victime de l'amour et de mes barbaries.
Hélas! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
Qu'elle ignorât un fort qui me glaçait d'effroi.
De fon père en fes mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était réparé, je lui rendais juftice.
D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice;
J'ai tué Statira, mais c'eft dans les combats,
C'eft en fauvant mon père, en lui prêtant mon bras,
C'eft dans l'emportement du meurtre et du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage;
C'eft dans l'aveuglement que la nuit et l'horreur
Répandaient fur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémiffait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient affervie.
Je me crois innocent au jugement des dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux,
Non pas pour Olimpie, et c'eft-là mon fupplice,
C'eft-là mon défefpoir. Il faut qu'elle choififfe,
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur défefpéré, qui brûle avec fureur.

SOSTENE.

On prétend qu'Olimpie, en ce temple amenée,
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le fais, Softène; et fi de cette loi
L'objet que j'idolâtre abufait contre moi,
Malheur à mon rival, et malheur à ce temple.
Du culte le plus faint je donne ici l'exemple;

J'en donnerais bientôt de vengeance et d'horreur.
Ecartons loin de moi cette vaine terreur.
Je ſuis aimé, ſon cœur eſt à moi dès l'enfance,
Et l'amour eſt le dieu qui prendra ma défenſe.
Courons vers Olimpie.

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, L'HIEROPHANTE *ſortant du temple.*

CASSANDRE.

Interprete du ciel,
Miniſtre de clémence, en ce jour ſolemnel,
J'ai de votre ſaint temple écarté les alarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes;
J'ai reſpecté ces temps à la paix conſacrés;
Mais donnez cette paix à mes ſens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici, je ſaurai les défendre.
Je meurs ſans Olimpie, et vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L'HIEROPHANTE.

Elle remplit, Seigneur,
Des devoirs bien ſacrés et bien chers à ſon cœur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc eſt la prêtreſſe
Qui doit m'offrir ma femme, et bénir ma tendreſſe?

L'HIEROPHANTE.

Elle va l'amener. Puiſſent de ſi beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux!

CASSANDRE.

Notre malheur!... Hélas! cette ſeule journée
Voyait de tant de maux la courſe terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins diſſipait la noirceur.

L'HIEROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie eſt à plaindre.

CASSANDRE.

Comment? que dites-vous?... Hé, que peut-elle craindre?

L'HIEROPHANTE *s'en allant.*

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Hé quoi,
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi?

L'HIEROPHANTE.

Me préſervent les cieux de paſſer les limites
Que mon culte paiſible à mon zèle a preſcrites!
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les triſtes paſſions,
N'ont point encor troublé nos retraites obſcures: (*f*)
Au dieu que nous ſervons nous levons des mains pures.
Les débats des grands rois, prompts à ſe diviſer,
Ne ſont connus de nous que pour les appaiſer;
Et nous ignorerions leurs grandeurs paſſagères,
Sans le fatal beſoin qu'ils ont de nos prières.
Pour vous, pour Olimpie, et pour d'autres, Seigneur,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olimpie! ...

L'HIEROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rapelle.
Voyez ſi vous avez encor des droits ſur elle.
Je vous laiſſe.

(*il ſort et le temple s'ouvre.*)

SCENE III.

CASSANDRE, SOSTENE, STATIRA, OLIMPIE.

CASSANDRE.

Elle tremble, ô Ciel! et je frémis!...
Quoi! vous baiſſez les yeux de vos larmes remplis!
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble, et l'ardeur la plus pure!

OLIMPIE *ſe jetant dans les bras de ſa mère.*

Ah, barbare!... Ah, Madame!

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuyez-vous mes regards déſolés?
Que m'a-t-on dit? pourquoi me cauſer tant d'alarmes?
Qui donc vous accompagne et vous baigne de larmes?

STATIRA *ſe dévoilant et ſe retournant vers Caſſandre.*

Regarde qui je ſuis.

CASSANDRE.

A ſes traits.... à ſa voix....
Mon ſang ſe glace!... où ſuis-je? et qu'eſt-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître!

STATIRA.

Malheureux! reconnais la veuve de ton maître,
La mère d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du ciel,
Grondez ſur moi, tombez ſur ce front criminel!

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible prière?
Eternel ennemi de ma famille entière,
Si le ciel l'a voulu, ſi par tes premiers coups
Toi ſeul as fait tomber mon trône et mon époux;
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu te ſentis, barbare, aſſez peu de courage
Pour frapper une femme, et lui perçant le flanc
La plonger de tes mains dans les flots de ſon ſang,
De ce ſang malheureux laiſſe-moi ce qui reſte.
Faut-il qu'en tous les temps ta main me ſoit funeſte?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras;
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
Des tyrans de la terre à jamais ſéparée,
Reſpecte au moins l'aſile où je ſuis enterrée:
Ne viens point, malheureux, par d'indignes efforts,
Dans ces tombeaux ſacrés, perſécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,
Et mon front à vos pieds n'oſe toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats;
Et ſi je m'excuſais ſur l'horreur des combats,

Si je vous apprenais que ma main fut trompée
Quand des jours d'un héros la trame fut coupée,
Que je servais mon père en m'armant contre vous,
Je ne fléchirais point votre juste courroux.
Rien ne peut m'excuser.... Je pourrais dire encore
Que je sauvai ce sang que ma tendresse adore,
Que je mets à vos pieds mon sceptre et mes Etats.
Tout est affreux pour vous! ... Vous ne m'écoutez pas!
Ma main m'arracherait ma malheureuse vie
Moins pleine de forfaits que de remords punie,
Si votre propre sang, l'objet de tant d'amour,
Malgré lui, malgré moi ne m'attachait au jour.
Avec un saint respect j'élevai votre fille,
Je lui tins lieu quinze ans de père et de famille;
Elle a mes vœux, mon cœur; et peut-être les dieux
Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
Que pour y réparer, par un saint hyménée,
L'épouvantable horreur de notre destinée.

STATIRA.

Quel hymen!... O mon sang! tu recevrais la foi,
De qui? de l'assassin d'Alexandre et de moi!

OLIMPIE.

Non... ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables;
Eteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
Des nœuds, des tristes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère (et ce choix n'a rien qui vous étonne.)
La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé; laissez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille en l'aimant devenait sa complice.
Pardonnez, acceptez mon juste sacrifice;

Séparez, s'il ſe peut, mon cœur de ſes forfaits,
Empêchez-moi ſurtout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, et ſuis moins malheureuſe.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuſe;
Je renais... Ah! grands Dieux! vouliez-vous que ma main
Préſentât Olimpie à ce monſtre inhumain?
Qu'exigiez-vous de moi? quel affreux miniſtère,
Et pour votre prêtreſſe, hélas! et pour ſa mère!
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas.
Cruel, n'inſulte plus et l'autel et le trône;
Tu ſouillas de mon ſang les murs de Babylone;
J'aimerais mieux encore une ſeconde fois
Voir ce ſang répandu par l'aſſaſſin des rois,
Que de voir mon ſujet, mon ennemi... Caſſandre,
Aimer inſolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encore avec plus de rigueur;
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie eſt à moi, je ſais quel fut ſon père;
Je ſuis roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force, elle eſt ma femme enfin:
Rien ne peut ſéparer mon ſort et ſon deſtin.
Ni ſes frayeurs, ni vous, ni les Dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds ſi légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'eſt point détourné;
Et puiſqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais ſi l'on veut m'ôter cette épouſe adorée,
Sa main qui m'appartient, ſa foi qu'elle a jurée,
Il faut verſer ce ſang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connaît plus qu'elle, et qui vous fait horreur.

Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilége;
Si je fus meurtrier, je ferai facrilége.
J'enlèverais ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
Il faudra, malgré vous, que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre et le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les mânes de fon père.

(*Caffandre fort avec Softène.*)

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Quel moment! quel blafphême! ô Ciel! qu'ai-je entendu?
Ah! ma fille, à quel prix mon fang m'eft-il rendu!
Tu reffens, je le vois, les horreurs que j'éprouve;
Dans tes yeux effrayés ma douleur fe retrouve;
Ton cœur répond au mien, tes chers embraffemens,
Tes foupirs enflammés confolent mes tourmens;
Ils font moins douloureux, puifque tu les partages.
Ma fille eft mon afile en ces nouveaux naufrages.
Je puis tout fupporter, puifque je vois en toi
Un cœur digne en effet d'Alexandre et de moi.

OLIMPIE.

Ah! le ciel m'eft témoin fi mon ame eft formée
Pour imiter la vôtre, et pour être animée

Des mêmes ſentimens et des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre! ô ſang de Darius!
Ma mère!... Ah! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Caſſandre on me vît élevée?
Pourquoi votre aſſaſſin, prévenant mes ſouhaits,
A-t-il marqué pour moi ſes jours par ſes bienfaits?
Que ſa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée!
Bienfaits trop dangereux! pourquoi m'a-t-il aimée?

STATIRA.

Ciel! qui vois-je paraître en ces lieux retirés?
Antigone lui-même!

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O Reine, demeurez.
Vous voyez un des rois formés par Alexandre,
Qui reſpecte ſa veuve, et qui vient la défendre;
Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
Y mettre votre fille, et prendre au moins vengeance
Du raviſſeur altier qui tous trois nous offenſe.
Votre ſort eſt connu, tous les cœurs ſont à vous;
Ils ſont las des tyrans que votre auguſte époux
Laiſſa par ſon trépas maîtres de ſon empire.
Pour ce grand changement votre nom peut ſuffire.
M'avoûrez-vous ici pour votre défenſeur?

STATIRA.

Oui, ſi c'eſt la pitié qui conduit votre cœur,

Si vous ſervez mon ſang, ſi votre offre eſt ſincère.

ANTIGONE.

Je ne ſouffrirai pas qu'un jeune téméraire
Des mains de votre fille et de tant de vertus
Obtienne un double droit au trône de Cyrus;
Il en eſt trop indigne; et pour un tel partage
Je n'ai pas préſumé qu'il ait votre ſuffrage.
Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur;
Je me ſuis préſenté comme un adorateur
Qui des divinités implore la clémence.
Je me préſente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre, oubliant ſa grandeur,
De ſa famille au moins n'oublîra point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur eſt détaché du trône et de la vie,
L'un me fut enlevé, l'autre eſt bientôt finie.
Mais ſi vous arrachez aux mains d'un raviſſeur
Le ſeul bien que les dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, ſi vous vengez ſon père,
Je ne vois plus en vous que mon dieu tutélaire.
Seigneur, ſauvez ma fille, au bord de mon tombeau,
Du crime et du danger d'épouſer mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne ſang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle?
Acceptez-vous mon offre, et penſez-vous comme elle?

OLIMPIE.

Je dois haïr Caſſandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défenſe,
Je crois vous mériter, ſoyez ma récompenſe.

Tout autre eſt un outrage, et c'eſt vous que je veux.
Caſſandre n'eſt pas fait pour obtenir vos vœux.
Parlez; et je tiendrai cette gloire ſuprême
De mon bras, de la reine, et ſurtout de vous-même;
Prononcez: daignez-vous m'honorer d'un tel prix?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laiſſez-moi reprendre mes eſprits....
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du ſein de l'eſclavage en ce temple jetée,
Fille de Statira, fille d'un demi-dieu,
Je retrouve une mère en cet auguſte lieu,
De ſon rang, de ſes biens, de ſon nom dépouillée,
Et d'un ſommeil de mort à peine réveillée;
J'épouſe un bienfaiteur.... il eſt un aſſaſſin.
Mon époux de ma mère a déchiré le ſein.
Dans cet entaſſement d'horribles aventures,
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous répondre?... Ah! dans de tels momens,
(*embraſſant ſa mère.*)
Voyez à qui je dois mes premiers ſentimens,
Voyez ſi les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs ſi fatales,
Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et ſi ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous réponds d'elle et le ciel vous la donne.
La majeſté, peut-être, ou l'orgueil de mon trône
N'avait pas deſtiné, dans mes premiers projets,
La fille d'Alexandre à l'un de mes ſujets;

Mais vous la méritez en osant la défendre.
C'est vous qu'en expirant désignait Alexandre;
Il nomma le plus digne, et vous le devenez:
Son trône est votre bien, quand vous le soutenez.
Que des dieux immortels la faveur vous seconde!
Que leur main vous conduise à l'empire du monde!
Alexandre et sa veuve, ensevelis tous deux,
Lui dans la tombe, et moi dans ces murs ténébreux,
Vous verront sans regret au trône de mes pères;
Et puissent désormais les destins moins sévères
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renversa toujours ce trône ensanglanté!

ANTIGONE.

Il sera relevé par la main d'Olimpie.
Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Asie.
Sortez de cet asile, et je vais tout presser,
Pour venger Alexandre, et pour le remplacer.

(*il sort.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Ma fille, c'est par toi que je romps la barrière
Qui me sépare ici de la nature entière;
Et je rentre un moment dans ce monde pervers,
Pour venger mon époux, ton hymen et tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briser avec toi tes chaînes criminelles.

Viens

Viens remplir ma promeſſe, et me faire oublier,
Par des ſermens nouveaux, le crime du premier.

OLIMPIE.

Hélas!...

STATIRA.

Quoi! tu gémis?

OLIMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'hyménée?

STATIRA.

Que dis-tu?

OLIMPIE.

Permettez, pour la première fois,
Que je vous faſſe entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma mère, et je voudrais répandre
Le ſang que je reçus de vous et d'Alexandre,
Si j'obtenais des dieux, en le feſant couler,
De prolonger vos jours ou de les conſoler.

STATIRA.

O ma chère Olimpie!

OLIMPIE.

Oſerai-je encor dire
Que votre aſile obſcur eſt le trône où j'aſpire!
Vous m'y verrez ſoumiſe, et foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux, pour vous ſeule oubliés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains ſon ennemi ſuccombe?
Laiſſons-là tous ces rois dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre, et venger ſon trépas;
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,

Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux?
Les larmes ſont pour nous, les crimes ſont pour eux.

STATIRA.

Des larmes! Hé pour qui les vois-je ici répandre?
Dieux! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre?
Eſt-ce elle que j'entends?

OLIMPIE.

Ma mère...

STATIRA.

O Ciel vengeur!

OLIMPIE.

Caſſandre!...

STATIRA.

Explique-toi; tu me glaces d'horreur.
Parle.

OLIMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'ame;
Finis ce trouble affreux; parle, dis-je.

OLIMPIE.

Ah! Madame,
Je ſens trop de quels coups je viens de vous frapper;
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me ſéparer d'un époux ſi coupable,
Je le fuis.... mais je l'aime.

STATIRA.

O parole exécrable!
Dernier de mes momens, cruelle fille, hélas!
Puiſque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes! tu trahis Alexandre et ta mère!
Grand Dieu! j'ai vu périr mon époux et mon père;

Tu m'arrachas ma fille, et ton ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de sa main!

OLIMPIE.

Je me jette à vos pieds....

STATIRA.

Fille dénaturée!
Fille trop chère!....

OLIMPIE.

Hélas! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs.
Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne..... et je meurs.

OLIMPIE.

Vivez, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu?

OLIMPIE.

Je vous jure,
Par les dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout son sang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime;
Jugez par ma faiblesse, et par cet aveu même,
Si ce cœur est à vous, et si vous l'emportez
Sur mes sens éperdus que l'amour a domptés.
Ne considérez point ma faiblesse et mon âge;
De mon père et de vous je me sens le courage:
J'ai pu les offenser, je ne peux les trahir;
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine et chère,
Et tu ne peux haïr l'aſſaſſin de ton père!

OLIMPIE.

Arrachez-moi ce cœur, vous verrez qu'un époux,
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous;
Vous y reconnaîtrez ce pur ſang qui m'anime.
Pour me juſtifier prenez votre victime,
Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah! j'en crois tes vertus,
Je te plains, Olimpie, et ne t'accuſe plus:
J'eſpère en ton devoir, j'eſpère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, et tu fais l'attendrir;
Conſole au moins ta mère en la feſant mourir.
Va, je ſuis malheureuſe, et tu n'es point coupable.

OLIMPIE.

Qui de nous deux, ô Ciel! eſt la plus miſérable?

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristile.*

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit, les ſaints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos ſoldats près du temple occupent ce paſſage.
Caſſandre ivre d'amour, de douleur et de rage,
Des dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le ſignal eſt donné; mais dans cette entrepriſe,
Entre Caſſandre et vous le peuple ſe diviſe.

ANTIGONE *en ſortant.*

Je le réunirai.

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTENE.

CASSANDRE *arrêtant Antigone.*

Demeure, indigne ami,
Infidèle allié, déteſtable ennemi,
M'oſes-tu diſputer ce que le ciel me donne?

ANTIGONE.

Oui. Quelle eſt la ſurpriſe où ton cœur s'abandonne!

La fille d'Alexandre a des droits aſſez grands
Pour faire armer l'Aſie, et trembler nos tyrans.
Babylone eſt ſa dot, et ſon droit eſt l'empire.
Je prétends l'un et l'autre; et je veux bien te dire
Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations
N'en impoſeront pas aux yeux des nations.
Ne crois pas qu'à préſent l'amitié conſidère
Si tu fus innocent de la mort de ſon père;
L'opinion fait tout, elle t'a condamné.
Aux faibleſſes d'amour ton cœur abandonné
Séduiſait Olimpie en cachant ſa naiſſance;
Tu crus enſevelir dans l'éternel ſilence
Ce funeſte ſecret dont je ſuis informé;
Ce n'eſt qu'en la trompant que tu pus être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin, c'en eſt fait; et Caſſandre
N'oſe lever les ſiens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté? penſais-tu que ſes droits
T'élèveraient un jour au rang de roi des rois?
Je peux de Statira prendre ici la défenſe;
Mais veux-tu conſerver notre antique alliance?
Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux Etats?
Me revoir ton ami, t'appuyer de mon bras?...

CASSANDRE.

Hé bien?

ANTIGONE.

Cède Olimpie, et rien ne nous ſépare.
Je périrai pour toi; ſinon, je te déclare
Que je ſuis le plus grand de tous tes ennemis.
Connais tes intérêts, pèſe-les, et choiſis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, et je venais te faire
Une offre différente, et qui pourra te plaire.

Tu ne connais ni loi ni remords ni pitié,
Et c'eſt un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le ciel du moins : tu ris de ſa juſtice,
Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice ;
Tu n'en jouiras pas, traître....

ANTIGONE.

Que prétends-tu ?

CASSANDRE.

Si dans ton ame atroce il eſt quelque vertu,
N'employons pas les mains du ſoldat mercenaire,
Pour aſſouvir ta rage et ſervir ma colère.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions ?
Eſt-ce à lui de mourir pour nos diviſions ?
C'eſt à nous, c'eſt à toi, ſi tu te ſens l'audace
De braver mon courage, ainſi que ma diſgrace.
Je ne fus pas admis au commerce des dieux,
Pour aller égorger mon ami ſous leurs yeux ;
C'eſt un crime nouveau, c'eſt toi qui le prépares.
Va, nous étions formés pour être des barbares.
Marchons ; viens décider de ton ſort et du mien,
T'abreuver de mon ſang, ou verſer tout le tien.

ANTIGONE.

J'y conſens avec joie, et ſois ſûr qu'Olimpie
Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(*ils mettent l'épée à la main.*)

SCENE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTENE.

L'HIEROPHANTE *ſort du temple précipitamment, avec les prêtres et les initiés, qui ſe jettent avec une foule de peuple entre Caſſandre et Antigone, et les déſarment.*

L'HIEROPHANTE.

PROFANES, c'en eſt trop. Arrêtez, reſpectez
Et le dieu qui vous parle, et ſes ſolemnités. (*g*)
Prêtres, Initiés, Peuple, qu'on les ſépare,
Banniſſez du lieu ſaint la diſcorde barbare,
Expiez vos forfaits.... Glaives, diſparaiſſez.
Pardonne, Dieu puiſſant! vous, Rois, obéiſſez.

CASSANDRE.

Je cède au ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je perſiſte; et j'atteſte
Les mânes d'Alexandre et le courroux céleſte,
Que tant que je vivrai, je ne ſouffrirai pas
Qu'Olimpie à mes yeux paſſe ici dans ſes bras,
Et que cette hyménée illégitime, impie,
Soit la honte d'Ephèſe, et l'horreur de l'Aſie.

CASSANDRE.

Sans doute il le ferait ſi tu l'avais formé.

L'HIEROPHANTE.

D'un eſprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,

Rendez-vous à la loi, refpectez fa juftice;
Elle eft commune à tous, il faut qu'on l'accompliffe.
La cabane du pauvre et le trône des rois,
Egalement foumis, entendent cette voix;
Elle aide la faibleffe, elle eft le frein du crime,
Et délie à l'autel l'innocente victime.
Si l'époux, quel qu'il foit, et quel que foit fon rang,
Des parens de fa femme a répandu le fang,
Fût-il purifié dans nos facrés myftères
Par le feu de Vefta, par les eaux falutaires,
Et par le repentir, plus néceffaire qu'eux,
Son époufe en ce jour peut former d'autres nœuds;
Elle le peut fans honte, à moins que fa clémence
A l'exemple des dieux ne pardonne l'offenfe.
La loi donne un feul jour, elle accourcit les temps
Des chagrins attachés à ces grands changemens:
Mais furtout attendez les ordres d'une mère;
Elle a repris fes droits, le facré caractère
Que la nature donne, et que rien n'affaiblit.
A fon augufte voix Olimpie obéit.
Qu'ofez-vous attenter, quand c'eft à vous d'attendre
Les arrêts de la veuve et du fang d'Alexandre?

(*il fort avec fa fuite.*)

ANTIGONE.

C'eft affez, j'y foufcris, Pontife, elle eft à moi.

(*Antigone fort avec Hermas.*)

SCENE IV.

CASSANDRE, SOSTENE *dans le périſtile.*

CASSANDRE.

Elle n'y ſera pas, cœur barbare et ſans foi,
Arrachons-la, Soſtène, à ce fatal aſile,
A l'eſpoir inſolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, inſulte à ma douleur,
Et tranquille et ſerein vient m'arracher le cœur.

SOSTENE.

Il ſéduit Statira, Seigneur, il s'autoriſe
Et des lois qu'il viole, et des dieux qu'il mépriſe.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux dieux que j'ai ſervis,
Et par qui déſormais tous mes ſoins ſont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre;
Mais qu'enfin mon épouſe oſe ici ſe réſoudre
A paſſer en un jour à cet autel fatal
De la main de Caſſandre à la main d'un rival,
Tombe en cendres ce temple avant que je l'endure!
Ciel! tu me pardonnais. Plus tranquille et plus pure,
Mon ame à cet eſpoir oſait s'abandonner;
Tu m'ôtes Olimpie, eſt-ce là pardonner?

SOSTENE.

Il ne vous l'ôte point: ce cœur docile et tendre,
Si ſoumis à vos lois, ſi content de ſe rendre,
Ne peut juſqu'à l'oubli paſſer en un moment.
Le cœur ne connaît point un ſi prompt changement.

Elle peut vous aimer ſans trahir la nature.
Vos coups dans les combats, portés à l'aventure,
Ont verſé, je l'avoue, un ſang bien précieux;
C'eſt un malheur pour vous que permirent les dieux.
Vous n'avez point trempé dans la mort de ſon père,
Vos pleurs ont effacé tout le ſang de ſa mère;
Ses malheurs ſont paſſés, vos bienfaits ſont préſens.

CASSANDRE.

Vainement cette idée appaiſe mes tourmens.
Ce ſang de Statira, ces mânes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici ſe font entendre.
Soſtène, elle eſt leur fille, elle a le droit affreux
De haïr ſans retour un époux malheureux.
Je ſens qu'elle m'abhorre, et moi je la préfère
Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
Ces expiations, ces myſtères cachés,
Indifférens aux rois, et par moi recherchés,
Elle en était l'objet; mon ame criminelle
Ne s'approchait des dieux que pour s'approcher d'elle.

SOSTENE, *appercevant Olimpie.*

Hélas! la voyez-vous en proie à ſes douleurs?
Elle embraſſe un autel, et le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il eſt temps qu'on l'enlève.
Va, cours; que tout ſoit prêt.

(*Soſtène ſort.*)

SCENE V.

CASSANDRE, OLIMPIE.

OLIMPIE *courbée sur l'autel sans voir Cassandre.*

Que mon cœur se soulève!
Qu'il est désespéré!... qu'il se condamne! hélas!
(*appercevant Cassandre.*)
Que vois-je!

CASSANDRE.

Votre époux.

OLIMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.
Non, Cassandre.... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Hé bien, j'en suis indigne, et je dois me connaître.
Je sais tous les forfaits que mon sort inhumain,
Pour nous perdre tous deux, a commis par ma main;
J'ai cru les expier, j'en comble la mesure.
Ma présence est un crime, et ma flamme une injure....
Mais, daignez me répondre.... Ai-je par mes secours
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours?

OLIMPIE.

Pourquoi les conserver?

CASSANDRE.

Au sortir de l'enfance
Ai-je assez respecté votre aimable innocence?
Vous ai-je idolâtrée?

OLIMPIE.

Ah! c'eſt-là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtreſſe de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes ſermens vos ſermens ſolemnels!

OLIMPIE.

Hélas! il eſt trop vrai!... Que le courroux céleſte
Ne me puniſſe pas d'un ſerment ſi funeſte!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olimpie!

OLIMPIE.

Ah! pour comble d'horreur,
Ne me reproche pas ma déteſtable erreur.
Il te fut trop aiſé d'éblouir ma jeuneſſe,
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faibleſſe;
C'eſt un forfait de plus.... Fuis-moi; ces entretiens
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeſte peut-être,
En acceptant les vœux d'un barbare et d'un traitre;
Et ſi pour Antigone....

OLIMPIE.

Arrête, malheureux.
D'Antigone et de toi je rejette les vœux.
Après que cette main, lâchement abuſée,
S'eſt pu joindre à ta main de mon ſang arroſée,
Nul mortel déſormais n'aura droit ſur mon cœur.
J'ai l'hymen et le monde, et la vie en horreur.

Maîtresse de mon choix, sans que je délibère,
Je choisis les tombeaux qui renferment ma mère;
Je choisis cet asile, où Dieu doit posséder
Ce cœur qui se trompa quand il put te céder.
J'embrasse les autels, et déteste ton trône,
Et tous ceux de l'Asie.... et surtout d'Antigone.
Va-t-en, ne me vois plus.... va, laisse-moi pleurer
L'amour que j'ai promis, et qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

Hé bien, de mon rival si l'amour vous offense,
Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance;
Et quand votre vertu rejette un autre époux,
Ce refus est ma grâce, et je me crois à vous.
Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous serez la moitié de mon être,
Moitié chère et sacrée, et de qui les vertus
Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,
Ont gardé sur mon cœur un empire suprême,
Et devraient désarmer votre mère elle-même.

OLIMPIE.

Ma mère!... Quoi! ta bouche a prononcé son nom!
Ah! si le repentir, si la compassion,
Si ton amour au moins peut fléchir ton audace,
Fuis les lieux qu'elle habite, et l'autel que j'embrasse,
Laisse-moi.

CASSANDRE.

Non, sans vous, je n'en saurais sortir.
A me suivre à l'instant vous devez consentir.

(*il la prend par la main.*)

Chère épouse, venez.

OLIMPIE *la retirant avec tranſport.*

Traite-moi donc comme elle,
Frappe une infortunée à ſon devoir fidelle;
Dans ce cœur déſolé porte un coup plus certain.
Tout mon ſang fut formé pour couler ſous ta main.
Frappe, dis-je.

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la vengeance;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le ciel ſait faire grâce, et vous ſavez punir;
Mais c'eſt trop être ingrate, et c'eſt trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haine eſt-elle juſte, et l'as-tu méritée?...
Caſſandre, ſi ta main féroce, enſanglantée,
Ta main qui de ma mère oſa percer le flanc,
N'eût frappé que moi ſeule, et verſé que mon ſang,
Je te pardonnerais, je t'aimerais.... barbare.
Va, tout nous déſunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous ſépare.
Quand vous auriez Caſſandre encor plus en horreur,
Quand vous m'épouſeriez pour me percer le cœur,
Vous me ſuivrez.... Il faut que mon ſort s'accompliſſe.
Laiſſez-moi mon amour, du moins pour mon ſupplice:
Ce ſupplice eſt ſans terme, et j'en jure par vous.
Haïſſez, puniſſez, mais ſuivez votre époux.

SCENE VI.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTENE.

SOSTENE.

Paraissez, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il assiège la porte,
Il séduit vos amis près du temple assemblés;
Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés:
Il atteste Alexandre, il atteste Olimpie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainsi vous m'immolez!
Je vais chercher la mort, puisque vous le voulez.

OLIMPIE.

Moi! vouloir ton trépas!... va, j'en suis incapable....
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous, le jour m'est exécrable;
Et s'il m'est conservé, je revole en ces lieux,
Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.

(il sort avec Sostène.)

SCENE VII.

OLIMPIE *seule.*

Malheureuse!... Et c'est lui qui cause mes alarmes!
Ah! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes?
Faut-il tant de combats pour remplir son devoir?
Vous aurez sur mon ame un absolu pouvoir,

O ſang dont je naquis, ô voix de la nature!
Je m'abandonne à vous, c'eſt pour vous que je jure
De vous ſacrifier mes plus chers ſentimens....
Sur cet autel, hélas! j'ai fait d'autres ſermens....
Dieux! vous les receviez; ô Dieux, votre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé.... mais changez donc mon cœur,
Donnez-lui la vertu conforme à ſon malheur....
Ayez quelque pitié d'une ame déchirée,
Qui périt infidelle, ou meurt dénaturée.
Hélas! j'étais heureuſe en mon obſcurité,
Dans l'oubli des humains, dans la captivité,
Sans parens, ſans Etat, à moi-même inconnue....
Le grand nom que je porte eſt ce qui m'a perdue.
J'en ferai digne au moins... Caſſandre, il faut te fuir,
Il faut t'abandonner.... mais comment te haïr?...
  Que peut donc ſur ſoi-même une faible mortelle?
Je déchire en pleurant ma bleſſure cruelle;
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

SCENE VIII.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtreſſes.

OLIMPIE.

PONTIFE, où courez-vous? protégez ma faibleſſe.
Vous tremblez!... vous pleurez!...

L'HIEROPHANTE.

Malheureuſe Princeſſe!

Je pleure votre état.

OLIMPIE.

Ah! ſoyez-en l'appui.

L'HIEROPHANTE.

Réſignez-vous au ciel, vous n'avez plus que lui.

OLIMPIE.

Hélas! que dites-vous?

L'HIEROPHANTE.

O fille auguſte et chère!

La veuve d'Alexandre....

OLIMPIE.

Ah! juſtes Dieux!... ma mère!

Hé bien?...

L'HIEROPHANTE.

Tout eſt perdu. Les deux rois furieux,
Foulant aux pieds les lois, armés contre les dieux,
Juſque dans les parvis de l'enceinte ſacrée,
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déjà coulait le ſang, déjà le fer en main,
Caſſandre juſqu'à vous ſe frayait un chemin.
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défenſe
Que nos lois qu'il oublie, et nos dieux qu'il offenſe.
Votre mère éperdue, et s'offrant à ſes coups,
L'a cru maître à la fois et du temple et de vous.
Laſſe de tant d'horreurs, laſſe de tant de crimes,
Elle a ſaiſi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le ciel irrité
Vous fit puiſer la vie et la calamité.

OLIMPIE *tombant entre les bras d'une prêtreſſe.*

Je meurs.... Soutenez-moi.... marchons.... Vit-elle encore?

L'HIEROPHANTE.

Caſſandre eſt à ſes pieds; il gémit, il l'implore,

Il oſe encor prêter ſes funeſtes ſecours
Aux innocentes mains qui raniment ſes jours.
Il s'écrie, il s'accuſe, il jette au loin ſes armes.

OLIMPIE *ſe relevant.*

Caſſandre à ſes genoux !

L'HIEROPHANTE.

Il les baigne de larmes.
A ſes cris, à nos voix elle rouvre les yeux;
Elle ne voit en lui qu'un monſtre audacieux,
Qui lui vient arracher les reſtes de ſa vie,
Par cette main funeſte en tout temps pourſuivie.
Faible, et ſe ſoulevant par un dernier effort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort.
Elle abhorre à la fois Caſſandre et la lumière;
Et levant à regret ſa débile paupière,
Allez, m'a-t-elle dit, miniſtre infortuné
D'un temple malheureux par le ſang profané,
Conſolez Olimpie: elle m'aime, et j'ordonne
Que pour venger ſa mère elle épouſe Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle.... Exaucez-moi, grands Dieux!
Venez, guidez mes pas, venez fermer nos yeux.

L'HIEROPHANTE.

Armez-vous de courage; il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai beſoin, Seigneur.... et j'en aurai peut-être.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS *dans le périſtile.*

HERMAS.

La pitié doit parler, et la vengeance eſt vaine.
Un rival malheureux n'eſt pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeſte. Olimpie aujourd'hui,
Seigneur, ſera perdue et pour vous et pour lui.

ANTIGONE.

Quoi! Statira n'eſt plus!

HERMAS.

C'eſt le ſort de Caſſandre
D'être toujours funeſte au grand nom d'Alexandre.
Statira, ſuccombant au poids de ſa douleur,
Dans les bras de ſa fille expire avec horreur.
La ſenſible Olimpie, à ſes pieds étendue,
Semble exhaler ſon ame à peine retenue.
Les miniſtres des dieux, les prêtreſſes en pleurs,
En mêlant leurs regrets accroiſſent leurs douleurs.
Caſſandre épouvanté ſent toutes leurs atteintes,
Le temple retentit de ſanglots et de plaintes,
On prépare un bûcher, et ces vains ornemens
Qui rappellent la mort au regard des vivans.
On prétend qu'Olimpie en ce lieu ſolitaire
Habitera l'aſile où s'enfermait ſa mère;
Qu'au monde, à l'hyménée arrachant ſes beaux jours,
Elle conſacre aux dieux leur déplorable cours;

Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel ſilence
Sa famille, ſa mère et juſqu'à ſa naiſſance.

ANTIGONE.

Non, non, de ſon devoir elle ſuivra les lois.
J'ai ſur elle à la fin d'irrévocables droits:
Statira me la donne; et ſes ordres ſuprêmes,
Au moment du trépas, ſont les lois des dieux mêmes.
Ce forcené Caſſandre, et ſa funeſte ardeur,
Au ſang de Statira font une juſte horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que ſon cœur déſolé renonce à ce barbare.
S'il oſe encor l'aimer, j'ai promis ſon trépas:
Je tiendrai ma parole, et tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du ſang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bûcher, à cette auguſte cendre?
Frappés d'un ſaint reſpect, ſachez que vos ſoldats
Reculeront d'horreur, et ne vous ſuivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire;
J'en ai fait le ferment, Caſſandre la révère:
Je ſais qu'il eſt des lois qu'il me faut reſpecter,
Que pour gagner le peuple, il le faut imiter.
Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,
Je dois ici l'exemple au reſte de l'Aſie.
Tout parle en ma faveur, et mes coups différés
En auront plus de force, et ſont plus aſſurés.

(*le temple s'ouvre.*)

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIEROPHANTE, Prêtres, *s'avançant lentement.* OLIMPIE *ſoutenue par les Prêtreſſes : elle eſt en deuil.*

HERMAS.

On amène Olimpie à peine reſpirante.
Je vois du temple ſaint l'auguſte Hiérophante
Qui mouille de ſes pleurs les traces de ſes pas,
Les prétreſſes des dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,
(*à Olimpie.*)
Je veux bien l'avouer.... Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos triſtes ſoupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaiſirs.
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère
Nourrit dans ſa fureur un eſpoir téméraire;
Sachez que tout eſt prêt pour ſa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction;
Contre ſes attentats ſoyez en aſſurance.

OLIMPIE.

Ah ! Seigneur, parlez moins de meurtre et de vengeance.
Elle a vécu...je meurs au reſte des humains.

ANTIGONE.

Je déplore ſa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeler ſa volonté ſacrée,
Si chère à mon eſpoir, et par vous révérée,

Mais je fais ce qu'on doit, dans ce premier moment,
A fon ombre, à fa fille, à votre accablement.
Confultez-vous, Madame, et gardez fa promeffe.
(*il fort avec Hermas.*)

SCENE III.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtreffes.

OLIMPIE.

Vous qui compatiffez à l'horreur qui me preffe,
Vous, miniftre d'un Dieu de paix et de douceur,
Des cœurs infortunés le feul confolateur,
Ne puis-je fous vos yeux confacrer ma mifère
Aux autels arrofés des larmes de ma mère?
Auriez-vous bien, Seigneur, affez de dureté
Pour fermer cet afile à ma calamité?
Du fang de tant de rois c'eft l'unique héritage;
Ne me l'enviez pas, laiffez-moi mon partage.

L'HIEROPHANTE.

Je pleure vos deftins, mais que puis-je pour vous?
Votre mère en mourant à nommé votre époux.
Vous avez entendu fa volonté dernière,
Tandis que de nos mains nous fermions fa paupière;
Et fi vous réfiftez à fa mourante voix,
Caffandre eft votre maître, il rentre en tous fes droits.

OLIMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main fanglante;
Je garde mes fermens.

L'HIEROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Votre main ne dépend que de vous et des dieux.
Bientôt tout va changer. Vous pouvez, Olimpie,
Ordonner maintenant du ſort de votre vie.
On ne doit pas ſans doute allumer en un jour
Et les bûchers des morts, et les flambeaux d'amour:
Ce mélange eſt affreux; mais un mot peut ſuffire,
Et j'attendrai ce mot ſans oſer le preſcrire.
C'eſt à vous à ſentir, dans ces extrémités,
Ce que doit votre cœur au ſang dont vous ſortez.

OLIMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit; cet hymen, et tout autre,
Eſt horrible à mon cœur, et doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ces mânes courroucés;
J'abandonne un époux.... c'eſt obéir aſſez.
Laiſſez-moi fuir l'hymen, et l'amour, et le trône.

L'HIEROPHANTE.

Il faut ſuivre Caſſandre ou choiſir Antigone.
Ces deux rivaux armés, ſi fiers et ſi jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble et le carnage,
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le reſpect profond qu'inſpirent aux mortels
Cet appareil de mort, ce bûcher, ces autels,
Et ces derniers devoirs, et ces honneurs ſuprêmes,
Qui les font pour un temps rentrer tous en eux-mêmes.
La piété ſe laſſe, et ſurtout chez les grands.
J'ai du ſang avec peine arrêté les torrens,
Mais ce ſang dès demain va couler dans Ephèſe;
Décidez-vous, Princeſſe, et le peuple s'appaiſe.

Ce peuple qui toujours eſt du parti des lois,
Quand vous aurez parlé, ſoutiendra votre choix.
Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,
Caſſandre, en réclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il poſſédait a droit de s'emparer,
Malgré la juſte horreur qu'il vous ſemble inſpirer.

OLIMPIE.

Il ſuffit; je conçois vos raiſons et vos craintes;
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
Je ſubis mon deſtin; vous voyez ſa rigueur....
Il me faut faire un choix.... il eſt fait dans mon cœur,
Je ſuis déterminée.

L'HIEROPHANTE.

Ainſi donc d'Antigone
Vous acceptez les vœux, et la main qu'il vous donne?

OLIMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en ſoit, peut-être ce moment
N'eſt point fait pour conclure un tel engagement.
Vous-même l'avouez; et cette heure dernière,
Où ma mère a vécu, doit m'occuper entière....
Au bûcher qui l'attend vous allez la porter?

L'HIEROPHANTE.

De ces triſtes devoirs il faut nous acquitter.
Une urne contiendra ſa dépouille mortelle,
Vous la recueillerez.

OLIMPIE.

Sa fille criminelle
A cauſé ſon trépas.... Cette fille du moins
A ſes mânes vengeurs doit encor quelques ſoins.

L'HIEROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLIMPIE.

Par vos lois que j'ignore,
Sur ce lit embrafé puis-je la voir encore?
Du funèbre appareil pourrai-je m'approcher?
Pourrai-je de mes pleurs arrofer fon bûcher?

L'HIEROPHANTE.

Hélas! vous le devez; nous partageons vos larmes.
Vous n'avez rien à craindre; et ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Préfentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
Et des libations la trifte et pure offrande.

(*les prêtreffes placent tout cela fur un autel.*)

OLIMPIE *à l'Hiérophante.*

C'eft l'unique faveur que fa fille demande....

(*à la prêtreffe inférieure.*)

Toi qui la conduifis dans ce féjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de fon fort,
Va, reviens m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la foffe enflammée.
Que mes derniers devoirs, puifqu'ils me font permis,
Satisfaffent fon ombre.... il le faut.

LA PRETRESSE.

J'obéis.

(*elle fort.*)

OLIMPIE *à l'Hiérophante.*

Allez donc; élevez cette pile fatale,
Préparez les cyprès et l'urne fépulcrale,
Faites venir ici ces deux rivaux cruels;
Je prétends m'expliquer aux pieds de ces autels,
A l'afpect de ma mère, aux yeux de ces prêtreffes,
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promeffes.

Mes ſentimens, mon choix vont être déclarés.
Vous les plaindrez peut-être, et les approuverez.

L'HIEROPHANTE.

De vos deſtins encor vous êtes la maîtreſſe.
Vous n'avez que ce jour, il fuit, et le temps preſſe.
(*il ſort avec les prêtres.*)

SCENE IV.

OLIMPIE *ſur le devant,* les Prêtreſſes *en demi-cercle au fond.*

OLIMPIE.

O toi qui dans mon cœur, à ce choix réſolu,
Uſurpas à ma honte un pouvoir abſolu,
Qui triomphes encor de Statira mourante,
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
De la terre et des cieux contre toi conjurés,
Règne, amant malheureux, ſur mes ſens déchirés.
Si tu m'aimes, hélas! ſi j'oſe encor le croire,
Va, tu payeras bien cher ta funeſte victoire.

SCENE V.

OLIMPIE, CASSANDRE, les Prêtreſſes.

CASSANDRE.

He bien, je viens remplir mon devoir et vos vœux.
Mon ſang doit arroſer ce bûcher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'eſt ma ſeule eſpérance;
Que ce ſoit par pitié plutôt que par vengeance.

OLIMPIE.

Caſſandre!

CASSANDRE.

Objet ſacré, chère épouſe!...

OLIMPIE.

Ah cruel!

CASSANDRE.

Il n'eſt plus de pardon pour ce grand criminel.
Eſclave infortuné du deſtin qui me guide,
Mon ſort en tous les temps eſt d'être parricide.
(*il ſe jette à genoux.*)
Mais je ſuis ton époux, mais malgré ſes forfaits,
Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
Reſpecte en m'abhorrant cet hymen que j'atteſte;
Dans l'univers entier Caſſandre ſeul te reſte,
La mort eſt le ſeul dieu qui peut nous ſéparer:
Je veux en périſſant te voir et t'adorer.
Venge-toi, punis-moi, mais ne ſois point parjure.
Va, l'hymen eſt encor plus ſaint que la nature.

OLIMPIE.

Levez-vous, et ceſſez de profaner du moins
Cette cendre fatale et mes funèbres ſoins.
Quand ſur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument
De ma mère en ces lieux les membres ſe conſument,
Ne ſouillez pas ces dons que je dois préſenter;
N'approchez pas, Caſſandre, et ſachez m'écouter.

SCENE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, Prêtreſſes.

ANTIGONE.

Enfin, votre vertu ne peut plus s'en défendre;
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai reſpecté les morts et ce jour de terreur,
Vous en pouvez juger, puiſque mon bras vengeur
N'a point encor de ſang inondé cet aſile,
Puiſqu'un moment encore à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour ſon juge et le mien.
Prononcez votre arrêt, et ne redoutez rien.
On vous verra, Madame, et du moins je l'eſpère,
Diſtinguer l'aſſaſſin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira dans les cieux
A côté d'Alexandre arrête ici ſes yeux.
Vous êtes dans ce temple encore enſevelie;
Mais la terre et le ciel obſervent Olimpie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE.

J'y conſens, mais je veux que vous me reſpectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos dieux infernaux, aux mânes d'une mère;
Vous choiſiſſez ce temps, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux!
Jurez-moi ſeulement, ſoldats du roi mon père,
Rois après ſon trépas, que ſi je vous ſuis chère,

Dans ce moment du moins, reconnaiſſant mes lois,
Vous ne troublerez point mes devoirs et mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure, et vous devez connaître
Combien je vous reſpecte et dédaigne ce traître.

ANTIGONE.

Oui, je le jure auſſi, bien ſûr que votre cœur
Pour ce rival barbare eſt pénétré d'horreur.
Prononcez, j'y ſouſcris.

OLIMPIE.

Songez, quoi qu'il en coûte,
Vous même l'avez dit, qu'Alexandre m'écoute.

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLIMPIE.

Connaiſſez donc ce cœur que vous perſécutez,
Et vous-même jugez du parti qui me reſte.
Quelque choix que je faſſe, il doit m'être funeſte.
Vous ſentez tout l'excès de ma calamité.
Apprenez plus, ſachez que je l'ai mérité.
J'ai trahi mes parens, quand j'ai pu les connaître;
J'ai porté le trépas au ſein qui m'a fait naître:
Je trouvais une mère en ce ſéjour d'effroi,
Elle eſt morte en mes bras, elle eſt morte pour moi.
Elle a dit à ſa fille, à ſes pieds déſolée,
Epouſez Antigone, et je meurs conſolée.
Elle était expirante; et moi pour l'achever,
Je la refuſe.

ANTIGONE.

Ainſi vous pouvez me braver!

Outrager votre mère, et trahir la nature!

OLIMPIE.

A ſes mânes, à vous, je ne fais point d'injure;
Je rends juſtice à tous, et je la rends à moi....
Caſſandre, devant lui je vous donnai ma foi;
Voyez ſi nos liens ont été légitimes,
Je vous laiſſe en juger; vous connaiſſez vos crimes,
Il ſerait ſuperflu de vous les reprocher;
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher!
Je ne puis adoucir cette horreur qui vous preſſe!

OLIMPIE.

Il faut vous éclairer: gardez votre promeſſe.
(*le temple s'ouvre; on voit le bûcher enflammé.*)

SCENE VII et dernière.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtreſſes.

LA PRETRESSE inférieure.

PRINCESSE, il en eſt temps.

OLIMPIE *à Caſſandre.*

Vois ce ſpectacle affreux!
Caſſandre, en ce moment plains-toi ſi tu le peux,
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre,
Souviens-toi de mes fers, ſouviens-toi d'Alexandre:

Voilà ſa veuve, parle, et dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE.

Ton arrêt eſt dicté par ta voix....
Attends ici le mien. (*) Vous, mânes de ma mère,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous qu'un juſte courroux doit encore animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père et de vous ils ſont dignes peut-être....
Toi, l'époux d'Olimpie, et qui ne dus pas l'être,
Toi qui me conſervas par un cruel ſecours,
Toi par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi qui m'as tant chérie, et pour qui ma faibleſſe
Du plus fatal amour a ſenti la tendreſſe,
Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis....
Apprends... que je t'adore... et que je m'en punis. (*h*)
Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(*elle ſe frappe, et ſe jette dans le bûcher.*)

TOUS ENSEMBLE. (**)

Ciel!

CASSANDRE *courant au bûcher.*

Olimpie!

LES PRETRES.

O Ciel!

ANTIGONE.

O fureur inouïe!

(*) Elle monte ſur l'eſtrade de l'autel qui eſt près du bûcher. Les prêtreſſes lui préſentent les offrandes.

(**) L'Hiérophante, les prêtres et les prêtreſſes témoignent leur étonnement et leur conſternation.

CASSANDRE.

CASSANDRE.

Elle n'eſt déjà plus, tous nos efforts ſont vains.
(*revenant dans le périſtile.*)
En eſt-ce aſſez, grands Dieux?... Mes exécrables mains
Ont fait périr mon roi, ſa veuve et mon épouſe!...
Antigone, ton ame eſt-elle encor jalouſe?
Inſenſible témoin de cette horrible mort,
Envîras-tu toujours la douceur de mon ſort?
De ma félicité ſi ton grand cœur s'irrite,
Partage-la, crois-moi, prends ce fer, et m'imite.
(*il ſe tue.*)

L'HIEROPHANTE.

Arrêtez!... O ſaint temple! ô Dieu juſte et vengeur!
Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur!

ANTIGONE.

Ainſi donc Alexandre et ſa famille entière,
Succeſſeurs, aſſaſſins, tout eſt cendre et pouſſière!
Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous?
Qu'avait fait Statira? qu'avait fait Olimpie?
A quoi réſervez-vous ma déplorable vie?

Fin du cinquième et dernier acte.

NOTES

SUR OLIMPIE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

(*a*) CES myſtères et ces expiations ſont de la plus haute antiquité, et commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. *Philippe*, père d'*Alexandre*, ſe fit initier aux myſtères de la Samothrace, avec la jeune *Olimpias* qu'il épouſa depuis. C'eſt ce qu'on trouve dans *Plutarque*, au commencement de la vie d'*Alexandre*, et c'eſt ce qui peut ſervir à fonder l'initiation de *Caſſandre* et d'*Olimpie*.

Il eſt difficile de ſavoir chez quelle nation on inventa ces myſtères. On les trouve établis chez les Perſes, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établiſſement plus ſage. La plupart des hommes, quand ils ſont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les législateurs qui établirent les myſtères et les expiations, voulurent également empêcher les coupables repentans de ſe livrer au déſeſpoir, et de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'immortalité de l'ame était par-tout le fondement de ces cérémonies religieuſes. Soit que la doctrine de la métempſycoſe fût admiſe, ſoit qu'on reçut celle de la réunion de l'eſprit humain à l'eſprit univerſel; ſoit que l'on crût, comme en Egypte, que l'ame ſerait un jour rejointe à ſon propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines et des récompenſes après la mort était univerſelle chez toutes les nations policées.

Il eſt vrai que les juifs ne connurent point ces myſtères, quoiqu'ils euſſent pris beaucoup de cérémonies des Egyptiens. La raiſon en eſt que l'immortalité de l'ame était le fondement de la doctrine égyptienne, et n'était pas celui de la doctrine moſaïque. Le peuple groſſier des juifs, auquel Dieu daignait ſe proportionner, n'avait même aucun corps de doctrine : il n'avait pas une ſeule formule de prière générale établie par ſes lois. On ne trouve ni dans le *Deutéronome*, ni dans le *Lévitique*, qui ſont les ſeules lois des juifs, ni prière ni dogme, ni créance de l'immortalité de l'ame, ni peines ni récompenſes après la mort. C'eſt ce qui les diſtinguait des autres peuples; et c'eſt ce qui prouve la divinité de la miſſion de *Moïſe*, ſelon le ſentiment de M. *Warburton*, évêque de Worceſter. Ce prélat prétend que Dieu daignant gouverner lui-même le peuple juif, et le récompenſant ou le puniſſant par des bénédictions ou des peines temporelles, ne devait pas lui propoſer le dogme de l'immortalité de l'ame, dogme admis chez tous les voiſins de ce peuple.

Les juifs furent donc presque les seuls dans l'antiquité, chez qui les mystères furent inconnus. *Zoroastre* les avait apportés en Perse, *Orphée* en Thrace, *Osiris* en Egypte, *Minos* en Crète, *Ciniras* en Chypre, *Erecttée* dans Athènes. Tous différaient, mais tous étaient fondés sur la créance d'une vie à venir, et sur celle d'un seul dieu. C'est surtout ce dogme de l'unité de l'Etre suprême qui fit donner par-tout le nom de *mystères* à ces cérémonies sacrées. On laissait le peuple adorer des dieux secondaires, des petits dieux, comme les appelle *Ovide*, *vulgus deorum*, c'est-à-dire, les ames des héros, que l'on croyait participantes de la divinité et des êtres mitoyens entre Dieu et nous. Dans toutes les célébrations des mystères en Grèce, soit à Eleusis, soit à Thèbes, soit dans la Samothrace ou dans les autres îles, on chantait l'hymne *d'Orphée*;

Marchez dans la voie de la justice, contemplez le seul maître du monde, le Démiurgos. Il est unique, il existe seul par lui-même; tous les autres êtres ne sont que par lui, il les anime tous: il n'a jamais été vu par des yeux mortels, et il voit au fond de nos cœurs.

Dans presque toutes les célébrations de ces mystères, on représentait sur une espèce de théâtre une nuit à peine éclairée, et des hommes à moitié nus, errant dans ces ténèbres, poussant des gémissemens et des plaintes, et levant les mains au ciel. Ensuite venait la lumière, et l'on voyait le *Démiurgos* qui représentait le maître et le fabricateur du monde, consolant les mortels, et les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes les confessaient à l'Hiérophante, et juraient devant Dieu de n'en plus commettre. On les appelait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *initiatus*, *initié*, celui *qui commence une nouvelle vie*, et qui entre en communication avec les dieux, c'est-à-dire avec les héros et les demi-dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfesans d'être admis après leur mort auprès de l'Etre suprême.

Ce sont-là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens mystères dans *Platon*, dans *Cicéron*, dans *Porphire*, *Eusèbe*, *Strabon* et d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations: le crime était trop énorme. *Suétone* rapporte que *Néron*, après avoir assassiné sa mère, ayant voyagé en Grèce, n'osa assister aux mystères d'*Eleusine*. *Zozime* prétend que *Constantin*, après avoir fait mourir sa femme, son fils, son beau-père et son neveu, ne put jamais trouver l'Hiérophante qui l'admît à la participation des mystères.

On pourrait remarquer ici que *Cassandre* est précisément dans le cas où il doit être admis au nombre des initiés. Il n'est point coupable de l'empoisonnement d'*Alexandre*; il n'a répandu le sang de *Statira* que dans l'horreur tumultueuse d'un combat, et en défendant son père. Ses remords sont plutôt d'une ame sensible et née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleste.

F 2

(*b*) Il eſt bon d'oppoſer ici le jugement de *Plutarque* ſur *Alexandre* à tous les paradoxes et aux lieux communs qu'il a plu à *Juvénal* et à ſes imitateurs de débiter contre ce héros. *Plutarque*, dans ſa belle comparaiſon d'*Alexandre* et de *Céſar*, dit que *le héros de la Macédoine ſemblait né pour le bonheur du monde, et le héros romain pour ſa ruine*. En effet, rien n'eſt plus juſte que la guerre d'*Alexandre*, général de la Grèce, contre les ennemis de la Grèce, et rien de plus injuſte que la guerre de *Céſar* contre ſa patrie.

Remarquez ſurtout que *Plutarque* ne décide qu'après avoir peſé les vertus et les vices d'*Alexandre* et de *Céſar*. J'avoue que *Plutarque*, qui donne toujours la préférence aux Grecs, ſemble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de *Titus*, de *Trajan*, des *Antonins*, de *Julien* même, ſa religion à part ? voilà ceux qui paraiſſaient être nés pour le bonheur du monde, plutôt que le meurtrier de *Clitus*, de *Calliſtene* et de *Parménion*.

(*c*) Ce ſpectacle ferait peut-être un bel effet au théâtre, ſi jamais la pièce pouvait être repréſentée. Ce n'eſt pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des prêtres et des prêtreſſes, un autel, des flambeaux et toute la cérémonie d'un mariage ; cet appareil, au contraire, ne ſerait qu'une miſérable reſſource, ſi d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une ſituation, s'il ne produiſait pas de l'étonnement et de la colère dans *Antigone*, s'il n'était pas lié avec les deſſeins de *Caſſandre*, s'il ne ſervait à expliquer le véritable ſujet de ſes expiations. C'eſt tout cela enſemble qui forme une ſituation. Tout appareil dont il ne réſulte rien eſt puérile. Qu'importe la décoration au mérite d'un poëme ? Si le ſuccès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvans. La partie qui regarde la pompe du ſpectacle eſt ſans doute la dernière ; on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas trop s'y attacher.

Il faut que les ſituations théâtrales forment des tableaux animés. Un peintre qui met ſur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau aſſez commun, s'il n'a peint que deux époux, un autel et des aſſiſtans ; mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement et de la colère, qui contraſte avec la joie des deux époux, ſon ouvrage aura de la vie et de la force. Ainſi au ſecond acte, *Statira* qui embraſſe *Olimpie* avec des larmes de joie, et l'Hiérophante attendri et affligé ; ainſi au troiſième acte, *Caſſandre* reconnaiſſant *Statira* avec effroi, et *Olimpie* dans l'embarras et dans la douleur ; ainſi au quatrième acte, *Olimpie* au pied d'un autel, déſeſpérée de ſa faibleſſe, et repouſſant *Caſſandre* qui ſe jette à ſes genoux ; ainſi au cinquième, la même *Olimpie* s'élançant dans le bûcher aux yeux de ſes amans épouvantés, et des prêtres, qui tous enſemble ſont dans cette attitude douloureuſe, empreſſée, égarée, qui annonce une marche précipitée, les bras étendus, et prêts à courir au ſecours. Toutes ces peintures vivantes, formées par

des acteurs pleins d'ame et de feu, pourraient donner au moins quelqu'idée de l'excès où peuvent être pouſſées la terreur et la pitié, qui ſont le ſeul but, la ſeule conſtitution de la tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique qui, étant ſuſceptible de toutes ces hardieſſes, eût auſſi les beautés qui rendent ces hardieſſes reſpectables.

Si le cœur n'eſt pas ému par la beauté des vers, par la vérité des ſentimens, les yeux ne ſeront pas contens de ces ſpectacles prodigués; et loin de les applaudir, on les tournera en ridicule, comme de vains ſupplémens qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la poéſie.

Il eſt à croire que c'eſt cette crainte du ridicule, qui a preſque toujours reſſerré la ſcène françaiſe dans le petit cercle des dialogues, des monologues et des récits. Il nous a manqué de l'action; c'eſt un défaut que les étrangers nous reprochent, et dont nous oſons à peine nous corriger. On ne préſente cette tragédie aux amateurs que comme une eſquiſſe légère et imparfaite d'un genre abſolument néceſſaire.

(*d*) Le feu de *Veſta* était allumé dans preſque tous les temples de la terre connue. *Veſta* ſignifiait *feu* chez les anciens Perſes, et tous les ſavans en conviennent. Il eſt à croire que les autres nations firent une divinité de ce feu, que les Perſes ne regardèrent jamais que comme le ſymbole de la Divinité. Ainſi une erreur de nom produiſit la déeſſe *Veſta*, comme elle a produit tant d'autres choſes.

(*e*) Non-ſeulement les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oſer la faire jouer ſur le théâtre de Paris, mais la crainte, que le peu de beautés qui peut y être ne fut expoſé à la raillerie, a retenu l'auteur encore plus que ſes défauts. La même légèreté qui fit condamner Athalie pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudiſſait à la Judith de *Boyer*, les mêmes prétextes qui ſervirent à jeter du ridicule ſur un prêtre et ſur un enfant, peuvent ſubſiſter aujourd'hui. Il eſt à croire qu'on dirait, voilà une tragédie jouée dans un couvent; *Statira* eſt religieuſe, *Caſſandre* a fait une confeſſion générale, l'Hiérophante eſt un directeur, etc.

Mais auſſi, il ſe trouvera des lecteurs éclairés et ſenſibles qui pourront être attendris de ces mêmes reſſemblances, dans leſquelles d'autres ne trouveront que des ſujets de plaiſanterie. Il n'y a point de royaume en Europe qui n'ait vu des reines s'enſevelir les derniers jours de leur vie dans des monaſtères après les plus horribles cataſtrophes. Il y avait de ces aſiles chez les anciens, comme parmi nous. La *Calprenède* fait retrouver *Statira* dans un puits; ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple?

Quant à la confeſſion de ſes fautes dans les cérémonies de la religion, elle eſt de la plus haute antiquité, et eſt expreſſément ordonnée par les lois de *Zoroaſtre*, qu'on trouve dans le *Sadder*. Les initiés n'étaient point admis aux myſtères ſans avoir expoſé le ſecret de leurs cœurs

en préfence de l'Etre fuprême. S'il y a quelque chofe qui confole les hommes fur la terre, c'eft de pouvoir être réconcilié avec le ciel et avec foi-même. En un mot, on a tâché de repréfenter ici ce que les malheurs des grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, et ce que la religion ancienne a jamais eu de plus confolant et de plus augufte. Si ces mœurs, ces ufages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur et de pitié dans nos ames.

Il y a quelquefois dans le cloître je ne fais quoi d'attendriffant et d'augufte. La comparaifon que fait fecrètement le lecteur entre le filence de ces retraites et le tumulte du monde, entre la piété paifible qu'on fuppofe y régner et les difcordes fanglantes qui défolent la terre, émeut et tranfporte une ame vertueufe et fenfible.

(*f*) Cet exemple d'un prêtre qui fe renferme dans les bornes de fon miniftère de paix nous a paru d'une très-grande utilité, et il ferait à fouhaiter qu'on ne les repréfentât jamais autrement fur un théâtre public, qui doit être l'école des mœurs. Il eft vrai qu'un perfonnage qui fe borne à prier le ciel, et à enfeigner la vertu, n'eft pas affez agiffant pour la fcène ; mais auffi il ne doit pas être au nombre des perfonnages dont les paffions font mouvoir la pièce. Les héros emportés par leurs paffions agiffent, et un grand-prêtre inftruit. Ce mêlange, heureufement employé par des mains plus habiles, pourra faire un jour un grand effet fur le théâtre.

On ofe dire que le grand-prêtre *Joad*, dans la tragédie d'Athalie, femble s'éloigner trop de ce caractère de douceur et d'impartialité qui doit faire l'effence de fon miniftère. On pourrait l'accufer d'un fanatifme trop féroce, lorfque rencontrant *Mathan* en conférence avec *Jozabeth*, au lieu de s'adreffer à *Mathan* avec la bienféance convenable, il s'écrie :

„ Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
„ Vous fouffrez qu'il vous parle ! et vous ne craignez pas
„ Que du fond de l'abyme entr'ouvert fous fes pas
„ Il ne forte à l'inftant des feux qui vous embrafent,
„ Ou qu'en tombant fur lui ces murs ne vous écrafent !
„ Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
„ Vient-il infecter l'air qu'on refpire en ce lieu ?

Mathan femble lui répondre très-pertinemment en difant :

„ On reconnaît Joad à cette violence ;
„ Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
„ Refpecter une reine, etc.

On ne voit pas non plus pour quelle raifon *Joad* ou *Jojada* s'obftine à ne vouloir pas que la reine *Athalie* adopte le petit *Joas*. Elle dit en propres termes à cet enfant : *Je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.*

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer *Joas.* Elle pouvait lui ſervir de mère, et lui laiſſer ſon petit royaume. Il eſt très-naturel qu'une vieille femme s'intéreſſe au ſeul rejeton de ſa famille. *Athalie* en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomènes* diſent que ſon fils *Ochoſias* ou *Achazia* avait quarante-deux ans quand il fut déclaré *Melk* ou *Roitelet.* Il régna environ un an. Sa mère *Athalie* lui ſurvécut ſix ans. Suppoſons qu'elle fût mariée à quinze ans, il eſt clair qu'elle avait au moins ſoixante-quatre ans. Il y a bien plus : il eſt dit dans le quatrième livre des rois que *Jéhu* égorgea quarante-deux frères d'*Ochoſias*, et cet *Ochoſias* était le cadet de tous ſes frères ; à ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, *Athalie* devait être âgée de cent-ſix ans quand le prêtre *Joad* la fit aſſaſſiner. (*a*)

Je n'examine point ici comment le père d'*Ochoſias* pouvait avoir quarante ans, et ſon fils quarante-deux quand il lui ſuccéda ; je n'examine que la tragédie. Je demande ſeulement de quel droit le prêtre *Joad* arme ſes lévites contre la reine à laquelle il a fait ſerment de fidélité ? de quel droit trompe-t-il *Athalie* en lui promettant un tréſor ? de quel droit fait-il maſſacrer ſa reine dans la plus extrême vieilleſſe ?

Athalie n'était certainement pas ſi coupable que *Jéhu* qui avait fait mourir ſoixante et dix fils du roi *Achab*, et mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrième livre des rois. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'*Achab*, tous ſes courtiſans et tous ſes prêtres.

Cette reine avait à la vérité uſé de repréſailles ; mais appartenait-il à *Joad* de conſpirer contr'elle et de la tuer ? Il était ſon ſujet ; et certainement dans nos mœurs et dans nos lois il n'eſt pas plus permis à *Joad* de faire aſſaſſiner ſa reine, qu'il n'eût été permis à l'Archevêque de Cantorbéry d'aſſaſſiner *Eliſabeth*, parce qu'elle avait fait condamner *Marie Stuart.*

Il eût fallu pour qu'un tel aſſaſſinat ne révoltât pas tous les eſprits, que Dieu, qui eſt le maître de notre vie et des moyens de nous l'ôter, fût deſcendu lui-même ſur la terre d'une manière viſible et ſenſible, et qu'il eût ordonné ce meurtre ; or, c'eſt certainement ce qu'il n'a pas fait. Il ne dit pas même que *Joad* ait conſulté le Seigneur, ni qu'il lui

(*a*) Voici le compte :

Athalie ſe marie à quinze ans.	15
Elle a quarante-deux fils.	42
Ochoſias, le quarante-troiſième, commence à régner à 42 ans.	42
Il règne un an.	1
Athalie règne après lui 6 ans.	6
Somme totale	106

ait fait la moindre prière avant de mettre sa reine à mort. L'écriture dit seulement qu'il conspira avec ses lévites, qu'il leur donna des lances, et qu'il fit assassiner *Athalie à la porte aux chevaux*, sans dire que le Seigneur approuvât cette conduite.

N'est-il donc pas clair, après cette exposition, que le rôle et le caractère de *Joad* dans Athalie peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente indignation? car pourquoi l'action de *Joad* serait-elle consacrée?

Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'histoire des Juifs rapporte. L'Esprit saint a présidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits. Il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob*, ni la circoncision imposée aux Sichémites pour les égorger plus aisément, ni l'inceste de *Juda* avec *Thamar* sa belle-fille, ni même le meurtre de l'Egyptien par *Moïse*. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat d'*Eglon*, roi des Moabites par *Aod* ou *Eud*; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de *Sizara* par *Jaël*, ni qu'il ait été content que *Jephté*, encore teint du sang de sa fille, fit égorger quarante-deux mille hommes d'*Ephraïm* au passage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Schibbolet*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un lévite, si on massacra toute la tribu de *Benjamin*, à six cents personnes près, ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le St. Esprit ne donne aucune louange à *David* pour s'être mis, avec cinq cents brigands chargés de dettes, du parti du Roitelet *Akis*, ennemi de sa patrie, ni pour avoir égorgé les vieillards, les femmes, les enfans et les bestiaux des villages alliés du Roitelet, auquel il avait juré fidélité, et qui lui avait accordé sa protection.

L'écriture ne donne point d'éloge à *Salomon* pour avoir fait assassiner son frère *Adonija*, ni à *Bahasa* pour avoir assassiné *Nadab*, ni à *Zimri* ou *Zamri* pour avoir assassiné *Ela* et toute sa famille, ni à *Amri* ou *Homri* pour avoir fait périr *Zimri*, ni à *Jéhu* pour avoir assassiné *Joram*.

Le St. Esprit n'approuve point que les habitans de Jérusalem assassinent le roi *Amasias*, fils de *Joas*, ni que *Sellum* fils de *Jabès* assassine *Zacharias* fils de *Jéroboam*, ni que *Manahem* assassine *Sellum* fils de *Jabès*, ni que *Facée*, fils de *Romeli*, assassine *Facéia*, fils de *Manahem*, ni qu'*Ozée*, fils d'*Ela* assassine *Facée* fils de *Romeli*. Il semble au contraire que ces abominations du peuple de Dieu sont punies par une suite continuelle de désastres presque aussi grands que ses forfaits.

Si donc tant de crimes et tant de meurtres ne sont point excusés dans l'écriture, pourquoi le meurtre d'*Athalie* serait-il consacré sur le théâtre?

Certes, quand *Athalie* dit à l'enfant: „ *Je prétends vous traiter comme* „ *mon propre fils* "; *Jozabeth* pouvait lui répondre: „ Hé bien, Madame, „ traitez-le donc comme votre fils, car il l'est: vous êtes sa grand'mère; „ vous n'avez que lui d'héritier; je suis sa tante, vous êtes vieille

„ vous n'avez que peu de temps à vivre ; cet enfant doit faire votre
„ consolation. Si un étranger et un scélérat comme *Jehu*, Melk de
„ Samarie, assassina votre père et votre mère; s'il fit égorger soixante
„ et dix fils de vos frères, et quarante-deux de vos enfans, il n'est pas
„ possible que pour vous venger de cet abominable étranger, vous
„ prétendiez massacrer le seul petit-fils qui vous reste : vous n'êtes pas
„ capable d'une démence si exécrable et si absurde ; ni mon mari ni
„ moi ne pouvons avoir la fureur insensée de vous en soupçonner ; ni un
„ tel crime ni un tel soupçon ne sont dans la nature. Au contraire
„ on élève ses petits-fils pour avoir un jour en eux des vengeurs. Ni
„ moi ni personne ne pouvons croire que vous ayez été à la fois
„ dénaturée et insensée. Elevez donc le petit *Joas*, j'en aurai soin,
„ moi qui suis sa tante, sous les yeux de sa grand'mère. „

Voilà qui est naturel, voilà qui est raisonnable; mais ce qui ne l'est peut-être pas, c'est qu'un prêtre dise : j'aime mieux exposer le petit enfant à périr que de le confier à sa grand'mère ; j'aime mieux tromper ma reine, et lui promettre indignement de l'argent pour l'assassiner, et risquer la vie de tous les lévites par cette conspiration, que de rendre à la reine son petit-fils ; je veux garder cet enfant, et égorger sa grand'mère, pour conserver plus long-temps mon autorité : c'est-là au fond la conduite de ce prêtre.

J'admire, comme je le dois, la difficulté surmontée dans la tragédie d'Athalie, la force, la pompe, l'élégance de la versification, le beau contraste du guerrier *Abner* et du prêtre *Mathan*. J'excuse la faiblesse du rôle de *Jozabeth*, j'excuse quelques longueurs ; mais je crois que si un roi avait dans ses Etats un homme tel que *Joad*, il ferait fort bien de l'enfermer.

(*g*) Il serait à souhaiter que cette scène pût être représentée dans la place qui conduit au péristile du temple, mais alors cette place occupant un grand espace, le vestibule un autre, et l'intérieur du temple ayant une assez grande profondeur, les personnages qui paraissent dans ce temple ne pourraient être entendus : il faut donc que le spectateur supplée à la décoration qui manque.

On a balancé long-temps si on laisserait l'idée de ce combat subsister, ou si on la retrancherait. On s'est déterminé à la conserver, parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des personnages, à la pièce qui est toute en spectacles, et que l'Hiérophante semble y soutenir la dignité de son caractère. Les duels sont plus fréquens dans l'antiquité qu'on ne pense. Le premier combat dans Homère est un duel à la tête des deux armées, qui le regardent, et qui sont oisives; et c'est précisément ce que propose *Cassandre*.

(*h*) Le suicide est une chose très-commune sur la scène française. Il n'est pas à craindre que ces exemples soient imités par les spectateurs.

Cependant, ſi on mettait ſur le théâtre un homme tel que le *Caton* d'*Adiſſon*, philoſophe et citoyen, qui ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'ame de Platon*, et une épée dans l'autre, prouve par les raiſonnemens les plus forts qu'il eſt des conjonctures où un homme de courage doit finir ſa vie, il eſt à croire que les grands noms de *Platon* et de *Caton* réunis, la force des raiſonnemens et la beauté des vers, pourraient faire un aſſez puiſſant effet ſur des ames vigoureuſes et ſenſibles pour les porter à l'imitation, dans ces momens malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le ſuicide n'eſt pas permis parmi nous. Il n'était autoriſé ni chez les Grecs ni chez les Romains par aucune loi, mais auſſi n'y en avait-il aucune qui le punît. Au contraire, ceux qui ſe ſont donné la mort, comme *Hercule*, *Cléomène*, *Brutus*, *Caſſius*, *Arria*, *Petus*, *Caton*, l'empereur *Othon*, ont tous été regardés comme des grands hommes et comme des demi-dieux.

La coutume de finir ſes jours volontairement ſur un bûcher a été reſpectée de temps immémorial dans toute la haute Aſie; et aujourd'hui même encore, on en a de fréquens exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit ſur cette matière que je me bornerai à un petit nombre de queſtions.

Si le ſuicide fait tort à la ſociété, je demande ſi ces homicides volontaires, et légitimes par toutes les lois, qui ſe commettent dans la guerre, ne ſont pas un peu plus de tort au genre humain?

Je n'entends pas par ces homicides ceux qui, s'étant voués au ſervice de leur patrie et de leur prince, affrontent la mort dans les batailles; je parle de ce nombre prodigieux de guerriers, auxquels il eſt indifférent de ſervir ſous une puiſſance ou ſous une autre, qui trafiquent de leur ſang comme un ouvrier vend ſon travail et ſa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, et qui, ſans conſidérer ni leur patrie ni leur famille, tuent et ſe ſont tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi ſi cette eſpèce d'héroïſme eſt comparable à celui de *Caton*, de *Caſſius* et de *Brutus*? Tel ſoldat, et même tel officier a combattu tour-à-tour pour la France, pour l'Autriche et pour la Pruſſe.

Il y a un peuple ſur la terre dont la maxime, non encore démentie, eſt de ne ſe jamais donner la mort, et de ne la donner à perſonne; ce ſont les *Philadelphiens*, qu'on a ſi ſottement nommés *Quakers*. Ils ont même long-temps refuſé de contribuer aux frais de la dernière guerre qu'on feſait vers le Canada pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de terre endurci ſous la glace pendant ſept mois, et ſtérile pendant les cinq autres. Ils diſaient pour leurs raiſons que des vaſes d'argile, tels que les hommes, ne devaient pas ſe briſer les uns contre les autres pour de ſi miſérables intérêts.

Je paſſe à une ſeconde queſtion.

Que penſent ceux qui parmi nous périſſent par une mort volontaire? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une petite où il y avait une douzaine de ſuicides par an. Ceux qui ſortent ainſi de la vie penſent-ils avoir une ame immortelle? eſpèrent-ils que cette ame ſera plus heureuſe dans une autre vie? croient-ils que notre entendement ſe réunit après notre mort à l'ame générale du monde? imaginent-ils que l'entendement eſt une faculté, un réſultat des organes, qui périt avec les organes mêmes, comme la végétation dans les plantes eſt détruite quand les plantes ſont arrachées, comme la ſenſibilité dans les animaux, lorſqu'ils ne reſpirent plus, comme la force, cet être métaphyſique, ceſſe d'exiſter dans un reſſort qui a perdu ſon élaſticité?

Il ſerait à déſirer que tous ceux qui prennent le parti de ſortir de la vie laiſſaſſent par écrit leurs raiſons, avec un petit mot de leur philoſophie : cela ne ſerait pas inutile aux vivans et à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

LE

TRIUMVIRAT,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 5 juillet 1765.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce, jouée en 1764, fut imprimée à Paris en 1766. „L'auteur, difait M. *de Voltaire* dans un avertiffement, „ n'avait compofé cet „ ouvrage que pour avoir occafion de déve- „ lopper dans des notes les caractères des prin- „ cipaux Romains, au temps du Triumvirat, „ et pour placer convenablement l'hiftoire de „ tant d'autres profcriptions qui effraient et „ qui déshonorent la nature humaine, depuis „ la profcription de vingt-trois mille hébreux „ en un jour, à l'occafion d'un veau d'or, et de „ vingt-quatre mille en un autre jour, pour une „ fille madianite, jufqu'aux profcriptions des „ Vaudois du Piémont. „

La pièce imprimée eft très-différente du manufcrit qui a fervi aux repréfentations. C'eft fur ce manufcrit que nous avons recueilli les variantes. Elle était accompagnée dans toutes les éditions de deux ouvrages en profe; l'un *fur le gouvernement et la divinité d'Augufte*, l'autre intitulé : *Des confpirations contre les peuples*, et *des profcriptions.*

Nous avons cru que ces deux morceaux purement hiſtoriques, et qui n'ont avec cette tragédie qu'un rapport éloigné, ſeraient mieux placés dans la partie hiſtorique de cette édition.

PREFACE

PREFACE

DE L'EDITEUR DE PARIS, 1766.

CETTE tragédie aſſez ignorée m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'hiſtoire preſqu'entièrement falſifiée, et cependant les mœurs des Romains, du temps du Triumvirat, repréſentées avec le pinceau le plus fidèle.

Ce contraſte ſingulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites ſur ces temps illuſtres et funeſtes d'un empire qui, tout détruit qu'il eſt, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés ſur ſes débris, et dont chacun ſe vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, et une des pièces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être ſaccagée par quelque conſul romain ; et on va même juſqu'à ſuppoſer des titres de cette eſpèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par *Céſar*, du fond de l'Eſpagne au bord du Rhin : on voit par-tout une tour de *Céſar*, qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il ſubjugua, et qui préférait ſes camps retranchés à des ouvrages de pierres et de ciment, qu'il n'avait pas le temps

de conſtruire dans la rapidité de ſes expéditions. Enfin les temps des *Scipions*, de *Sylla*, de *Céſar*, d'*Auguſte* ſont beaucoup plus préſens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. Il ſemble que nous ſoyons encore ſujets des Romains.

J'oſe dire dans mes notes ce que je penſe de la plupart de ces hommes célèbres, tels que *Céſar*, *Pompée*, *Antoine*, *Auguſte*, *Caton*, *Cicéron*, en ne jugeant que par les faits, et en ne me préoccupant pour perſonne. Je ne prétends point juger la pièce. J'ai fait une étude particulière de l'hiſtoire, et non pas du théâtre que je connais aſſez peu, et qui me ſemble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, et à comparer les héros qu'on met ſur le théâtre avec la conduite et le caractère que les hiſtoriens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils faſſent ſur la ſcène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie, mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne faſſent rien qui ne ſoit dans leurs mœurs: c'eſt-là ce qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public ſemble n'aimer que les ſentimens tendres et touchans, les emportemens et les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéreſſe plus que la chute d'un empire.

J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui ſe rapprochent plus de ma manière de penſer et de celle de quelque lecteurs, qui, ſans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions, ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été queſtion que des amours d'*Octave* et du jeune *Pompée* dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée ni imprimée. Je m'en ſuis ſervi comme d'un ſujet qui m'a fourni des réflexions ſur le caractère des Romains, ſur ce qui intéreſſe l'humanité, et ſur ce qu'on peut découvrir des vérités hiſtoriques.

J'aurais déſiré qu'on eût commenté ainſi les tragédies de Pompée, de Sertorius, de Cinna, des Horaces, et qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité, et ce qui appartient à la fable. Il eſt certain, par exemple, que *Céſar* ne tint à *Ptolomée* aucun des diſcours que lui prête le ſublime et inégal auteur de la Mort de Pompée, et que *Cornélie* ne parla point à *Céſar* comme on l'a fait parler, puiſque *Ptolomée* était un enfant de douze à treize ans, et *Cornélie* une femme de dix-huit, qui ne vit jamais *Céſar*, qui n'aborda point en Egypte, et qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'*Emilie* qui ait conſpiré avec *Cinna;* tout cela eſt une invention du génie du poëte. La conſpiration de *Cinna* n'eſt probablement qu'un ſujet fabuleux

de déclamation, inventé par *Sénèque*, comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité hiſtorique, et qui peint le cœur le plus fidellement, ſerait Britannicus, ſi l'intrigue n'était pas uniquement fondée ſur les prétendus amours de *Britannicus* et de *Junie*, et ſur la jalouſie de *Néron*. J'eſpère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de *Racine* par ſouſcription n'oublieront pas de remarquer comment ce grand homme a fondu et embelli *Tacite* dans ſa pièce. Je penſe que ſi *Néron* n'avait pas la puérilité de ſe cacher derrière une tapiſſerie pour écouter l'entretien de *Britannicus* et de *Junie*, et ſi le cinquième acte pouvait être plus animé, cette pièce ſerait celle qui plairait le plus aux hommes d'Etat et aux eſprits cultivés.

En un mot, on voit aſſez quel eſt mon but dans l'édition que je donne. Le manuſcrit de cette tragédie eſt intitulé Octave et le jeune Pompée, j'y ai ajouté le titre du Triumvirat. Il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention et préſente à l'eſprit une image plus forte et plus grande. Je ſais gré à l'auteur d'avoir ſupprimé *Lépide*, et de n'avoir parlé de cet indigne Romain que comme il le méritait.

Encore une fois, je ne prétends point juger

de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public; mais il me semble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les ſpectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur et qui le déchire.

On m'aſſure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, et qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des perſonnages de ces temps atroces; c'eſt en quoi il m'a paru qu'il avait réuſſi. La pièce eſt peut-être dans le goût anglais. Il eſt bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur. Je ne me ſuis occupé que de faire ſur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettres qui aiment ces recherches, et pour qui ſeuls j'écris, en feront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle; et quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour diſtinguer les *Français* de *St François d'Aſſiſe*, comme dit l'auteur de la Henriade, et pour faire ſentir qu'on prononce *Anglais* et *Danois*, ce n'eſt ni une grande peine, ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation à la place de cet *o* qui vous trompe.

PERSONNAGES.

OCTAVE, surnommé depuis AUGUSTE.

MARC-ANTOINE.

LE JEUNE POMPÉE.

JULIE, fille de *Lucius César*.

FULVIE, femme de *Marc-Antoine*.

ALBINE, suivante de *Fulvie*.

AUFIDE, Tribun militaire.

Tribuns, Centurions, Licteurs, Soldats.

LE

TRIUMVIRAT,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre repréſente l'île où les Triumvirs firent les proſcriptions et le partage du monde. La ſcène eſt obſcurcie, on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La ſcène découvre des rochers, des précipices et des tentes dans l'éloignement.*)

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUELLE effroyable nuit! Que le courroux céleſte
Eclate avec juſtice en cette île funeſte! (*a*)

ALBINE.

Ces tremblemens ſoudains, ces rochers renverſés,
Ces volcans infernaux juſqu'au ciel élancés,
Ce fleuve ſoulevé roulant ſur nous ſon onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.
La foudre a dévoré ce déteſtable airain,
Ces tables de vengeance, où le fatal burin
Epouvantait nos yeux d'une liſte de crimes,
De l'ordre du carnage, et des noms des victimes.

Vous voyez en effet que nos profcriptions
Sont en horreur au ciel ainfi qu'aux nations.

FULVIE.

Tombe fur nos tyrans cette foudre égarée,
Qui, frappant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les inftrumens du crime, et non les criminels!
Je voudrais avoir vu cette île anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce défordre affreux?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux?

ALBINE.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre;
Du Sénat et du peuple ils ont réglé le fort,
Et dans Rome fanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne; ô jour d'ignominie!
Il me quitte, il me chaffe, il époufe Octavie; (*b*)
D'un divorce odieux j'attends l'infame écrit;
Je fuis répudiée, et c'eft moi qu'on profcrit.

ALBINE.

Il vous brave à ce point! il vous fait cette injure!

FULVIE.

L'affaffin des Romains craint-il d'être parjure?
Je l'ai trop bien fervi: tout barbare eft ingrat;
Il prétexte envers moi l'intérêt de l'Etat;
Mais ce grand intérêt n'eft que celui d'un traître,
Qui ménageant Octave en eft trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima: (*c*) ſe peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs, vos affronts ne viennent que de lui?

FULVIE.

Qui peut connaître Octave? et que ſon caractère
Eſt différent en tout du grand cœur de ſon père!
Je l'ai vu dans l'erreur de ſes égaremens,
Paſſer Antoine même en ſes emportemens; (*d*)
Je l'ai vu des plaiſirs chercher la folle ivreſſe,
Je l'ai vu des Catons affecter la ſageſſe.
Après m'avoir offert un criminel amour,
Ce Protée à ma chaîne échappa ſans retour.
Tantôt il eſt affable, et tantôt ſanguinaire.
Il adore Julie, il a profcrit ſon père;
Il hait, il craint Antoine, et lui donne ſa ſœur;
Antoine eſt forcené, mais Octave eſt trompeur.
Ce ſont-là les héros qui gouvernent la terre;
Ils font en ſe jouant et la paix et la guerre;
Du ſein des voluptés ils nous donnent des fers.
A quels maîtres, grands Dieux! livrez-vous l'univers?
Albine, les lions, au ſortir des carnages,
Suivent en rugiſſant leurs compagnes ſauvages;
Les tigres font l'amour avec férocité;
Tels ſont nos Triumvirs. Antoine enſanglanté
Prépare de l'hymen la déteſtable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête;
Et dans ce jour de ſang, de triſteſſe et d'horreur,
L'amour de tous côtés ſe mêle à la fureur.
Julie abhorre Octave; elle n'eſt occupée
Que de livrer ſon cœur au fils du grand Pompèe.
Si Pompée eſt écrit ſur ce livre fatal,
Octave en l'immolant frappe en lui ſon rival.

Voilà donc les refforts du deftin de l'empire,
Ces grands fecrets d'Etat, que l'ignorance admire!
Ils étonnent de loin les vulgaires efprits,
Ils infpirent de près l'horreur et le mépris.

ALBINE.

Que de baffeffe, ô Ciel! et que de tyrannie!
Quoi! les maîtres du monde en font l'ignominie!
Je vous plains: je penfais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous fervirait d'appui.
Vous unîtes vous-même Antoine avec Lépide.

FULVIE.

A peine eft-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran, pontife méprifé,
De fon faible génie ils ont trop abufé;
Inftrument odieux de leurs fanglans caprices,
C'eft un vil fcélérat foumis à fes complices;
Il figne leurs décrets fans être confulté,
Et penfe agir encore avec autorité.
Mais fi dans mes chagrins quelques douceurs me reftent,
C'eft que mes deux tyrans en fecret fe déteftent. (e)
Cet hymen d'Octavie et fes faibles appas
Eloignent la rupture et ne l'empêchent pas.
Ils fe connaiffent trop; ils fe rendent juftice.
Un jour je les verrai, préparant leur fupplice,
Allumer la difcorde avec plus de fureur
Que leur fauffe amitié n'étale ici d'horreur.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

Aufide, qu'a-t-on fait ? quelle eſt ma deſtinée ?
A quel abaiſſement ſuis-je enfin condamnée ?

AUFIDE.

Le divorce eſt ſigné de cette même main
Que l'on voit à longs flots verſer le ſang romain ;
Et bientôt vos tyrans viendront ſous cette tente
Partager des proſcrits la dépouille ſanglante.

FULVIE.

Puis-je compter ſur vous ?

AUFIDE.

Né dans votre maiſon,
Si je ſers ſous Antoine et dans ſa légion,
Je ne ſuis qu'à vous ſeule. Autrefois mon épée
Aux champs Theſſaliens ſervit le grand Pompée :
Je rougis d'être ici l'eſclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée et de vos oppreſſeurs.
Mais que réſolvez-vous ?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute,
Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'eſt rien qui me coûte,

Il n'eſt rien que je craigne; et dans nos factions
On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
Je n'ai qu'une reſſource, Aufide, en ma diſgrace;
Le parti de Pompée eſt celui que j'embraſſe;
Et Lucius Céſar a des amis ſecrets (*f*)
Qui ſauront à ma cauſe unir ſes intérêts.
Il eſt, vous le ſavez, le père de Julie;
Il fut proſcrit; enfin tout me le concilie.
Julie eſt-elle à Rome?

A U F I D E.

On n'a pu l'y trouver.
Octave tout-puiſſant l'aura fait enlever;
Le bruit en a couru.

F U L V I E.

Le rapt et l'homicide,
Ce ſont-là ſes exploits! voilà nos lois, Aufide.
Mais le fils de Pompée eſt-il en ſureté?
Qu'en avez-vous appris?

A U F I D E.

Son arrêt eſt porté;
Et l'infame avarice au pouvoir aſſervie (*g*)
Doit trancher à prix d'or une ſi belle vie;
Tels ſont les vils Romains.

F U L V I E.

Quoi! tout eſpoir me fuit?
Non, je défie encor le ſort qui me pourſuit;
Les tumultes des camps ont été mes aſiles:
Mon génie était né pour les guerres civiles, (*h*)
Pour ce ſiècle effroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux.... Mais j'apperçois dans ce ſanglant ſéjour
Les licteurs des tyrans, leurs lâches ſatellites,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.

Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux,
Demeurez; écoutez leurs complots ténébreux,
Vous m'en avertirez; et vous viendrez m'apprendre
Ce que je dois souffrir, ce qu'il faut entreprendre.
(*elle sort avec Albine.*)

AUFIDE.

Moi le soldat d'Antoine! A quoi suis-je réduit?
De trente ans de travaux quel exécrable fruit!
(*tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave et Antoine vont se placer. Les licteurs l'entourent et forment un demi-cercle. Aufide se range à côté de la tente.*)

SCENE III.

OCTAVE, ANTOINE *debout dans la tente, une table derrière eux.*

ANTOINE.

Octave, c'en est fait, et je la répudie;
Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie.
Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
Deux chefs toujours unis sont un exemple rare;
Pour les concilier il faut qu'on les sépare.
Vingt fois votre Agrippa, vos confidens, les miens,
Depuis que nous régnons ont rompu nos liens.
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
Sur le trône avec nous affectant de paraître,
Lépide, est un fantôme aisément écarté, (*i*)
Qui rentre de lui-même en son obscurité.

Qu'il demeure pontife, et qu'il préſide aux fêtes
Que Rome en gémiſſant conſacre à nos conquêtes;
La terre n'eſt qu'à nous et qu'à nos légions.
Il eſt temps de fixer le ſort des nations;
Réglons ſurtout le nôtre; et quand tout nous ſeconde,
Ceſſons de différer le partage du monde.

(*ils s'aſſeyent à la table où ils doivent ſigner.*)

OCTAVE.

Mes deſſeins dès long-temps ont prévenu vos vœux;
J'ai voulu que l'empire appartînt à tous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Eſpagnes, l'Afrique, et ſurtout l'Italie:
L'Orient eſt à vous. (*k*)

ANTOINE.

Telle eſt ma volonté,
Tel eſt le ſort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez ſur moi dans ce nouveau partage;
Je ne me cache point quel eſt votre avantage;
Rome va vous ſervir: vous aurez ſous vos lois
Les vainqueurs de la terre, et je n'ai que des rois. (*l*)
Je veux bien vous céder. J'exige en récompenſe,
Que votre autorité, ſecondant ma puiſſance,
Extermine à jamais les reſtes abattus
Du parti de Pompée et du traître Brutus;
Qu'aucun n'échappe aux lois que nous avons portées.

OCTAVE.

D'aſſez de ſang peut-être elles ſont cimentées.

ANTOINE.

Comment? vous balancez! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainſi vos vœux irréſolus?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables ſi cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous ſeconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure? (*m*)

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats?
Nous voulons enchaîner la liberté romaine,
Nous voulons gouverner; n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la juſtice une inhumanité?
Octave, un triumvir par Céſar adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous oublîrez ſon ſang pour flatter le vulgaire!
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?

OCTAVE.

Rome pleure ſa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en ſilence.
Caſſius et Brutus, réduits à l'impuiſſance,
Inſpireront peut-être aux autres nations
Une éternelle horreur de nos proſcriptions.
Laiſſons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
Aſſaſſins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'eſt leur indigne nom qui doit être en horreur:
Ce ſont les cœurs ingrats qu'il eſt temps qu'on puniſſe;
Seuls ils ſont criminels, et nous feſons juſtice.
Ceux qui les ont ſervis, qui les ont approuvés,
Aux mêmes châtimens ſeront tous réſervés.

De vingt mille guerriers, péris dans nos batailles,
D'un œil ſec et tranquille on voit les funérailles;
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons ſans pâlir à de nouveaux combats;
Et de la trahiſon cent malheureux complices
Seraient au grand Céſar de trop chers ſacrifices.

OCTAVE.

Dans Rome en ce jour même on venge encor ſa mort;
Mais ſachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Trop d'horreur à la fin peut ſouiller ſa vengeance;
Je ſerais plus ſon fils ſi j'avais ſa clémence.

ANTOINE.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

L'excès des cruautés ſerait plus dangereux.

ANTOINE.

Redoutez-vous le peuple?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage;
Il faut lui faire aimer le frein de l'eſclavage.
D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands;
Mais quand il craint pour lui, malheur à ſes tyrans! (1)

ANTOINE.

J'entends: à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toujours quelques ſecrets deſſeins.
Sacrifier Pompée (*n*) eſt-ce plaire aux Romains?
Mes ordres aujourd'hui renverſent leur idole.
Tandis que je vous parle, on le frappe, on l'immole:
Que voulez-vous de plus?

ANTOINE.

ANTOINE.

Vous ne m'abuſez pas,
Il vous en coûta peu d'ordonner ſon trépas:
A nos vrais intérêts ſa mort fut néceſſaire.
Mais d'un rival ſecret vous voulez vous défaire;
Il adorait Julie, et vous étiez jaloux;
Votre amour outragé conduiſait tous vos coups.
De nos engagemens rempliſſez l'étendue.
De Lucius Céſar la mort eſt ſuſpendue,
Oui, Lucius Céſar contre nous conjuré...

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable eſt-il pour nous ſacré?
Je veux qu'il meure...

OCTAVE *ſe levant.*

Lui? le père de Julie?

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Ecoutez, notre intérêt nous lie,
L'hymen étreint ces nœuds; mais ſi vous perſiſtez
A demander le ſang que vous perſécutez,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je ſais trop que notre intelligence
Produira la diſcorde et trompera nos vœux.
Ne précipitons point des temps ſi dangereux.
Voulez-vous m'offenſer?

OCTAVE.

Non; mais je ſuis le maître
D'épargner un proſcrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.
De tous nos ennemis c'eſt le plus obſtiné.
Qu'importe ſi ſa fille un moment vous fut chère?
A notre ſureté je dois le ſang du père.
Les plaiſirs inconſtans d'un amour paſſager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
Vous avez juſqu'ici peu connu la tendreſſe;
Et je n'attendais pas cet excès de faibleſſe.

OCTAVE.

De faibleſſe!... et c'eſt vous qui m'oſeriez blâmer?
C'eſt Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer?

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé dans les alarmes
Les fêtes, les plaiſirs à la fureur des armes:
Céſar en fit autant, (*o*) mais par la volupté
Le cours de ſes exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Egypte, amoureux et ſévère,
Adorer Cléopâtre en immolant ſon frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la ſervir. Je puis vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais aſſez; mais quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, et je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y conſentirai qu'en vous voyant ſigner
L'arrêt de ces proſcrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déjà dit, j'étais las du carnage
Où la mort de Céſar a forcé mon courage.
Mais puiſqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le ſalut de Rome en doit être affermi,

Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassemble;
Je cède, je me rends...J'y souscris...Ma main tremble.
(*il s'assied et signe.*)
Allez, Tribuns, portez ces malheureux édits:
(*à Antoine qui s'assied et signe.*)
Et nous, puissions-nous être à jamais réunis!

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie;
Sa retraite est marquée aux champs de l'Appulie:
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

OCTAVE.

Ecoutons ce tribun qui revient en ces lieux;
Il arrive de Rome, et pourra nous apprendre
Quel respect à nos lois le Sénat a dû rendre. (2)

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, un Tribun, Licteurs.

ANTOINE *au Tribun.*

A-T-ON des Triumvirs accompli les desseins?
Le sang assure-t-il le repos des humains?

LE TRIBUN.

Rome tremble et se tait au milieu des supplices.
Il nous reste à frapper quelques secrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine et des Césars,
Restes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui, dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,
Vont du peuple en secret exciter le murmure.

H 2

Paulus, Albin, Cotta, les plus grands ſont tombés ;
A la proſcription peu ſe ſont dérobés.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers affermi la conquête?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête ?
Pour le bien de l'Etat j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les dieux n'ont pas voulu, Seigneur, vous l'accorder.
Trop chéri des Romains, ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de ſon père;
Et lorſque par mes ſoins des têtes des proſcrits
Aux murs du capitole on affichait le prix,
Pompée à leur ſalut mettait des récompenſes.
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances;
Mais quand vos légions ont marché ſur nos pas,
Alors fuyant de Rome et cherchant les combats,
Il s'avance à Céſène, et vers les Pyrenées
Doit au fils de Caton joindre ſes deſtinées;
Tandis qu'en Orient Caſſius et Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fauſſes vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace,
Oſent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée eſt échappé!

OCTAVE.

Ne vous alarmez pas,
En quelques lieux qu'il ſoit, la mort eſt ſur ſes pas.
Si mon père a du ſien triomphé dans Pharſale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et le nom de Céſar, dont je ſuis honoré,
De ſa perte à mon bras fait un devoir ſacré.

ANTOINE.

Préparons donc soudain cette grande entreprise ;
Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
Le sang du grand César est déjà joint au mien ;
Votre sœur est ma femme ; et ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCENE V.

OCTAVE, le Tribun *éloigné.*

OCTAVE.

Que feront tous ces nœuds ? nous sommes deux tyrans !
Puissances de la terre, avez-vous des parens ?
Dans le sang des Césars Julie a pris naissance ;
Et loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triste union
Que comme un des arrêts de la proscription.
(*au Tribun.*)
Revenez.... Quoi ! Pompée échappe à ma vengeance ?
Quoi ! Julie avec lui serait d'intelligence ?
On ignore en quels lieux elle a porté ses pas ?

LE TRIBUN.

Son père en est instruit, et l'on n'en doute pas.
Lui-même de sa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raison trop séduite ?
Quoi ! lorsqu'il faut régir l'univers consterné,
Entouré d'ennemis, du meurtre environné,

Teint du ſang des proſcrits que j'immole à mon père,
Déteſté des Romains, peut-être d'un beau-frère;
Au milieu de la guerre, au ſein des factions,
Mon cœur ſerait ouvert à d'autres paſſions?
Quel mélange inouï! quelle étonnante ivreſſe
D'amour, d'ambition, de crimes, de faibleſſe!
Quels ſoucis dévorans viennent me conſumer!
Deſtructeur des humains, t'appartient-il d'aimer?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

Oui, j'ai tout entendu ; le ſang et le carnage
Ne coûtaient rien, Madame, à votre époux volage.
Je ſuis toujours ſurpris que ce cœur effréné,
Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaiſirs affreux qui partagent ſa vie,
Garde une cruauté tranquille et réfléchie.
Octave même, Octave, en paraît indigné ;
Il regrettait le ſang où ſon bras s'eſt baigné ;
Il n'était plus lui-même ; il ſemble qu'il rougiſſe
D'avoir eu ſi long-temps Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des ſiens il feint un repentir,
Pour mieux tromper la terre et mieux l'aſſujettir.
Ou peut-être ſon ame en ſecret révoltée
De ſa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il eſt né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour ; (*p*)
Mais il a diſputé ſur le choix des victimes,
Et je l'ai vu trembler en ſignant tant de crimes.

FULVIE.

Qu'importe à mes affronts ce faible et vain remord ?
Chacun d'eux tour-à-tour me donne ici la mort.

Octave, que tu crois moins dur et moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce;
Il agit en barbare, et parle avec douceur.
Je vois de ſon eſprit la profonde noirceur;
Le ſphinx eſt ſon emblème, (*q*) et nous dit qu'il préfère
Ce ſymbôle du fourbe aux aigles de ſon père.
A tromper l'univers il mettra tous ſes ſoins.
De vertus incapable, il les feindra du moins;
Et l'autre aura toujours dans ſa vertu guerrière
Les vices forcenés de ſon ame groſſière.
Ils oſent me bannir, c'eſt-là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A reſpirer encore un air qu'ils empoiſonnent.
Rempliſſons ſans tarder les ordres qu'ils me donnent;
Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés?
Je trouverai par-tout l'aliment de ma haine.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

ALBINE.

MADAME, eſpérez tout; Pompée eſt à Céſène;
Mille Romains en foule ont dévancé ſes pas;
Son nom et ſes malheurs enfantent des ſoldats.
On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
Dans cette île barbare il porte la vengeance;
Que les trois aſſaſſins à leur tour ſont proſcrits,
Que de leur ſang impur on a fixé le prix.

On dit que Brutus même avance vers le Tibre,
Que la terre eſt vengée, et qu'enfin Rome eſt libre.
Déjà dans tout le camp ce bruit s'eſt répandu,
Et le ſoldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine; un bien ſi déſirable
Eſt trop prompt et trop grand pour être vraiſemblable;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me conſoler,
Si mes perſécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il eſt des fondemens à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a ſu tromper le fer des aſſaſſins,
C'eſt beaucoup; tout le reſte eſt ſoumis aux deſtins.
Je ſais qu'il a marché vers les murs de Céſène,
De ſon départ au moins la nouvelle eſt certaine;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains ſe ſont tournés vers lui.
Mais ſon danger eſt grand; des légions entières
Marchent ſur ſon paſſage, et bordent les frontières;
Pompée eſt téméraire, et ſes rivaux prudens.

FULVIE.

La prudence eſt ſurtout néceſſaire aux méchans;
Mais ſouvent on la trompe: un heureux téméraire
Confond en agiſſant celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur,
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales ou proſpères
Du ſort qui conduit tout ſont les jeux ordinaires:
La fortune à nos yeux fit monter ſur ſon char
Sylla, deux Marius, et Pompée et Céſar;

Elle a précipité ces foudres de la guerre;
De leur ſang tour-à-tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de lois, de tyrans et de fers.
Déjà nos triumvirs éprouvent des revers.
Caſſius et Brutus menacent l'Italie.
J'irais chercher Pompée au ſable de Lybie.
Après mes deux affronts indignement ſoufferts,
Je me conſolerais en troublant l'univers.
Rappelons et l'Eſpagne et la Gaule irritée
A cette liberté que j'ai perſécutée;
Puiſſé-je dans le ſang de ces monſtres heureux,
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux!
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
Mes deſtins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie:
Mais je mourrai contente, en des malheurs ſi grands,
Si je meurs comme toi le fléau des tyrans.

(*à Aufide.*)

Avant que de partir, tâchez de vous inſtruire
Si de quelque eſpérance un rayon peut nous luire.
Profitez des momens où les ſoldats troublés
Dans le camp des tyrans paraiſſent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée; à ce grand nom peut-être
Ils ſe repentiront d'avoir un autre maître.
Allez.

(*ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.*)

SCENE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUE vois-je au loin dans ces rochers déserts,
Sur ces bords escarpés d'abymes entr'ouverts?
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux;
Et par un tel spectacle ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre.
Allez, j'entends d'ici ses sanglots et ses cris;
Dans son cœur oppressé rappelez ses esprits;
Conduisez-la vers moi.

SCENE IV.

FULVIE *sur le devant du théâtre*, JULIE *au fond, vers un des côtés, soutenue par* ALBINE.

JULIE.

DIEUX vengeurs que j'adore!
Ecoutez-moi, voyez pour qui je vous implore!
Secourez un héros, ou faites-moi mourir!

FULVIE.

De ses plaintifs accens je me sens attendrir.

JULIE.

Où ſuis-je? et dans quels lieux les flots m'ont-ils jetée?
Je promène en tremblant ma vue épouvantée.
Où marcher?... Quelle main m'offre ici ſon ſecours,
Et qui vient ranimer mes miſérables jours?

FULVIE.

Sa gémiſſante voix ne m'eſt point inconnue.
Avançons.... Ciel! que vois-je! en croirai-je ma vue?
Deſtins qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels?
Ne me trompé-je point?... N'en doutons plus, c'eſt elle.

JULIE.

Quoi! d'Antoine, grand Dieu! c'eſt l'épouſe cruelle!
Je ſuis perdue!

FULVIE.

Hélas! que craignez-vous de moi?
Eſt-ce aux infortunés d'inſpirer quelque effroi?
Voyez-moi ſans trembler; je ſuis loin d'être à craindre;
Vous êtes malheureuſe, et je ſuis plus à plaindre.

JULIE.

Vous!

FULVIE.

Quel événement et quels dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux déteſtés?

JULIE.

Je ne ſais où je ſuis: un déluge effroyable,
Qui ſemblait engloutir une terre coupable,
Des tremblemens affreux, des foudres dévorans,
Dans les flots débordés ont plongé mes ſuivans.
Avec un ſeul guerrier de la mort échappée,
J'ai marché quelque temps dans cette île eſcarpée:

Mes yeux ont vu de loin des tentes, des ſoldats;
Ces rochers ont caché ma terreur et mes pas.
Celui qui me guidait a ceſſé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître;
Je me meurs.

FULVIE.

Ah, Julie?

JULIE.

Eh quoi, vous ſoupirez!

FULVIE.

De vos maux et des miens mes ſens ſont déchirés.

JULIE.

Vous ſouffrez comme moi! quel malheur vous opprime?
Hélas! où ſommes-nous?

FULVIE.

Dans le ſéjour du crime,
Dans cette île exécrable où trois monſtres unis
Enſanglantent le monde, et reſtent impunis.

JULIE.

Quoi! c'eſt ici qu'Antoine et le barbare Octave
Ont condamné Pompée, et font la terre eſclave!

FULVIE.

C'eſt ſous ces pavillons qu'ils règlent notre ſort;
De Pompée ici même ils ont ſigné la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands Dieux!

FULVIE.

De cet affreux repaire
Ces tigres ſont ſortis. Leur troupe ſanguinaire
Marche en ce même inſtant au rivage oppoſé.
L'endroit où je vous parle eſt le moins expoſé;

Mes tentes ſont ici ; gardez qu'on ne vous voie.
Venez, calmez ce trouble où votre ame ſe noie.

JULIE.

Et la femme d'Antoine eſt ici mon appui !

FULVIE.

Grâces à ſes forfaits je ne ſuis plus à lui.
Je n'ai plus déſormais de parti que le vôtre.
Le deſtin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'eſt devenu Pompée ?

JULIE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Pourquoi vous informer d'un malheureux proſcrit ?

FULVIE.

Eſt-il en ſureté ? Parlez en aſſurance :
J'atteſte ici les dieux, et Rome et ma vengeance,
Ma haine pour Octave, et mes tranſports jaloux,
Que mes ſoins répondront de Pompée et de vous,
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas ! c'eſt donc à vous qu'il faut que je me fie !
Si vous avez auſſi connu l'adverſité,
Vous n'aurez pas ſans doute aſſez de cruauté
Pour achever ma mort, et trahir ma miſère.
Vous voyez où des dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains par d'étranges haſards
Le deſtin de Pompée et du ſang des Céſars.
J'ai réuni ces noms. L'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée et moi, tout eſt prêt à périr :
Aurez-vous la vertu d'oſer les ſecourir ?

FULVIE.

J'oſerai plus encor; s'il eſt ſur ce rivage,
Qu'il daigne ſeulement ſeconder mon courage.
Oui, je crois que le ciel ſi long-temps inhumain,
Pour nous venger tous trois, l'a conduit par la main;
Oui, j'armerai ſon bras contre la tyrannie.
Parlez: ne craignez plus.

JULIE.

Errante, pourſuivie,
Je fuyais avec lui le fer des aſſaſſins,
Qui de Rome ſanglante inondaient les chemins;
Nous allions vers ſon camp: déjà ſa renommée
Vers Céſène aſſemblait les débris d'une armée;
A travers les dangers, près de nous renaiſſans,
Il conduiſait mes pas incertains et tremblans.
La mort était par-tout: les ſanglans ſatellites
Des plaines de Céſène occupaient les limites;
La nuit nous égarait vers ce funeſte bord
Où règnent les tyrans, où préſide la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue,
Quand la foudre a frappé notre ſuite éperdue.
La terre en mugiſſant s'entr'ouvre ſous nos pas.
Ce ſéjour en effet eſt celui du trépas.

FULVIE.

Hé bien, eſt-il encore en cette île terrible?
S'il oſe ſe montrer, ſa perte eſt infaillible,
Il eſt mort.

JULIE.

Je le ſais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher?
Dans quel ſecret aſile a-t-il pu ſe cacher?

JULIE.

Ah! Madame....

FULVIE.

Achevez; c'eſt trop de défiance,
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offenſe.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainſi?

FULVIE.

Je vous le jure encore.

JULIE.

Hé bien.... Il eſt ici.

FULVIE.

C'en eſt aſſez; allons.

JULIE.

Il cherchait un paſſage
Pour ſortir avec moi de cette île ſauvage;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déſerts,
Des ombres du trépas mes yeux ſe ſont couverts.
Je mourais, quand le ciel une fois favorable
M'a préſenté par vous une main ſecourable.

SCENE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, un Tribun.

LE TRIBUN.

Madame, une étrangère eſt ici près de vous.
De leur autorité les triumvirs jaloux
De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah! j'atteſte la foi que vous m'avez jurée!

LE TRIBUN.

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE *à Julie.*

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilirais-je ainſi l'honneur de mes ancêtres?
Soldats des triumvirs, allez dire à vos maîtres
Que Julie entraînée en ce ſéjour affreux
Attend pour en ſortir des ſecours généreux;
Que par-tout je ſuis libre, et qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de reſpect au ſang qui m'a fait naître,
A mon rang, à mon ſexe, à l'hoſpitalité,
Aux droits des nations et de l'humanité.
Conduiſez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'eſt point démentie,
Elle augmente la mienne; et ce n'eſt pas en vain
Que le ſort vous conduit ſur ce bord inhumain.
Puiſſé-je en mes deſſeins ne m'être point trompée!

JULIE.

O Dieux! prenez ma vie, et veillez ſur Pompée!
Dieux! ſi vous me livrez à mes perſécuteurs,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs!

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEXTUS POMPÉE *seul.*

Je ne la trouve plus : quoi ! mon destin fatal
L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival !
Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers, retirés et paisibles,
Ordonnent le carnage avec des yeux sereins,
Comme on donne une fête et des jeux aux Romains.
O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand homme !
Quel est donc le destin des défenseurs de Rome !
O Dieux, qui des méchans suivez les étendards,
D'où vient que l'univers est fait pour les Césars !
J'ai vu périr Caton (*r*) leur juge et votre image ;
Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage ; (*s*)
Cicéron, tu n'es plus, (*t*) et ta tête et tes mains
Ont servi de trophée aux derniers des humains.
Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes.
Le fer des Achillas et celui des Septimes,
D'un vil roi de l'Egypte instrumens criminels,
Ont fait couler le sang du plus grand des mortels. (*u*)
Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.
Des brigands réunis que la rapine assemble,
Un prétendu César, un fils de Cépias, (*x*)
Qui commande le meurtre et qui fuit les combats,
Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie :
Octave est maître enfin du monde et de Julie.

De Julie! ah! tyran, ce dernier coup du ſort
Atterre mon eſprit luttant contre la mort.
Déteſtable rival, uſurpateur infame,
Tu ne m'aſſaſſinais que pour ravir ma femme;
Et c'eſt moi qui la livre à tes indignes feux!
Tu règnes, et je meurs, et je te laiſſe heureux!
Et tes flatteurs tremblans ſur un tas de victimes
Déjà du nom d'Auguſte ont décoré tes crimes!
Quel eſt cet aſſaſſin qui s'avance vers moi?

SCENE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE, *l'épée à la main.*

Approche, et puiſſe Octave expirer avec toi!

AUFIDE.

Jugez mieux d'un ſoldat qui ſervit votre père.

POMPÉE.

Et tu ſers un tyran?

AUFIDE.

Je l'abjure, et j'eſpère
N'être pas inutile, en ce ſéjour affreux,
Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.
Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

Eſt-ce un piége nouveau que tend la tyrannie?
A ſon barbare époux viens-tu pour me livrer?

AUFIDE.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPÉE.

L'humanité, grands Dieux! eſt-elle ici connue?

AUFIDE.

Sur ce billet, au moins, daignez jeter la vue.

(*il lui donne des tablettes.*)

POMPÉE.

Julie! ô Ciel! Julie! eſt-il bien vrai?

AUFIDE.

Liſez.

POMPÉE.

O fortune! ô mes yeux! êtes-vous abuſés?
Retour inattendu de mes deſtins proſpères!
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.

(*il lit.*)

„ Le ſort paraît changer, et Fulvie eſt pour nous;
„ Ecoutez ce Romain, conſervez mon époux. „
Qui que tu ſois, pardonne, à toi je me confie;
Je te crois généreux ſur la foi de Julie.
Quoi! Fulvie a pris ſoin de ſon ſort et du mien!
Qui l'y peut engager? quel intérêt?

AUFIDE.

Le ſien.

D'Antoine abandonnée avec ignominie,
Elle eſt des trois tyrans la plus grande ennemie.
Elle ne borne pas ſa haine et ſes deſſeins
A dérober vos jours au fer des aſſaſſins;
Il n'eſt point de péril que ſon courroux ne brave,
Elle veut vous venger.

POMPÉE.

Oui, vengeons-nous d'Octave.

Elevé dans l'Afie au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que fes affaffinats;
Et dans les champs d'honneur, qu'il redoute peut-être,
Ses yeux, qu'il eût baiffés, ne m'ont point vu paraître.
Antoine d'un foldat a du moins la vertu.
Il eft vrai que mon bras ne l'a point combattu;
Et depuis que mon père expira fous un traître,
Nous fûmes ennemis fans jamais nous connaître.
Commençons par Octave; allons, et que ma main
Au bord de mon tombeau fe plonge dans fon fein.

AUFIDE.

Venez donc chez Fulvie, et fachez qu'elle eft prête
D'Octave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi;
Sous votre illuftre père ils fervaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles.
Aux deffeins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt qui fait tout les pourrait engager
A vous donner retraite, et même à vous venger.

POMPÉE.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide?
Je pourrais des Romains immoler l'homicide?
Octave périrait?

AUFIDE.

Seigneur, n'en doutez pas.

POMPÉE.

Marchons.

SCENE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

Que faites-vous? Où portez-vous vos pas?
On vous cherche, on pourſuit tous ceux que cet orage
Put jeter comme moi ſur cet affreux rivage.
Votre père, en Egypte aux aſſaſſins livré,
D'ennemis plus ſanglans n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie eſt funeſte et cruelle;
C'eſt un danger de plus qu'elle traîne après elle.
On l'obſerve, on l'épie, et tout me fait trembler;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
Regagnons ces rochers et ces cavernes ſombres
Où la nuit va porter ſes favorables ombres.
Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal ſéjour;
Ils vont loin de vos yeux enſanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble et tendre moitié d'un guerrier malheureux,
O vous! ainſi que Rome objet de tous mes vœux!
Laiſſez-moi m'oppoſer au deſtin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je pouvais guider nos braves légions
Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des Catons,
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un ſecours incertain contre la tyrannie.

Les dieux nous ont conduits dans ces ſanglans déſerts ;
Marchons aux ſeuls ſentiers que ces dieux m'ont ouverts.

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie ;
Si vous êtes connu, c'eſt fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert ;
Aux tribuns, aux ſoldats ce paſſage eſt ouvert ;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire ?

JULIE.

Pompée, au nom des dieux, au nom de votre père,
Dont le malheur vous ſuit, et qui ne s'eſt perdu
Que par ſa confiance et ſon trop de vertu,
Ayez quelque pitié d'une épouſe alarmée !
Avons-nous un parti, des amis, une armée ?
Trois monſtres tout-puiſſans ont détruit les Romains ;
Vous êtes ſeul ici contre mille aſſaſſins....
Ils viennent, c'en eſt fait, et je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah ! laiſſez-vous conduire ; on peut vous reconnaître :
Le temps preſſe, venez, vous vous perdez ſans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPÉE.

A quoi ſuis-je réduit !

SCENE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE *fur le devant.*
OCTAVE, Licteurs *au fond.*

OCTAVE.

Je prétends vous parler; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE.

(*à Aufide.*)

Demeurez, je le veux.... Vous, quel eſt ce Romain?
Eſt-il de votre ſuite?

JULIE.

Ah! je ſuccombe enfin.

AUFIDE.

C'eſt un de mes ſoldats dont l'utile courage
S'eſt diſtingué dans Rome en ces jours de carnage;
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE *à Pompée.*

Parle, que fait Pompée? où Pompée a-t-il fui?

POMPÉE.

Il ne fuit point, Octave; il vous cherche, et peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu ſais en quel état il faut le préſenter:
C'eſt ſa tête, en un mot, qu'il me faut apporter;

Et tu dois être inſtruit quelle eſt la récompenſe.

POMPÉE.

Elle eſt publique aſſez.

JULIE.

O terreur !

POMPÉE.

O vengeance !

SCENE V.

Les perſonnages précédens, un TRIBUN militaire.

LE TRIBUN.

Vous êtes obéi ; grâce à votre heureux ſort,
Pompée en ce moment eſt ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu ?

LE TRIBUN.

Ses ſuivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Piſaure aux remparts de Céſène ;
Les rebelles bientôt entourés et ſurpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah Ciel !

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient ſous les yeux de leur maître.

POMPÉE *à part.*

Je perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il eſt parmi les morts,
Vos ſoldats à vos pieds vont apporter ſon corps.
S'il eſt vivant, s'il fuit, il va tomber ſans doute
Aux piéges que nos mains ont tendus ſur ſa route;
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce ſervice important.
Vous, Aufide, en tout temps j'éprouvai votre zèle,
Je ſais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle;
Allez: ſi ce ſoldat peut ſervir aujourd'hui,
Souvenez-vous ſurtout de répondre de lui.
Vous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait ſans mon ordre en ce lieu ſolitaire.

POMPÉE *à Aufide.*

Viens guider mes fureurs.

JULIE.

O Dieux qui m'écoutez,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez! (3)

SCENE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE *arrêtant Julie.*

Je vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette île a droit de me ſurprendre;
Mais ceſſez de me craindre, et calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien, mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaiſſant Octave.

JULIE.

J'ai le ſort des Romains, il me traite en eſclave.
Vous pouviez reſpecter mon nom et mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je ſuis le protecteur.
Les reſpects des humains et Rome vous attendent;
Ce nom que vous portez, et leurs vœux vous demandent,
Je dois vous y conduire, et le ſang des Céſars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ſes remparts.
Pourquoi les quittez-vous? Ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles temps,
Pourquoi dans Rome encore il eſt des habitans?
La ruine, la mort, de tous côtés s'annonce;
Mon père était proſcrit; et voilà ma réponſe.

OCTAVE.

Mes ſoins veillent ſur lui; ſes jours ſont aſſurés;
Je les ai défendus, vous les rendez ſacrés.

JULIE.

Ainſi je dois bénir vos lois et votre empire,
Lorſque vous permettez que mon père reſpire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi; mais tout eſt oublié:
Ne lui reſſemblez point par ſon inimitié.
Mais enfin, près de moi qui vous a pu conduire?

JULIE.

La colère des dieux obſtinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces dieux ſe calmeront. Ma ſévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le ſang, l'auguſte ſang dont vous êtes ſortie.
Je dois compte de vous à Rome, aux demi-dieux
Que le monde à genoux révère en vos aïeux.

JULIE.

Vous!

OCTAVE.

Un fils de Céſar ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on oſe vous remettre.

JULIE.

Vous ſon fils!.... ô héros! ô généreux vainqueur!
Quel fils as-tu choiſi? quel eſt ton ſucceſſeur?
Céſar vous a laiſſé ſon pouvoir en partage;
Sa magnanimité n'eſt pas votre héritage.
S'il verſa quelquefois le ſang du citoyen,
Ce fut dans les combats en répandant le ſien.
C'eſt par d'autres exploits que vous briguez l'empire.
Il ſavait pardonner, et vous ſavez proſcrire.
Prodigue de bienfaits, et vous d'aſſaſſinats,
Vous n'êtes point ſon fils, je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi: Julie, il vous pardonne (4)
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma juſtice un devoir malheureux.
La paix va ſuccéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi! vous me donneriez un rayon d'eſpérance?

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui? moi?

OCTAVE.

Vous devez préſumer
Quel eſt le ſeul moyen qui peut me déſarmer,
Et qui de ma clémence eſt la cauſe et le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage!
Hélas! ſi tant de ſang, de ſupplices, de morts
Ont pu laiſſer dans vous quelque accès aux remords,
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique;
Ou ſi quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en ſouillez point l'honneur;
N'en aviliſſez pas le caractère auguſte.
Eſt-ce à vos paſſions à vous rendre plus juſte?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entends;
Et j'avais bien prévu vos refus inſultans.
Un rival criminel, une race ennemie....

JULIE.

Qui?

OCTAVE.

Vous le demandez! vous ſavez trop, Julie,
Quel eſt depuis long-temps l'objet de mon courroux,
Et Pompée......

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononcez-vous?

Pompée eſt loin de moi : qui vous dit que je l'aime ?

OCTAVE.

Qui me le dit ? vos pleurs ; qui me le dit ? vous-même.
Pompée eſt loin de vous, et vous le regrettez !
Vous penſez m'adoucir lorſque vous m'inſultez !
Lorſque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du ſein de vos parens vous entraîne à ſa ſuite.

JULIE.

Ainſi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
Ah ! ce n'eſt pas à vous à m'enſeigner les mœurs.
Je ne ſuis point réduite à tant d'ignominie ;
Et ce n'eſt pas pour vous que je me juſtifie.
J'ai quitté mon pays que vous enſanglantez,
Mes parens et mes dieux que vous perſécutez.
J'ai dû ſortir de Rome où vous alliez paraître ;
Mon père l'ordonnait, vous le ſavez peut-être ;
C'eſt vous que je fuyais ; mes funeſtes deſtins
Quand je vous évitais m'ont remiſe en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre aſſervie ;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout ſur Rome, et rien ſur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainſi que mon pouvoir.
Vous vous trompez, Julie, et vous pourrez apprendre
Que Lucius ſans moi ne peut choiſir un gendre ;
Que c'eſt à moi ſurtout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'attend ; ſoyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime,
Qui du monde calmé veut mériter l'eſtime !
Voilà ce règne heureux de paix et de douceur !
Il fut un meurtrier, il devient raviſſeur !

OCTAVE.

Il eſt juſte envers vous ; mais, quoi qu'il en puiſſe être, (5)
Sachez que le mépris n'eſt pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival
Encouragé par vous cherche l'honneur fatal
D'oſer un ſeul moment diſputer ma conquête,
On ſait ſi je me venge ; il y va de ſa tête ;
C'eſt un nouveau proſcrit que je dois condamner ;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'atteſte ici Rome et ſon divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur ſang des Céſars, et dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos proſcriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main ſanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs
De celui que j'attends ſont les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie ;
Son ſang eut des vengeurs ; il fut une patrie ;
Rome ſubſiſte encor. Les femmes en tout temps
Ont ſervi dans nos murs à punir les tyrans.
Les rois, vous le ſavez, furent chaſſés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez !

(*elle ſort.*)

SCENE VII.

OCTAVE *ſeul.*

QUE d'injures nouvelles !
Quel reproche accablant pour mon cœur oppreſſé !
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.

Le cruel eſt haï, j'en fais l'expérience.
Je ſuis puni déjà de ma toute-puiſſance.
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie, et qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, et tu chéris la gloire;
Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire;
Il portera ta honte à la poſtérité.
Etre à jamais haï! quelle immortalité!
Mais l'être de Julie, et l'être avec juſtice!
Entendre cet arrêt qui fait ſeul ton ſupplice!
Le peux-tu ſupporter ce tourment douloureux
D'un eſprit emporté par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime, (6)
Qui cherche à ſe tromper et qui ſe hait lui-même?
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs?
Ah! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge;
L'ambition ſuccède avec toute ſa rage.
Par quel nouveau torrent je me laiſſe emporter!
Que d'ennemis à vaincre! et comment les dompter?
Mânes du grand Céſar! ô mon maître! ô mon père!
Que Brutus immola, mais que Brutus révère;
Héros terrible et doux à tous tes ennemis,
Tu m'as laiſſé l'empire à ta valeur ſoumis;
La moitié de ce faix accable ma jeuneſſe.
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faibleſſe;
Et je ſens dans mon cœur, de remords combattu,
Que je n'oſe avec toi diſputer de vertu.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

QUAND ſous vos pavillons, de ſa crainte occupée,
Invoquant en ſecret l'ombre du grand Pompée,
Les ſanglots à la bouche et la mort dans les yeux,
Julie appelle en vain les enfers et les dieux,
Vous la laiſſez, Fulvie, à ſa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle ſe plaigne aux dieux; je vais agir pour elle.
J'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non; de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers et l'une et l'autre rive:
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur;
J'y reſte encore un jour, et c'eſt pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'eſpérez-vous d'un jour?

FULVIE.

La mort; mais la vengeance...

ALBINE.

Hé, peut-on ſe venger de la toute-puiſſance?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs,
D'un ſexe infortuné les armes ſont les pleurs.
Le puiſſant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit en l'écraſant de ſa débile audace.

FULVIE.

Déſormais à Fulvie ils n'inſulteront plus,
Ils ne ſe joueront pas de mes pleurs ſuperflus.
Je ſais que ces brigands, affamés de rapine,
En comblant mon opprobre ont juré ma ruine.
Prodigues raviſſeurs, et bas intéreſſés,
Ils m'enlèvent les biens que mon père a laiſſés;
On les donne pour dot à ma fière rivale.
Mais, Albine, crois-moi, la pompe nuptiale
Peut ſe changer encore en un trop juſte deuil;
Et tout uſurpateur eſt près de ſon cercueil.
J'ai pris le ſeul parti qui reſte à ma fortune.
De Pompée et de moi la querelle eſt commune:
Je l'attends; il ſuffit.

ALBINE.

Il eſt ſeul, ſans ſecours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous haſardez ſes jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie,
Soutiens ſon déſeſpoir et ſa force affaiblie;
Porte-lui tes conſeils, ſon âge en a beſoin;
Et de mon ſort affreux laiſſe-moi tout le ſoin.

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante et m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi; va, laiſſe-moi, te dis-je.
Pompée arrive enfin, je le vois. Dieux vengeurs,
Ainſi que nos affronts uniſſez nos fureurs!

SCENE II. (7)

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

Etes-vous affermi?

POMPÉE.

J'ai conſulté ma gloire;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome, elle vous dit: frappez.
Ils partent dès demain, ces deſtructeurs du monde;
Ils partent triomphans: et cette nuit profonde
Eſt le temps, le ſeul temps, où nous pouvons tous deux,
Sans autre appui que nous, venger Rome ſur eux.
Seriez-vous en ſuſpens?

POMPÉE.

Non: mes mains ſeront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.
Je ne puis immoler qu'un de mes ennemis,
Octave eſt le plus grand, c'eſt lui que je choiſis.

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPÉE.

Elle ennoblit ma cause.
De cet indigne sang c'est peu que je dispose;
C'est peu de me venger; je n'aurais qu'à rougir
De frapper sans péril, et sans savoir mourir. (8)

FULVIE.

Vous faites encor plus, vous vengez la patrie,
Et le sang innocent qui s'élève et qui crie;
Vous servez l'univers.

POMPÉE.

J'y suis déterminé.
L'assassin des Romains doit être assassiné.
Ainsi mourut César; il fut clément et brave:
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave?
Ce que Brutus a pu, je ne le pourrais pas?
Et j'irais pour ma cause emprunter d'autres bras?
Le sort en est jeté. Faites venir Aufide.

FULVIE.

Il veille près de nous dans ce camp homicide,
Qu'on l'appelle... Déjà (*) les feux sont presque éteints,
Et le silence règne en ces lieux inhumains.

(*) On voit dans l'éloignement des restes de feu faiblement allumés autour des tentes, et le théâtre représente une nuit.

SCENE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE *à Aufide.*

APPROCHEZ. Que fait-on dans ces tentes coupables?

AUFIDE.

Le fommeil y répand fes pavots favorables,
Lorfque les murs de Rome au carnage livrés
Retentiffent au loin des cris défefpérés
Que jettent vers les cieux les filles et les mères
Sur les corps étendus des enfans et des pères.
Le fang ruiffelle à Rome; Octave dort en paix.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi! Mort, punis fes forfaits!
Dites-moi dans quels lieux fes tentes font dreffées?

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entaffées
Qui laiffent un paffage à ces vallons fecrets,
Arrofés d'un ruiffeau que bordent des cyprès;
Le pavillon d'Antoine eft auprès du rivage;
Paffez, et dédaignez de venger mon outrage.
Vous trouverez plus loin l'enceinte et les palis
Où du clément Céfar eft le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe fanglante
Dans la nuit, à toute heure, environne fa tente.
Des plaifirs de leurs chefs affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le fein des horreurs.

POMPÉE.

Vous avez préparé votre fidelle esclave?

FULVIE.

Il vous attend; marchez jusques au lit d'Octave. (9)

POMPÉE *à Fulvie.*

Je laisse entre vos mains dans ce cruel séjour
L'objet, le seul objet pour qui j'aimais le jour;
Le seul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortune égales,
Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort,
Enseignez à son cœur à supporter ma mort.
Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire;
Que mort pour la venger, je vive en sa mémoire;
C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups,
Je vous laisse exposée, et je frémis pour vous;
Antoine est en ces lieux maître de votre vie,
Il peut venger sur vous le frère d'Octavie.

FULVIE.

Qui? lui! qui? ce mortel sans pudeur et sans foi?
Cet oppresseur de Rome et du monde et de moi?
Lui qui m'ose exiler? Quoi! dans mon entreprise
Vous pensez qu'un tyran, qu'une mort me suffise?
Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
Porter, ainsi que vous, et souffrir le trépas?
Que je dévorerais mes douleurs impuissantes?
Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes;
C'est l'école du meurtre, et j'ai dû m'y former;
De leur esprit de rage ils ont su m'animer.
Leur loi devient la mienne; il faut que je la suive,
Il faut qu'Antoine meure, et non pas que je vive.
Il périra, vous dis-je,

POMPÉE.

Et par qui ?

FULVIE.

Par ma main. (*y*)

POMPÉE.

Ofez-vous bien remplir un fi hardi deffein ?

FULVIE.

Ofez-vous en douter? le deftin nous raffemble
Pour délivrer la terre et pour mourir enfemble.
Que le Triumvirat, par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enfeveli.
J'ai trop vécu comme eux: le terme de ma vie
Eft conforme aux horreurs dont les dieux l'ont remplie;
Et Pompée, aux enfers defcendant fans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine et moi.

AUFIDE.

Non, efpérez encor; les foldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux et de maîtres,
Ils ont trahi Lépide; (*z*) ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercenaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or et du courage.
On a vu Marius entraîner fur fes pas (*aa*)
Les mêmes affaffins payés pour fon trépas.
Nous féduirons les uns, nous combattrons le refte.
Ce coup défefpéré peut vous être funefte,
Mais il peut réuffir. Brutus et Caffius (*bb*)
N'avaient pas après tout des projets mieux conçus,
Téméraires vengeurs de la caufe commune,
Ils ont frappé Céfar; et tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le Sénat:
Ils vivent cependant, ils partagent l'Etat;

Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers ſur vos pas à l'inſtant vont paraître.
Nous vous ſuivrons de près; il en eſt temps, marchons.

POMPÉE.

Je t'invoque, Brutus! je t'imite; frappons!

(*il ſort avec Aufide.*)

SCENE IV.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

JULIE.

Il m'échappe, il me fuit; ô Ciel! m'a-t-il trompée?
Autel! fatal autel! mânes du grand Pompée!
Votre fils devant vous m'a-t-il fait proſterner
Pour trahir mes douleurs et pour m'abandonner?

FULVIE.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage:
Il faut s'attendre à tout.

JULIE.

Quel horrible langage!
S'il arrive un malheur! Eſt-il donc arrivé?

FULVIE.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

JULIE.

Il l'eſt; mais il gémit: vous haïſſez, et j'aime.
Je crains tout pour Pompée, et non pas pour moi-même.
Que fait-il?

FULVIE.

Il vous ſert.... Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux. (*)
Sommeil! ſommeil de mort! favoriſe ma rage!

JULIE.

Où courez-vous?

FULVIE.

Reſtez; j'ai pitié de votre âge,
De vos triſtes amours, et de tant de douleurs.
Gémiſſez, s'il le faut; laiſſez-moi mes fureurs.

SCENE V.

JULIE, ALBINE.

JULIE.

Que veut-elle me dire? et qu'eſt-ce qu'on prépare?
Séjour de meurtriers, île affreuſe et barbare,
Je l'avais bien prévu, tu ſeras mon tombeau.
Albine, inſtruiſez-moi de mon malheur nouveau:
Pompée eſt-il connu? voit-il ſa dernière heure?
N'eſt-il plus d'eſpérance? eſt-il temps que je meure?
Je ſuis prête, parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit,
J'ignore ainſi que vous s'il ſuccombe ou s'il fuit,
Si Fulvie au trépas aura pu le ſouſtraire:
Elle ſuit les conſeils d'une aveugle colère,
Qu'en ſes tranſports ſoudains rien ne peut captiver;
Elle expoſe Pompée au lieu de le ſauver.

(*) Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

JULIE.

Je m'y ſuis attendue ; et quand ma deſtinée
Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je ſais que c'eſt ici le ſéjour de la mort.
Je ſuis perdue, Albine, et ne ſuis point trompée.
La fille d'un Céſar, la veuve d'un Pompée,
Sera digne du moins, dans ces extrémités,
Du ſang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point déshonorer ſa cendre
Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre ;
Rougir de lui ſurvivre, et tromper mes douleurs
Par l'eſpoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort, il échappe à ma vue ;
Il a craint ma faibleſſe ; il m'a trop mal connue :
S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.
Allons.

SCENE VI.

JULIE, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

O Dieux ! Pompée !

POMPÉE.

Il eſt mort, c'en eſt fait.

JULIE.

Qui ?

POMPÉE.

L'univers eſt libre.

JULIE.

O Rome! ô ma patrie!

Octave eſt mort par vous!

POMPÉE.

Oui, je vous ai ſervie.

De la terre et de vous j'ai puni l'oppreſſeur.

JULIE.

O ſuccès inouï! trop heureuſe fureur!

POMPÉE.

Ses gardes aſſoupis dans leur infame ivreſſe
Laiſſaient un accès libre à ma main vengereſſe.
Un de ſes favoris, un de ſes aſſaſſins,
Un miniſtre odieux de ſes affreux deſſeins,
Seul auprès du tyran repoſait dans ſa tente;
J'entre; un dieu me conduit; une idée effrayante
De la mort que j'apporte, un ſonge avant-coureur,
Dans ſon profond ſommeil excitant ſa terreur,
De ſes proſcriptions lui préſentait l'image.
Quelques ſons mal formés de ſang et de carnage
S'échappaient de ſa bouche, et ſon perfide cœur
Juſques dans le repos déployait ſa fureur.
De funèbres accens ont prononcé *Pompée*;
Dans ſon cœur à ce nom j'ai plongé cette épée;
Mon rival a paſſé du ſommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'aſſaſſinats:
Il aurait dû périr par un ſupplice inſigne.
Je ſais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un Céſar au milieu des combats;
Mais un Céſar tyran ne le méritait pas.
Le ſilence et la mort ont ſervi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémiſſant une joie inquiète.

L'effroi qui me saisit, corrompant mon espoir,
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable?

POMPÉE.

Moi, fuir!

JULIE.

Il reste encore un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous seconde, il n'en restera plus.

JULIE.

Et comment rassurer mes esprits éperdus?
Antoine va venger la mort de son complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les dieux vous font justice;
Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout sanglans de nos deux oppresseurs.
Venez, il n'est plus temps d'écouter vos alarmes.

JULIE.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis,
Et qui, me conduisant parmi mes ennemis,
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCENE VII.

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

TOUT serait-il perdu? L'esclave de Fulvie
Saisi par les soldats est déjà dans les fers.
De César dans le camp le nom remplit les airs.

On marche, on eſt armé; le reſte je l'ignore.
J'ai des ſoldats. Allons.

JULIE *à Aufide.*

Ah! c'eſt toi que j'implore,
C'eſt toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à ſupporter ma perte.
La tente de Fulvie à vos pas eſt ouverte;
Rentrez, attendez-y les derniers coups du ſort;
Confondez vos tyrans encore après ma mort.
Conſervez pour eux tous une haine éternelle;
C'eſt ainſi qu'à Pompée il faut être fidelle.
Pour moi, digne de vivre et mourir votre époux,
Je leur vendrai bien cher des jours qui ſont à vous.
Le lâche fuit en vain; la mort vole à ſa ſuite;
C'eſt en la défiant que le brave l'évite.

Fin du quatrième acte.

ACTE V. (10)

SCENE PREMIERE.

JULIE, FULVIE, Gardes *dans le fond.*

JULIE.

Vous me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre.
Voilà donc nos ſuccès!

FULVIE.

Vous êtes ſeule à plaindre;
Vous aviez devant vous un avenir heureux;
Vous perdez de beaux jours, et moi des jours affreux.
Vivez, ſi vous l'oſez: je déteſte la vie;
Ma main n'a pu ſuffire à mon ame hardie.
Ces monſtres que le ciel veut encor protéger
Sont plus heureux que nous dans l'art de ſe venger.
Pompée en s'approchant de ce perfide Octave, (*cc*)
En croyant le punir n'a frappé qu'un eſclave,
Qu'un des vils inſtrumens de ſes ſanglans complots,
Indigne de mourir ſous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde;
Mon bras était levé, lorſque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout ſanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe inſolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.
Fléchiſſez vos tyrans; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laiſſe le jour, ou bien qu'on me puniſſe;
Ma vengeance eſt perdue, et voilà mon ſupplice.

Ciel ! ſi tu veux encor prolonger mes deſtins,
Que ce ſoit ſeulement pour mieux armer mes mains,
Pour mieux ſervir ma haine et ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas ! avez-vous ſu ce que devient Pompée ?
Eſt-il vivant ou mort en ces déſerts ſanglans ?
Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans
Ce héros tant proſcrit que la terre abandonne ?

FULVIE.

Il n'oſe m'en flatter ; mais aucun ne ſoupçonne
Que Pompée en effet ſoit errant ſur ces bords.
Vers Céſène aujourd'hui tous ſes amis ſont morts ;
Le bruit de ſon trépas commence à ſe répandre :
Les tyrans ſont trompés, et vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut ſervir encore à le ſauver ;
C'eſt un ſoin que mes mains n'ont pu ſe réſerver.
Vous êtes libre au moins ; ſon ſalut vous regarde :
Vous me voyez captive, on m'arrête, on me garde ;
Je ne puis rien pour vous ni pour lui, ni pour moi.
J'attends la mort.

SCENE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE,
Tribuns, Licteurs.

ANTOINE.

Tribuns, exécutez ma loi,
Gardez cette coupable, et répondez-moi d'elle ;
Suivez de ſes complots la trame criminelle ;

Qu'on l'obſerve; et ſurtout que nous ſoyons inſtruits
Des complices ſecrets par ſon ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice; et ces noms mépriſables
Sont faits pour vos ſuivans, ſont faits pour vos ſemblables,
Pour ces Romains nouveaux qui, formés pour ſervir,
Se ſont déshonorés juſqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace;
La voici, vous deviez connaître mon audace.
L'art des proſcriptions que j'apprenais ſous vous
M'enſeignait à vous perdre, et dirigeait mes coups.
Je n'ai pu ſur vous deux aſſouvir ma vengeance;
Je l'attends de vous ſeuls et de votre alliance;
Je l'attends des forfaits qui vous ont fait amis;
Ils vont vous diviſer comme ils vous ont unis:
Il n'eſt point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous déteſtant tous deux, du monde déteſtés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écraſés, et bourreaux et victimes,
Puiſſent vos maux ſans nombre être égaux à vos crimes!
Citoyens révoltés, prétendus ſouverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui, paſſant du carnage aux bras de la molleſſe,
Du meurtre et du plaiſir goûtez en paix l'ivreſſe,
Mon nom deviendra cher aux ſiècles à venir,
Pour avoir ſeulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la remène, allez.

SCENE III.

SCENE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, Gardes.

JULIE *à Octave.*

Ah! ſouffrez que Julie
Loin de ſes oppreſſeurs accompagne Fulvie.
Mon bras n'eſt point armé, je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma miſère, et nos dieux et nos lois:
Vous les mépriſez tous; mais ſi Céſar encore,
Ce nom ſacré pour vous, ce nom que Rome honore,
Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,
Oſez-vous à ſon ſang ravir la liberté?
Penſait-il qu'en ces lieux ſa nièce fugitive
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive?

OCTAVE.

Penſait-il que Julie avec tant de fureur
Du ſang qui la forma pourrait trahir l'honneur?
Je ne crois point votre ame encore aſſez hardie
Pour oſer partager les crimes de Fulvie;
Mais ſans vous imputer ſes forfaits inſenſés,
L'amante de Pompée eſt criminelle aſſez. (11)

JULIE.

Oui, je l'aime, Céſar, et vous l'avez dû croire;
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A Céſar tout-puiſſant, à Céſar couronné.
Caton contre les dieux prit le parti du père;
Je mourrai pour le fils; cette mort m'eſt plus chère

Que ne l'eſt à vos yeux tout le ſang des proſcrits;
Sa main les rachetait, mon cœur en fut le prix.
Ne lui diſputez pas ſa noble récompenſe;
Céſar, contentez-vous de la toute-puiſſance.
S'il honora dans Rome, et ſurtout aux combats,
Un nom dont il eſt digne, et qu'il n'uſurpe pas,
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le pourſuivre.

OCTAVE.

Oui, Céſar eſt jaloux comme il eſt irrité.
Je crois valoir Pompée, et j'en ſuis peu flatté.
Et vous.... Mais nous allons approfondir le crime.

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, un Tribun, Gardes.

ANTOINE.

HE bien, qu'avez-vous fait?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime, ô Ciel!

OCTAVE.

Quel eſt ce malheureux?
Où l'a-t-on retrouvé?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux,
Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre,
Du ſang de nos ſoldats il a rougi la terre.

Aufide, de Fulvie un fecret confident
A côté de ce traître eft mort en combattant;
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à fes bleffures.
Nos foins multipliés dans ces roches obfcures
Ont du fang qu'il perdait arrêté les torrens,
Et rappelé la vie en fes membres fanglans.
On a befoin qu'il vive, et que dans les fupplices
Il vous inftruife au moins du nom de fes complices.

ANTOINE.

C'eft quelqu'un des profcrits, qui frappant au hafard
Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
On l'aura pu choifir dans une foule obfcure.
Cafca fit à Céfar la première bleffure. (*dd*)
Je reconnais Fulvie et fes vaines fureurs,
Qui toujours contre nous armeront des vengeurs;
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en eft pas befoin; fa fureur intrépide
De ce grand attentat fe fait encore honneur;
Il n'en cachera pas le motif et l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâliffez, Julie.

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable,
Vous nous abandonnez!

SCÈNE V et dernière.

Les Acteurs précédens, POMPÉE *bleſſé et ſoutenu*, Gardes.

OCTAVE.

Quel es-tu? miſérable!
A ce meurtre inouï qui pouvait t'engager?

POMPÉE.

Eſt-ce Octave qui parle, et m'oſe interroger?

LE TRIBUN.

Réponds au triumvir.

POMPÉE.

Hé bien, ce nom funeſte,
Hé bien, ce titre affreux que la terre déteſte,
Devait t'apprendre aſſez mon devoir, mes deſſeins.

JULIE.

Je me meurs!

OCTAVE.

Qui ſont-ils?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un ſimple ſoldat quelle étrange arrogance!

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne ainſi que ſa vaillance.
Qu'es-tu donc?

POMPÉE.

Un Romain digne d'un meilleur ſort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici?

POMPÉE.

Ton châtiment, ta mort;
Tu ſais qu'elle était juſte.

JULIE.

Enfin, la nôtre eſt ſûre!

POMPÉE.

Du monde entier ſur toi j'ai dû venger l'injure.
Apprenez, Triumvirs, oppreſſeurs des humains,
Qu'il eſt des Scévola comme il eſt des Tarquins.
Même erreur m'a trompé... Licteurs, qu'on me préſente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente;
Elle eſt prête à tomber dans le braſier vengeur,
Ainſi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui! le ſoldat d'Aufide! A ce nouvel outrage,
A ces diſcours hardis, et ſurtout au courage
Que ce Romain déploie à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur ſur ſon front répandus,
Si je n'étais inſtruit que Pompée en ſa fuite
Au pied de l'Apennin brave encor ma pourſuite,
Je croirais.... Mais déjà vous me tirez d'erreur,
Vous pleurez, vous tremblez; c'eſt Pompée.

JULIE.

Ah, Seigneur!

POMPÉE.

Tu ne t'es pas trompé: le Romain qui te brave,
Qui vengeait ſa patrie et d'Antoine et d'Octave,

Possède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
Frappez, maîtres du monde, elle est votre conquête.

JULIE.

Malheureuse !

OCTAVE.

O destins !

JULIE.

O pur sang des héros !

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux :
Je cède à des tyrans ainsi que ce grand homme ;
Et je meurs comme lui le défenseur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content ? tu tiens entre tes mains,
Et Julie, et Pompée, et le sort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent ?
Le faible les répand, les tyrans les méprisent.
Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir
Qui serait inutile et le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharsale.
Si ton père a du sien pleuré la mort fatale,
Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau
N'est pas digne de suivre un exemple si beau.
Tes édits l'ont proscrit, arrache-lui la vie ;
Mais commence par moi, commence par Julie :
Tandis que je vivrai, tes jours sont en danger.
Va, ne me laisse point un héros à venger.
Toi qui m'osas aimer, apprends à me connaître ;
Tyran, tu vois sa femme, elle est digne de l'être.

OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux?
Il n'eſt que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos lois demandent.

ANTOINE.

Son ſupplice: il le faut; nos légions l'attendent.
Je ne balance point; Céſar a pardonné,
Mais Céſar bienfeſant eſt mort aſſaſſiné.
Les intérêts, les temps, les hommes, tout diffère.
Je combattis long-temps, et j'honorai ſon père;
Il s'arma noblement pour le Sénat romain:
Je ne connais ſon fils que pour un aſſaſſin.

POMPÉE.

Lâches! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes;
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats:
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai ſauvé cent proſcrits; et je l'étais moi-même:
Vous l'êtes par les lois. Votre grandeur ſuprême
Fut votre premier crime, et méritait la mort.
Par le droit des brigands arbitres de mon ſort,
Vous croyez m'abaiſſer! vous! dans votre inſolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puiſſance.
Le ciel même, le ciel, qui me laiſſe périr,
Peut accabler Pompée, et non pas l'avilir.

ANTOINE.

Vous voyez ſa fureur, elle nous juſtifie;
Aſſurez notre empire, aſſurez votre vie.

JULIE.

Barbares!

OCTAVE.

Je connais ſon courage effréné;
Et Julie en l'aimant l'a déjà condamné.

ANTOINE.

Sa mort depuis long-temps fut par nous préparée,
Elle eſt trop légitime, elle eſt trop différée.
C'eſt vous qu'il attaquait, c'eſt vous ſeul qui devez
Annoncer le deſtin que vous lui réſervez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainſi l'arrêt que je vais rendre?

ANTOINE.

Prononcez, j'y ſouſcris.

POMPÉE.

Je ſuis prêt à l'entendre,
A le ſubir.

OCTAVE, *après un long ſilence.*

Je ſuis le maître de ſon ſort;
Si je n'étais que juge, il irait à la mort:
Je ſuis fils de Céſar, j'ai ſon exemple à ſuivre.
C'eſt à moi d'en donner... Je pardonne, il doit vivre.
Antoine, imitez-moi: j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre et les proſcriptions;
Elles ont trop duré; je veux que Rome apprenne.....

ANTOINE.

Que vous voulez ſur moi laiſſer tomber la haine,
Ramener les eſprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance;
L'amour eſt plus terrible, a plus de violence.
A mon âge, peut-être, il devait m'emporter;
Il me combat encore, et je veux le dompter.
Commençons l'un et l'autre un empire plus juſte.
Que l'on oublie Octave, et qu'on chériſſe Auguſte. (*ee*)
Soyez jaloux de moi; mais pour mieux effacer
Juſqu'aux traces du ſang qu'il nous fallut verſer,
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux reſtes
Des proſcrits échappés à nos ordres funeſtes;
Par les cris des humains laiſſons-nous déſarmer,
Et puiſſe Rome un jour apprendre à nous aimer! (*ff*)

(*à Julie.*)

Je vous rends à Pompée, en lui rendant la vie;
Il n'aurait rien reçu s'il vivait ſans Julie.

(*à Pompée.*)

Sois pour ou contre nous, brave ou ſubis nos lois,
Sans te craindre ou t'aimer je t'en laiſſe le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adverſaires.
Si du peuple romain tu te crois le vengeur,
Ne ſois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
Loin du Triumvirat va chercher un refuge.
Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
Ne verſons plus de ſang qu'au milieu des haſards;
Je m'en remets aux dieux, ils ſont pour les Céſars.

JULIE.

Octave, eſt-ce bien vous? eſt-il vrai?

POMPÉE.

Tu m'étonnes !
En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes,
Rome, l'Etat, mon nom nous rendent ennemis ;
La haine qu'entre nous nos pères ont tranſmis
Eſt par eux commandée, et comme eux immortelle.
Rome par toi ſoumiſe à ſon ſecours m'appelle.
J'emploîrai tes bienfaits, mais pour la délivrer,
Va, je la dois ſervir, mais je dois t'admirer.

Fin du cinquième et dernier acte.

NOTES

SUR LE TRIUMVIRAT, 1766.

(a) *En cette île funeste.*

CETTE île, où les triumvirs commencèrent les proscriptions, est dans la rivière de Rèno, auprès de Bononia, que nous nommons Bologne. Elle n'est pas si grande qu'elle semble l'être dans cette tragédie; mais je crois qu'on peut très-bien supposer, surtout en poésie, que l'île et la rivière étaient plus considérables autrefois qu'aujourd'hui; et surtout ce tremblement de terre dont il est parlé dans *Pline* peut avoir diminué l'un et l'autre. Il y a dans l'histoire plusieurs exemples de pareils changemens produits par des volcans et par des tremblemens de terre. Ce fut dans ce temps-là même que la nouvelle ville d'Epidaure, sur le golfe Adriatique, fut renversée de fond en comble, et le cours de la rivière sur laquelle elle était située fut changé et très-diminué.

(b) *Il épouse Octavie.*

Il est bon d'observer qu'*Antoine* n'épousa *Octavie* que long-temps après; mais c'est assez qu'il ait été beau-frère d'*Octave*. Il ne répudia point *Octavie*, mais il fut sur le point de la répudier quand il fut amoureux de *Cléopâtre*, et elle mourut de chagrin et de colère.

(c) *Octave vous aima.*

Les historiens disent que *Fulvie* fit les avances à *Octave*, et qu'il ne la trouva pas assez belle; ce qui paraît en effet par les vers licencieux qu'il fit contre *Fulvie.*

Quod f . . . . Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti f . . . .
Aut f . . . . . aut pugnemus, ait! quid quod mihi vitâ
Carior est ipsâ mentulâ, signa canant.

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguste*. Peut-être l'auteur de la pièce en a-t-il inféré qu'*Octave* s'était dégoûté de *Fulvie*, ce qui arrive toujours dans ces commerces scandaleux. *Octave* et *Fulvie*, étaient également ennemis des mœurs, et prouvent l'un et l'autre la dépravation de ces temps exécrables; et cependant *Auguste* affecta depuis des mœurs sévères.

(*d*) *Passer Antoine même en ses emportemens.*

Il est très-vrai qu'*Auguste* fut long-temps livré à des débauches de toute espèce. *Suétone* nous en apprend quelques-unes. Ce même *Sextus Pompée* dont nous parlerons lui reprocha des faiblesses infames, *effeminatum insectatus est*. *Antoine*, avant le Triumvirat, déclara que *César*, grand-oncle d'*Auguste*, ne l'avait adopté pour son fils que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum*. *Lucius* lui fit le même reproche, et prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable. Son imprudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari, au milieu d'un souper; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, et la ramena ensuite à la table, sans que lui ni elle, ni son mari en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguste*, conçue en ces mots: *Ita valeas vt hanc epistolam cùm leges non inieris Testulam, aut Terentillam, aut Russilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi et in quam arrigas.* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux et en déesses, et ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables:

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers,

Videsne ut cinœdus orbem digito temperet?

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide* prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille *Julia*, et qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable que *Caligula* publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'*Auguste* et de *Julie*; c'est ce que dit *Suétone* dans la vie de *Caligula*. On sait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie*, le jour même qu'elle accoucha d'elle, et il enleva le même jour *Livie* à son mari, grosse de *Tibère*; autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui *Horace* disait:

Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, etc.

Antoine n'était pas moins connu par ses débordemens effrénés. On le vit parcourir toute l'Apulie dans un char superbe traîné par des lions, avec la courtisanne *Citheris* qu'il caressait publiquement en insultant au peuple romain. *Cicéron* lui reproche encore un pareil voyage fait aux

dépens des peuples avec une baladine nommée *Hyppias* et des farceurs. C'était un ſoldat groſſier qui jamais dans ſes débauches n'avait eu de reſpect pour la bienſéance; il s'abandonnait à la plus honteuſe ivrognerie, et aux plus infames excès. Le détail de toutes ces horreurs paſſera à la dernière poſtérité, dans les philippiques de *Cicéron*. *Sed jam ſtupra et flagitia omittam, ſunt quædam quæ honeſtè non poſſum dicere*, *etc.* Phil. 2. Voilà *Cicéron* qui n'oſe dire devant le Sénat ce qu'*Antoine* a oſé faire; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autoriſée à Rome comme on l'a prétendu. Il y avait même des lois contre les Gitons, qui ne furent jamais abrogées. Il eſt vrai que ces lois ne puniſſaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir, et qu'il faut ſouvent ignorer. *Antoine* et *Octave*, le grand *Céſar* et *Sylla*, furent atteints de ce vice; mais on ne le reprocha jamais aux *Scipions*, aux *Metellus*, aux *Catons*, aux *Brutus*, aux *Cicérons*; tous étaient des gens de bien, tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux hiſtoriens flatteurs ou ſéduits qui ont mis de pareils monſtres au rang des grands hommes; et il faut avouer que *Virgile* et *Horace* ont montré plus de baſſeſſe dans les éloges prodigués à *Auguſte*, qu'ils n'ont déployé de goût et de génie dans ces triſtes monumens de la plus lâche ſervitude.

Il eſt difficile de n'être pas ſaiſi d'indignation en liſant, à la tête des Géorgiques, qu'*Auguſte* eſt un des plus grands dieux, et qu'on ne ſait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel; s'il régnera dans les airs, ou s'il ſera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers?

An deus immenſi venias maris, ac tua nautæ
Numina ſola colant, tibi ſerviat ultima Thule.

L'*Arioſte* parle bien plus ſenſément, comme auſſi avec plus de grâce, quand il dit dans ſon admirable trente-cinquième chant :

Non fu ſi ſanto ne benigno Auguſto,
Come la tromba di Virgilio ſuona;
L'aver avuto in poiſia buon guſto,
La proſcriptione iniqua gli perdona, etc.

Tacite fait aiſément comprendre comment le peuple romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile et heureux, et comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'eſclavage. Nul d'eux, dit-il, n'avait vu la République.

(*e*) *Mes deux tyrans en ſecret ſe déteſtent.*

Non-ſeulement *Octave* et *Antoine* ſe haïſſaient et ſe craignaient l'un et l'autre, non-ſeulement ils s'étaient déjà fait la guerre auprès de Modène,

mais *Octave* avait voulu aſſaſſiner *Antoine ;* et quand ils conférèrent enſemble dans l'île de Réno, ils commencèrent par ſe fouiller réciproquement, ſe ſoupçonnant également l'un et l'autre d'être des aſſaſſins. Il eſt bien évident que la vengeance du meurtre de *Céſar* ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, ſoit quand ils furent ennemis, ſoit quand ils furent alliés. Il me ſemble que l'auteur de la tragédie a bien raiſon de dire :

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers !

Le monde fut ravagé, depuis l'Euphrate juſqu'au fond de l'Eſpagne, par deux ſcélérats ſans pudeur, ſans loi, ſans honneur, ſans probité, fourbes, ingrats, ſanguinaires, qui, dans une république bien policée, auraient péri par le dernier ſupplice. Nous ſommes encore éblouis de leur ſplendeur, et ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégoûteraient; mais l'éclat de la grandeur de Rome ſe répand ſur eux : elle nous en impoſe, et nous fait preſque reſpecter ce que nous haïſſons dans le fond du cœur.

Les derniers temps de l'empire d'*Auguſte* ſont encore cités avec admiration, parce que Rome goûta ſous lui l'abondance, les plaiſirs et la paix. Il régna avec gloire, mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon prince. Quand le Sénat complimentait les empereurs à leur avénement, que leur ſouhaitait-il ? d'être plus heureux qu'*Auguſte*, meilleurs que *Trajan*, *felicior Auguſto*, *melior Trajano.* L'opinion de l'empire romain fut donc qu'*Auguſte* n'avait été qu'heureux, mais que *Trajan* avait été bon. En effet, comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi d'avoir joui en paix du fruit de ſes rapines et de ſes cruautés ? *Clementiam non voco*, dit *Sénèque*, *laſſam crudelitatem.*

(*f*) *Lucius Céſar a des amis ſecrets.*

Ce *Lucius Céſar* avait épouſé une tante d'*Antoine*, et *Antoine* le proſcrivit. Il fut ſauvé par les ſoins de ſa femme qui s'appelait *Julie.* Je n'ai trouvé dans aucun hiſtorien qu'il ait eu une fille du même nom; je laiſſe à ceux qui connaiſſent mieux que moi les règles du théâtre et les priviléges de la poéſie à décider s'il eſt permis d'introduire ſur la ſcène un perſonnage important qui n'a pas réellement exiſté. Je crois que ſi cette *Julie* était auſſi connue qu'*Antoine* et *Octave*, elle ferait un plus grand effet. Je propoſe cette idée moins comme une critique que comme un doute.

(*g*) *L'infame avarice*, *etc.*

Le prix de chaque tête était de cent mille ſeſterces, qui ſont aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnaie. Mais il eſt très-probable que le ſang de *Sextus Pompée*, de *Cicéron* et des principaux

profcrits, fut mis à un prix plus haut, puifque *Popilius Lænas*, affaffin de *Cicéron*, reçut la valeur de deux cents mille francs pour fa récompenfe.

Au refte, le prix ordinaire de cent mille fefterces, pour les hommes libres qui affaffineraient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les efclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cents fénateurs de profcrits, deux mille chevaliers, plus de cent négocians, tous pères de famille. Mais les vengeances particulières, et la fureur de la déprédation, firent périr beaucoup plus de citoyens que les triumvirs n'en avaient condamnés. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la juftice. On affaffina en vertu d'un édit : et qui ofait donner cet édit ? trois citoyens qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces profcriptions, de la part même des triumvirs, qu'ils impofèrent une taxe exorbitante fur les femmes et fur les filles des profcrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de *Céfar* ne fouillaffent leur ufurpation.

Il y eut encore une autre efpèce d'avarice dans *Antoine* et dans *Octave*, ce fut la rapine et la déprédation qu'ils exercèrent l'un et l'autre dans la guerre civile qui furvint bientôt après entr'eux.

Antoine dépouilla l'Orient, et *Augufte* força les Romains et tous les peuples d'Occident, foumis à Rome, de donner le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts fur le commerce. Les affranchis payèrent le huitième de leurs fonds. Les citoyens romains, depuis le triomphe de *Paul Emile* jufqu'à la mort de *Céfar*, n'avaient été foumis à aucun tribut. Ils furent vexés et pillés, lorfqu'ils combattirent pour favoir de qui ils feraient efclaves, ou d'*Octave* ou d'*Antoine*.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. *Octave*, immédiatement avant la guerre de Péroufe, donna à fes vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue et de Crémone. Il chaffa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir les meurtriers qui étaient à fes gages. *Céfar* fon père n'en avait point ufé ainfi ; et même quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui font les fuites de la guerre, on ne voit pas qu'il ait dépouillé une feule famille gauloife de fon héritage. Nous ne favons pas fi, lorfque les Bourguignons, et après eux les Francs, vinrent dans la Gaule, ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il eft bien prouvé que *Clovis* et les fiens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux, et qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la fervitude; mais enfin, ils ne les chafsèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient en qualité d'étrangers, de barbares et de vainqueurs; mais *Octave* dépouillait fes compatriotes.

Remarquons encore que toutes ces abominations romaines font du temps où les arts étaient perfectionnés en Italie, et que les brigandages

des Francs et des Bourguignons ſont d'un temps où les arts étaient abſolument ignorés dans cette partie du monde, alors preſque ſauvage.

La philoſophie morale qui avait fait tant de progrès dans *Cicéron*, dans *Atticus*, dans *Lucrèce*, dans *Memmius*, et dans les eſprits de tant d'autres dignes Romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il eſt abſurde et abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. *Antoine*, *Octave* et leurs ſuivans ne furent pas méchans à cauſe de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'eſt ainſi que du temps de la ligue, les *Montagne*, les *Charron*, les *de Thou*, les l'*Hoſpital*, ne purent s'oppoſer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

(*h*) *Mon génie était né pour les guerres civiles.*

Fulvie ſe rend ici une exacte juſtice. Elle précipita le frère d'*Antoine* dans ſa ruine; elle cabala avec *Auguſte* et contre *Auguſte*; elle fut l'ennemie mortelle de *Cicéron*; elle était digne de ces temps funeſtes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

(*i*) *Lépide; eſt un fantôme* . . . .

Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proſcrivit juſqu'à ſon propre frère, pour s'attirer l'affection de ſes deux collégues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de ſe démettre de ſa place de triumvir, après la bataille de Philippes: il demeura pontife comme l'auteur le dit, mais ſans crédit et ſans honneurs. *Octave* et lui moururent paiſibles, l'un tout-puiſſant, l'autre oublié.

(*k*) *L'Orient eſt à vous.*

Ce ne fut point ainſi que fut fait le partage dans l'île de Réno. Ce ne fut qu'après la bataille de Philippes qu'*Octave* ſe réſerva l'Italie; et ce nouveau partage même fut la ſource de tous les malheurs d'*Antoine*, et de la proſpérité d'*Auguſte*. Mais n'eſt-on pas étonné de voir deux citoyens débauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquillement tout ce que poſſèdent aujourd'hui le ſultan des Turcs, l'empereur de Maroc, la maiſon d'Autriche, les rois de France, d'Angleterre, d'Eſpagne, de Naples, de Sardaigne, les républiques de Veniſe, de Suiſſe et de Hollande? et ce qui eſt encore plus ſingulier, c'eſt que cette vaſte domination fut le fruit de ſept cents ans de victoires conſécutives, depuis *Romulus* juſqu'à *Céſar*.

(*l*) *Et je n'ai que des rois.*

On remarque, en effet, qu'avant la bataille d'Actium, il y eut un jour quatorze rois dans l'antichambre d'*Antoine*; mais ces rois ne valaient ni les légions romaines, ni même le ſeul *Agrippa* qui gagna la bataille, et qui fit triompher le peu courageux *Auguſte* de la valeur d'*Antoine*. Ce

maître

maître de l'Asie fesait peu de cas des rois qui le servaient; il fit fouetter le roi de Judée *Antigone*, après quoi ce petit monarque fut mis en croix. Le prétendu royaume d'*Antoine* se bornait au territoire pierreux de Jérusalem et à la Galilée. *Antoine* avait donné le pays de Jéricho à *Cléopâtre*, qui jouissait de la terre promise. Il dépouillait souvent un roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, et à tant d'abrutissement de l'autre.

(*m*) *Craignez-vous un augure?*

Auguste feignit toujours d'être superstitieux ; et peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de *Suétone*, la faiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage d'Actium lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne, l'ânier lui répondit qu'il s'appelait *Vainqueur*. *Octave* ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne et du poisson; il les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesses, qui, en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devint habile : et c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant!

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers!

(*n*) *Sacrifier Pompée.*

Ce *Sextus Pompeius*, dont nous avons déjà parlé, était fils du grand *Pompée*. Son caractère était noble, violent et téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le temps des proscriptions; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les proscrits le double de ce que les triumvirs promettaient aux assassins. Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'*Antoine*. Son frère *Cnéius* avait été tué en Espagne, à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille si chère aux Romains, et qui combattait pour les lois, périt malheureusement; et *Auguste*, si long-temps l'ennemi de toutes les lois, mourut dans la vieillesse la plus honorée.

(*o*) *César en fit autant.*

Cela est incontestable, et je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti dans les guerres civiles ont été des voluptueux, si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celle dans laquelle *Cromwel* se signala. Les chefs de la fronde, ceux de la ligue, ceux des maisons de Bourgogne et d'Orléans, ceux de la rose blanche et ceux de la rose rouge, s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toujours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence; et les rapines les plus odieuses servirent toujours

à payer leurs plaifirs. On en voit de grands exemples dans les mémoires du cardinal de *Retz*. Lui-même s'abandonnait quelquefois à la plus baffe débauche, et bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le duc de *Borgia*, fils du pape *Alexandre VI*, en ufait ainfi dans le temps qu'il affaffinait tous les feigneurs de la Romagne; et le peuple ftupide ofait à peine murmurer. Tout cela n'eft pas étonnant. La guerre civile eft le théâtre de la licence, et les mœurs y font immolées avec les citoyens.

(*p*) *Vers l'humaine équité quelque faible retour.*

Il faut avouer qu'*Augufte* eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus néceffaire; et qu'il vit qu'étant maître abfolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître jufte. Mais il me femble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la ftatue de *Céfar*, et il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Céfarion*, fils de *Céfar* et de *Cléopâtre*, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour foupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard fous fa robe, il le fit appliquer en fa préfence à la torture; et dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce fénateur, il lui arracha lui-même les yeux, fi on en croit *Suétone*.

On fait que *Céfar*, fon père adoptif, fut affez grand pour pardonner à prefque tous fes ennemis; mais je ne vois pas qu'*Augufte* ait pardonné à un feul. Je doute fort de fa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone* ne difent rien de cette aventure. *Suétone*, qui parle de toutes les confpirations faites contre *Augufte*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La fingularité d'un confulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les hiftoriens contemporains. *Dion Caffius* n'en parle qu'après *Sénèque*, et ce morceau de *Sénèque* reffemble plus à une déclamation qu'à une vérité hiftorique. De plus, *Sénèque* met la fcène en Gaule, et *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute la vraifemblance à cette aventure. Aucune de nos hiftoires romaines, compilées à la hâte et fans choix, n'a difcuté ce fait intéreffant. L'hiftoire de *Laurent Echard* eft auffi fautive que tronquée. L'efprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il fe peut que *Cinna* ait été foupçonné ou convaincu par *Augufte* de quelque infidélité, et qu'après l'éclairciffement *Augufte* lui eût accordé le vain honneur du confulat; mais il n'eft nullement probable que *Cinna* eût voulu par une confpiration s'emparer de la puiffance fuprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme confidérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un fimple courtifan ait eu la folie de vouloir fuccéder à un fouverain affermi par un règne de vingt années, qui avait

des héritiers; et il n'eſt nullement probable qu'*Auguſte* l'eût fait conſul immédiatement après la conſpiration.

Si l'aventure de *Cinna* eſt vraie, *Auguſte* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raiſons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris ſur lui un grand aſcendant, et qui lui perſuada que le pardon lui ſerait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par généroſité.

Je ſais que le public n'a pu ſouffrir dans le Cinna de *Corneille* que *Livie* lui inſpirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits; *une tragédie n'eſt pas une hiſtoire.* On reprochait à *Corneille* d'avoir avili ſon héros, en donnant à *Livie* tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point ſi on a eu raiſon ou tort de ſupprimer cette partie de la pièce, qui eſt aujourd'hui regardée comme une vérité ſur la foi de la déclamation de *Sénèque.*

Je crois bien qu'*Auguſte* a pu pardonner quelquefois par politique, et affecter de la grandeur d'ame; mais je ſuis perſuadé qu'il n'en avait pas; et ſous quelques traits héroïques qu'on puiſſe le repréſenter ſur le théâtre, je ne puis avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de ſon intérêt pendant toute ſa vie. Heureux quand cet intérêt s'accordait avec la gloire. Après tout, un trait de clémence eſt toujours grand au théâtre, et ſurtout quand cette clémence expoſe à quelque danger. Il faut, dit-on, ſur la ſcène être plus grand que nature.

(q) *Le ſphynx eſt ſon emblème, etc.*

Il eſt vrai qu'*Auguſte* porta long-temps au doigt un anneau ſur lequel un ſphynx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par-là qu'il était impénétrable. *Pline* le naturaliſte rapporte que lorſqu'il fut ſeul maître de la république, les applications odieuſes, trop ſouvent faites par les Romains à l'occaſion du ſphynx, le déterminèrent à ne plus ſe ſervir de ce cachet; et il y ſubſtitua la tête d'*Alexandre*: mais il me ſemble que cette tête d'*Alexandre* devait lui attirer des railleries encore plus fortes, et que la comparaiſon qu'on devait faire continuellement d'*Alexandre* et de lui n'était pas à ſon avantage. Celui qui par ſon courage héroïque vengea la Grèce de la tyrannie du plus puiſſant roi de la terre n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un ſimple chevalier, qui ſe ſervit de ſes concitoyens pour aſſervir ſa patrie. *Voyez* les remarques ſuivantes.

(r) *J'ai vu périr Caton.*

Je propoſe quelques réflexions ſur la vie et ſur la mort de *Caton*. Il ne commanda jamais d'armée, il ne fut que ſimple préteur, et cependant nous prononçons ſon nom avec plus de vénération que celui des *Céſars*, des *Pompée*, des *Brutus*, des *Cicéron* et des *Scipions* même; c'eſt que tous

M 2

ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faibleſſes. C'eſt comme citoyen vertueux, c'eſt comme Stoïcien rigide qu'on révère *Caton* malgré ſoi ; tant l'amour de la patrie eſt reſpecté par ceux même à qui les vertus patriotiques ſont inconnues, tant la philoſophie ſtoïcienne force à l'admiration ceux même qui en ſont le plus éloignés. Il eſt certain que *Caton* fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, et jamais rien pour lui. Il eſt preſque le ſeul romain de ſon temps qui mérite cet éloge. Lui ſeul, quand il fut queſteur, eut le courage, non-ſeulement de refuſer aux exécuteurs des proſcriptions de *Sylla* l'argent qu'ils redemandaient encore en vertu des reſcriptions que *Sylla* leur avait laiſſées ſur le tréſor public ; mais il les accuſa de concuſſion et d'homicide, et les fit condamner à mort ; donnant ainſi un terrible exemple aux triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aſpirait à la tyrannie. Retiré dans Utique après la bataille de Tapſa, que *Céſar* avait gagnée, il exhorte les ſénateurs d'Utique à imiter ſon courage, à ſe défendre contre l'uſurpateur ; il les trouve intimidés ; il a l'humanité de pourvoir à leur ſureté dans leur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reſte plus aucune eſpérance de ſauver ſa patrie, et que ſa vie eſt inutile, il ſort de la vie ſans écouter un moment l'inſtinct qui nous attache à elle ; il ſe rejoint à l'être des êtres loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de *la Mothe* un couplet contre *Caton :*

Caton, d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharſale
Eût ſouffert que l'homme pliât ;
Mais incapable de ſe rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

On voit dans ces vers quelle eſt l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours et d'un héros de Rome. *Caton* n'aurait pas eu une ame égale, mais très-inégale, ſi, ayant toute ſa vie ſoutenu la cauſe divine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de ſe rendre, c'eſt-à-dire, d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre ſon pardon ; on le traite comme s'il eût été un rebelle révolté contre ſon ſouverain légitime et abſolu, auquel il aurait fait volontairement ſerment de fidélité.

Les vers de *la Mothe* ſont d'un cœur eſclave qui cherche de l'eſprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, et quels hommes communs nous célébrons dans notre petite ſphère.

D'autres plus mépriſables ont jugé *Caton* par les principes d'une religion qui ne pouvait être la ſienne, puiſqu'elle n'exiſtait pas encore ; rien n'eſt plus injuſte ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes

de Rome, de l'héroïſme et du ſtoïciſme, puiſqu'il était romain, héros et ſtoïcien.

(*s*) *Les Scipions ſont morts aux déſerts de Carthage.*

Je ne ſais pas ce que l'auteur entend par ces vers. Je ne connais que *Métellus Scipion* qui fit la guerre contre *Céſar* en Afrique, conjointement avec le roi *Juba.* Il perdit la grande bataille de Tapſa; et voulant enſuite traverſer la mer d'Afrique, la flotte de *Céſar* coula ſon vaiſſeau à fond. *Scipion* périt dans les flots et non dans les déſerts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis *les Scipions ſont morts aux Syrtes de Carthage.* Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

(*t*) *Cicéron, tu n'es plus, etc.*

Je remarquerai ſur le meurtre de *Cicéron* qu'il fut aſſaſſiné par un tribun militaire nommé *Popilius Lænas*, pour lequel il avait daigné plaider, et auquel il avait ſauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'*Antoine* deux cents mille livres de notre monnaie pour la tête et les deux mains de *Cicéron*, qu'il lui apporta dans le forum. *Antoine* les fit clouer à la tribune aux harangues. Les ſiècles ſuivans ont vu des aſſaſſinats, mais aucun qui fût marqué par une ſi horrible ingratitude, ni qui ait été payé ſi chèrement. Les aſſaſſins de *Valſtein*, du maréchal d'*Ancre*, du duc de *Guiſe le balafré*, du duc de *Parme Farnèſe*, bâtard du pape *Paul III*, et de tant d'autres, étaient à la vérité des gentilshommes, ce qui rend leur attentat encore plus infame; mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des princes qu'ils maſſacrèrent: ils furent les indignes inſtrumens de leurs maîtres; et cela ne prouve que trop que quiconque eſt armé du pouvoir, et peut donner de l'argent, trouve toujours des bourreaux mercenaires quand il le veut: mais des bourreaux gentilshommes, c'eſt-là ce qui eſt le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur et cette baſſeſſe ne furent jamais connues dans le temps de la chevalerie; je ne vois aucun chevalier aſſaſſin pour de l'argent.

Si l'auteur de l'*Eſprit des lois* avait dit que l'honneur était autrefois le reſſort et le mobile de la chevalerie, il aurait eu raiſon; mais prétendre que l'honneur eſt le mobile de la monarchie, après les aſſaſſinats à prix-fait du maréchal d'*Ancre* et du duc de *Guiſe*, et après que tant de gentilshommes ſe ſont faits bourreaux et archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela eſt auſſi peu convenable que de dire que la vertu eſt le mobile des républiques. Rome était encore république du temps des proſcriptions de *Sylla*, de *Marius* et des triumvirs. Les maſſacres d'Irlande, la Saint-Barthelemi, les Vêpres Siciliennes, les aſſaſſinats des ducs d'*Orléans* et de *Bourgogne*, le faux monnoyage, tout cela fut commis dans des monarchies.

Revenons à *Cicéron.* Quoique nous ayons ſes ouvrages, *St Evremont* eſt le premier qui nous ait avertis qu'il fallait conſidérer en lui l'homme d'Etat et le bon citoyen. Il n'eſt bien connu que par l'hiſtoire excellente que *Midleton* nous a donnée de ce grand homme. Il était le meilleur orateur de ſon temps, et le meilleur philoſophe. Ses Tuſculanes et ſon traité de la nature des dieux, ſi bien traduits par l'abbé d'*Olivet*, et enrichis de notes ſavantes, ſont ſi ſupérieurs dans leur genre que rien ne les a égalé depuis, ſoit que nos bons auteurs n'aient pas oſé prendre un tel eſſor, ſoit qu'ils n'aient pas eu les ailes aſſez fortes. *Cicéron* diſait tout ce qu'il voulait; il n'en eſt pas ainſi parmi nous. Ajoutons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ſes offices; et ce n'eſt pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été ſi au-deſſous de lui en ce genre, car de Rome à Madrid on eſt ſûr d'obtenir la permiſſion d'ennuyer en moralités.

Je doute que *Cicéron* ait été un auſſi grand homme en politique. Il ſe laiſſa tromper à l'âge de ſoixante et trois ans par le jeune *Octave*, qui le ſacrifia bientôt au reſſentiment de *Marc-Antoine.* On ne vit en lui ni la fermeté de *Brutus*, ni la circonſpection d'*Atticus;* il n'eut d'autre fonction dans l'armée du grand *Pompée* que celle de dire des bons mots. Il courtiſa enſuite *Céſar;* il devait, après avoir prononcé les Philippiques, les ſoutenir les armes à la main. Mais je m'arrête, je ne veux pas faire la ſatire de *Cicéron.*

(*u*) *Ont fait couler le ſang du plus grand des mortels.*

Je propoſe ici une conjecture. Il me ſemble que l'intérêt des miniſtres du jeune *Ptolomée*, âgé de treize ans, n'était point du tout d'aſſaſſiner *Pompée*, mais de le garder en otage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur, et comme un homme qu'ils pouvaient lui oppoſer s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de *Pharſale*, *Céſar* dépêcha des émiſſaires ſecrets à *Rhodes*, pour empêcher qu'on ne reçût *Pompée.* Il dut, ce me ſemble, prendre les mêmes précautions avec l'Egypte; il n'y a perſonne qui en pareil cas négligeât un intérêt ſi important. On peut croire que *Céſar* prit cette précaution néceſſaire, et que les Egyptiens allèrent plus loin qu'il ne voulait; ils crurent s'aſſurer de ſa bienveillance en lui préſentant la tête de *Pompée.* On a dit qu'il verſa des larmes en la voyant, mais ce qui eſt bien plus ſûr, c'eſt qu'il ne vengea point ſa mort; il ne punit point *Septime*, *tribun romain*, qui était le plus coupable de cet aſſaſſinat. Et lorſqu'enſuite il fit tuer *Achillas*, ce fut dans la guerre d'Alexandrie, et pour un ſujet tout différent. Il eſt donc très-vraiſemblable que ſi *Céſar* n'ordonna pas la mort de *Pompée*, il fut au moins la cauſe très-prochaine de cette mort. L'impunité accordée à *Septime* eſt une preuve bien forte contre *Céſar.* Il aurait pardonné à *Pompée*, je le crois, s'il l'avait eu entre ſes mains; mais je crois auſſi qu'il ne le regretta pas; et une

preuve indubitable, c'eſt que la première choſe qu'il fit, ce fut de confiſquer tous ſes biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maiſon de *Pompée ; Antoine* l'acheta, et les enfans de *Pompée* n'eurent aucun héritage.

(*x*) *Un fils de Cépias.*

Dion Caſſius nous apprend que le ſurnom du père d'*Auguſte* était *Cépias*. Cet *Octavianus Cépias* fut le premier ſénateur de ſa branche. Le grand-père d'*Auguſte* n'était qu'un riche chevalier qui négociait dans la petite ville de Veletri, et qui épouſa la ſœur aînée de *Céſar*, ſoit qu'alors la famille des *Céſars* fût pauvre, ſoit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance diſproportionnée. J'ai déjà dit qu'on reprochait à *Auguſte* que ſon biſaïeul avait été un petit marchand, un changeur à Veletri. Ce changeur paſſait même pour le fils d'un affranchi. *Antoine* oſa appeler *Octave* du nom de *Spartacus* dans un de ſes édits, en feſant alluſion à ſa famille qu'on prétendait deſcendre d'un eſclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitième Philippique de *Cicéron*, *quem Spartacum in edictis appellat*, etc.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une baſſe origine, ou que l'orgueil appelle baſſe : il n'y a rien de bas aux yeux du philoſophe ; et quiconque s'eſt élevé doit avoir eu cette eſpèce de mérite qui contribue à l'élévation. Mais on eſt toujours ſurpris de voir *Auguſte*, né d'une famille ſi mince, un provincial ſans nom, devenir le maître abſolu de l'empire romain, et ſe placer au rang des dieux.

On lui donne des remords dans cette pièce, on lui attribue des ſentimens magnanimes ; je ſuis perſuadé qu'il n'en eut point ; mais je ſuis perſuadé qu'il en faut au théâtre.

(*y*) *Par ma main.*

Ce trait n'eſt pas hiſtorique, mais il ne m'étonne point dans *Fulvie* ; c'était une femme extrême en ſes fureurs, et digne, comme elle le dit, du temps funeſte où elle était née. Elle fut preſque auſſi ſanguinaire qu'*Antoine*. *Cicéron* rapporte dans ſa troiſième Philippique que *Fulvie* étant à Brindes avec ſon mari, quelques centurions mêlés à des citoyens voulurent faire paſſer trois légions dans le parti oppoſé ; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre ſous divers prétextes, et les fit tous égorger. *Fulvie* y était préſente ; ſon viſage était tout couvert de leur ſang : *Os uxoris ſanguine reſperſum conſtabat*. Elle fut accuſée d'avoir arraché la langue à *Cicéron* après ſa mort, et de l'avoir percée de ſon aiguille de tête.

(*z*) *Ils ont trahi Lépide.*

Cette réflexion de *Fulvie* eſt très-convenable, puiſqu'elle eſt fondée ſur la vérité. Car après la bataille de Modène qu'*Antoine* avait perdue, il eut la confiance de ſe préſenter preſque ſeul devant le camp de *Lépide* ;

plus de la moitié des légions passa de son côté. *Lépide* fut obligé de s'unir avec lui, et cette aventure même fut l'origine du Triumvirat.

(*aa*) *On a vu Marius entraîner sur ses pas*
Les mêmes assassins payés pour son trépas.

Non-seulement ceux de *Minturne*, qui avaient ordre de tuer *Marius*, se déclarèrent en sa faveur; mais étant encore proscrit en Afrique, il alla droit à Rome avec quelques Africains, et leva des troupes dès qu'il y fut arrivé.

(*bb*) . . . . *Brutus et Cassius*
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.

Il est constant que *Brutus* et *Cassius* n'avaient pris aucunes mesures pour se maintenir contre la faction de *César*. Ils ne s'étaient pas assurés d'une seule cohorte; et même après avoir commis le meurtre, ils furent obligés de se réfugier au Capitole. *Brutus* harangua le peuple du haut de cette forteresse, et on ne lui répondit que par des injures et des outrages; on fut prêt de l'assiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les esprits; et lorsqu'*Antoine* eut montré aux Romains le corps de *César* sanglant, le peuple animé par ce spectacle, et furieux de douleur et de colère, courut le fer et la flamme à la main vers les maisons de *Brutus* et de *Cassius*. Ils furent obligés de sortir de Rome. Le peuple déchira un citoyen nommé *Cinna*, qu'il crut être un des meurtriers. Ainsi il est clair que l'entreprise de *Brutus*, de *Cassius* et de leurs associés, fut soudaine et téméraire. Ils résolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fût, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'assassinats produits par la vengeance ou par l'enthousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conspiration bien réfléchie, et prudemment méditée. Tel fut l'assassinat du duc de *Parme Farnèse*, bâtard du pape *Paul III*; telle fut la même conspiration des *Pazzi*, qui n'étaient point sûrs des *Florentins* en assassinant les *Médicis*, et qui se confièrent à la fortune.

(*cc*) *Pompée en s'approchant de ce perfide Octave,*
En croyant le punir, n'a frappé qu'un esclave.

Il y eut quelques exemples de pareille méprise dans les guerres civiles de Rome. L'esprit de vertige qui animait alors les Romains est presque inconcevable. *Lucius Terentius*, voulant tuer le père du grand *Pompée*, pénétra seul jusque dans sa tente, et crut long-temps l'avoir percé de coups; il ne reconnut son erreur que lorsqu'il voulut faire soulever les troupes, et qu'il vit paraître à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même chose arriva depuis à *Maximien Hercule*, quand il voulut se venger de *Constantin* son gendre. Vous voyez aussi dans la

tragédie de Venceslas, que *Ladislas* aſſaſſine ſon propre frère, quand il croit aſſaſſiner le duc ſon rival.

(*dd*) *Caſca fit à Céſar la première bleſſure.*

L'auteur ſe trompe ici. *Caſca* n'était point un homme du peuple. Il eſt vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable; mais enfin, c'était un ſénateur, et on ne devait pas le traiter d'homme obſcur, à moins qu'on n'entende par ce mot un homme ſans gloire, ce qui me ſemble un peu forcé.

(*ee*) . . . . *et qu'on chériſſe Auguſte.*

C'eſt de bonne heure qu'*Octave* prend ici le nom d'*Auguſte. Suétone* nous dit qu'*Octave* ne fut ſurnommé *Auguſte*, par un décret du Sénat, qu'après la bataille d'Actium. On balança ſi on lui donnerait le titre d'*Auguſtus* ou de *Romulus.* Celui d'*Auguſtus* fut préféré ; il ſignifie vénérable, et même quelque choſe de plus, qui répond au grec *ſébaſtos.* Il eſt bien plaiſant de voir aujourd'hui quelles gens prennent le titre de vénérables.

Il paraît pourtant qu'*Octave* avait déjà oſé s'arroger le ſurnom d'*Auguſte* à ſon premier conſulat, qu'il ſe fit donner à l'âge de vingt ans contre toutes les lois, ou plutôt qu'*Agrippa* et les légions lui firent donner. Ce fut cet *Agrippa* qui fit ſa fortune, mais *Octave* ſut enſuite la conſerver et l'accroître.

(*ff*) *Et que Rome elle-même apprenne à nous aimer.*

Il eſt conſtant que ce fut à la fin le but d'*Octave*, après tant de crimes. Il vécut aſſez long-temps pour que la génération qu'il vit naître oubliât preſque les malheurs de ſes pères. Il y eut toujours des cœurs romains qui déteſtèrent la tyrannie, non-ſeulement ſous lui, mais ſous ſes ſucceſſeurs: on regretta la république, mais on ne put la rétablir; les empereurs avaient l'argent et les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtreſſes de l'Etat; car les tyrans ne peuvent ſe maintenir que par les ſoldats; tôt ou tard les ſoldats connaiſſent leurs forces, ils aſſaſſinent le maître qui les paye, et vendent l'empire à d'autres. Cette Rome ſi ſuperbe, ſi amoureuſe de la liberté, fut gouvernée comme Alger; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Conſtantinople, où du moins la race des Ottomans eſt reſpectée. L'empire romain eut très-rarement trois empereurs de ſuite de la même famille depuis *Néron*. Rome n'eut jamais d'autre conſolation que celle de voir les empereurs égorgés par les ſoldats. Saccagée enfin pluſieurs fois par les barbares, elle eſt réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entrepriſe déſeſpérée que le poëte attribue à *Sextus Pompée* et à *Fulvie* eſt un trait de furieux qui veulent ſe venger à quelque prix que ce ſoit, ſûrs de perdre la vie en ſe vengeant; car ſi l'auteur leur donne quelque eſpérance de pouvoir faire déclarer les ſoldats en leur faveur, c'eſt plutôt une illuſion qu'une eſpérance. Mais

enfin, ce n'eſt pas un trait d'ingratitude lâche comme la conſpiration de *Cinna*. *Fulvie* eſt criminelle, mais le jeune *Pompée* ne l'eſt pas. Il eſt proſcrit, on lui enlève ſa femme ; il ſe réſout à mourir pourvu qu'il puniſſe le tyran et le raviſſeur : *Auguſte* fait ici une belle action en le laiſſant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette généroſité même eſt préparée dans la pièce par les remords qu'*Octave* éprouve dès le premier acte. Mais aſſurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'*Octave* ; le poëte lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à *Antoine* eſt peu de choſe, quoiqu'aſſez conforme à ſon caractère : il n'agit point dans la pièce, il y eſt ſans paſſion ; c'eſt une figure dans l'ombre, qui ne ſert, à mon avis, qu'à faire ſortir le perſonnage d'*Octave*. Je penſe que c'eſt pour cette raiſon que le manuſcrit porte ſeulement pour titre : *Octave et le jeune Pompée*, et non pas le *Triumvirat* ; mais j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce que les triumvirs étaient dans l'île, et que les proſcriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choſes à dire ſur le caractère barbare des Romains, depuis *Sylla* juſqu'à la bataille d'Actium, et ſur leur baſſeſſe, après qu'*Auguſte* les eut aſſujettis. Ce contraſte eſt bien frappant ; on vit des tigres changés en chiens de chaſſe qui lèchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que *Caligula* déſigna conſul un cheval de ſon écurie ; que *Domitien* conſulta les ſénateurs ſur la ſauce d'un turbot, et il eſt certain que le Sénat romain rendit en faveur de *Pallas*, affranchi de *Claude*, un décret qu'à peine on eût porté du temps de la république en faveur de *Paul Emile* et des *Scipions*.

Fin des Notes.

VARIANTES

DU TRIUMVIRAT.

(1) IMITATION de ces vers où *Juvénal* dit de *Domitien :*

> *Sed periit poſt quam* cerdonibus eſſe timendus
> *Cæperat, hoc nocuit lamiarum cæde madentis, etc.*

(2) Au lieu de la ſcène entre *Auguſte* et *Antoine*, il y avait dans le premier acte cette ſcène entre *Antoine* et *Fulvie.*

La ſcène entre les deux triumvirs ouvrait le ſecond acte ; on la trouvera ici telle qu'elle était dans le premier manuſcrit.

Antoine parle bas à un Tribun : il apperçoit Fulvie, et ſe détourne.

ANTOINE.

Ah ! c'eſt elle...

FULVIE.

Arrêtez, ne craignez point Fulvie.
Je ſuis une étrangère, aucun nœud ne nous lie ;
Et je ne parle plus à mon perfide époux.
Mais après les haſards où j'ai couru pour vous,
Lorſque pour cimenter votre grandeur ſuprême
Je conſens au divorce, et m'immole moi-même ;
Quand j'ai ſacrifié mon rang et mon amour,
Puis-je obtenir de vous une grâce à mon tour ?

ANTOINE.

Le divorce à mes yeux ne vous rend pas moins chère.
Avec la ſœur d'Octave un hymen néceſſaire
Ne ſaurait vous ravir mon eſtime et mon cœur.

FULVIE.

Je le veux croire ainſi, du moins pour votre honneur.
Hé bien, ſi de nos nœuds vous gardez la mémoire,
Je veux m'en ſouvenir pour ſauver votre gloire.

Voyons à vous prier ſi je m'abaiſſe en vain?

ANTOINE.

Que me demandez-vous? que faut-il?

FULVIE.

Etre humain,
Etre éclairé du moins, ſavoir avec prudence
A tant de cruautés mêler quelqu'indulgence.
Un pardon généreux pourrait faire oublier
Des excès dont j'ai honte et qu'il faut expier.
Je demande en un mot la grâce de Pompée.

ANTOINE.

Vous! de quel intérêt votre ame eſt occupée!
Qui vous rejoint à lui? pourquoi ſauver ſes jours?

FULVIE.

L'intérêt dans les cœurs domine-t-il toujours?
A la ſimple pitié ne peuvent-ils ſe rendre?
Apprenez que ſa voix ſe fait encore entendre.
Quand je voulus du ſang, je n'eus point de refus;
Quand il faut pardonner, on ne m'écoute plus!
Cette grâce à vous-même eſt utile peut-être.

ANTOINE.

Madame, il n'eſt plus temps; je n'en ſuis plus le maître.
Son trépas importait à notre ſureté,
Et l'arrêt aujourd'hui doit être exécuté.

FULVIE.

C'eſt aſſez, et ce trait manquait à votre outrage;
Voilà ce que des cieux m'annonçait le préſage,
Quand la foudre, trop lente à punir les mortels,
A briſé dans vos mains vos édits criminels!
C'eſt donc là de Céſar cet ami magnanime!
Allez, vous n'imitez qu'Achillas et Septime.
Son nom vous était cher, et vous l'avez terni;
Et ſi Céſar vivait, il vous aurait puni.
Je rends grâce à l'affront qui tous deux nous ſépare:
C'eſt moi qui répudie un aſſaſſin barbare.
Par un divorce heureux j'ai dû vous prévenir;
Et les nœuds des forfaits ceſſent de nous unir.

ANTOINE.

Je pardonne au courroux; et le droit de vous plaindre
Doit vous être laiſſé quand il n'eſt plus à craindre.
Ce n'eſt pas à Fulvie à me rien reprocher;
De nos ſévérités on la vit approcher;
Sa main pour Cicéron montra peu d'indulgence.
Elle s'eſt emportée à quelque violence;
Et je n'attendais pas qu'elle pût s'offenſer
Des juſtes châtimens qu'on la vit exercer.

FULVIE.

Il eſt vrai, j'ai trop loin porté votre vengeance;
J'en obtiens aujourd'hui la digne récompenſe.
Je n'ai que trop rougi de l'excès d'un courroux
Dont j'écoutai la voix en faveur d'un époux.
A trop d'emportement je me ſuis avilie:
Vous en étonnez-vous? je vous étais unie;
Un moment de fureur a fait mes cruautés.
Mais vous toujours égal en vos atrocités,
Vous aſſaſſin tranquille, et bourreau ſans colère,
Vous vous livrez ſans peine à votre caractère.
Pour être moins barbare il vous faut des efforts.
J'imitai vos fureurs, imitez mes remords.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, ANTOINE.

ANTOINE.

Ainsi Pompée échappe à la mort qui le ſuit!

OCTAVE.

Antoine, croyez-moi, c'eſt en vain qu'il la fuit:
Si mon père a du ſien triomphé dans Pharſale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et ce nom de Céſar, dont je ſuis honoré,
De ſa perte à mon bras fait un devoir ſacré:

Mon intérêt s'y joint.

ANTOINE.

Qu'il périſſe ou qu'il vive,
Le Tibre dès demain nous attend ſur ſa rive.
Marchons au capitole : il faut que les Romains
Apprennent à trembler devant leurs ſouverains.
Mais avant de partir, lorſque tout nous ſeconde,
Il eſt temps de ſigner le partage du monde.

OCTAVE.

Je ſuis prêt : mes deſſeins ont prévenu vos vœux,
Je conſens que la terre appartienne à nous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Eſpagnes, l'Afrique, et ſurtout l'Italie.
L'Orient eſt à vous.

ANTOINE.

Telle eſt ma volonté,
Tel eſt le ſort du monde entre nous arrêté,

OCTAVE.

Par des ſermens ſacrés que notre foi s'engage ;
Jurons au nom des dieux d'obſerver ce partage.

ANTOINE.

Des ſermens entre nous ? nos armes, nos ſoldats,
Nos communs intérêts, le deſtin des combats,
Ce ſont-là nos ſermens. Le frère d'Octavie
Devrait s'en repoſer ſur le nœud qui nous lie.
Nous nous connaiſſons trop : pourquoi cacher nos cœurs ?
Les ſermens ſont-ils faits pour les uſurpateurs ?
Je me croirais trompé ſi vous en vouliez faire.
Laiſſons-les à Lépide, aux lâches, au vulgaire.
Je vous parle en ſoldat ; je ne puis vous celer
Que vous affectez trop l'art de diſſimuler.
Céſar dans ſes traités invoquait la victoire ;
Agiſſons comme lui, ſi vous voulez m'en croire.

OCTAVE.

A votre audace altière il faut ſouvent céder ;
N'en parlons plus. Quel rang voulez-vous accorder
A cet aſſocié, triumvir inutile,
Qui reſte ſans armée et bientôt ſans aſile ?

ANTOINE.

Qu'il abdique.

OCTAVE.

Il le doit.

ANTOINE.

On n'en a plus beſoin.
De nos temples, dans Rome, on lui laiſſe le ſoin:
Qu'il demeure pontife, et qu'il préſide aux fêtes
Que Rome, en gémiſſant, conſacre à nos conquêtes.

. . . .

. . . .

OCTAVE.

La foudre avait frappé ces tables criminelles.

ANTOINE.

Le deſtin qui nous ſert en produit de nouvelles.
Craignez-vous un augure?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats?

ANTOINE.

C'eſt le dernier arrêt, le dernier ſacrifice
Qu'aux mânes de Céſar devait notre juſtice.

OCTAVE.

Je n'en veux qu'à Pompée; et je vous avertis
Qu'il nous ſuffit du ſang de nos grands ennemis:
Le reſte eſt une foule impuiſſante, éperdue,
Qui ſur elle en tremblant voit la mort ſuſpendue,
Que dans Rome jamais nous ne redouterons,
Et qui nous bénira quand nous l'épargnerons.
On nous reproche aſſez une rage inhumaine;
Nous voulons gouverner, n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la juſtice une inhumanité?
Octave! un triumvir par Céſar adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous trahiſſez ſon ſang pour flatter le vulgaire!
Sur ſa cendre avec moi n'avez-vous pas promis
La mort des conjurés et de leurs vils amis?

N'avez-vous pas déjà, par un zèle intrépide,
Sur nos plus chers parens vengé ce parricide?
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?
Cicéron fut nommé père de la patrie,
Rome l'avait aimé jusqu'à l'idolâtrie;
Mais lorsqu'à ma vengeance un tribun l'a livré,
Rome où nous commandons a-t-elle murmuré?
Elle a gémi tout bas et gardé le silence.
Cassius et Brutus, réduits à l'impuissance,
Inspireront peut-être à quelques nations
Une éternelle horreur de nos proscriptions;
Laissons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter les deux âges.
Assassins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'est leur indigne nom qui doit être en horreur.
Ce sont les cœurs ingrats qu'il faut que l'on punisse;
Seuls ils sont criminels, et nous fesons justice.
Ceux qui les ont aidés, ceux qui les ont servis,
Qui les ont approuvés, seront tous poursuivis.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles
D'un œil sec et tranquille on voit les funérailles,
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons, sans pâlir, à de nouveaux combats?
Et de la trahison cent malheureux complices
Seraient au grand César de trop chers sacrifices!

OCTAVE.

Sans doute on doit punir; mais ne comparez pas
Le danger honorable et les assassinats.
César est satisfait, ce héros magnanime
N'aurait jamais puni le crime par le crime.
Je ne me repens point d'avoir vengé sa mort;
Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Je vois que trop de sang peut souiller la vengeance;
Je serais plus son fils en suivant sa clémence:
Quiconque veut la gloire avec l'autorité,
Ne doit verser le sang que par nécessité.

Pourquoi de Rome encor fouiller tous les asiles?
Je ne puis approuver des meurtres inutiles.

C'est

C'eſt aux Chefs, c'eſt aux Grands, aux Brutus, aux Catons,
Aux enfans de Pompée, à ceux des Scipions,
C'eſt à de tels proſcrits que la mort ſe deſtine.
Notre ſécurité dépend de leur ruine.
Epargnons un ramas de citoyens ſans nom
Qui ſeront ſubjugués par l'eſpoir du pardon;
C'eſt leur utile ſang qu'il faut que l'on ménage.
Ne forçons point le peuple à ſortir d'eſclavage.
D'un œil d'indifférence. . . . .

Il y avait dans ce même acte une ſcène entre *Auguſte* et *Fulvie*, qui a été retranchée.

FULVIE.

Que le frère d'Antoine et l'amant de Julie
Ne craignent point de moi des reproches honteux;
Ma tranquille fierté les épargne à tous deux.
Mon cœur, indifférent aux maux qui les rempliſſent,
N'a rien à regretter dans ceux qui me trahiſſent.
Tout ce que je prétends et d'Antoine et de vous,
C'eſt de fuir loin d'Octave et d'un perfide époux.
Ne me réduiſez point à cette ignominie
De parer le triomphe et le char d'Octavie;
Allez: régnez dans Rome, et foulez à vos pieds
Dans des ruiſſeaux de ſang les citoyens noyés.
Au capitole aſſis, partagez votre proie,
De mes nouveaux affronts goûtez la noble joie,
Mêlez dans votre gloire et dans vos attentats
Les jeux et les plaiſirs à vos aſſaſſinats.
Mais laiſſez-moi cacher dans d'obſcures retraites,
Loin de vous, loin de lui, l'horreur que vous me faites,
Ma haine pour vous deux, et mon mépris pour lui;
C'eſt tout ce qui me reſte et me flatte aujourd'hui.
Délivrez-vous de moi, d'un témoin de vos crimes,
D'un cœur que vous mettez au rang de vos victimes;
C'eſt l'unique faveur que je viens demander:
Maîtres de l'univers, daignez-vous l'accorder?

OCTAVE.

De votre ſort toujours vous ſerez la maîtreſſe;
Je partage avec vous la douleur qui vous preſſe.

Je fais qu'Antoine et moi, forcés de vous trahir,
Devant vous déformais nous n'avons qu'à rougir;
Que nous sommes ingrats, qu'il eft de votre gloire
D'oublier de nous deux l'importune mémoire.
Mais quels que soient les lieux que vous ayez choisis,
Gardez-vous de vous joindre avec nos ennemis.
C'eft ce qu'exige Antoine, et la feule prière
Que ma trifte amitié fe hafarde à vous faire.

(3) Dans le premier manufcrit, *Julie* ne fe trouve point avec *Pompée*, au commencement de cet acte; ils ne paraiffent point enfemble devant *Octave*; mais *Pompée* paraît feul devant les deux triumvirs, qui ont enfuite la fcène fuivante entr'eux.

ANTOINE.

Dans quel chagrin votre ame eft-elle enfevelie?
Que craignez-vous?

OCTAVE.

Mon cœur, et les pleurs de Julie.

ANTOINE.

Des pleurs vous toucheraient?

OCTAVE.

Son trouble, fon effroi,
Dans mon étonnement ont paffé jufqu'à moi.
J'ai frémi de la voir, j'ai frémi de l'entendre,
Couvert de tout ce fang que ma main fait répandre.
Fulvie en prendra foin: ces bords enfanglantés
Effarouchent fes yeux encore épouvantés.
Mais il faut dès demain que cette fugitive
Connaiffe fes devoirs, m'obéiffe et me fuive.
Je dois répondre d'elle; elle eft de ma maifon.

ANTOINE.

Vous êtes éperdu...

OCTAVE.

J'en ai trop de raifon.

ANTOINE.

Vous l'aimez trop, Octave.

OCTAVE.

Il eſt vrai : ma jeuneſſe
Des plaiſirs paſſagers connut la folle ivreſſe ;
J'ai cherché comme vous, au ſein des voluptés,
L'oubli de mes chagrins et de mes cruautés.
Plus endurci que moi, vous bravez l'amertume
De ce remords ſecret dont l'horreur me conſume.
Vous ne connaiſſez pas ces tourmens douloureux
D'un eſprit entraîné par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à ſe tromper, et qui ſe hait lui-même.
Je paſſai du carnage à ces égaremens
Dont les honteux attraits flattaient en vain mes ſens.
J'ai cru qu'en terminant la diſcorde civile,
J'aurais près de Julie un deſtin plus tranquille :
Je ſuis encor trompé, l'amour, l'ambition,
L'eſpoir, le repentir, tout n'eſt qu'illuſion.

ANTOINE.

Peut-être que Julie en ces lieux amenée,
Venait entre vos mains mettre ſa deſtinée.

OCTAVE.

Non, je ne le puis croire.

ANTOINE.

Il n'appartient qu'à vous
De régler ſes deſtins, de choiſir ſon époux.
Elle a pu dans ces jours de vengeance et d'alarmes
Apporter à vos pieds ſes terreurs et ſes larmes ;
Vous en ſerez inſtruit.

OCTAVE.

Quoi ! dans ſes jeunes ans,
S'arracher ſans ſcrupule au ſein de ſes parens !
Vous ſavez les ſoupçons dont mon ame eſt frappée.

ANTOINE.

On dit qu'elle eſt promiſe à ce jeune Pompée.

OCTAVE.

C'eſt mon rival en tout. Ce redoutable nom
Sera dans tous les temps l'horreur de ma maiſon.
En vain notre puiſſance à Rome eſt établie :
Il ſoulève la terre, il règne ſur Julie ;

Et Julie en ſecret a peut-être aujourd'hui
L'audacieux projet de s'unir avec lui.
De ſon ſexe autrefois la timide décence
N'aurait jamais connu cet excès d'imprudence,
Mais la guerre civile, et ſurtout nos fureurs
Ont corrompu les lois, les eſprits et les mœurs.
Aujourd'hui rien n'effraie et tout eſt légitime:
Notre fatal empire eſt le ſiècle du crime.

ANTOINE.

Je ne vous connais plus, et depuis quelques jours
Un repentir ſecret règne en tous vos diſcours;
Je ne vous vois jamais d'accord avec vous-même.

OCTAVE.

N'en ſoyez point ſurpris, ſi vous ſavez que j'aime.

ANTOINE.

Rien ne m'a ſubjugué. Peut-être quelque jour
Comme Céſar et vous je connaîtrai l'amour.
Cependant je vous laiſſe avec l'infortunée
Qu'on amène à vos yeux tremblante et conſternée:
Vous pouvez aiſément adoucir ſes douleurs;
Gardez-vous de laiſſer trop d'empire à ſes pleurs.
Aimez puiſqu'il le faut, mais en maître du monde.

OCTAVE.

(4) Votre reproche eſt juſte, et c'eſt un trait de flamme
Qui ſort de votre bouche, et pénètre mon ame.
Vous pouvez tout ſur moi: j'atteſte à vos genoux
Le dieu qui vous envoie, et qui parle par vous,
Que le monde opprimé vous devra ma clémence.
Songez que c'eſt par vous et par notre alliance
Que le ciel veut finir le malheur des humains.
Rome, l'empire et moi, tout eſt entre vos mains:
Son bonheur et le mien ſur votre hymen ſe fonde.
Diſpoſez de la foi d'un des maîtres du monde.
Céſar du haut des cieux ordonne ce lien,
Et vous rendez mon nom auſſi grand que le ſien.

JULIE.

Je rends grâces au ciel, ſi ſa voix vous inſpire,
Si le fils de Céſar mérite ſon empire,

Si vous lui reſſemblez, ſi vous n'ajoutez pas
Le crime de tromper à tous vos attentats.
Soyez juſte en effet, c'eſt peu de le paraître;
Pour un Céſar alors je puis vous reconnaître.
Vous êtes de mon ſang, et du ſang des héros:
Allez à l'univers accorder le repos;
Mais ſachez que ma foi n'en peut être le gage.
Ne devez qu'à vous-même un ſi grand avantage;
Ne cherchez la vertu qu'au fond de votre cœur;
En la mettant à prix vous en ſouillez l'honneur,
Vous en aviliſſez le caractère auguſte.
Eſt-ce à vos paſſions à vous rendre plus juſte?
J'en rougirais pour vous.

OCTAVE.

Hé bien, je vous entends:
Je ſais de vos refus les motifs inſultans;
Et vous ne me parlez de vertus, de clémence,
Que pour voir impuni le rival qui m'offenſe.
Le ciel vous a trompée; il vous met dans mes mains
Pour vous ſauver l'affront d'accomplir vos deſſeins.
Vous m'oſez préférer l'ennemi de ma race!
Son ſang va me payer ſa honte et ſon audace;
Il ne peut échapper à mon juſte courroux;
Et Pompée...

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononcez-vous?
Pompée eſt loin de moi... Qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Vos pleurs, votre mépris de ma grandeur ſuprême:
Lui ſeul à cet excès a pu vous égarer.
C'eſt le ſeul des mortels qu'on peut me préférer;
Et c'eſt le ſeul auſſi que mes coups vont pourſuivre.
J'aurais pu me forcer juſqu'à le laiſſer vivre;
Mais vous le condamnez quand vous ſuivez ſes pas.
Vous l'aimez: c'eſt à vous qu'il devra ſon trépas.

JULIE *à part.*

O Pompée!

OCTAVE.

Oubliez le nom d'un téméraire
Que je dois immoler aux mânes de mon père,

A l'intérêt de Rome, à mes tranſports jaloux;
Et demain ſoyez prête à partir avec nous.

(5) Il eſt juſte envers vous: ou vous veniez vous-même
Vous ſoumettre à la loi d'un maître qui vous aime,
Ou vous oſiez chercher au milieu des haſards
L'ennemi de mon règne et du nom des Céſars;
Je diſpoſe de vous dans ces deux conjonctures.
Je ne ſouffrirai pas que les races futures
Puiſſent me reprocher d'avoir laiſſé trahir
La majeſté d'un nom que je dois ſoutenir.
Je comblerai de bien votre infidèle père,
J'imiterai le mien (ſans prétendre à vous plaire)
Mais je perdrai le jour avant qu'aucun mortel
Dans ſa témérité ſoit aſſez criminel
Pour m'oſer un moment diſputer ma conquête.

(6) Vers de *Racine* dans ſes cantiques ſacrés.

SCENE II.

(7) L'ORDRE des ſcènes du quatrième acte n'était pas le même dans le premier manuſcrit que dans la pièce imprimée. Après une ſcène entre *Fulvie* et ſes confidens, l'auteur avait placé les ſcènes ſuivantes; enſuite *Fulvie* et *Pompée* reſtaient ſeuls.

JULIE.

Fulvie!
Soutenez mon courage et ma force affaiblie!
Pompée, abſent de moi dans ce jour malheureux,
Quand j'invoque Pompée eſt un augure affreux!
Que fait-il? où va-t-il? vous connaiſſez ma crainte:
Elle eſt juſte; et l'horreur qui dans vos yeux eſt peinte,
Ce front pâle et glacé redoublent mon effroi.

FULVIE.

Julie, attendez tout de Pompée et de moi.
Gardons que dans ces lieux on ne nous puiſſe entendre:
Par-tout on nous obſerve, et l'on peut nous ſurprendre.
Veillez-y, cher Aufide; allez: de mes ſuivans
Choiſiſſez les plus prompts et les plus vigilans;

Et qu'au moindre danger leur voix nous avertiffe.

AUFIDE.

Dans leur camp retirés Antoine et fon complice
Ont fait tout préparer pour un départ foudain,
Demain du capitole ils prendront le chemin;
Ils vous y conduiront.

FULVIE.

Leur marche triomphante
N'eft pas encor bien fûre et peut être fanglante.
(*Aufide fort.*)

JULIE.

Que dites-vous?

FULVIE.

J'efpère...

JULIE.

En quels dieux? en quels bras?

FULVIE.

J'efpère en la vengeance.

JULIE.

Elle ne fuffit pas.
Si je perds mon époux, que me fert la vengeance?
Il diffimule en vain fon augufte naiffance;
Sa préfence trahit un nom fi glorieux,
Sa grandeur mal cachée éclate dans fes yeux.
Le perfide Agrippa, Ventidius peut-être,
L'auront vu dans l'Afie, et vont le reconnaître.
Ah! périffe avec moi le déteftable jour
Où l'un des triumvirs épris d'un vain amour,
Des vrais Céfars en moi voyant l'unique refte,
Ofa me deftiner un rang que je détefte!
Tout eft funefte en lui: fa trifte paffion
Tient de la cruauté de fa profcription.
Sur les autels d'hymen portant fes barbaries,
Il y vient allumer le flambeau des furies.
Le fang des nations commence d'y couler;
Et c'eft Pompée enfin qu'il y doit immoler.
J'aurais moins craint de lui s'il m'avait méprifée.
Les dieux dans vos malheurs vous ont favorifée,

Quand votre indigne époux vous a ravi ſon cœur ;
La haine des tyrans eſt pour nous un bonheur.
Mais plaire pour ſervir, ramper ſous un barbare
Qui traîne ſa victime à l'autel qu'il prépare,
Et recevoir de lui pour préſent nuptial
Le ſang de mon amant verſé par ſon rival !
Tombe plutôt ſur moi cette foudre égarée
Qui, frappant dans la nuit cette infame contrée,
Et ſe perdant en vain dans ces rochers affreux,
Epargnait nos tyrans, et dut tomber ſur eux !

FULVIE.

Et moi je vous prédis que du moins ce perfide
N'accomplira jamais cet hymen homicide.

JULIE.

Je le ſais comme vous ; ma mort l'empêchera.

FULVIE.

Et la ſienne peut-être ici la préviendra.

JULIE.

De quel eſpoir trompeur êtes-vous animée ?
Avez-vous un parti, des amis, une armée ?
Nous ſommes deux roſeaux par l'orage pliés,
L'un ſur l'autre en tremblant vainement appuyés.
Le puiſſant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit, en l'écraſant, de ſa débile audace.
Tout tombe, tout gémit ; qui peut vous ſeconder ?

FULVIE.

Croyez du moins Pompée, et laiſſez-vous guider.

SCENE III.

JULIE, FULVIE, POMPÉE.

JULIE.

HÉROS né d'un héros, vous qu'une juſte crainte,
Me défend de nommer dans cette horrible enceinte,
Où portez-vous vos pas égarés, incertains ?
Quel trouble vous agite ? et quels ſont vos deſſeins ?
Regagnez ces rochers et ces retraites ſombres
Où la nuit va porter ſes favorables ombres.

Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal séjour:
Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.
Ne vous exposez point, demain vous serez libre.

POMPÉE.

C'est la première fois que le ciel a permis
Que mon front se cachât à des yeux ennemis.

JULIE.

Il le faut.

POMPÉE.

O Julie!

JULIE.

Hé bien?

POMPÉE.

Quoi! le barbare
Vous enlève à mes bras! ce monstre nous sépare!
Fulvie, écoutez-moi...

FULVIE.

Calmez-vous.

POMPÉE.

Ah! grands Dieux!
Eloignez-la de moi, sauvez-la de ces lieux.

JULIE.

Que crains-tu? n'as-tu pas ce fer et ton courage?
Ne saurais-tu finir notre indigne esclavage?
Eh! ne peux-tu mourir en m'arrachant le jour?
Frappe, etc. . . . .

POMPÉE.

Ah! qu'un autre sang...

JULIE.

Frappe, au nom de l'amour!
Frappe, au nom de l'hymen, au nom de la patrie!

POMPÉE.

Au nom de tous les trois, accordez-moi, Julie,
Ce que j'ai demandé, ce que j'attends de vous,
Pour le salut de Rome et celui d'un époux.
Achevez, évoquez les mânes de mon père:
J'ai dû ce sacrifice à cette ombre si chère;

Il faut une main pure ainſi que votre encens.

JULIE.

Que ſerviront mes vœux et mes cris impuiſſans !
De Pompée au tombeau que pouvons-nous attendre ?
Du fer des aſſaſſins il n'a pu ſe défendre ;
Le Phare eſt encor teint de ſon ſang précieux.

FULVIE.

Il n'était qu'homme alors ; il eſt auprès des dieux.
De Pharſale et du Phare ils ont puni le crime :
Songez que Céſar même eſt tombé ſa victime,
Et qu'aux pieds de mon père il a fini ſon ſort.

JULIE.

Puiſſe Octave à ſon tour ſubir la même mort!

POMPÉE.

Julie !... Il la mérite.

JULIE.

Ah ! s'il était poſſible !...
Mais ſi vous paraiſſez, la vôtre eſt infaillible.

FULVIE *à Julie.*

Si vous reſtez ici, c'eſt vous qui l'expoſez ;
Bientôt les yeux jaloux ſeront déſabuſés.
On le croit un ſoldat qui dans ces temps des crimes
A l'or des trois tyrans vient vendre des victimes.
Avec vous dans ces lieux s'il était découvert,
Je ne pourrais plus rien. Votre amour ſeul le perd.

POMPÉE.

Levez au ciel les mains : la mienne ſe prépare
A vous tirer au moins de celles du barbare.

JULIE.

Cruel ! pouvez-vous bien vous expoſer ſans moi ?

POMPÉE.

Allez, ne craignez rien, je ſais ce que je doi :
Faites ce que je veux.

JULIE.

A vous je m'abandonne :
Mais qu'allez-vous tenter ?

POMPÉE.

Ce que mon père ordonne.

JULIE.

Peut-être comme lui vous marchez au trépas!
Mais ſoyez ſûr au moins qu'on ne me verra pas,
Par d'inutiles pleurs arroſant votre cendre,
Jeter d'indignes cris qu'on dédaigne d'entendre.
Les Romains apprendront que nous étions tous deux
Dignes de vivre enſemble, ou de mourir pour eux.

FULVIE.

(8) Vengeons ſur des méchans le monde qu'on opprime.

POMPÉE.

Punir un criminel, ce n'eſt pas faire un crime;
C'eſt ſervir ſon pays; j'y ſuis déterminé...

(9) Peut-être il eſt encor des yeux trop vigilans
Qui pour ſa ſureté ſont ouverts en tout temps.
Mes eſclaves par-tout ont une libre entrée;
On ne craint rien de moi.

POMPÉE.

Sa perte eſt aſſurée;
Mon ſang ſera mêlé dans les flots de ſon ſang.
(*à Aufide.*)
Quel mot a-t-on donné?

AUFIDE.

Seigneur, de rang en rang
La parole a couru: c'eſt *Pompée* et *Pharſale*.

POMPÉE.

Elle coûtera cher, elle ſera fatale;
Et le nom de Pompée eſt un arrêt du ſort
Qui du fils de Céſar a prononcé la mort.
Mais je tremble pour vous, je tremble pour Julie;
Antoine vengera le frère d'Octavie.

(10) Cet acte cinquième commençait par la ſcène ſuivante, entre *Octave* et *Antoine*: on amenait enſuite ſucceſſivement *Fulvie* avec *Julie* et *Pompée*.

OCTAVE.

Ainſi donc cette nuit l'implacable Fulvie
Allait nous arracher l'empire avec la vie?

ANTOINE.

Du fer qu'elle portait légèrement bleſſé,
Je vois avec mépris ſon courroux inſenſé.
Dans ſon emportement ſa main mal aſſurée
N'a porté dans mon ſein qu'une atteinte égarée.
Son eſprit, étonné de ce nouveau forfait,
Laiſſait ſon bras ſans force et ſon crime imparfait.
Aiſément à mes yeux déſarmée et ſaiſie,
Dans la tente prochaine elle eſt avec Julie.

OCTAVE.

Il le faut avouer: de ſi grands attentats
Sont dignes de nos jours et ne m'étonnent pas.

ANTOINE.

Mais quel eſt le romain qui juſque dans nos tentes
A porté, ſans frémir, ſes fureurs impuiſſantes?

OCTAVE.

D'Icile à mes côtés on a percé le ſein,
. . . .
Je goûtais, je l'avoue, un ſommeil bien funeſte.
Il ſemble qu'en effet quelque pouvoir céleſte
Perſécute mes nuits et grave dans mon cœur
Des traits de déſeſpoir et des tableaux d'horreur.
Je vois des morts, du ſang, des tourmens qu'on apprête;
Je vois le fer vengeur ſuſpendu ſur ma tête.
On m'abreuve du ſang des Romains expirans:
Ces fantômes affreux fatiguaient tous mes ſens.
Mon ame ſuccombait d'épouvante frappée,
J'entendais une voix qui me criait: *Pompée!*
Je treſſaille à ce nom, je m'arrache au ſommeil;
Le ſang d'Icile mort me couvre à mon réveil.
Je m'arme, je m'écrie; on ſaiſit le perfide,
On n'apperçoit en lui qu'un Africain timide,
Un malheureux ſans force, interdit, déſarmé,
De qui la voix tremblante et l'œil inanimé
Nous découvrait aſſez qu'un ſi lâche coupable
D'un meurtre auſſi hardi n'a point été capable.
Lui-même il en ignore et la cauſe et l'auteur,
Et pour oſer tromper il a trop de terreur.
L'indomptable Fulvie a-t-elle en ſa colère
Employé pour me perdre une main mercenaire,

Tandis que de la ſienne elle oſait vous frapper?

ANTOINE.

L'aſſaſſin tel qu'il ſoit ne nous peut échapper.

OCTAVE.

Eſt-ce quelque proſcrit qui, juſqu'en ces contrées,
Oſe armer contre nous ſes mains déſeſpérées;
Et dans l'égarement ſe vengeant au haſard
Venait porter la mort aux lieux dont elle part?

ANTOINE.

L'eſclave nous a peint ce mortel téméraire;
Il ignorait, dit-il, ſon deſſein ſanguinaire.

OCTAVE.

Mais il eſt à Fulvie.

ANTOINE.

Une femme en fureur
Sans doute a contre nous trouvé plus d'un vengeur;
Elle a pu le choiſir dans une foule obſcure.
Caſca fit à Céſar la première bleſſure.
Les plus vils des humains, ainſi que les plus grands,
S'armeront contre nous puiſqu'on nous croit tyrans.
Ne nous attendons point à des deſtins tranquilles,
Mais aux meurtres ſecrets, mais aux guerres civiles,
Aux complots renaiſſans, aux conſpirations;
C'eſt le fruit éternel de nos proſcriptions;
Il eſt ſemé par nous, en voilà les prémices.
Les dieux à nos deſſeins ne ſont pas moins propices;
Notre empire abſolu n'eſt pas moins cimenté:
On ne peut le chérir, mais il eſt redouté.
La terreur eſt la baſe où le pouvoir ſe fonde;
Et ce n'eſt qu'à ce prix qu'on gouverne le monde.

OCTAVE.

Que n'ai-je pu régner par des moyens plus doux!
Mais ce meurtre hardi rallume mon courroux.
Quoi! dans le même jour où Julie expirante
Par le ſort eſt jetée en cette île ſanglante,
Un meurtrier pénètre au milieu de la nuit,
A travers de ma garde, en ma tente, à mon lit!
Deux femmes, contre nous par la fureur unies,
A cet étrange excès ſe feront enhardies!

Julie aime Pompée, et par ce coup ſanglant
Elle a voulu venger le ſang de ſon amant.
Dans l'école du meurtre elle s'eſt introduite;
Elle en a profité; je vois qu'elle m'imite.

ANTOINE.

Nous allons démêler le fil de ces complots.

OCTAVE.

Je ſuis aſſez inſtruit, et trop pour mon repos!
Je me vois déteſté: que ſavoir davantage?
On ne m'apprendra point un plus ſenſible outrage.

JULIE.

(11) Je ne m'en défends plus: oui, je ſuivais ſa trace,
Oui, j'attachais mon ſort à ſa noble diſgrace.
J'ai préféré Pompée, abandonné des dieux,
A Céſar fortuné, puiſſant, victorieux.
Que me reprochez-vous? cent peuples en alarmes
Ou rampent ſous vos fers, ou tombent ſous vos armes;
Le monde épouvanté reconnaît votre loi:
Au fils du grand Pompée il ne reſte que moi.
Oui, mon cœur eſt à lui; laiſſez-lui ſon partage;
Reſpectez ſes malheurs, reſpectez ſon courage.
J'ai voulu rapprocher, après tant de revers,
Deux noms aimés du ciel et chers à l'univers.
Dignes de notre race en héros ſi féconde
Nous nous aimions tous deux pour le bonheur du monde.
Voilà mon crime, Octave, oſez-vous m'en punir?
Dans vos indignes fers m'oſez-vous retenir?
Quand Céſar a pleuré ſur la cendre du père,
Portez-vous ſur le fils une main ſanguinaire?
Il l'honora dans Rome, et ſurtout aux combats.

. . . .
. . . .

Fin des Variantes.

LES

SCYTHES,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 16 mars 1767.

EPITRE

EPITRE

DEDICATOIRE.

IL y avait autrefois en Perfe un bon vieillard *qui cultivait fon jardin*, car il faut finir par-là ; et ce jardin était accompagné de vignes et de champs ; *et paulum filvæ fuper his erat ;* et ce jardin n'était pas auprès de Perfépolis, mais dans une vallée immenfe entourée des montagnes du Caucafe, couvertes de neiges éternelles ; et ce vieillard n'écrivait ni fur la population ni fur l'agriculture, comme on fefait par paffe-temps à Babylone, ville qui tire fon nom de *Babil ;* mais il avait défriché des terres incultes, et triplé le nombre des habitans autour de fa cabane.

Ce bon homme vivait fous *Artaxercès*, plufieurs années après l'aventure d'*Obéide* et d'*Indatire ;* et il fit une tragédie en vers perfans, qu'il fit repréfenter par fa famille et par quelques bergers du mont Caucafe ; car il s'amufait à faire des vers perfans affez paffablement, ce qui lui avait attiré de violens ennemis dans Babylone, c'eft-à-dire, une demi-douzaine de gredins qui aboyaient fans ceffe après lui, et qui lui imputaient les plus grandes platitudes, et les plus impertinens livres qui euffent jamais déshonoré la Perfe ; et il les laiffait aboyer et griffonner, et calomnier ; et c'était pour être loin de cette racaille qu'il s'était retiré avec fa famille auprès du Caucafe, *où il cultivait fon jardin.*

Mais, comme dit le poëte *Horace*, *principibus placuiffe viris, non ultima laus eft.* Il y avait à la

cour d'*Artaxercès* un principal ſatrape, et ſon nom était *Elochivis*, comme qui dirait habile, généreux et plein d'eſprit, tant la langue perſane a d'énergie. Non-ſeulement le grand ſatrape *Elochivis* verſa ſur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés et franchiſes dont il avait joui du temps de *Cyrus*; et de plus il favoriſa une famille adoptive du vieillard. La nation ſurtout lui avait une très-grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle et la même ardeur que *Nalriſp*, miniſtre de paix, à donner à la Perſe cette paix tant déſirée; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce ſatrape avait l'ame auſſi grande que *Giafar* le Barmécide, et *Aboulcaſem*; car il eſt dit dans les annales de Babylone, recueillies par *Mir Kond*, que lorſque l'argent manquait dans le tréſor du roi, appelé l'*oreiller*, *Elochivis* en donnait ſouvent du ſien; et qu'en une année, il diſtribua ainſi dix mille dariques, que *Dom Calmet* évalue à une piſtole la pièce. Il payait quelquefois trois cents dariques, ce qui ne valait pas trois aſpres, et Babylone craignait qu'il ne ſe ruinât en bienfaits.

Le grand ſatrape *Nalriſp* joignait auſſi au goût le plus ſûr, et à l'eſprit le plus naturel, l'équité et la bienfeſance. Il feſait les délices de ſes amis, et ſon commerce était enchanteur; de ſorte que les Babyloniens, tous malins qu'ils étaient, reſpectaient et aimaient ces deux ſatrapes, ce qui était aſſez rare en Perſe.

Il ne fallait pas les louer en face; *recalcitrabant*

undique tuti : c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaise coutume, qui exposait l'encenseur et l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres babyloniens daignassent lire sa tragédie persane, intitulée les *Scythes.* Ils en furent assez contens. Ils dirent qu'avec le temps ce campagnard pourrait se former ; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel et de l'extraordinaire, et même de l'intérêt ; et que pour peu qu'on corrigeât seulement trois cents vers à chaque acte, la pièce pourrait être à l'abri de la censure des mal-intentionnés ; mais les mal-intentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence regaillardit le bon homme, qui leur était bien respectueusement dévoué, et qui avait le cœur bon, quoiqu'il se permît de rire quelquefois aux dépens des méchans et des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons en grand style, qui endormit toute la cour et toutes les académies de Babylone, et que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perse.

PREFACE

DE L'EDITION DE PARIS.

On ſait que chez des nations polies et ingénieuſes, dans des grandes villes comme Paris et Londres, il faut abſolument des ſpectacles dramatiques: on a peu beſoin d'élégies, d'odes, d'églogues; mais les ſpectacles étant devenus néceſſaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte ſon excuſe avec elle, parce qu'on en peut donner quelques repréſentations au public qui ſe délaſſe, par des nouveautés paſſagères, des chefs-d'œuvres immortels dont il eſt raſſaſié.

La pièce qu'on préſente ici aux amateurs peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore expoſées ſur le théâtre tragique. *Brumoy* s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des ſujets hiſtoriques. Il cherchait les raiſons pour leſquelles les ſujets d'invention n'avaient point réuſſi; mais la véritable raiſon eſt que les pièces de *Scudéri* et de *Bois-Robert*, qui ſont dans ce goût, manquent en effet d'invention, et ne ſont que des fables inſipides, ſans mœurs et ſans caractères. *Brumoy* ne pouvait deviner le génie.

Ce n'eſt pas aſſez, nous l'avouons, d'inventer un ſujet dans lequel ſous des noms nouveaux

on traite des paſſions uſées et des événemens communs. *Omnia jam vulgata.* Il eſt vrai que les ſpectateurs s'intéreſſent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande paſſion malheureuſe; mais s'il n'eſt rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de *Campiſtron* eſt triſte; le lecteur dit: Je connaiſſais tout cela, et je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, et que bientôt il ſera impoſſible de trouver, un amateur du théâtre a été forcé de mettre ſur la ſcène l'ancienne chevalerie, le contraſte des Mahométans et des Chrétiens, celui des Américains et des Eſpagnols, celui des Chinois et des Tartares. Il a été forcé de joindre à des paſſions ſi ſouvent traitées, des mœurs que nous ne connaiſſions pas ſur la ſcène.

On haſarde aujourd'hui le tableau contraſté des anciens Scythes et des anciens Perſans, qui, peut-être, eſt la peinture de quelques nations modernes. C'eſt une entrepriſe un peu téméraire d'introduire des paſteurs, des laboureurs avec des princes, et de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours. Mais enfin cette invention

théâtrale (heureuſe ou non) eſt puiſée entièrement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature ſi ſimple; on peut faire parler des pâtres guerriers et libres avec une fierté qui s'élève au-deſſus de la baſſeſſe que nous attribuons très-injuſtement à leur état, pourvu que cette fierté ne ſoit jamais bourſouflée; car qui doit l'être? Le bourſouflé, l'ampoulé ne convient pas même à *Céſar*. Toute grandeur doit être ſimple.

C'eſt ici en quelque ſorte l'état de nature mis en oppoſition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il eſt dans les grandes villes. On peut enfin étaler dans des cabanes des ſentimens auſſi touchans que dans des palais.

On avait ſouvent traité en burleſque cette oppoſition ſi frappante des citoyens des grandes villes avec les habitans des campagnes; tant le burleſque eſt aiſé, tant les choſes ſe préſentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réuſſiſſent dans le groteſque, et peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'eſprit, et qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le ſujet d'Alzire, qui n'avait pas encore été repréſentée, dit à celui qui lui expoſait ce plan: *J'entends, c'eſt Arlequin ſauvage.*

Il eſt certain qu'Alzire n'aurait pas réuſſi, ſi

l'effet théâtral n'avait convaincu les ſpectateurs que ces ſujets peuvent être auſſi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus et les plus impoſans.

La tragédie des Scythes eſt un plan beaucoup plus haſardé. Qui voit-on paraître d'abord ſur la ſcène? deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on? d'une fille qui prend ſoin de la vieilleſſe de ſon père, et qui fait le ſervice le plus pénible. Qui épouſe-t-elle? un pâtre, qui n'eſt jamais ſorti des champs paternels. Les deux vieillards s'aſſeyent ſur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette ſimplicité!

Ceux qui ſe connaiſſent en déclamation et en expreſſion de la nature ſentiront ſurtout quel effet pourraient faire deux vieillards dont l'un tremble pour ſon fils, et l'autre pour ſon gendre, dans le temps que le jeune paſteur eſt aux priſes avec la mort; un père affaibli par l'âge et par la crainte, qui chancelle, qui tombe ſur un ſiége de mouſſe, qui ſe relève avec peine, qui crie d'une voix entre-coupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au ſecours de ſon fils; un ami éperdu qui partage ſes douleurs et ſa faibleſſe, qui l'aide d'une main tremblante à ſe relever: ce même père qui, dans ces momens de ſaiſiſſement et,

d'angoiſſe, apprend que ſon fils eſt tué, et qui, le moment d'après, apprend que ſon fils eſt vengé: ce ſont-là, ſi je ne me trompe, de ces peintures vivantes et animées qu'on ne connaiſſait pas autrefois, et dont M. *le Kain* a donné des leçons terribles qu'on doit imiter déſormais.

C'eſt-là le véritable art de l'acteur. On ne ſavait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de muſique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait oſé avant Mademoiſelle *Clairon* jouer dans Oreſte la ſcène de l'urne comme elle l'a jouée? qui aurait imaginé de peindre ainſi la nature, de tomber évanouie tenant l'urne d'une main, en laiſſant l'autre deſcendre immobile et ſans vie? qui aurait oſé, comme M. *le Kain*, ſortir les bras enſanglantés du tombeau de *Ninus*, tandis que l'admirable actrice, qui repréſentait *Sémiramis*, ſe traînait mourante ſur les marches du tombeau même? Voilà ce que les petits-maîtres et les petites-maîtreſſes appelèrent d'abord *des poſtures*, et ce que les connaiſſeurs, étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appelé *des tableaux de Michel-Ange*. C'eſt-là en effet la véritable action théâtrale. Le reſte était une converſation quelquefois paſſionnée.

C'eſt dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu

l'Angleterre, M. *Garrik*, qui a effrayé et attendri parmi nous ceux même qui ne ſavaient pas ſa langue.

Cette magie a été fortement recommandée, il y a quelques années, par un philoſophe qui, à l'exemple d'*Ariſtote*, a ſu joindre aux ſciences abſtraites l'éloquence, la reconnaiſſance du cœur humain, et l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de Sémiramis, qui a toujours voulu qu'on animát la ſcène par un plus grand appareil, par plus de pittoreſque, par des mouvemens plus paſſionnés qu'elle ne ſemblait en comporter auparavant. Ce philoſophe ſenſible a même propoſé des choſes que l'auteur de Sémiramis, d'Oreſte et de Tancrède, n'oſerait jamais haſarder. C'eſt bien aſſez qu'il ait fait entendre les cris et les paroles de *Clytemneſtre* qu'on égorge derrière la ſcène; paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix auſſi terrible que douloureuſe, ſans quoi tout eſt manqué. Ces paroles feſaient dans Athènes un effet prodigieux; tout le monde frémiſſait, quand il entendait, *o teknon! teknon! Oikteiré ten tekouſan.* Ce n'eſt que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

Mais il eſt des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas

pouſſer le terrible juſqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter et la dégoûter.

Gardons-nous ſurtout de chercher dans un grand appareil, et dans un vain jeu de théâtre, un ſupplément à l'intérêt et à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, ſans doute, ſavoir faire parler ſes acteurs que de ſe borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de ſentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des ſolécifmes ou avec des vers froids et durs, pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'eſt rien de beau en aucun genre que ce qui ſoutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoreſque font un grand effet ſans doute: mais ne mettons jamais le bizarre et le giganteſque à la place de la nature, et le forcé à la place du ſimple; que le décorateur ne l'emporte point ſur l'auteur, car alors au lieu de tragédies, on aurait la *rareté*, la *curioſité*.

La pièce qu'on ſoumet ici aux lumières des connaiſſeurs eſt ſimple, mais très-difficile à bien jouer; on ne la donne point au théâtre, parce qu'on ne la croit point aſſez bonne. D'ailleurs preſque tous les rôles étant principaux, il faudrait

un concert et un jeu de théâtre parfait pour faire ſupporter la pièce à la repréſentation. Il y a pluſieurs tragédies dans ce cas, telles que Brutus, Rome ſauvée, la mort de Céſar, qu'il eſt impoſſible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laiſſe tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs et chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs eſt très-rare dans la tragédie. Ceux qui ſont chargés des ſeconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un grand tableau, ils redoutent le parterre, trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'eſt pas d'uſage. Très-peu ſavent diſtinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la miſérable habitude de débiter des vers comme de la proſe, de méconnaître le rhythme et l'harmonie, a preſque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur, n'oſant donc pas donner les Scythes au théâtre, ne préſente cet ouvrage que comme une très-faible eſquiſſe que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être repréſentés ſur la ſcène tragique, en obſervant toujours toutefois les bienſéances, ſans leſquelles il n'y a point de vraies

beautés chez les nations policées, et ſurtout aux yeux des cours éclairées.

Enfin, l'auteur des Scythes s'eſt occupé pendant quarante ans du ſoin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réuſſi, il aura du moins dans ſa vieilleſſe la conſolation de voir ſon objet rempli par des jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

PREFACE

Des Editeurs qui nous ont précédés immédiatement.

L'EDITION que nous donnons de la tragédie des Scythes eſt la plus ample et la plus correcte qu'on ait faite juſqu'à préſent. Nous pouvons aſſurer qu'elle eſt entièrement conforme au manuſcrit d'après lequel la pièce a été jouée ſur le théâtre de Ferney, et ſur celui de M. le marquis de *Langallerie.* Car nous ſavons qu'elle n'avait été compoſée que comme un amuſement de ſociété, pour exercer les talens de quelques perſonnes de mérite, qui ont du goût pour le théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être auſſi fidelle que la nôtre, puiſqu'elle ne fut entrepriſe que ſur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théâtre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le temps de ſe procurer. *Pierre Pellet* imprima depuis la pièce à Genève, mais il y manque quelques morceaux qui, juſqu'à préſent, n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs, il a omis l'épître dédicatoire, qui eſt dans un goût auſſi nouveau que la pièce; et la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira ſans

peine qu'elle n'approche pas de la nôtre, les éditeurs hollandais n'étant pas à portée de consulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux sont dans le même cas; enfin de huit éditions qui ont paru, la nôtre est la plus complète.

Il faut de plus considérer que dans presque toutes les pièces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord sur la scène, soit par des convenances qui n'ont qu'un temps, soit par crainte de fournir un prétexte à des allusions malignes. Nous trouvons, par exemple, dans notre exemplaire ces vers de *Sozame* à la troisième scène du premier acte :

Ah! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré long-temps, et font mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris :

Ah! crois-moi, tous ces lauriers affreux,
Les exploits des tyrans, des peuples les misères,
Ces Etats dévastés par des mains mercenaires,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.

Ce n'est pas à nous à décider lesquels sont les meilleurs ; nous présentons seulement ces deux leçons différentes aux amateurs qui sont en état

d'en juger; mais ſurement il n'y a perſonne qui puiſſe avec raiſon faire la moindre application des conquêtes des Perſes, et du deſpotiſme de leurs rois, avec les monarchies et les mœurs de l'Europe telle qu'elle eſt aujourd'hui.

L'auteur des Scythes nous apprend qu'on retrancha à Paris dans l'Orphelin de la Chine des vers de *Gengis-Kan*, que l'on récite aujourd'hui ſur tous les théâtres.

On ſait que ce fut bien pis à Mahomet, et ce qu'il fallut de peines, de temps et de ſoins pour rétablir ſur la ſcène françaiſe cette tragédie unique en ſon genre, dédiée à un des plus vertueux papes que l'Egliſe ait eu jamais.

Ce qui occaſionne quelquefois des variantes que les éditeurs ont peine à démêler, c'eſt la mauvaiſe humeur des critiques de profeſſion qui s'attachent à des mots, ſurtout dans des pièces ſimples, leſquelles exigent un ſtyle naturel, et banniſſent cette pompe majeſtueuſe dont les eſprits ſont ſubjugués aux premières repréſentations dans des ſujets plus importans.

C'eſt ainſi que la Bérénice de l'illuſtre *Racine* eſſuya tant de reproches ſur mille expreſſions familières que ſon ſujet ſemblait permettre:

Belle Reine, et pourquoi vous offenſeriez-vous?
Arzace, entrerons-nous?... Et pourquoi donc partir?

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?
Il suffit. Et que fait la reine Berénice?
On sait qu'elle est charmante, et de si belles mains...
Cet amour est ardent, il le faut confesser.
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y pense.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Adieu, ne quittez point ma princesse, ma reine.
Hé quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti! (*)

Remettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même;
Car enfin, ma Princesse, il faut nous séparer.
Dites, parlez.... Hélas que vous me déchirez!
Pourquoi suis-je empereur? pourquoi suis-je amoureux?
Allons, Rome en dira ce qu'elle voudra dire.
Quoi! Seigneur... Je ne sais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût furent les armes que les ennemis de *Racine* tournèrent contre lui. On les parodia à la farce italienne. Des gens qui n'avaient pu faire quatre vers supportables dans leur vie ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos poëtes ne savait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences, ou plutôt ces naïvetés qu'on appelait négligences, étaient liées à des beautés réelles, à des sentimens vrais et délicats, que ce grand

(*) C'est *Bérénice* qui dit ce vers à *Antiochus*: *Visé*, qui était dans le parterre, cria: *Qu'il parte.*

homme

homme ſavait ſeul exprimer. Auſſi, quand il s'eſt trouvé des actrices capables de jouer Bérénice, elle a toujours été repréſentée avec de grands applaudiſſemens; elle a fait verſer des larmes; mais la nature accorde preſque auſſi rarement les talens néceſſaires pour bien déclamer, qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être repréſentées. Les eſprits juſtes et déſintéreſſés les jugent dans le cabinet, mais les acteurs ſeuls les font réuſſir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'on fit de Bérénice; il s'enveloppa dans la gloire d'avoir fait une pièce touchante d'un ſujet dont aucun de ſes rivaux, quel qu'il pût être, n'aurait pu tirer deux ou trois ſcènes; que dis-je? une ſeule qui eût pu contenter la délicateſſe de la cour de *Louis XIV*.

Ce qui fait bien connaître le cœur humain, c'eſt que perſonne n'écrivit contre la Bérénice de *Corneille* qu'on jouait en même temps, et que cent critiques ſe déchaînaient contre la Bérénice de *Racine*. Quelle en était la raiſon? c'eſt qu'on ſentait dans le fond de ſon cœur la ſupériorité de ce ſtyle naturel, auquel perſonne ne pouvait atteindre; on ſentait que rien n'eſt plus aiſé que de coudre enſemble des ſcènes ampoulées, et rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine, tant critiqué, tant pourſuivi par la médiocrité et par l'envie, a gagné à la longue tous les ſuffrages. Le temps ſeul a vengé ſa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappans de ce que peuvent la malignité et le préjugé. Adélaïde du Gueſclin fut rebutée dès le premier acte juſqu'au dernier. On s'eſt aviſé, après plus de trente années, de la remettre au théâtre, ſans y changer un ſeul mot, et elle y a eu le ſuccès le plus conſtant.

Dans toutes les actions publiques, la réuſſite dépend beaucoup plus des acceſſoires que de la choſe même. Ce qui entraîne tous les ſuffrages dans un temps, aliène tous les eſprits dans un autre. Il n'eſt qu'un ſeul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais, c'eſt celui de la ſatire groſſière qu'on mépriſe, même en s'en amuſant quelques momens; c'eſt cette critique acharnée et mercenaire d'ignorans, qui inſultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, qui dénigrent les tableaux du ſallon, ſans avoir ſu deſſiner, qui s'élèvent contre la muſique de *Rameau* ſans ſavoir ſolfier: miſérables bourdons qui vont de ruche en ruche ſe faire chaſſer par les abeilles laborieuſes.

P 2

PERSONNAGES.

HERMODAN, père d'*Indatire*, habitant d'un canton ſcythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, Prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien Général Perſan, retiré en Scythie.

OBÉIDE, fille de *Sozame.*

SULMA, compagne d'*Obéide.*

HIRCAN, Officier d'*Athamare.*

Scythes et Perſans.

LES
SCYTHES,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre repréſente un bocage et un berceau, avec un banc de gazon: on voit, dans le lointain, des campagnes et des cabanes.*)

HERMODAN, INDATIRE et deux Scythes *couverts de peaux de tigres, ou de lions.*

HERMODAN.

Indatire, mon fils, quelle eſt donc cette audace?
Qui ſont ces étrangers? Quelle inſolente race
A franchi les ſommets des rochers d'Immaüs?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquiles?

INDATIRE.

Mes braves compagnons, ſortis de leurs aſiles,
Avec rapidité ſe ſont rejoints à moi,
Ainſi qu'on les voit tous s'attrouper ſans effroi
Contre les fiers aſſauts des tigres d'Hircanie.
Notre troupe aſſemblée eſt faible, mais unie,

Inſtruite à défier le péril et la mort,
Elle marche aux Perſans, elle avance; et d'abord,
Sur un courſier ſuperbe à nos yeux ſe préſente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante.
L'or et les diamans brillent ſur ſes habits;
Son turban diſparaît ſous les feux des rubis;
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître:
Nous le ſaluons tous, en lui feſant connaître
Que ce titre de maître, aux Perſans ſi ſacré,
Dans l'antique Scythie eſt un titre ignoré;
Nous ſommes tous égaux ſur ces rives ſi chères,
Sans rois et ſans ſujets, tous libres et tous frères.
Que veux-tu dans ces lieux? viens-tu pour nous traiter
En hommes, en amis, ou pour nous inſulter?
Alors il me répond, d'une voix douce et fière,
Que des Etats perſans viſitant la frontière,
Il veut voir à loiſir ce peuple ſi vanté
Pour ſes antiques mœurs et pour ſa liberté.
Nous avons, avec joie, entendu ce langage.
Mais j'obſervais pourtant je ne ſais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un deſſein profond,
Et les ſombres chagrins répandus ſur ſon front.
Nous offrons cependant à ſa troupe brillante
Des hôtes de nos bois la dépouille ſanglante,
Nos utiles toiſons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a ſemé ſous nos pas;
Mais ſurtout des carquois, des flèches, des armures;
Ornemens des guerriers, et nos ſeules parures.
Ils préſentent alors à nos regards ſurpris
Des chefs-d'œuvre d'orgueil ſans meſure et ſans prix;
Inſtrumens de molleſſe, où ſous l'or et la ſoie
Des inutiles arts tout l'effort ſe déploie.

Nous avons rejeté ces préſens corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,
Superbes ennemis de la ſimple nature:
L'appareil des grandeurs au pauvre eſt une injure;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous ſommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de pourſuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,
Les habitans des airs, de la terre et des eaux.
Contens de notre accueil, ils nous traitent d'égaux;
Enfin, nous nous jurons une amitié ſincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous eſt un jour proſpère.
Ils pourront voir nos jeux et nos ſolemnités,
Les charmes d'Obéïde et mes félicités.

HERMODAN.

Ainſi donc, mon cher fils, juſqu'en notre contrée,
La Perſe eſt triomphante; Obéïde adorée,
Par un charme invincible, a ſubjugué tes ſens!
Cet objet, tu le ſais, naquit chez les Perſans.

INDATIRE.

On le dit; mais qu'importe où le ciel la fit naître?

HERMODAN.

Son père juſqu'ici ne s'eſt point fait connaître;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix que nous donnent les dieux;
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Tranſplanta ſa famille en ce déſert ſauvage.
Mais dans ſes entretiens j'ai ſouvent démêlé
Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il eſt perſécuté: la vertu malheureuſe
Devient plus reſpectable, et m'eſt plus préçieuſe.

Je vois avec plaiſir que du ſein des honneurs,
Il s'eſt ſoumis ſans peine à nos lois, à nos mœurs,
Quoiqu'il ſoit dans un âge où l'ame la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille eſt encore au-deſſus.
De ſon ſexe et du nôtre elle unit les vertus;
Courageuſe et modeſte, elle eſt belle et l'ignore;
Sans doute elle eſt d'un rang que chez elle on honore.
Son ame eſt noble au moins; car elle eſt ſans orgueil,
Simple dans ſes diſcours, affable en ſon accueil.
Sans aviliſſement à tout elle s'abaiſſe;
D'un père infortuné ſoulage la vieilleſſe,
Le conſole, le ſert, et craint d'appercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà ſon devoir.
On la voit ſupporter la fatigue obſtinée,
Pour laquelle on ſent trop qu'elle n'était point née.
Elle brille ſurtout dans nos champêtres jeux,
Nobles amuſemens d'un peuple belliqueux.
Elle eſt de nos beautés l'amour et le modèle;
Le ciel la récompenſe en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais d'où vient que ſon père admis dans ce ſéjour,
Plus formé qu'elle encore aux uſages des Scythes,
Adorateur des lois que nos mœurs ont preſcrites,
Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de ſon deſtin n'a rien manifeſté?
Sur ſon rang, ſur les ſiens pourquoi ſe taire encore?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au ſang d'un étranger qui craint d'être connu?

INDATIRE.

Quel qu'il ſoit, il eſt libre, il eſt juſte, intrépide;
Il m'aime, il eſt enfin le père d'Obéide.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCENE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE *allant à Sozame.*

O Vieillard généreux!
O cher concitoyen de nos pâtres heureux!
Les Perſans en ce jour, venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du ſaint nœud qui nous lie!
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus ſe crut égal aux dieux.
J'en atteſte les miens et le jour qui m'éclaire;
Mon cœur ſe donne à toi comme il eſt à mon père;
Je te ſers comme lui. Quoi, tu verſes des pleurs!

SOZAME.

J'en verſe de tendreſſe; et ſi dans mes malheurs
Cette heureuſe alliance, où mon bonheur ſe fonde,
Guérit d'un cœur flétri la bleſſure profonde,
La cicatrice en reſte; et les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a ſoufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins, ta vertu m'eſt connue;
Qui peut donc t'affliger? ma candeur ingénue

Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir,
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils! ô mon cher Indatire!
Ma fille eſt, je le ſais, ſoumiſe à mon empire;
Elle eſt l'unique bien que les dieux m'ont laiſſé.
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déjà preſſé;
Je ne la gêne point ſous la loi paternelle;
Son choix ou ſon refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui, pour former ce lien,
Traite ſon digne ſang comme je fais le mien;
Et que la liberté de ta ſage contrée
Préſide à l'union que j'ai tant déſirée.
Avec ce digne ami laiſſe-moi m'expliquer:
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher et noble eſpoir de ma triſte famille,
Mon fils, obtiens ſes vœux, je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embraſſe tes genoux, et je revole aux ſiens.

SCENE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

AMI, repoſons-nous ſur ce ſiége ſauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mouſſe et le feuillage;
La nature nous l'offre; et je hais dès long-temps
Ceux que l'art a tiſſus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perse?

SOZAME.

Il eſt vrai.

HERMODAN.

Ton ſilence
M'a privé trop long-temps de cette confidence.
Je ne hais point les grands; j'en ai vu quelquefois
Qu'un déſir curieux attira dans nos bois:
J'aimai de ces Perſans les mœurs nobles et fières.
Je ſais que les humains ſont nés égaux et frères;
Mais je n'ignore pas que l'on doit reſpecter
Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut préſenter;
Et la ſimplicité de notre république
N'eſt point une leçon pour l'Etat monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché?
Crois-moi, tu t'abuſais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chute, ma miſère,
La ſource de mes maux, pardonne au cœur d'un père.
J'ai tout perdu; ma fille eſt ici ſans appui;
Et j'ai craint que le crime, et la honte d'autrui
Ne réjaillît ſur elle et ne flétrît ſa gloire.
Apprends d'elle et de moi la malheureuſe hiſtoire.

HERMODAN. (*ils s'aſſeyent tous deux.*)

Sèche tes pleurs, et parle.

SOZAME.

Apprends que ſous Cyrus
Je portais la terreur aux peuples éperdus.

Ivre de cette gloire, à qui l'on facrifie,
Ce fut moi dont la main fubjugua l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il eft bien malheureux;
Il fut libre.

SOZAME.

Ah! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être efclave d'un roi pour faire un peuple efclave,
De ramper par fierté pour fe faire obéir,
M'ont égaré long-temps, et font mon repentir....
Enfin Cyrus fur moi répandant fes largeffes,
M'orna de dignités, me combla de richeffes;
A fes confeils fecrets je fus affocié.
Mon protecteur mourut, et je fus oublié.
J'abandonnai Cambyfe, illuftre téméraire,
Indigne fucceffeur de fon augufte père.
Ecbatane, du Mède autrefois le féjour,
Cacha mes cheveux blancs à fa nouvelle cour.
Mais fon frère Smerdis gouvernant la Médie,
Smerdis de la vertu perfécuteur impie,
De mes jours honorés empoifonna la fin.
Un enfant de fa fœur, un jeune homme fans frein,
Généreux, il eft vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans fes paffions caractère indomptable,
Méprifant fon époufe en poffédant fon cœur,
Pour la jeune Obéide épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître defpotique,
Ce foutien de mon âge, et mon efpoir unique.
Athamare eft fon nom; fa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

HERMODAN.

As-tu par ſon trépas repouſſé cet outrage?

SOZAME.

J'oſai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les tranſports violens
D'un eſprit indomptable en ſes emportemens.
De ſa mère en ce temps les dieux l'avaient privée;
Par moi ſeul à ce prince elle fut enlevée.
Les dignes courtiſans de l'infame Smerdis,
Monſtres par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraiſſant ſincères;
Ils feignaient de me plaindre en oſant m'accuſer,
Et me cachaient la main qui ſavait m'écraſer.
C'eſt un crime en Médie, ainſi qu'à Babylone,
D'oſer parler en homme à l'héritier du trône....

HERMODAN.

O de la ſervitude effets aviliſſans!
Quoi! la plainte eſt un crime à la cour des Perſans!

SOZAME.

Le premier de l'Etat, quand il a pu déplaire,
S'il eſt perſécuté, doit ſouffrir et ſe taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu cette baſſe grandeur?

SOZAME. (*les deux vieillards ſe lèvent.*)

Ce ſouvenir honteux ſoulève encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune et la vie,
Tout fut tenté par eux, et tout leur réuſſit.
Smerdis proſcrit ma tête; on partage, on ravit
Mes emplois et mes biens, le prix de mon ſervice.
Ma fille en fait ſans peine un noble ſacrifice,

Ne voit plus que ſon père; et ſubiſſant ſon ſort
Accompagne ma fuite et s'expoſe à la mort.
Nous partons, nous marchons de montagne en abyme;
Du Taurus eſcarpé nous franchiſſons la cime.
Bientôt dans vos forêts, grâce au ciel, parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Eſt d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la ſuite des rois,
Loin des ſeuls citoyens gouvernés par les lois.
Mais je ſens que ma fille aux déſerts enterrée,
Du faſte des grandeurs autrefois entourée,
Dans le ſecret du cœur pourrait entretenir
De ſes honneurs paſſés l'importun ſouvenir.
J'ai peur que la raiſon, l'amitié filiale,
Combattent faiblement l'illuſion fatale
Dont le charme trompeur a faſciné toujours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours.
Voilà ce qui tantôt, rappelant mes alarmes,
A rouvert un moment la ſource de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici? qu'a-t-elle à regretter?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a ſu quitter:
Elle eſt libre avec nous, applaudie, honorée;
D'aucuns ſoins dangereux ſa paix n'eſt altérée.
La franchiſe qui règne en notre heureux ſéjour,
Fait mépriſer les fers et l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content, ſi ma chère Obéide
Haïſſait comme moi cette cour ſi perfide.
Pourra-t-elle en effet penſer dans ſes beaux ans,
Ainſi qu'un vieux ſoldat détrompé par le temps?

Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipſées,
Et mes ſoupçons préſens, et mes douleurs paſſées;
Cache-les à ton fils; et que de ſes amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets; mais apprends qu'on devine
Dans ces ruſtiques lieux ton illuſtre origine.
Tu n'en es pas moins cher à nos ſimples eſprits.
Je tairai tout le reſte, et ſurtout à mon fils:
Il s'en alarmerait.

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

Obéide ſe donne,
Obéide eſt à moi, ſi ta bonté l'ordonne,
Si mon père y ſouſcrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.
Notre bonheur, mon fils, eſt de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie,
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCENE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE, un Scythe.

LE SCYTHE.

Respectables vieillards, ſachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef eſt empreſſé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux eſt caché
Ce vieillard malheureux qu'il a long-temps cherché.

HERMODAN *à Sozame.*

O Ciel! juſqu'en mes bras il viendrait te pourſuivre!

INDATIRE.

Lui pourſuivre Sozame! il ceſſerait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Perſan ne vient point défier
Un peuple de paſteurs innocent et guerrier;
Il paraît accablé d'une douleur profonde:
Peut-être eſt-ce un banni qui ſe dérobe au monde,
Un illuſtre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu, qui loin de ces naufrages,
Raſſaſſiés de trouble, et fatigués d'orages,
Préféraient de nos mœurs la groſſière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais ſenſible, mais tendre;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN.

HERMODAN *à Sozame.*

Ses pleurs me ſont ſuſpects, ainſi que ſes préſens.
Pardonne à mes ſoupçons, mais je crains les Perſans.
Ces eſclaves brillans veulent au moins ſéduire.
Peut-être c'eſt à toi qu'on cherche encore à nuire;
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton ſang à ſa rage échappé.
D'un prince quelquefois le malheureux miniſtre
Pleure en obéiſſant à ſon ordre ſiniſtre.

SOZAME.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,
Je ſuis oublié d'eux, et je ne les crains pas.

INDATIRE *à Sozame.*

Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
Pût manquer ſeulement de reſpect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'eſt un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure alégreſſe.
Que nous fait d'un Perſan la joie ou la triſteſſe?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures,
Ces feſtons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

(*à Sozame.*)

Viens préſenter la main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuſe, à ta fille promiſe,
Terrible aux ennemis, à toi toujours ſoumiſe.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Vous y réſolvez-vous?

OBÉIDE.

Oui, j'aurai le courage
D'enſevelir mes jours en ce déſert ſauvage.
On ne me verra point, laſſe d'un long effort,
D'un père inébranlable attendre ici la mort,
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane,
Eſſayer d'adoucir la loi qui le condamne;
Pour aller recueillir des débris diſperſés
Que tant d'avides mains ont en foule amaſſés.
Quand ſa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeuneſſe peut-être en fut épouvantée;
Mais j'eus honte bientôt de ce ſecret retour,
Qui rappelait mon cœur à mon premier ſéjour.
J'ai ſans doute à ce cœur fait trop de violence,
Pour démentir jamais tant de perſévérance.
Je me ſuis fait enfin, dans ces groſſiers climats,
Un eſprit et des mœurs que je n'eſpérais pas.
Ce n'eſt plus Obéide à la cour adorée,
D'eſclaves couronnés à toute heure entourée;
Tous ces grands de la Perſe, à ma porte rampans,
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.

D'un peuple induſtrieux les talens mercenaires
De mon goût dédaigneux ne ſont plus tributaires.
J'ai pris un nouvel être ; et s'il m'en a coûté
Pour ſubir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre et d'imiter mon père,
En m'en donnant la force, eſt mon noble ſalaire.

SULMA.

Votre rare vertu paſſe votre malheur :
Dans votre abaiſſement je vois votre grandeur ;
Je vous admire en tout ; mais le cœur eſt-il maître
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?
La nature a ſes droits ; ſes bienfeſantes mains
Ont mis ce ſentiment dans les faibles humains.
On ſouffre en ſa patrie ; elle peut nous déplaire ;
Mais quand on l'a perdue, alors elle eſt bien chère.

OBÉIDE.

Le ciel m'en donne une autre, et je la dois chérir,
La ſupporter du moins, y languir, y mourir ;
Telle eſt ma deſtinée.... Hélas ! tu l'as ſuivie !
Tu quittas tout pour moi, tu conſoles ma vie ;
Mais je ſerais barbare en t'oſant propoſer
De porter ce fardeau qui commence à peſer.
Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée
Tu trouveras peut-être une ame aſſez bien née,
Compatiſſante aſſez pour acquitter vers toi
Ce que le ſort m'enlève, et ce que je te doi.
D'une pitié bien juſte elle ſera frappée,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
Pars, ma chère Sulma ; revois, ſi tu le veux,
La ſuperbe Ecbatane et ſes peuples heureux :

Laiſſe dans ces déſerts ta fidelle Obéide.

SULMA.

Ah! que la mort plutôt frappe cette perfide,
Si jamais je conçois le criminel deſſein
De chercher loin de vous un bonheur incertain!
J'ai vécu pour vous ſeule; et votre deſtinée
Juſques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais je vous l'avoûrai, ce n'eſt pas ſans horreur
Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un ſoldat de Scythie être ici le partage.

OBÉIDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton;
De la cour à jamais lorſque tout me ſépare,
Quand je dois tant haïr ce funeſte Athamare;
Sans état, ſans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, ſont égaux à mes yeux:
Tout m'eſt indifférent.

SULMA.

Ah! contrainte inutile!
Eſt-ce avec des ſanglots qu'on montre un cœur tranquile?

OBÉIDE.

Ceſſe de m'arracher, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir.
Au parti que je prends je me ſuis condamnée.
Va, ſi mon cœur m'appelle aux lieux où je ſuis née,
Ce cœur doit s'en punir: il ſe doit impoſer
Un frein qui le retienne, et qu'il n'oſe briſer.

SULMA.

D'un père infortuné victime volontaire,
Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous faire?

OBÉIDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux ! je vous le promets.
Obéide à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous ?

OBÉIDE.

Tout eſt fini. Mon père veut un gendre,
Il déſigne indatire, et je ſais trop l'entendre. (*a*)
Le fils de ſon ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix eſt donc fait?

OBÉIDE.

Tu vois l'autel ſacré (*)
Que préparent déjà mes compagnes heureuſes,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuſes,
Tranquilles, ſans regrets, ſans cruel ſouvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aſpect vous paraiſſez frémir ?

SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

CET autel me rappelle en ces forêts ſi chères ;
Tu conduis tous mes pas, je devance nos pères.
Je viens lire en tes yeux, entendre de ta voix,
Que ton heureux époux eſt nommé par ton choix :

(*) De jeunes filles apportent l'autel, elles l'ornent de guirlandes de fleurs, et attachent des feſtons aux arbres qui l'entourent.

L'hymen eſt parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amans de ſa main libre et pure.
Chez les Perſans, dit-on, l'intérêt odieux,
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent bizarres lois la contrainte importune,
Soumettent triſtement l'amour à la fortune ;
Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour ſoi ;
D'un mercenaire hymen on ignore la loi,
On fait ſa deſtinée. Une fille guerrière
De ſon guerrier chéri court la noble carrière ;
Se plaît à partager ſes travaux et ſon ſort,
L'accompagne aux combats, et ſait venger ſa mort.
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire ?
La ſincère Obéide aime-t-elle Indatire ?

OBÉIDE.

Je connais tes vertus, j'eſtime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur ;
Je te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon père ;
Et ſon choix et le mien doivent te ſatisfaire.

INDATIRE.

Non, tu ſembles parler un langage étranger ;
Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane eſt-ce ainſi qu'on s'explique ?
Obéide, eſt-il vrai qu'un aſtre tyrannique
Dans cette ville immenſe a pu te mettre au jour ?
Eſt-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche eſclavage,
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image ?
Dis-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au ſein de la grandeur ?

OBÉIDE.

Ce n'eſt point ton malheur, c'eſt le mien... Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuſe gloire.
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le ſouvenir, plus je m'en ſouviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil ruſtique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les ſermens
Dont nos cœurs et nos dieux ſont les ſacrés garans?
Obéide, il n'a rien de la pompe inutile,
Qui fatigue ces dieux dans ta ſuperbe ville;
Il n'a pour ornement que des tiſſus de fleurs,
Préſens de la nature, images de nos cœurs.

OBÉIDE.

Va, je crois que des cieux le grand et juſte maître
Préfère ce ſaint culte, et cet autel champêtre,
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les dieux qu'on y fait d'or y ſont bien mal ſervis. (1)

INDATIRE.

Sais-tu que ces Perſans venus ſur ces rivages
Veulent voir notre fête et nos rians bocages?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

OBÉIDE.

Les Perſans!... que dis-tu?... les Perſans!

INDATIRE.

Tu frémis.
Quelle pâleur, ô Ciel! ſur ton front répandue!
Des eſclaves d'un roi peux-tu craindre la vue?

OBÉIDE.

Ah, ma chère Sulma!

SULMA.

Votre père et le ſien
Viennent former ici votre éternel lien.

INDATIRE.

Nos parens, nos amis, tes compagnes fidelles,
Viennent tous conſacrer nos fêtes ſolemnelles.

OBÉIDE *à Sulma.*

Allons..... je l'ai voulu.

SCENE III.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN. (*Des filles couronnées de fleurs, et des Scythes ſans armes, font un demi-cercle autour de l'autel.*)

HERMODAN.

Voici l'autel ſacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes ſermens, où jurèrent nos pères.
(*à Obéide.*)
Nous n'avons point ici de plus pompeux myſtères:
Notre culte, Obéide, eſt ſimple comme nous.

SOZAME *à Obéide.*

De la main de ton père accepte ton époux.
(*Obéide et Indatire mettent la main ſur l'autel.*)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéide aux mains de ſon amant;

Et toujours plus épris, et toujours plus fidelle,
De vivre, de combattre et de mourir pour elle.

OBÉIDE.

Je me ſoumets, grands Dieux, à vos auguſtes lois;
Je jure d'être à lui.... Ciel! qu'eſt-ce que je vois?
(*ici Athamare et des Perſans paraiſſent.*)

SULMA.

Ah! Madame.

OBÉIDE.

Je meurs, qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah! Sozame,
Quelle terreur ſubite a donc frappé ſon ame?
Compagnes d'Obéide, allons à ſon ſecours.
(*les femmes Scythes ſortent avec Indatire.*)

SCENE IV.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, Scythes.

ATHAMARE.

SCYTHES, demeurez tous....

SOZAME.

Voici donc de mes jours
Le jour le plus étrange et le plus effroyable.

ATHAMARE.

Me reconnais-tu bien?

SOZAME.

Quel ſort impitoyable

T'a conduit dans des lieux de retraite et de paix?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne monarque avait proſcrit ma tête;
Viens-tu la demander? malheureux, elle eſt prête;
Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois
Chez un peuple équitable et redouté des rois.
Je demeure étonné de l'audace inouïe
Qui t'amène ſi loin pour haſarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juſte, écoutez; je m'en remets à vous:
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

Toi, neveu de Cyrus! et tu viens chez les Scythes!

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit.... Vainement tu t'irrites,
Infortuné Sozame, à l'aſpect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te perſécutai; ma fougueuſe jeuneſſe
Offenſa ton honneur, accabla ta vieilleſſe;
Un roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang;
Un jugement inique a pourſuivi ton ſang.
Scythes, ce roi n'eſt plus; et la première idée
Dont après ſon trépas mon ame eſt poſſédée,
Eſt de rendre juſtice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les dieux m'ont amené,
Pour expier ma faute, hélas! trop pardonnable;
La ſuite en fut terrible, inhumaine, exécrable;
Elle accabla mon cœur; il la faut réparer:
Dans tes honneurs paſſés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes tréſors, ma puiſſance;
Ecbatane eſt du moins ſous mon obéiſſance;

C'eſt tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus;
Tout le reſte a ſubi les lois de Darius.
Mais je ſuis aſſez grand, ſi ton cœur me pardonne:
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Nul monarque avant moi ſur le trône affermi
N'a quitté ſes Etats pour chercher un ami;
Je donne cet exemple, et ton maître te prie;
Entends ſa voix, entends la voix de ta patrie;
Cède aux vœux de ton roi, qui vient te rappeler,
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

HERMODAN.

Je me ſens attendri d'un ſpectacle ſi rare.

SOZAME.

Tu ne me ſéduis point, généreux Athamare.
Si le repentir ſeul avait pu t'amener,
Malgré tous mes affronts je ſaurais pardonner.
Tu ſais quel eſt mon cœur, il n'eſt point inflexible;
Mais je lis dans le tien; je le connais ſenſible.
Je vois trop les chagrins dont il eſt déſolé;
Et ce n'eſt pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'eſt plus temps; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languiſſante vie.
Inſtruit bien chèrement, trop fier et trop bleſſé,
Pour vivre dans ta cour où tu m'as offenſé,
Je mourrai libre ici.... Je me tais; rends-moi grace
De ne pas révéler ta dangereuſe audace.
Ami, courons chercher et ma fille et ton fils.

HERMODAN.

Viens, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCENE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Je demeure immobile. O Ciel! ô deſtinée!
O paſſion fatale à me perdre obſtinée!
Il n'eſt plus temps, dit-il: il a pu ſans pitié
Voir ſon roi repentant, ſon maître humilié.
Ami, quand nous percions cette horde aſſemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a ſoudain ſouſtraite à mon œil égaré.
Quel eſt donc cet autel de guirlandes paré?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée?
Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hyménée?
Ciel! quel temps je prenais! à cet aſpect d'horreur
Mes remords douloureux ſe changent en fureur.
Grands Dieux, s'il était vrai!

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes,
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiſcrètes:
Reſpectez, croyez-moi, les modeſtes foyers
D'agreſtes habitans, mais de vaillans guerriers,
Qui ſans ambition, comme ſans avarice,
Obſervateurs zélés de l'exacte juſtice,
Ont mis leur ſeule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point alarmer leur noble indépendance;
Ils ſavent la défendre; ils aiment la vengeance;
Ils ne pardonnent point quand ils ſont offenſés.

ATHAMARE.

Tu t'abuſes, ami; je les connais aſſez;
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes,
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs ſtériles climats,
L'honneur d'être comptés aux rangs de nos ſoldats.

HIRCAN.

Mais, ſouverains chez eux.....

ATHAMARE.

Ah! c'eſt trop contredire
Le dépit qui me ronge, et l'amour qui m'inſpire:
Ma paſſion m'emporte et ne raiſonne pas.
Si j'euſſe été prudent, ſerais-je en leurs Etats?
Au bout de l'univers Obéide m'entraîne;
Son eſclave échappé lui rapporte ſa chaîne,
Pour l'enchaîner moi-même au ſort qui me pourſuit,
Pour l'arracher des lieux où ſa douleur me fuit,
Pour la ſauver enfin de l'indigne eſclavage
Qu'un malheureux vieillard impoſe à ſon jeune âge;
Pour mourir à ſes pieds d'amour et de fureur,
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir ſon cœur.

HIRCAN.

Mais ſi vous écoutiez.....

ATHAMARE.

Non.... je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende? et que de la cruelle,
Quelque rival indigne, à mes yeux poſſeſſeur,
Inſulte mon amour, outrage mon honneur!

Que du bien qu'il m'arrache il ſoit en paix le maître!
Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être.
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer?
Entre un Scythe et ſon maître a-t-elle à balancer?
Dans ſon cœur autrefois j'ai vu trop de nobleſſe
Pour croire qu'à ce point ſon orgueil ſe rabaiſſe.

HIRCAN.

Mais ſi dans ce choix même elle eût mis ſa fierté?

ATHAMARE.

De ce doute offenſant je ſuis trop irrité.
Allons: ſi mes remords n'ont pu fléchir ſon père,
S'il mépriſe mes pleurs.... qu'il craigne ma colère.
Je ſais qu'un prince eſt homme, et qu'il peut s'égarer;
Mais lorſqu'au repentir facile à ſe livrer,
Reconnaiſſant ſa faute et s'oubliant ſoi-même,
Il va juſqu'à bleſſer l'honneur du rang ſuprême,
Quand il répare tout, il faut ſe ſouvenir
Que s'il demande grâce, il la doit obtenir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Quoi! c'était Obéide! Ah! j'ai tout pressenti;
Mon cœur désespéré m'avait trop averti:
C'était elle, grands Dieux!

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappelaient ses esprits sur ses lèvres mourantes....

ATHAMARE.

Elle était en danger? Obéide!

HIRCAN.

Oui, Seigneur;
Et ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels momens, d'une voix affaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit, un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre sous nos lois.
Son père et son époux sont encore auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui? son époux, un Scythe?

HIRCAN.

Eh quoi! cette nouvelle
A votre oreille encor, Seigneur, n'a pu voler?

ATHAMARE.

Eh! qui des miens, hors toi, m'ose jamais parler?

De mes honteux ſecrets quel autre a pu s'inſtruire ?
Son époux, me dis-tu ?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, et de ces cantons l'eſpérance et l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu diſparaître.
Vous n'étiez pas encore arrivé vers l'autel
Qu'un long treſſaillement, ſuivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppreſſée.
Des filles de Scythie une foule empreſſée
La portait en pleurant ſous ces ruſtiques toits,
Aſile malheureux dont ſon père a fait choix.
Ce vieillard la ſuivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie et peſante,
Quand vous avez ſur vous attiré ſes regards.

ATHAMARE.

Mon cœur à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impreſſions ſent l'atteinte ſubite.
Dans ſes derniers replis un tel combat s'excite
Que ſur aucun parti je ne puis me fixer ;
Et je démêle mal ce que je puis penſer.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue,
En touchant cet autel eſt tombée éperdue ?
Parmi tous ces paſteurs elle aura d'un coup d'œil
Reconnu des Perſans le faſtueux orgueil.
Ma préſence à ſes yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes ;
A l'affreuſe indigence un père abandonné,
Par un monarque injuſte à la mort condamné,

Sa

Sa fuite, ſon ſéjour en ce pays ſauvage,
Cette foule de maux qui ſont tous mon ouvrage.
Elle aura raſſemblé ces objets de terreur;
Elle imite ſon père, et je lui fais horreur.

HIRCAN.

Un tel ſaiſiſſement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haine et la colère?
Les ſoupirs, croyez-moi, ſont la voix des douleurs;
Et les yeux irrités ne verſent point de pleurs.

ATHAMARE.

Ah! lorſqu'elle m'a vu, ſi ſon ame ſurpriſe
D'une ombre de pitié s'était au moins épriſe,
Si, liſant dans mon cœur, ſon cœur eût éprouvé
Un tumulte ſecret faiblement élevé!....
Si l'on me pardonnait! tu me flattes peut-être.
Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
Qu'ai-je fait, que ferai-je, et quel ſera mon ſort?
Mon aſpect en tout temps lui porta donc la mort!
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait ſa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de ſa patrie?

HIRCAN.

Elle l'aime, ſans doute.

ATHAMARE.

Ah! pour me ſecourir
C'eſt une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.
Elle aime ſa patrie,.... elle épouſe Indatire!....
Va, l'honneur dangereux où le barbare aſpire,
Lui coûtera bientôt un ſanglant repentir.
C'eſt un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Penſez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane?
Là votre voix décide, elle abſout ou condamne.

Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arrofa le fang de vos aïeux.

ATHAMARE.

Hé bien, j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivreffe!
Age des paffions! trop aveugle jeuneffe!
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés!

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés?
(*Indatire paffe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.*)
Que veut le fer en main cette troupe ruftique?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'eft un ufage antique.
Ce font de fimples jeux par le temps confacrés,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux font guerriers, la valeur les apprête;
Indatire y préfide, il s'avance à leur tête.
Tout le fexe eft exclu de ces folemnités;
Et les mœurs de ce peuple ont des févérités
Qui pourraient des Perfans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands Dieux! vous me voulez conduire en fa préfence.
Cette fête du moins m'apprend que vos fecours
Ont diffipé l'orage élevé fur fes jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéide
Marche vers la cabane où fon père réfide.

ATHAMARE.

C'eſt elle; je la vois. Tâche de déſarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer. . . .
Des chaumes! des roſeaux! voilà donc ſa retraite!
Ah! peut-être elle y vit tranquille et ſatisfaite.
Et moi. . . .

SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

NON, demeurez, ne vous détournez pas;
De vos regards du moins honorez mon trépas:
Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périſſe.

OBÉIDE.

Ah! Sulma, qu'en tes bras mon déſeſpoir finiſſe,
C'en eſt trop. . . . Laiſſe-moi, fatal perſécuteur;
Va, c'eſt toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

Ecoute un ſeul moment.

OBÉIDE.

Et le dois-je, barbare?
Dans l'état où je ſuis, que peut dire Athamare?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Déſeſpéré, ſoumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéide autant que je m'abhorre.
Ah! ne détourne point tes regards effrayés:
Il me faut ou mourir ou régner à tes pieds.

Frappe, mais entends-moi. Tu fais déjà peut-être
Que de mon fort enfin les dieux m'ont rendu maître;
Que Smerdis et ma femme, en un même tombeau,
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau;
Qu'Ecbatane eft à moi. . . . Non, pardonne, Obéide;
Ecbatane eft à toi: l'Euphrate, la Perfide,
Et la fuperbe Egypte, et les bords Indiens
Seraient à tes genoux, s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône et ma vie, et toute la nature
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéide, ainfi que ta beauté,
Eft au-deffus d'un rang dont il n'eft point flatté:
Que la pitié du moins le défarme et le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr?
Image de nos dieux, ne fais-tu que punir?
Ils favent pardonner. (2) Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois fans le craindre.

OBÉIDE.

Que m'as-tu dit, cruel? et pourquoi de fi loin
Viens-tu de me troubler prendre le trifte foin,
Tenter dans ces forêts ma mifère tranquille,
Et chercher un pardon . . . . qui ferait inutile?
Quand tu m'ofas aimer pour la première fois,
Ton roi d'un autre hymen t'avait prefcrit les lois.
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre;
Sans un crime plus grand je ne faurais t'entendre.
Ne fais point fur mes fens d'inutiles efforts:
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous la loi de l'hymen Obéide refpire,
Prends pitié de mon fort. . . . et refpecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe! un vil mortel!

OBÉIDE.

Pourquoi méprises-tu
Un homme, un citoyen.... qui te passe en vertu?

ATHAMARE.

Nul ne m'eût égalé si j'avais pu te plaire.
Tu m'aurais des vertus applani la carrière;
Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon sort dépend de toi; mon ame est dans tes mains;
Un mot peut la changer: l'amour la fit coupable,
L'amour au monde entier la rendrait respectable.

OBÉIDE.

Ah! que n'eus-tu plutôt ces nobles sentimens,
Athamare!

ATHAMARE.

Obéide! il en est encor temps.
De moi, de mes Etats, auguste Souveraine,
Viens embellir cette ame esclave de la tienne,
Viens régner.

OBÉIDE.

Puisses-tu loin de mes tristes yeux
Voir ton règne honoré de la faveur des dieux!

ATHAMARE.

Je n'en veux point sans toi.

OBÉIDE.

Ne vois plus que ta gloire.

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBÉIDE.

Périsse la mémoire

De mes malheurs paſſés, de tes cruels amours.

ATHAMARE.

Obéide à la haine a conſacré ſes jours!

OBÉIDE.

Mes jours étaient affreux: ſi l'hymen en diſpoſe,
Si tout finit pour moi, toi ſeul en es la cauſe;
Toi ſeul as préparé ma mort dans ces deſerts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBÉIDE.

Rien ne rompra mes fers;
Je me les ſuis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

OBÉIDE.

J'ai fait ſerment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas;
C'eſt pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉIDE.

Ah! ... c'eſt pour mon malheur....

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laiſſât libre au moins une fille ſi chère,
Que ſon cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il ceſſât enfin de s'exiler ici?
Dis-lui....

OBÉIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma miſère:

Il eſt fait, mon honneur ne peut le démentir,
Et Sozame jamais n'y pourrait conſentir.
Sa vertu t'eſt connue; elle eſt inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'eſt dans la haine; et lui ſeul eſt coupable.

OBÉIDE.

Tu ne le fus que trop; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au déſeſpoir.
Deſtructeur malheureux d'une triſte famille,
Laiſſe pleurer en paix et le père et la fille.
Il vient, ſors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBÉIDE.

Sors, ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBÉIDE.

Au nom de mes malheurs et de l'amour funeſte
Qui des jours d'Obéide empoiſonne le reſte,
Fuis; ne l'outrage plus par ton fatal aſpect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour; il me force au reſpect.
J'obéis. . . . Dieux puiſſans qui voyez mon offenſe,
Secondez mon amour et guidez ma vengeance.

SCENE III.

SOZAME, OBÉIDE, SULMA.

SOZAME.

Eh quoi! notre ennemi nous pourſuivra toujours!
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
Qu'il ne ſe flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père inſenſible à ce nouvel outrage.

OBÉIDE.

Mon père.... il vous reſpecte.... il ne me verra plus,
Pour jamais à le fuir mes vœux ſont réſolus.

SOZAME.

Indatire eſt à toi.

OBÉIDE.

Je le ſais.

SOZAME.

Ton ſuffrage,
Dépendant de toi ſeule, a reçu ſon hommage.

OBÉIDE.

J'ai cru vous plaire au moins.... j'ai cru que ſans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propoſe
Par un de ces Perſans dont ſon pouvoir diſpoſe?

OBÉIDE.

Qu'a-t-il pu demander?

SOZAME.

De violer ma foi,
De briſer tes liens, de le ſuivre avec toi,

D'arracher ma vieilleſſe à ma retraite obſcure,
De mendier chez lui le prix de ton parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

OBÉIDE.

Comment recevez-vous cette offre?

SOZAME.

Avec horreur.
Ma fille, au repentir il n'eſt aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour et de joie,
Indatire en tes bras par ſon père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit;
Rien n'en doit altérer l'innocente alégreſſe.
Les Scythes ſont humains et ſimples ſans baſſeſſe;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté;
On ne les trompe point avec impunité;
Et ſurtout de leurs lois vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBÉIDE.

Seigneur, vous vous borniez à me perſuader;
Pour la première fois, pourquoi m'intimider?
Vous ſavez ſi du ſort bravant les injuſtices,
J'ai fait depuis quatre ans d'aſſez grands ſacrifices;
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir.... ainſi que ma miſère.
Allez.... vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendreſſe un reſte de frayeur,
Triſte et commun effet de l'âge et du malheur;
Mais qu'il parte aujourd'hui, que jamais ſa préſence
Ne profane un aſile ouvert à l'innocence.

OBÉIDE.

C'eſt ce que je prétends, Seigneur; et plût aux dieux
Que ſon fatal aſpect n'eût point bleſſé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCENE IV.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

QUELLE fête cruelle! ainſi dans ce ſéjour
Vos beaux jours enterrés ſont perdus ſans retour?

OBÉIDE.

Ah Dieux!

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un prince généreux.... qui vous plaiſait peut-être,
Vous les abandonnez ſans crainte et ſans pitié?

OBÉIDE.

Mon deſtin l'a voulu.... j'ai tout ſacrifié.

SULMA.

Haïriez-vous toujours la cour et la patrie?

OBÉIDE.

Malheureuſe!... jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur, je le mérite.

OBÉIDE.

Hélas !
Tu n'y découvrirais que d'horribles combats,
Il craindrait trop ta vue et ta plainte importune.
Il eſt des maux, Sulma, que nous fait la fortune ;
Il en eſt de plus grands dont le poiſon cruel,
Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel.
Mais lorſque dans l'exil à mon âge on raſſemble,
Après un ſort ſi beau, tant de malheurs enſemble,
Lorſque tous leurs aſſauts viennent ſe réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il ſoutenir ?

SULMA.

Ecbatane.... un grand prince....

OBÉIDE.

Ah ! fatal Athamare !
Quel démon t'a conduit dans ce ſéjour barbare ?
Que t'a fait Obéide ? et pourquoi découvrir
Ce trait long-temps caché qui me feſait mourir ?
Pourquoi renouvelant ma honte et ton injure,
De tes funeſtes mains déchirer ma bleſſure ?

SULMA.

Madame, c'en eſt trop, c'eſt trop vous immoler
A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines lois d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre miſère.
Hélas ! contre les rois ſon trop juſte courroux
Ne ſera donc jamais retombé que ſur vous !
Quand vous le conſolez, faut-il qu'il vous opprime ?
Soyez ſa protectrice, et non pas ſa victime.
Athamare eſt vaillant ; et de braves ſoldats
Ont juſqu'en ces déſerts accompagné ſes pas.

Athamare, après tout, n'eſt-il pas votre maître?

OBÉIDE.

Non.

SULMA.

C'eſt en ſes Etats que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briſer un lien,
L'opprobre de la Perſe, et le vôtre et le ſien?
M'en croirez-vous? partez, marchez ſous ſa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il eſt temps à la fin qu'il vous ſuive à ſon tour;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner ſa cour;
Que ſa douleur farouche, à vous perdre obſtinée,
Ceſſe enfin de lutter contre ſa deſtinée.

OBÉIDE.

Non, ce parti ſerait injuſte et dangereux,
Il coûterait du ſang; le ſuccès eſt douteux;
Mon père expirerait de douleur et de rage....
Enfin l'hymen eſt fait.... je ſuis dans l'eſclavage.
L'habitude à ſouffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, et votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déſerts, où des pompes des rois
Je vous vis deſcendue aux plus humbles emplois;
Où d'un vain repentir le trait inſupportable
Déchire de vos jours le tiſſu mépriſable....
Que vous reſtera-t-il? hélas!

OBÉIDE.

Le déſeſpoir.

SULMA.

Dans cet état affreux que faire ?

OBÉIDE.

Mon devoir.
L'honneur de le remplir, le ſecret témoignage
Que la vertu ſe rend, qui ſoutient le courage,
Qui ſeul en eſt le prix, et que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, et même du bonheur.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

PENSES-TU qu'Indatire oſera me parler?

HIRCAN.

Il l'oſera, Seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne..... il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaiſſent peu la crainte.
Mais d'un tel déſeſpoir votre ame eſt-elle atteinte
Que vous aviliſſiez l'honneur de votre rang,
Le ſang du grand Cyrus mêlé dans votre ſang,
Et d'un trône ſi ſaint le droit inviolable,
Juſqu'à vous compromettre avec un miſérable,
Qu'on verrait, ſi le ſort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers ſuivans ne parler qu'à genoux;
Mais qui, ſur ſes foyers, peut avec inſolence
Braver impunément un prince et ſa puiſſance?

ATHAMARE.

Je m'abaiſſe, il eſt vrai; mais je veux tout tenter.
Je deſcendrais plus bas pour la mieux mériter.
Ma honte eſt de la perdre; et ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penſes-tu qu'Indatire en ſa groſſièreté
Ait ſenti comme moi le prix de ſa beauté?

Un Scythe aveuglément ſuit l'inſtinct qui le guide;
Ainſi qu'une autre femme il épouſe Obéide.
L'amour, la jalouſie et ſes emportemens
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.
De ces vils citoyens l'inſenſible rudeſſe,
En connaiſſant l'hymen, ignore la tendreſſe.
Tous ces groſſiers humains ſont indignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément; le ciel ſait animer
Des mêmes paſſions tous les êtres du monde.
Si du même limon la nature féconde,
Sur un modèle égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ſes deſſeins,
Le fond de l'homme reſte, il eſt partout le même:
Perſan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc, je ſaurai le garder.

HIRCAN.

Vous haſardez beaucoup.

ATHAMARE.

Et que puis-je haſarder?
Ma vie? elle n'eſt rien ſans l'objet qu'on m'arrache:
Mon nom? quoi qu'il arrive, il reſtera ſans tache:
Mes amis? ils ont trop de courage et d'honneur
Pour ne pas immoler ſous le glaive vengeur
Ces agreſtes guerriers dont l'audace indiſcrète
Pourrait inquiéter leur marche et leur retraite.

HIRCAN.

Ils mourront à vos pieds, et vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

Ils vaincront avec moi.... Qui tourne ici ſes pas?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'eſt lui, c'eſt Indatire.

ATHAMARE.

Allez : que loin de moi ma garde ſe retire,
Qu'aucun n'oſe approcher ſans mes ordres exprès ;
Mais qu'on ſoit prêt à tout.

SCENE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

HABITANT des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton ſort te fait paraître ?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître,
Qu'on l'appelle Ecbatane, et que du mont Taurus
On voit ſes hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine aſſembler une armée,
Une troupe auſſi forte, un camp auſſi nombreux
De guerriers ſoudoyés, et d'eſclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paiſibles.

ATHAMARE.

Il eſt vrai, j'ai ſous moi des troupes invincibles.
Le dernier des Perſans, de ma ſolde honoré,
Eſt plus riche et plus grand, et plus conſidéré,
Que tu ne ſaurais l'être aux lieux de ta naiſſance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

Qui

INDATIRE.

Qui borne ſes déſirs eſt toujours riche aſſez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéreſſés;
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes;
On ne la trouve point dans le fond des déſerts;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as ſi tu me ſers;
Elle eſt ſous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A ſervir ſous un maître on me verrait deſcendre?

ATHAMARE.

Va, l'honneur de ſervir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une république,
Ingrate en tous les temps, et ſouvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant ſous ma loi.
J'ai parmi mes guerriers des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,
Voiſins de ton pays, ſont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pu ſe porter.
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice;
La fureur d'acquérir corrompit leur juſtice;
Ils n'ont ſu que ſervir; leurs infidelles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre:
Ils ont vendu leur ſang aux maîtres de la terre.

Meilleurs citoyens qu'eux, et plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'eſt pour nos foyers;
Nous ſavons tous mourir, mais c'eſt pour la patrie:
Nul ne vend parmi nous ſon honneur ou ſa vie.
Nous ſerons, ſi tu veux, tes dignes alliés;
Mais on n'a point d'amis, alors qu'ils ſont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,
Egal à toi ſans doute, et non moins reſpectable.

ATHAMARE.

Elève ta patrie, et cherche à la vanter;
C'eſt le recours du faible, on peut le ſupporter.
Ma fierté, que permet la grandeur ſouveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....
Te crois-tu juſte au moins?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flatter.

ATHAMARE.

Rends-moi donc le tréſor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi?

ATHAMARE.

Rends à ſon maître une de ſes ſujettes,
Qu'un indigne deſtin traîna dans ces retraites,
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que ſans injuſtice on ne peut m'enlever.
Rends ſur l'heure Obéide.

INDATIRE.

A ta ſuperbe audace,
A tes diſcours altiers, à cet air de menace,

Je veux bien oppofer la modération,
Que l'univers eftime en notre nation.
Obéide, dis-tu, de toi feul doit dépendre;
Elle était ta fujette? ofes-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouiffe pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes Etats?
Le ciel en le créant forma-t-il l'homme efclave?
La nature qui parle, et que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains,
Comme les vils troupeaux mugiffans fous nos mains?
Que l'homme foit efclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe, j'y confens: il eft libre en Scythie.
Au moment qu'Obéide honora de fes pas
Le tranquille horizon qui borde nos Etats,
La liberté, la paix, qui font notre apanage,
L'heureufe égalité, les biens du premier âge,
Ces biens que des Perfans aux mortels ont ravis,
Ces biens perdus ailleurs, et par nous recueillis,
De la belle Obéide ont été le partage.

ATHAMARE.

Il en eft un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oferait difputer,
Que tout autre qu'un roi ne faurait mériter,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
Et dont avec fureur mon ame eft poffédée;
Son amour: c'eft le bien qui doit m'appartenir;
A moi feul était dû l'honneur de la fervir.
Oui, je defcends enfin jufqu'à daigner te dire
Que de ce cœur altier je lui foumis l'empire,
Avant que les deftins euffent pu t'accorder
L'heureufe liberté d'ofer la regarder.

Ce trésor est à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre
Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
Sa libre volonté m'a choisi pour époux;
Ma probité lui plut: elle l'a préférée
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée;
Et tu viens de la tienne ici redemander
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder!
O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
Sors d'un asile saint, de paix et d'innocence,
Fuis; cesse de troubler, si loin de tes Etats,
Des mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.
Tu n'es pas prince ici.

ATHAMARE.

Ce sacré caractère
M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire.
Si j'avais dit un mot, ardens à me servir,
Mes soldats à mes pieds auraient su te punir.
Je descends jusqu'à toi; ma dignité t'outrage,
Je la dépose ici, je n'ai que mon courage;
C'est assez, je suis homme, et ce fer me suffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéide ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie,
Ton accueil nous flattait; notre simplicité
N'écoutait que les droits de l'hospitalité;
Et tu veux me forcer dans la même journée
De souiller par ta mort un si saint hyménée?

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue.... On vient, retire-toi;
Et ſi tu n'es un lâche....

INDATIRE.

Ah! c'en eſt trop... ſuis-moi.

ATHAMARE.

Je te fais cet honneur.

(*il ſort.*)

SCENE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

HERMODAN *à Indatire qui eſt prêt de ſortir.*

VIENS, ma main paternelle
Te remettra, mon fils, ton épouſe fidelle.
Viens, le feſtin t'attend. (*b*)

INDATIRE.

Bientôt je vous ſuivrai;
Allez.... O cher objet! je te mériterai.

(*il ſort.*)

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

POURQUOI ne pas nous ſuivre? il diffère!...

HERMODAN.

Ah! Sozame,
Cher ami, dans quel trouble il a jeté mon ame!

As-tu vu ſur ſon front des ſignes de fureur?

SOZAME.

Quel en ferait l'objet ?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire;
Mais ſon trouble était grand. Sozame, je ſuis père.
Si mes yeux par les ans ne ſont point affaiblis,
J'ai cru voir ce Perſan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais friſſonner . . . . avançons; Athamare
Eſt capable de tout.

HERMODAN.

La faibleſſe s'empare
De mes eſprits glacés; et mes ſens éperdus
Trahiſſent mon courage, et ne me ſervent plus. . . .
(*il s'aſſied en tremblant ſur le banc de gazon.*)
Mon fils ne revient point. . . . j'entends un bruit horrible.
(*au Scythe qui eſt auprès de lui.*)
Je ſuccombe. . . . Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, aſſemble au drapeau nos braves combattans.

LE SCYTHE.

Raſſure-toi, j'y vole, ils ſont prêts en tout temps.

SOZAME *à Hermodan.*

Ranime ta vertu, diſſipe tes alarmes.

HERMODAN *ſe relevant à peine.*

Oui, j'ai pu me tromper; oui, je renais.

SCENE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE *l'épée à la main*, HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

Aux armes !
Aux armes, compagnons, ſuivez-moi, paraiſſez !
Où la trouver ?

HERMODAN *effrayé en chancelant.*

Barbare. . . .

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE *à ſes gardes.*

Obéiſſez,
De ſa retraite indigne enlevez Obéide,
Courez, dis-je, volez : que ma garde intrépide,
(Si quelque audacieux tentait de vains efforts),
Se faſſe un chemin prompt dans la foule des morts.
C'eſt toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, raviſſeur coupable,
Infidèle Perſan, mon fils ſaura venger
Le déteſtable affront dont tu viens nous charger.

Dans ce dessein, Sozame, il nous quittait sans doute.

ATHAMARE.

Indatire ? ton fils ?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieillesse et de percer ton cœur ;
Ton fils eût mérité de servir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu ?

ATHAMARE *à ses soldats.*

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le spectacle d'un fils mourant dans la poussière ;
Fermez-lui ce passage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs,
Achève.... N'oses-tu ? Quoi ! tu gémis !... je meurs.
Mon fils est mort, ami !...

(*il tombe sur le banc de gazon.*)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéide,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offensé,
Il faut dans ce moment la conduire et me suivre.

SOZAME.

Moi ! ma fille !

ATHAMARE.

En ces lieux il t'eſt honteux de vivre.
Attends mon ordre ici.

(*à ſes ſoldats.*)

Vous, marchez avec moi.

SCENE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME *ſe courbant vers Hermodan.*

Tous mes malheurs, ami, ſont retombés ſur toi. . . .
Eſpère en la vengeance. . . . il revient. . . . il ſoupire. . . .
Hermodan!

HERMODAN *ſe relevant avec peine.*

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant!
Que je te doive, ami, cette grâce en mourant.
S'il reſte quelque force à ta main languiſſante,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante;
Viens, lorſque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même ſépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y ſeront; ma douleur te le jure:
Mais déjà l'on s'avance, on venge notre injure,
Nous ne mourrons pas ſeuls.

HERMODAN.

Je l'eſpère; j'entends
Les tambours, nos clairons, les cris des combattans.
Nos Scythes ſont armés. . . . Dieux, puniſſez les crimes!
Dieux, combattez pour nous, et prenez vos victimes!
Ayez pitié d'un père.

SCENE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

SOZAME.

O Ma fille! eſt-ce vous?

HERMODAN.

Chère Obéide.... hélas!

OBÉIDE.

Je. tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat avec peine échappée
'A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux ſanguinaires mains de mes fiers raviſſeurs,
Je viens de ces momens augmenter les horreurs.
(*à Hermodan.*)
Ton fils vient d'expirer, j'en ſuis la cauſe unique.
De mes calamités l'artiſan tyrannique
Nous a tous immolés à ſes tranſports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous vos yeux, ſous les miens, et dans la place même
Où, pour le triſte objet qu'il outrage et qu'il aime,
Pour d'indignes appas toujours perſécutés,
Des flots de ſang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat ſur le corps d'Indatire,
On ſe diſpute encor ſes membres qu'on déchire.
Les Scythes, les Perſans, l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs et vaincus, et tous meurent vengés.
(*à tous deux.*)
Où voulez-vous aller, et ſans force et ſans armes?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.

J'ignore du combat quel ſera le deſtin ;
Mais je mets ſans trembler mon ſort en votre main.
Si le Scythe ſur moi veut aſſouvir ſa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeure en otage.

HERMODAN.

Ah! j'ai perdu mon fils, tu me reſtes du moins.
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres ſoins.
Armons-nous, de notre âge oublions la faibleſſe.
Si les ſens épuiſés manquent à la vieilleſſe,
Le courage demeure, et c'eſt dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en ſoldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCENE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE, le Scythe qui a déjà paru.

LE SCYTHE.

ENFIN nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles !
Mon fils ferait vengé ! n'eſt-ce point une erreur ?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend juſtice, et le Scythe eſt vainqueur.
Tout l'art que les Perſans ont mis dans le carnage,
Leur grand art de la guerre enfin cède au courage ;

Nous avons manqué d'ordre, et non pas de vertu.
Sur nos frères mourans nous avons combattu.
La moitié des Perſans à la mort eſt livrée,
L'autre qui ſe retire eſt par-tout entourée
Dans la ſombre épaiſſeur de ces profonds taillis,
Où bientôt, ſans retour, ils ſeront aſſaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échappé ?

LE SCYTHE.

Qui ? ce fier Athamare ?
Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber ſa main,
Epuiſé, ſans ſecours, enveloppé ſoudain,
Il eſt couvert de ſang, il eſt chargé de chaînes.

OBÉIDE.

Lui !

SOZAME.

Je l'avais prévu. . . . Puiſſances ſouveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous !

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous ſerons vengés tous ;
Nos lois, nos juſtes lois ſeront exécutées.

OBÉIDE.

Ciel ! . . . Quelles ſont ces lois ?

HERMODAN.

Les dieux les ont dictées.

SOZAME *à part.*

O comble de douleur et de nouveaux ennuis !

OBÉIDE.

Mais enfin, les Perſans ne ſont pas tous détruits.
On verrait Ecbatane, en ſecourant ſon maître,
Du poids de ſa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crains rien...Toi,jeunehomme,etvous,braves guerriers,
Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBÉIDE.

Mon Père!....

HERMODAN.

Il faut hâter ce juſte ſacrifice.
Mânes de mon cher fils! que ton ombre en jouiſſe!
Et toi qui fus l'objet de ſes chaſtes amours,
Qui fus ma fille chère et le ſeras toujours,
Qui de ta piété filiale et ſincère
N'as jamais altéré le ſacré caractère,
C'eſt à toi de remplir ce qu'une auſtère loi
Attend de mon pays, et demande de toi.

(*il ſort.*)

OBÉIDE.

Qu'a-t-il dit? que veut-on de cette infortunée?
Ah! mon Père, en quels lieux m'avez-vous amenée!

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce myſtère odieux?

OBÉIDE.

Je n'oſe le prévoir..... je détourne les yeux.

SOZAME.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBÉIDE.

Ah! laiſſez-moi mourir, Seigneur, ſans vous entendre.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OBÉIDE, SOZAME, HERMODAN, troupe de Scythes armés de javelots. (*On apporte un autel couvert d'un crêpe et entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive ſur l'autel.*)

OBÉIDE, *entre Sozame et Hermodan.*

Vous vous taiſez tous deux: craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes ſens glacés votre loi doit preſcrire?
Quel eſt cet appareil terrible et ſolemnel?

SOZAME.

Ma fille.... il faut parler.... voici le même autel
Que le ſoleil naiſſant vit dans cette journée,
Orné de fleurs par moi pour ton ſaint hyménée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à ſon couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils?

OBÉIDE.

Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon reſpect pour Sozame,
Et mon devoir ſurtout, ſouverain de mon ame,
M'ont rendu cher ton fils.... mon ſort ſuivait ſon ſort;
J'honore ſa mémoire, et j'ai pleuré ſa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie
Veut que de ſon époux une femme chérie

Ait le ſuprême honneur de lui ſacrifier,
En préſence des dieux, le ſang du meurtrier;
Que l'autel de l'hymen ſoit l'autel des vengeances;
Que du glaive ſacré qui punit les offenſes
Elle arme ſa main pure, et traverſe le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit ſon bonheur.

O B É I D E.

Moi vous venger?...ſur qui?...de quel ſang?...ah mon père!

H E R M O D A N.

Le ciel t'a réſervé ce ſanglant miniſtère.

U N S C Y T H E.

C'eſt ta gloire et la nôtre.

S O Z A M E.

Il me faut révérer
Les lois que vos aïeux ont voulu conſacrer;
Mais le danger les ſuit: les Perſans ſont à craindre;
Vous allumez la guerre, et ne pourrez l'éteindre. (*c*)

L E S C Y T H E.

Ces Perſans, que du moins nous croyons égaler,
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

H E R M O D A N.

Ma fille, il n'eſt plus temps de garder le ſilence;
Le ſang d'un époux crie; et ton délai l'offenſe.

O B É I D E.

Je dois donc vous parler.... Peuple, écoutez ma voix,
Je pourrais alléguer, ſans offenſer vos lois,
Que je naquis en Perſe, et que ces lois ſévères
Sont faites pour vous ſeuls, et me ſont étrangères;
Qu'Athamare eſt trop grand pour être un aſſaſſin;
Et que ſi mon époux eſt tombé ſous ſa main,
Son rival oppoſa ſans aucun avantage
Le glaive ſeul au glaive, et l'audace au courage;

Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un tue et l'autre expire avec le même honneur.
Peuples, qui connaiſſez le prix de la vaillance,
Vous aimez la juſtice ainſi que la vengeance;
Commandez, mais jugez: voyez ſi c'eſt à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'oſes frapper, ſi ta main trop timide
Héſite à nous donner le ſang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs et notre loi.
Tremble.

OBÉIDE.

Et ſi je demeure incapable d'effroi,
Si votre loi m'indigne, et ſi je vous refuſe?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, et tu n'as point d'excuſe;
Il n'en mourra pas moins, tu vivras ſans honneur.

LE SCYTHE.

Du plus cruel ſupplice il ſubira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

Crains d'oſer rejeter un droit ſi légitime.

OBÉIDE, *après quelques pas et un long ſilence.*

Je l'accepte.

SOZAME.

Ah, grands Dieux!

LE SCYTHE.

Devant les immortels
En fais-tu le ferment?

OBÉIDE.

Je le jure, cruels,

Je

Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
Sois-en ſûr, tu l'auras.... mais que de ma préſence
On ait ſoin de tenir le captif écarté,
Juſqu'au moment fatal, par mon ordre arrêté.
Qu'on me laiſſe en ces lieux m'expliquer à mon père,
Et vous verrez après ce qui vous reſte à faire.

LE SCYTHE, *après avoir regardé tous ſes compagnons.*

Nous y conſentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare ſoumiſe aux lois de mon pays;
Et ma douleur profonde eſt un peu ſoulagée,
Si par ſes nobles mains cette mort eſt vengée.
Amis, retirons-nous.

OBÉIDE.

A ces autels ſanglans
Je vous rappellerai quand il en ſera temps.

SCENE II.

SOZAME, OBÉIDE.

OBÉIDE.

He bien, qu'ordonnez-vous?

SOZAME.

Il fut un temps peut-être
Où le plaiſir affreux de me venger d'un maître
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main;
De ſon monarque ingrat j'aurais percé le ſein;
Il le méritait trop. Ma vengeance laſſée
Contre les malheureux ne peut être exercée;

Tous mes reſſentimens ſont changés en regrets.

OBÉIDE.

Avez-vous bien connu mes ſentimens ſecrets ?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire ?

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer ſur le ſang d'Indatire,
Mais je pleure ſur toi dans ce moment cruel :
J'abhorre tes ſermens.

OBÉIDE.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare ;
Vous ſavez quels tourmens un refus lui prépare.
Après ce coup terrible,... et qu'il me faut porter,
Parlez....ſur ſon tombeau voulez-vous habiter ?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBÉIDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Perſans, diſiez-vous, vengeront leur outrage.
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux déteſtés,
Deſcendront du Taurus à pas précipités.
Les groſſiers habitans de ces climats horribles
Sont cruels, il eſt vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer ?

SOZAME.

On en parle déjà ; les eſprits les plus ſages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBÉIDE.

Achevez donc, Seigneur, de les perſuader :
Qu'ils méritent le ſang qu'ils oſent demander ;

Et tandis que ce ſang de l'offrande immolée
Baignera ſous vos yeux leur féroce aſſemblée,
Que tous nos citoyens ſoient mis en liberté,
Et repaſſent les monts ſur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, et j'oſe t'en répondre;
Mais ce traité ſanglant ne ſert qu'à nous confondre.
De quoi t'auront ſervi ta prière et mes ſoins?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins?
Les Perſans ne viendront que pour venger ſa cendre,
Ce ſang de tant de rois, que ta main va répandre,
Ce ſang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui, coupable envers nous, n'en eſt pas moins ſacré.

OBÉIDE.

Il l'eſt.... mais je ſuis Scythe.... et le fus pour vous plaire.
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille!

OBÉIDE.

C'eſt aſſez, Seigneur, j'ai tout prévu;
J'ai peſé mes deſtins, et tout eſt réſolu.
Une invincible loi me tient ſous ſon empire.
La victime eſt promiſe au père d'Indatire;
Je tiendrai ma parole.... allez; il vous attend;
Qu'il me garde la ſienne.... il ſera trop content.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBÉIDE.

Allez, je la partage. (*d*)
Seigneur, le temps eſt cher, achevez votre ouvrage;
Laiſſez-moi m'affermir, mais ſurtout obtenez
Un traité néceſſaire à ces infortunés.

Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toujours inviolable.
Je vous en crois.... le reste est dans la main des dieux.

SOZAME.

Ils ne présagent rien qui ne soit odieux :
Tout est horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.
Mais après tant de maux, mon courage est vaincu.
Quoi qu'il puisse arriver, ton père a trop vécu.

SCENE III.

OBÉIDE *seule.*

AH! c'est trop étouffer la fureur qui m'agite :
Tant de ménagement me déchire et m'irrite ;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
Sous d'inhumaines lois que j'aurais dû braver.
Je mis un trop haut prix à l'estime, au reproche ;
Je fus esclave assez.... ma liberté s'approche.

SCENE IV.

OBÉIDE, SULMA.

OBÉIDE.

ENFIN je te revois.

SULMA.

Grands Dieux! que j'ai tremblé,
Lorsque, disparaissant à mon œil désolé,

Vous avez traverſé cette foule ſanglante !
Vous affrontiez la mort de tous côtés préſente ;
Des flots de ſang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour ! quel hyménée ! et quel ſort rigoureux !

OBÉIDE.

Tu verras un ſpectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel ! on m'aurait dit vrai !... quoi ! votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour ſatisfaire un peuple à ſa perte animé !

OBÉIDE.

Moi ! complaire à ce peuple, aux monſtres de Scythie,
A ces brutes humains pétris de barbarie,
A ces ames de fer, et dont la dureté
Paſſa long-temps chez nous pour noble fermeté ;
Dont on chérit de loin l'égalité paiſible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, et qui, ſans s'émouvoir,
Croit dans le ſang humain ſe baigner par devoir !...
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguſte,
Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuſte,
Mais généreux, ſenſible, et ſi prompt à ſortir
De ſes iniquités par un beau repentir !
Qui ? moi ! complaire au Scythe !... O nations ! ô terre !
O Rois qu'il outragea, Dieux maîtres du tonnerre !
Dieux, témoins de l'horreur où l'on m'oſe entraîner,
Uniſſez-vous à moi, mais pour l'exterminer !
Puiſſe leur liberté, préparant leur ruine,
Allumant la diſcorde et la guerre inteſtine,
Acharnant les époux, les pères, les enfans,
L'un ſur l'autre entaſſés, l'un par l'autre expirans,

Sous des monceaux de morts avec eux disparaître !
Que le reste en tremblant rougisse aux pieds d'un maître !
Que rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,
Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil !
Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage,
Ils vivent dans l'opprobre, et meurent dans la rage !
Où vais-je m'emporter ? vains regrets ! vains éclats !
Les imprécations ne nous secourent pas.
C'est moi qui suis esclave, et qui suis asservie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité
De servir d'instrument à leur férocité.

OBÉIDE.

Si j'avais refusé ce ministère horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui ?

OBÉIDE.

Il m'a parlé toujours ; et s'il faut aujourd'hui
Exposer à tes yeux l'effroyable étendue,
La hauteur de l'abîme où je suis descendue,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi plein d'amour et d'espoir ;
Pour prix d'un seul regard il m'offre un diadème,
Il met tout à mes pieds ; et tandis que moi-même
J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux siens,
Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,
Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide !

SULMA.

C'eſt un crime ſi grand que ces Scythes cruels
Qui du ſang des humains arroſent les autels,
S'ils connaiſſaient l'amour qui vous a conſumée,
Eux-même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉIDE.

Non, ils la porteraient dans ce cœur adoré,
Ils l'y tiendraient ſanglante, et leur glaive ſacré
De ſon ſang, par mes coups, épuiſerait ſes veines.

SULMA.

Se peut-il?...

OBÉIDE.

Telles ſont leurs ames inhumaines,
Tel eſt l'homme ſauvage à lui-même laiſſé;
Il eſt ſimple, il eſt bon, s'il n'eſt point offenſé;
Sa vengeance eſt ſans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père
Qui creuſa ſous vos pas ce gouffre de miſère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Conſulté des vieillards avec eux ſi lié,
Peut-il bien ſeulement ſupporter qu'on propoſe
L'horrible extrémité dont lui-même eſt la cauſe?

OBÉIDE.

Il fait beaucoup pour moi. J'oſe même eſpérer,
Des douleurs dont j'ai vu ſon cœur ſe déchirer,
Que ſes pleurs obtiendront de ce ſénat agreſte
Des adouciſſemens à leur arrêt funeſte.

SULMA.

Ah! vous rendez la vie à mes ſens effrayés.
Je vous haïrais trop ſi vous obéiſſiez.

Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice.

OBÉIDE.

Sulma !...

SULMA.

Vous frémiſſez.

OBÉIDE.

Il faut qu'il s'accompliſſe.

SCENE V *et dernière.*

OBÉIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN, Scythes armés, *rangés au fond, en demi-cercle, près de l'autel.*

SOZAME.

MA fille, hélas ! du moins nos Perſans aſſiégés
Des piéges de la mort ſeront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'eſt due.
(*à Obéide.*)
De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la ſévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des ſermens eſt une loi ſuprême,
Auſſi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBÉIDE.

C'eſt aſſez ; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Perſans le ſang ſera ſacré,

Sitôt que cette main remplira vos vengeances ?

HERMODAN.

Tous feront épargnés. Les céleftes puiffances
N'ont jamais vu de Scythe ofer trahir fa foi.

OBÉIDE.

Qu'Athamare à préfent paraiffe devant moi.

(*on amène Athamare enchaîné : Obéide fe place entre lui et Hermodan.*)

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah Dieux!

ATHAMARE.

Chère Obéide!
Prends ce fer, ne crains rien : que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi feule en tout temps réfervé :
On y verra ton nom, c'eft-là qu'il eft gravé.
De tous mes compagnons tu conferves la vie ;
Tu me donnes la mort ; c'eft toute mon envie.
Grâces aux immortels, tous mes vœux font remplis ;
Je meurs pour Obéide, et meurs pour mon pays.
Raffure cette main qui tremble à mon approche ;
Ne crains en m'immolant que le jufte reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir fans fermeté ;
Si ta main, fi tes yeux, fi ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille !...

SULMA.

Ah, Madame!...

OBÉIDE.

O Scythes inhumains!
Connaiſſez dans quel ſang vous enfoncez mes mains.
Athamare eſt mon prince; il eſt plus.... je l'adore,
Je l'aimai ſeul au monde.... et ce moment encore
Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBÉIDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure
Dans un ſang criminel doit laver ſon injure.....
(*levant le glaive entr'elle et Athamare.*)
Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens....
Il l'eſt.... ſauvez ſes jours,... l'amour finit les miens.
(*elle ſe frappe.*)
Vis, mon cher Athamare, en mourant je l'ordonne.
(*elle tombe à mi-corps ſur l'autel.*)

HERMODAN.

Obéide!

SOZAME.

O mon ſang!

ATHAMARE.

La force m'abandonne,
Mais il m'en reſte aſſez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéide!
(*il veut ſaiſir le fer.*)

LE SCYTHE.

Arrête, et reſpecte la loi.

Ce fer ferait fouillé par des mains étrangères.

(*Athamare tombe fur l'autel.*)

HERMODAN.

Dieux! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères?

ATHAMARE.

Dieux! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare, et j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
Enfevelis du moins le père avec la fille.
Va, règne, malheureux!

HERMODAN.

Soumettons-nous au fort,
Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort....
Nous fommes trop vengés par un tel facrifice.
Scythes, que la pitié fuccède à la juftice.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES
DES SCYTHES.

(a) Mon père veut un gendre :
Il ne commande point, mais je sais trop l'entendre.

(b) Appui de ma vieillesse,
Viens, mon fils, mon cher fils, combler mon alégresse.
Tout est prêt, on t'attend.

SOZAME.

(c) Je vous l'ai déclaré ;
Je révère un usage antique et consacré.
Mais il est dangereux : les Persans sont à craindre ;
A se venger sur vous vous allez les contraindre.

OBÉIDE.

(d) C'est assez : Seigneur, j'ai tout prévu,
J'ai pesé mes destins, et tout est résolu.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

NOTES.

(1) JAMAIS le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois.
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
La Fontaine. Philém. et Baucis.

(2) Grands Dieux, qui la rendez comme vous adorable,
Rendez-là comme vous à mes vœux exorable !
Corneille, dans Cinna.

Fin des Notes.

LES GUEBRES

OU

LA TOLERANCE,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

PREFACE

DES EDITEURS.

LE poëme dramatique, intitulé les Guèbres, était originairement une tragédie chrétienne, mais après les tragédies de St Geneſt, de Polieucte, de Théodore, de Gabinie et de tant d'autres, l'auteur de cet ouvrage craignit que le public ne fût enfin dégoûté, et que même ce ne fût en quelque façon manquer de reſpect pour la religion chrétienne de la mettre trop ſouvent ſur un théâtre profane. Ce n'eſt que par le conſeil de quelques magiſtrats éclairés qu'il ſubſtitua les Parſis ou Guèbres aux Chrétiens. Pour peu qu'on y faſſe attention, on verra qu'en effet les Guèbres n'adoraient qu'un ſeul dieu; qu'ils furent perſécutés comme les chrétiens depuis *Dioclétien*, et qu'ils ont dû dire à peu près pour leur défenſe tout ce que les chrétiens diſaient alors.

L'empereur ne fait à la fin de la pièce que ce que fit *Conſtantin* à ſon avénement, lorſqu'il donna dans un édit pleine liberté aux chrétiens d'exercer leur culte, juſque-là preſque toujours défendu ou à peine toléré.

Mr..... en compoſant cet ouvrage n'eut d'autre vue que d'inſpirer la charité univerſelle, le reſpect pour les lois, l'obéiſſance des ſujets aux

ſouverains, l'équité et l'indulgence des ſouverains pour leurs ſujets.

Si les prêtres des faux dieux abuſent cruellement de leur pouvoir dans cette pièce, l'empereur les réprime. Si l'abus du ſacerdoce eſt condamné, la vertu de ceux qui ſont dignes de leur miniſtère reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le tribun d'une légion, et ſon frère qui en eſt le lieutenant, s'emportent en murmures, la clémence et la juſtice de *Céſar* en font des ſujets fidèles et attachés pour jamais à ſa perſonne.

Enfin, la morale la plus pure et la félicité publique ſont l'objet et le réſultat de cette pièce. C'eſt ainſi qu'en jugèrent des hommes d'Etat, élevés à des poſtes conſidérables; et c'eſt dans cette vue qu'elle fut approuvée à Paris.

Mais on conſeilla à l'auteur de ne la point expoſer au théâtre, et de la réſerver ſeulement pour le petit nombre de gens de lettres qui liſent encore ces ouvrages. On attendait alors avec impatience pluſieurs tragédies plus théâtrales et plus dignes des regards du public, ſoit de M. *du Belloy*, ſoit de M. *le Mierre*, ou de quelques autres auteurs célèbres. L'auteur de la Tolérance n'oſa ni ne voulut entrer en concurrence avec des talens qu'il ſentait ſupérieurs aux ſiens. Il aima mieux avoir droit à leur indulgence que de lutter vainement contr'eux; et il ſupprima même ſon

ſon ouvrage que nous préſentons aujourd'hui aux gens de lettres; car c'eſt leur ſuffrage qu'il faut principalement ambitionner dans tous les genres. Ce ſont eux qui dirigent à la longue le jugement et le goût du public. Nous n'entendons pas ſeulement par gens de lettres les auteurs, mais les amateurs éclairés, qui ont fait une étude approfondie de la littérature, *qui vitam excoluere per artes;* ce ſont eux que le grand *Virgile* place dans les champs Elyſées parmi les ombres heureuſes, parce que la culture des arts rend toujours les ames plus honnêtes et plus pures.

Enfin, nous avons cru que le fond des choſes qui ſont traitées dans ce drame pourrait ranimer un peu le goût de la poéſie, que l'eſprit de diſſertation et de paradoxe commence à éteindre en France, malgré les heureux efforts de pluſieurs jeunes gens remplis de grands talens qu'on n'a peut-être pas aſſez encouragés.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

à l'occaſion de la tragédie des Guèbres.

On trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des Guèbres, exactement corrigée, beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette pièce n'eſt pas une tragédie ordinaire dont le ſeul but ſoit d'occuper pendant une heure le loiſir des ſpectateurs, et dont le ſeul mérite ſoit d'arracher, avec le ſecours d'une actrice, quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point cherché de vains applaudiſſemens, qu'on a ſi ſouvent prodigués ſur les théâtres aux plus mauvais ouvrages encore plus qu'aux meilleurs.

Il a ſeulement voulu employer un faible talent à inſpirer, autant qu'il eſt en lui, le reſpect pour les lois, la charité univerſelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance; c'eſt ce qu'on a déjà remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jeter dans les eſprits les ſemences de ces vertus néceſſaires à toute ſociété, on a choiſi des perſonnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de haſarder ſur la ſcène un jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux ruſtiques de ſon père, des officiers dont l'un commande dans une petite place frontière, et dont l'autre eſt lieutenant dans la compagnie de ſon frère.

Enfin un des acteurs eſt un ſimple ſoldat. De tels perſonnages qui ſe rapprochent plus de la nature, et la ſimplicité du ſtyle qui leur convient, ont paru devoir faire plus d'impreſſion, et mieux concourir au but propoſé, que des princes amoureux et des princeſſes paſſionnées; les théâtres ont aſſez retenti de ces aventures tragiques qui ne ſe paſſent qu'entre des ſouverains, et qui ſont de peu d'utilité pour le reſte des hommes. On trouve à la vérité un empereur dans cette pièce, mais ce n'eſt ni pour frapper les yeux par le faſte de la grandeur, ni pour étaler ſon pouvoir en vers ampoulés. Il ne vient qu'à la fin de la tragédie; et c'eſt pour prononcer une loi telle que les anciens les feignaient dictées par les dieux.

Cette heureuſe cataſtrophe eſt fondée ſur la plus exacte vérité. L'empereur *Gratien*, dont les prédéceſſeurs avaient long-temps perſécuté une ſecte perſane, et même notre religion chrétienne, accorda enfin aux chrétiens et aux ſectaires de Perſe la liberté de conſcience par un édit ſolemnel. C'eſt la ſeule action glorieuſe de ſon règne. Le vaillant et ſage *Dioclétien* ſe conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entières. La première choſe que fit *Conſtantin*, après avoir vaincu *Maxence*, fut de renouveler le fameux édit de liberté de conſcience, porté par l'empereur *Gallien* en faveur des chrétiens. Ainſi c'eſt proprement la liberté donnée au chriſtianiſme qui était le ſujet de la tragédie. Le reſpect ſeul pour notre religion empêcha, comme on ſait, l'auteur de la mettre ſur le théâtre; il donna la pièce ſous le nom *des Guèbres*. S'il l'avait préſentée ſous le titre

V 2

des Chrétiens, elle aurait été jouée ſans difficulté, puiſqu'on n'en fit aucune de repréſenter le St Geneſt de *Rotrou*, le St Polieucte et la Ste Théodore vierge et martyre de *Pierre Corneille*, le St Alexis de *Des Fontaines*, la Ste Gabinie de *Bruis*, et pluſieurs autres.

Il eſt vrai qu'alors le goût était moins rafiné, les eſprits étaient moins diſpoſés à faire des applications malignes; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans ſon caractère.

On applaudit ſur le théâtre ces vers de *Marcele* dans la tragédie de St Geneſt, jouée en 1647, long-temps après Polieucte.

O ridicule erreur de vanter la puiſſance
D'un dieu qui donne aux ſiens la mort pour récompenſe,
D'un impoſteur, d'un fourbe et d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?
Un ramas d'ignorans et d'hommes inutiles,
De malheureux, la lie et l'opprobre des villes;
Des femmes, des enfans, dont la crédulité
S'eſt forgée à plaiſir une divinité;
De gens qui dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas
Et du mépris des biens qu'ils ne poſſèdent pas.

Mais on applaudit encore davantage cette réponſe de *St Geneſt*.

Si mépriſer leurs dieux, c'eſt leur être rebelle,
Croyez qu'avec raiſon je leur ſuis infidelle,

Et que loin d'excuſer cette infidélité,
C'eſt un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez ſi ces dieux de métal et de pierre
Seront puiſſans au ciel, comme on les croit en terre;
Et s'ils vous ſauveront de la juſte fureur
D'un dieu dont la créance y paſſe pour erreur;
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfans et ces gens inutiles,
Les ſectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront ſi ſans cauſe ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la tragédie de St Polieucte le zèle avec lequel il court renverſer les vaſes ſacrés et briſer les ſtatues des dieux, dès qu'il eſt baptiſé. Les eſprits n'étaient pas alors auſſi difficiles qu'ils le ſont aujourd'hui. On ne s'apperçut pas que l'action de *Polieucte* eſt injuſte et téméraire. Peu de gens même ſavaient qu'un tel emportement était condamné pas les ſaints conciles. Quoi de plus condamnable en effet que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple, de mettre aux priſes tout un peuple aſſemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur, de fracaſſer des ſtatues dont les débris peuvent fendre la tête des enfans et des femmes! Ce n'eſt que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de *Polieucte* eſt inſenſée et coupable. La ceſſion qu'il fait de ſa femme à un païen a paru enfin à pluſieurs perſonnes choquer la raiſon, les bienſéances, la nature et le chriſtianiſme même. Les converſions ſubites de *Pauline* et même du lâche *Félix* ont trouvé des cenſeurs qui, en admirant les belles ſcènes de

cette pièce, se sont révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie est peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Trouver le secret de faire en France une tragédie intéressante sans amour, oser faire parler un enfant sur le théâtre, et lui prêter des réponses dont la candeur et la simplicité nous tirent des larmes, n'avoir presque pour acteurs principaux qu'une vieille femme et un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens, se soutenir surtout (et c'est-là le grand art) par une diction toujours pure, toujours naturelle et auguste, souvent sublime; c'est-là ce qui n'a été donné qu'à *Racine*, et qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut long-temps que des censeurs. On connaît l'épigramme de *Fontenelle* qui finit par ces mauvais vers: (*)

> Pour avoir fait pis qu'Esther.
> Comment diable as-tu pu faire?

Il y avait alors une cabale si acharnée contre le grand *Racine*, que si l'on en croit l'historien du *Théâtre Français*, on donnait dans des jeux de société pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute, de lire un acte d'Athalie, comme dans la société de *Boileau*, de *Furetière*, de *Chapelle*, on avait imposé la pénitence de lire une page de la Pucelle de *Chapelain*. C'est sur quoi l'écrivain du *Siècle de*

(*) Voyez l'édition de *Racine* avec des commentaires, tom. V, page 138.

Louis XIV dit, à l'article *Racine: L'or eſt confondu avec la boue pendant la vie des artiſtes, et la mort les ſépare.*

Enfin ce qui montre encore plus à quel point nos premiers jugemens ſont ſouvent abſurdes, combien il eſt rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'eſt que non-ſeulement Athalie fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On repréſentait tous les jours Alcibiade, pour qui

La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu ſecret, ſans honte et ſans effroi.

Tous les nouveaux acteurs eſſayaient leur talent dans le comte d'Eſſex, qui dit en rendant ſon épée:

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudiſſait à la reine *Eliſabeth*, amoureuſe comme une fille de quinze ans, à l'âge de ſoixante et huit. Les loges s'extaſiaient quand elle diſait:

Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il eſt, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
De cette paſſion que faut-il qu'il eſpère?
Ce qu'il faut qu'il eſpère! et qu'en puis-je eſpérer
Que la douceur de voir, d'aimer et de pleurer?

Ces énormes platitudes, qui ſuffiraient à déshonorer une nation, avaient la plus grande vogue; mais pour Athalie il n'en était pas queſtion; elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie, une autre cabale enfin la reſſuſcita. Ce ne fut

point parce que cet ouvrage eſt un chef-d'œuvre d'éloquence qu'on le fit repréſenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit *Joas* et celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impreſſion ſur les eſprits. Alors le public paſſa de trente années d'indifférence au plus grand enthouſiaſme.

Malgré cet enthouſiaſme, il y eut des critiques: je ne parle pas de ces raiſonneurs deſtitués de génie et de goût, qui, n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'aviſent de peſer dans leurs petites balances les beautés et les défauts des grands hommes, à peu près comme des bourgeois de la rue St Denis jugent les campagnes des maréchaux de *Turenne* et de *Saxe*.

Je n'ai ici en vue que les réflexions ſenſées et patriotiques de pluſieurs ſeigneurs conſidérables, ſoit français, ſoit étrangers. Ils ont trouvé *Joad* beaucoup plus condamnable que ne l'était *Grégoire VII* quand il eut l'audace de dépoſer ſon empereur *Henri IV*, de le perſécuter juſqu'à la mort, et de lui faire refuſer la ſépulture.

Je crois rendre ſervice à la littérature, aux mœurs, aux lois, en rapportant ici la converſation que j'eus dans Paris avec mylord *Cornsburi* au ſortir d'une repréſentation d'Athalie.

Je ne puis aimer, diſait ce digne pair d'Angleterre, le pontife *Joad*; comment! conſpirer contre ſa reine à laquelle il a fait ſerment d'obéiſſance! la trahir par le plus lâche des menſonges, en lui diſant qu'il y a de l'or dans ſa ſacriſtie, et qu'il lui donnera cet or! la

faire enſuite égorger par des prêtres à la Porte-aux-chevaux ſans forme de procès ! Une reine ! une femme ! quelle horreur ! Encore ſi *Joad* avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable ! mais il n'en a aucun. *Athalie* eſt une grand'mère de près de cent ans ; le jeune *Joas* eſt ſon petit-fils, ſon unique héritier ; elle n'a plus de parens ; ſon intérêt eſt de l'élever et de lui laiſſer la couronne ; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'eſt une abſurdité inſupportable de ſuppoſer qu'elle veuille élever *Joas* chez elle pour s'en défaire ; c'eſt pourtant ſur cette abſurdité que le fanatique *Joad* aſſaſſine ſa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puiſqu'il parle ainſi à ſa femme (à cette femme aſſez inutile dans la pièce) lorſqu'il la trouve avec un prêtre qui n'eſt pas de ſa communion.

Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
Vous ſouffrez qu'il vous parle et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abyme entr'ouvert ſous vos pas,
Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui les embraſent,
Ou que tombant ſur vous ces murs ne vous écraſent !

Je fus très-content du parterre qui riait de ces vers, et non moins content de l'acteur qui les ſupprima dans la repréſentation ſuivante. Je me ſentais une horreur inexprimable pour ce *Joad* ; je m'intéreſſais vivement à *Athalie*, je diſais d'après vous-même : *Je pleure hélas ! de la pauvre Athalie ſi méchamment miſe à mort par Joad.*

Car pourquoi ce grand-prêtre conſpire-t-il très-imprudemment contre la reine? pourquoi la trahit-il? pourquoi l'égorge-t-il? c'eſt apparemment pour régner lui-même ſous le nom du petit *Joas*; car quel autre que lui pourrait avoir la régence ſous un roi enfant dont il eſt le maître?

Ce n'eſt pas tout, il veut qu'on extermine ſes concitoyens, *qu'on ſe baigne dans leur ſang ſans horreur*; il dit à ſes prêtres:

Frappez, et Tyriens et même Iſraëlites.

Quel eſt le prétexte de cette boucherie? c'eſt que les uns adorent DIEU ſous le nom phénicien d'*Adonaï*, les autres ſous le nom chaldéen de *Baal* ou *Bel.* En bonne foi, eſt-ce là une raiſon pour maſſacrer ſes concitoyens, ſes parens, comme il l'ordonne? Quoi! parce que *Racine* eſt janſéniſte, il veut qu'on faſſe une St Barthelemi des hérétiques.

Il eſt d'autant plus permis d'avoir en exécration l'aſſaſſinat et les fureurs de *Joad*, que les livres juifs, que toute la terre ſait être inſpirés de DIEU, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu pluſieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil *Joad* et *Cromwel.* Ils diſent que l'un et l'autre ſe ſervirent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui diſaient que le prêtre *Joad* n'avait pas plus de droit d'aſſaſſiner *Athalie* que votre jacobin *Clément* n'en avait d'aſſaſſiner *Henri III.*

On n'a jamais joué Athalie chez nous; je m'imagine que c'eſt parce qu'on y déteſte un prêtre

qui aſſaſſine ſa reine ſans la ſanction d'un acte paſſé en parlement.

C'eſt peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne tue qu'une ſeule reine dans cette pièce; il en faut des douzaines aux Anglais avec autant de ſpectres.

Non, croyez-moi, me repliqua-t-il, ſi on ne joue point Athalie à Londres, c'eſt qu'il n'y a point aſſez d'action pour nous; c'eſt que tout s'y paſſe en longs diſcours; c'eſt que les quatre premiers actes entiers ſont des préparatifs; c'eſt que *Joſabeth* et *Mathan* ſont des perſonnages peu agiſſans; c'eſt que le grand mérite de cet ouvrage conſiſte dans l'extrême ſimplicité et dans l'élégance noble du ſtyle. La ſimplicité n'eſt point du tout un mérite ſur notre théâtre; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action et d'événemens variés: les autres nations nous blâment; mais ſont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaiſir à notre manière? En fait de goût comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez ſoi. Pour la beauté de la verſification elle ne ſe peut jamais traduire. Enfin le jeune *Eliacim en long habit de lin*, et le petit *Zacharie*, tous deux préſentant le ſel au grand-prêtre, ne feraient aucun effet ſur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées, et fortement remuées.

Perſonne ne court véritablement le moindre danger dans cette pièce, juſqu'au moment où la trahiſon du grand-prêtre éclate: car aſſurément on ne craint point qu'*Athalie* faſſe tuer le petit *Joas;* elle n'en a nulle envie; *elle veut l'élever comme ſon*

propre fils. Il faut avouer que le grand-prêtre par ses manœuvres et par sa férocité fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver ; car en attirant la reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvait-il s'assurer que le petit *Joas* ne serait pas égorgé dans le tumulte ?

En un mot, ce qui peut être bon pour une nation peut être fort insipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que *Joas* fait à la reine quand elle lui dit :

J'ai mon dieu que je sers, vous servirez le vôtre ;
Ce sont deux puissans dieux.

Le petit juif lui répond :

Il faut craindre le mien,
Lui seul est dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même, s'il avait été élevé dans le culte de *Baal* par *Mathan ?* Cette réponse ne signifie autre chose, sinon, j'ai raison et vous avez tort, car ma nourrice me l'a dit.

Enfin, Monsieur, j'admire avec vous l'art et les vers de *Racine* dans Athalie ; et je trouve avec vous que le fanatique *Joad* est d'un très-dangereux exemple.

Je ne veux point, lui repliquai-je, condamner le goût de vos Anglais ; chaque peuple a son caractère. Ce n'est point pour le roi *Guillaume* que *Racine* fit son Athalie ; c'est pour Madame de *Maintenon* et

pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit *Joas* : ils raiſonnent, mais les Français ſentent ; il faut plaire à ſa nation ; et quiconque n'a point avec le temps de réputation chez ſoi n'en a jamais ailleurs. *Racine* prévit bien l'effet que ſa pièce devait faire ſur notre théâtre ; il conçut que les ſpectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant eſt menacée, quoiqu'elle ne le ſoit point du tout. Il ſentit qu'il ferait illuſion par le preſtige de ſon art admirable ; que la préſence de cet enfant et les diſcours touchans de *Joad*, qui lui ſert de père, arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'eſt pas poſſible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger ſon petit-fils, ſon unique héritier ; je ſais qu'elle a un intérêt preſſant à l'élever auprès d'elle, qu'il doit lui ſervir de ſauve-garde contre ſes ennemis, que la vie de cet enfant doit être ſon plus cher objet après la ſienne propre ; mais l'auteur a l'adreſſe de ne pas préſenter cette vérité aux yeux ; il la déguiſe, il inſpire de l'horreur pour *Athalie*, qu'il repréſente comme ayant égorgé tous ſes petits-fils, quoique ce maſſacre ne ſoit nullement vraiſemblable. Il ſuppoſe que *Joas* a échappé au carnage ; dès-lors le ſpectateur eſt alarmé et attendri. Un vrai poëte, tel que *Racine*, eſt, ſi je l'oſe dire, comme un dieu qui tient les cœurs des hommes dans ſa main. Le potier qui donne à ſon gré des formes à l'argile n'eſt qu'une faible image du grand poëte qui tourne comme il veut nos idées et nos paſſions.

Tet fut à peu près l'entretien que j'eus autrefois

avec mylord *Cornsburi*, l'un des meilleurs eſprits qu'ait produit la Grande-Bretagne.

Je reviens à préſent à la tragédie des Guèbres, que je ſuis bien loin de comparer à l'Athalie pour la beauté du ſtyle, pour la ſimplicité de la conduite, pour la majeſté du ſujet, pour les reſſources de l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenſer, celui d'être fondée ſur une religion qui était alors la ſeule véritable, et qui n'a été, comme on ſait, remplacée que par la nôtre. Les noms ſeuls d'*Iſraël*, de *David*, de *Salomon*, de *Juda*, de *Benjamin* impriment ſur cette tragédie je ne ſais quelle horreur religieuſe qui ſaiſit un grand nombre de ſpectateurs. On rappelle dans la pièce tous les prodiges ſacrés dont DIEU honora ſon peuple juif ſous les deſcendans de *David*; *Achab* puni, les chiens qui lèchent ſon ſang ſuivant la prédiction d'*Elie*, et ſuivant le pſeaume 67: *Les chiens lècheront leur ſang*...

Elie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans; il prouve à quatre cents cinquante prophètes du roi *Achab* qu'ils ſont de faux prophètes, en feſant conſommer ſon holocauſte d'un bœuf par le feu du ciel; et il fait égorger les quatre cents cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle. Tous ces grands ſignes de la puiſſance divine ſont retracés pompeuſement dans la tragédie d'Athalie, dès la première ſcène. Le pontife *Joad* lui-même prophétiſe et déclare que l'or ſera changé en plomb. Tout le ſublime de l'hiſtoire juive eſt répandu dans la pièce depuis le premier vers juſqu'au dernier.

La tragédie des Guèbres ne peut être appuyée par ces ſecours divins; il ne s'agit ici que d'humanité. Deux ſimples officiers, pleins d'honneur et de générosité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres païens. Point de prodiges, point d'oracle, point d'ordre des dieux; la ſeule nature parle dans la pièce. Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'eſt pas ſoutenu par le merveilleux: mais enfin la morale de cette tragédie eſt ſi pure et ſi touchante qu'elle a trouvé grâce devant tous les eſprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théâtre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes ſages et vertueuſes, on convient que c'eſt celui-ci. Il n'y a point de ſouverain à qui la terre entière n'applaudît avec tranſport ſi on lui entendait dire:

> Je penſe en citoyen, j'agis en empereur,
> Je hais le fanatique et le perſécuteur.

Tout l'eſprit de la pièce eſt dans ces deux vers; tout y conſpire à rendre les mœurs plus douces, les peuples plus ſages, les ſouverains plus compatiſſans, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts, et plus encore de la ſaine morale, cabalaient en ſecret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes, à quelques prêtres modernes ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on oſe haſarder dans un ſiècle tel que le nôtre des alluſions ſi fauſſes et ſi ridicules. S'il y a peu de génie

dans ce ſiècle, il faut avouer du moins qu'il y règne une raiſon très-cultivée. Les honnêtes gens ne ſouffrent plus ces alluſions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y eſt pas. On employa cet indigne artifice contre le Tartuffe de *Molière:* il ne prévalut pas; prévaudrait-il aujourd'hui?

Quelques figuriſtes, dit-on, prétendent que les prêtres d'Apamée ſont les jéſuites le *Tellier* et *Doucin*, qu'*Arzame* eſt une religieuſe de Port-royal, que les *Guèbres* ſont les janſéniſtes. Cette idée eſt folle; mais quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raiſon, qu'en réſulterait-il? que les jéſuites ont été quelque temps des perſécuteurs, des ennemis de la paix publique, qu'ils ont fait languir et mourir par lettres de cachet dans des priſons plus de cinq cents citoyens, pour je ne ſais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, et qu'enfin on a très-bien fait de les punir.

D'autres, qui veulent abſolument trouver une clef pour l'intelligence des Guèbres, ſoupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquiſition, parce que dans pluſieurs pays des magiſtrats ont ſiégé avec les moines inquiſiteurs pour veiller aux intérêts de l'Etat. Cette idée n'eſt pas moins abſurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication? pourquoi s'obſtiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot? Il y eut un nommé *du Magnon* qui imprima que *Cinna* était le portrait de la cour de *Louis XIII.*

Mais ſuppoſons encore qu'on pût imaginer quelque reſſemblance entre les prêtres d'Apamée et les inquiſiteurs

inquiſiteurs, il n'y aurait dans cette reſſemblance prétendue qu'une raiſon de plus d'élever des monumens à la gloire des miniſtres d'Eſpagne et de Portugal, qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal ſanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie ſoit la ſatire de l'inquiſition; hé bien, béniſſez donc tous les parlemens de France, qui ſe ſont conſtamment oppoſés à l'introduction de cette magiſtrature monſtrueuſe, étrangère, inique; dernier effort de la tyrannie, et opprobre du genre humain. Vous cherchez des alluſions, adoptez donc celle qui ſe préſente ſi naturellement dans le clergé de France, compoſé en général d'hommes dont la vertu égale la naiſſance, et qui ne ſont point perſécuteurs.

> Ces pontifes divins, juſtement reſpectés,
> Ont condamné l'orgueil, et plus les cruautés.

Vous trouverez ſi vous voulez une reſſemblance plus frappante entre l'empereur qui vient dire à la fin de la tragédie qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, et ce roi ſage qui a ſu calmer des querelles eccléſiaſtiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette pièce, vous n'y verrez que l'éloge du ſiècle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raiſon à quiconque aurait la manie de vouloir enviſager le tableau du temps préſent dans une antiquité de quinze cents années.

Si la tolérance accordée par quelques empereurs romains paraiſſait d'une conſéquence dangereuſe à

quelques habitans des Gaules du dix-huitième ſiècle de notre ère vulgaire, s'ils oubliaient que les Provinces-unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine, l'Angleterre ſa puiſſance, l'Allemagne ſa paix intérieure, la Ruſſie ſa grandeur, ſa nouvelle population, ſa force; ſi ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enſeigne, s'ils oſent s'élever contre cette vertu, qu'ils ſongent au moins qu'elle eſt recommandée par *Sévère* dans Polieucte :

> J'approuve cependant que chacun ait ſes dieux.

Qu'ils avouent que dans les Guèbres ce droit naturel eſt bien plus reſtreint dans des limites raiſonnables,

> Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière;
> Mais la loi de l'Etat eſt toujours la première.

Auſſi ces vers ont été toujours reçus avec une approbation univerſelle par-tout où la pièce a été repréſentée. Ce qui eſt approuvé par le ſuffrage de tous les hommes eſt ſans doute le bien de tous les hommes.

L'empereur dans la tragédie des Guèbres n'entend point et ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les aſſemblées de débauche, les confréries fanatiques; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui ſuivent en paix ce que leur conſcience leur dicte, et qui adorent la divinité ſans troubler la ſociété. Il ne veut pas qu'on puniſſe ceux qui ſe trompent comme on punirait des parricides. Un

code criminel, fondé ſur une loi ſi ſage, abolirait des horreurs qui font frémir la nature. On ne verrait plus des préjugés tenir lieu de lois divines, les plus abſurdes délations devenir des convictions, une ſecte accuſer continuellement une autre ſecte d'immoler ſes enfans, des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats, des opinions ſimplement philoſophiques traitées de crimes de lèſe-majeſté divine et humaine, un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir ſoulagé la faim dont il était preſſé en mangeant de la chair de cheval en carême, (*) une étourderie de jeuneſſe punie par un ſupplice réſervé aux parricides; et enfin les mœurs les plus barbares étaler, à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le ſein de la politeſſe et des plaiſirs. C'était malheureuſement le caractère de quelques peuples dans des temps d'ignorance. Plus on eſt abſurde, plus on eſt intolérant et cruel: l'abſurdité a élevé plus d'échafauds qu'il n'y a eu de criminels. C'eſt l'abſurdité qui livra aux flammes la maréchale d'*Ancre* et le curé *Urbain Grandier*; c'eſt l'abſurdité ſans doute qui fut l'origine de la St Barthelemi. Quand la raiſon eſt pervertie, l'homme devient un animal féroce; les bœufs et les ſinges ſe changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes? commencez par ſouffrir qu'on leur prêche la raiſon.

(*) *Claude Guillon* exécuté en 1629, le 25 juillet, pour ce crime de lèſe-majeſté divine au premier chef.

AVERTISSEMENT

DES NOUVEAUX EDITEURS.

La tragédie des Guèbres fut donnée au public comme l'ouvrage d'un jeune auteur anonyme; et nous voyons dans le manuſcrit du véritable auteur que ſon intention avait été d'abord de l'attribuer à feu M. *Deſmahis*, l'un de ſes plus aimables élèves; et voici comme il terminait le diſcours qu'on vient de lire.

„ Le réſultat de ce diſcours eſt qu'il faut „ de la tolérance dans les beaux-arts comme „ dans la ſociété: auſſi ce jeune *Deſmahis* était „ le plus tolérant de tous les hommes. Il ne „ haïſſait que les pédans inſolens, qui ſont la „ pire eſpèce du genre humain, ſoit qu'ils „ parlent en perſécuteurs, comme l'ont été les „ jéſuites, ſoit qu'ils outragent des citoyens dans „ des gazettes eccléſiaſtiques ou profanes pour „ avoir du pain. S'il était inexorable pour ces „ ames lâches et perverſes, il était trés-indulgent „ pour les ouvrages de génie. Il n'en eſt aucun „ de parfait, diſait-il, pas même le Tartuffe, qui „ approche tant de la perfection. Il y a des „ morceaux parfaits, c'eſt tout ce qu'on peut „ attendre de la faibleſſe humaine.

„ C'eſt dommage qu'il ſoit mort ſi jeune,

„ ainſi que *Guillaume Vadé* et *Jérôme Carré ;* ils
„ auraient peut-être un peu ſervi à débarbouiller
„ ce ſiècle.

„ Je donne donc en pur don les Guèbres de
„ M. *Deſmabis* à un libraire qui les donnera
„ au public pour de l'argent.

„ Je n'excuſe ni la ſingularité de cette pièce,
„ ni ſes défauts.

„ Si les Guèbres ennuient mon cher lecteur,
„ et m'ennuient moi-même quand je les relirai,
„ ce qui m'eſt arrivé en cent occaſions, je leur
„ dirai :

„ Enfant poſthume et miſérable
„ De mon cher petit Deſmahis,
„ Tombez dans la foule innombrable
„ De ces impertinens écrits,
„ Dont l'énormité nous accable,
„ Tant en province qu'à Paris.
„ C'eſt un deſtin bien déplorable ;
„ Mais c'eſt celui des beaux-eſprits
„ De notre ſiècle incomparable."

PERSONNAGES.

IRADAN, Tribun militaire, commandant dans le château d'Apamée.

CESENE, ſon frère et ſon lieutenant.

ARZEMON, Parſis ou Guèbre, agriculteur, retiré près de la ville d'Apamée.

ARZEMON, ſon fils.

ARZAME, ſa fille.

MEGATISE, Guèbre, ſoldat de la garniſon.

PRETRES de Pluton.

L'EMPEREUR et ſes officiers.

Soldats.

La ſcène eſt dans le château d'Apamée, ſur l'Oronte, en Syrie.

LES GUEBRES OU LA TOLERANCE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

Je ſuis las de ſervir. Souffrirons-nous, mon frère,
Cet aviliſſement du grade militaire?
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de haſards
Prodigué votre ſang dans les camps des Céſars,
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant ſubalterne et lieutenant d'un prêtre?
Apamée à mes yeux eſt un ſéjour d'horreur.
J'eſpérais près de vous montrer quelque valeur,
Combattre ſous vos lois, ſuivre en tout votre exemple;
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple.
Ces mortels inhumains, à Pluton conſacrés,
Dictent par votre voix leurs décrets abhorrés.
Ma raiſon s'en indigne, et mon honneur s'irrite
De vous voir en ces lieux leur premier ſatellite.

IRADAN.

Ah ! des mêmes chagrins mes ſens ſont pénétrés ;
Moins violent que vous, je les ai dévorés.
Mais que faire ? et qui ſuis-je ? un ſoldat de fortune
Né citoyen romain, mais de race commune,
Sans ſoutiens, ſans patrons qui daignent m'appuyer ;
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,
L'autorité fatale eſt trop bien confirmée.
Plus l'abus eſt antique, et plus il eſt ſacré ;
Par nos derniers Céſars on l'a vu révéré.
De l'empire perſan l'Oronte nous ſépare ;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargé d'ans et d'affronts expira dans les fers.
Venger la mort d'un père eſt toujours légitime.
Le culte des Perſans à ſes yeux eſt un crime.
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconſtant, prompt à ſe révolter,
N'embraſſe aveuglément cette ſecte étrangère,
A nos lois, à nos dieux, à notre Etat contraire.
Il dit que la Syrie a porté dans ſon ſein
De vingt cultes nouveaux le dangereux eſſain ;
Que la paix de l'empire en peut être troublée,
Et des Céſars un jour la puiſſance ébranlée :
C'eſt ainſi qu'il excuſe un excès de rigueur.

CESENE.

Il ſe trompe ; un ſujet gouverné par l'honneur
Diſtingue en tous les temps l'Etat et ſa croyance.
Le trône avec l'autel n'eſt point dans la balance.
Mon cœur eſt à mes dieux, mon bras à l'empereur.
Hé quoi, ſi des Perſans vous embraſſiez l'erreur,

Aux fermens d'un tribun feriez-vous moins fidèle ?
Seriez-vous moins vaillant ? auriez-vous moins de zèle ?
Que Céfar à fon gré fe venge des Perfans ;
Mais pourquoi parmi nous punir des innocens ?
Et pourquoi vous charger de l'affreux miniftère
Que partage avec vous un Sénat fanguinaire ?

IRADAN.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
Une loi de terreur et des juges d'enfer.
Je fais qu'au capitole on a plus d'indulgence,
Mais le cœur en ces lieux fe ferme à la clémence :
Dans ce Sénat fanglant les tribuns ont leur voix.
J'ai fouvent amolli la dureté des lois ;
Mais ces juges altiers conteftent à ma place
Le droit de pardonner, le droit de faire grace.

CESENE.

Ah ! laiffons cette place et ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déferts
Du travail de mes mains chez un peuple fauvage,
Plutôt que de ramper dans ce dur efclavage.

IRADAN.

Cent fois dans les chagrins dont je me fens preffer,
A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer ;
Et, foulant à mes pieds la crainte et l'efpérance,
Vivre dans la retraite et dans l'indépendance.
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs :
Rien n'échappe aux foupçons de nos accufateurs.
Hélas ! vous favez trop qu'en nos courfes premières
On nous vit des Perfans habiter les frontières.
Dans les remparts d'Emeffe un lien dangereux,
Un hymen clandeftin nous enchaîna tous deux.

Ce nœud faint par lui-même eft par nos lois impie;
C'eft un crime d'Etat que la mort feule expie:
Et contre les Perfans Céfar envenimé
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

CESENE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaînes,
Avons-nous combattu fous les aigles romaines?
Trifte fort d'un foldat! docile meurtrier,
Il détruit fa patrie et fon propre foyer
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.
Il vend le fang humain! c'eft donc là de la gloire!
Nos homicides bras, gagés par l'empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
Qui fait fi dans Emeffe abandonnée aux flammes,
Nous n'avons pas frappé nos enfans et nos femmes?
Nous étions commandés pour la deftruction.
Le feu confuma tout. Je vis notre maifon,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune;
Mais nos femmes hélas! nos enfans au berceau,
Ma fille, votre fils fans vie et fans tombeau!
Céfar nous rendra-t-il ces biens ineftimables?
C'eft de l'avoir fervi que nous fommes coupables;
C'eft d'avoir obéi quand il fallut marcher,
Quand Céfar alluma cet horrible bûcher;
C'eft d'avoir affervi fous des lois fanguinaires
Notre indigne valeur et nos mains mercenaires.

IRADAN.

Je penfe comme vous, et vous me connaiffez;
Mes remords par le temps ne font point effacés.
Mon métier de foldat pèfe à mon cœur trop tendre.
Je pleurerai toujours fur ma famille en cendre;

J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les ſauver;
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
Nous n'aurons dans l'ennui qui tous deux nous conſume
Que des nuits de douleur, et des jours d'amertume.

CESENE.

Pourquoi donc voulez-vous de nos malheureux jours,
Dans ce fatal ſervice, empoiſonner le cours?
Rejetez un fardeau que ma gloire déteſte;
Demandez à Céſar un emploi moins funeſte:
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
Percerai-je jamais cette foule empreſſée,
D'un préfet du prétoire eſclave intéreſſée,
Ces flots de courtiſans, ce monde de flatteurs
Que la fortune attache aux pas des empereurs,
Et qui laiſſent languir la valeur ignorée,
Loin des palais des grands honteuſe et retirée?

CESENE.

N'importe, à ſes genoux il faudra nous jeter;
S'il eſt digne du trône, il doit nous écouter.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, MEGATISE.

IRADAN.

SOLDAT, que me veux-tu?

MEGATISE.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuſe, inquiète, alarmé,

Veut qu'on ouvre à l'inſtant, et prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

MEGATISE.

Ah tyrans!

CESENE.

C'en eſt trop, mon frère, je vous quitte:
Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.
Je n'ai point de ſéance au tribunal de ſang
Où montent les tribuns par les droits de leur rang:
Si j'y dois aſſiſter, ce n'eſt qu'en votre abſence.
De votre miniſtère exercez la puiſſance,
Tempérez de vos lois les décrets rigoureux;
Et ſi vous le pouvez, ſauvez les malheureux.

SCENE III.

IRADAN, le GRAND-PRETRE de Pluton et ſes ſuivans; MEGATISE, Soldats.

IRADAN.

MINISTRES de nos dieux, quel ſujet vous attire?

LE GRAND-PRETRE.

Leur ſervice, leur loi, l'intérêt de l'empire,
Les ordres de Céſar.

IRADAN.

Je les reſpecte tous;
Je leur dois obéir; mais que m'annoncez-vous?

LE GRAND-PRETRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages perſans diſciple abominable,

Au pied du mont Liban par un culte odieux
Invoquait le ſoleil et blaſphémait nos dieux.
Envers eux criminelle, envers Céſar lui-même,
Elle oſe mépriſer notre juſte anathème.
Vous devez avec nous prononcer ſon arrêt;
Le crime eſt avéré, ſon ſupplice eſt tout prêt.

IRADAN.

Quoi! la mort!

LE SECOND PRETRE.

Elle eſt juſte, et notre loi l'exige.

IRADAN.

Mais ſes ſévérités....

LE GRAND-PRETRE.

Elle mourra, vous dis-je;
On va dans ce moment la remettre en vos mains:
Rempliſſez de Céſar les ordres ſauverains.

IRADAN.

Une fille! un enfant!

LE SECOND PRETRE.

Ni le ſexe ni l'âge
Ne peut fléchir les dieux que l'infidelle outrage.

IRADAN.

Cette rigueur eſt grande; il faut l'entendre au moins.

LE GRAND-PRETRE.

Nous ſommes à la fois et juges et témoins.
Un profane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du grand-prêtre;
L'honneur du ſacerdoce en eſt trop irrité.
Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
C'eſt offenſer des dieux la loi terrible et ſainte;
Elle exige de vous le reſpect et la crainte.

Nous ſeuls devons juger, pardonner ou punir;
Et Céſar vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous ſommes ſes ſoldats, nous ſervons notre maître;
Il peut tout.

LE GRAND-PRETRE.

Oui, ſur vous.

IRADAN.

Sur vous auſſi peut-être.

LE GRAND-PRETRE.

Nos maîtres ſont les dieux.

IRADAN.

Servez-les aux autels.

LE GRAND-PRETRE.

Nous les ſervons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je ſais quels ſont vos droits, mais vous pourriez apprendre
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.
Les pontifes divins, juſtement reſpectés,
Ont condamné l'orgueil et plus les cruautés;
Jamais le ſang humain ne coula dans leurs temples.
Ils font des vœux pour nous; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux ſurtout je pourrai commander,
N'eſpérez pas me nuire et me dépoſſéder
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne ſe fait ici par des lois arbitraires:
Montez au tribunal, et ſiégez avec moi.
Vous, Soldats, conduiſez, mais au nom de la loi,
La malheureuſe enfant dont je plains la détreſſe.
Ne l'intimidez point, reſpectez ſa jeuneſſe,

Son ſexe, ſa diſgrace ; et dans notre rigueur
Gardons-nous bien ſurtout d'inſulter au malheur.
(*il monte au tribunal.*)
Puiſque César le veut, Pontifes, prenez place.

LE GRAND-PRETRE.

Céſar viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCENE IV.

Les perſonnages précédens, ARZAME.

(*Iradan eſt placé entre le premier et le ſecond pontife.*)

IRADAN.

APPROCHEZ-VOUS, ma fille, et reprenez vos ſens.

LE GRAND-PRETRE.

Vous avez à nos yeux par un impur encens,
Honorant un faux dieu qu'ont annoncé les mages,
Aux vrais dieux des Romains refuſé vos hommages;
A nos préceptes ſaints vous avez réſiſté :
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRETRE.

Elle ne répond point ; ſon maintien, ſon ſilence,
Sont aux dieux comme à nous une nouvelle offenſe.

IRADAN.

Prêtres, votre langage a trop de dureté,
Et ce n'eſt pas ainſi que parle l'équité.
Si le juge eſt ſévère, il n'eſt point tyrannique.
Tout ſoldat que je ſuis, je ſais comme on s'explique....
Ma fille, eſt-il bien vrai que vous ne ſuiviez pas
Le culte antique et ſaint qui règne en nos climats ?

ARZAME.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

LE GRAND-PRETRE.

C'en eſt aſſez.

LE SECOND PRETRE.

Son crime
Eſt dans ſa propre bouche; elle en ſera victime.

IRADAN.

Non, ce n'eſt point aſſez; et ſi la loi punit
Les ſujets Syriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Perſans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle eſt Perſane: on peut de ce ſéjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Oſez ſans vous troubler dire où vous êtes née,
Quelle eſt votre famille et votre deſtinée.

ARZAME.

Je rends grâce, Seigneur, à tant d'humanité,
Mais je ne puis jamais trahir la vérité;
Mon cœur, ſelon ma loi, la préfère à la vie;
Je ne puis vous tromper, ces lieux ſont ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop ſincère! ô fatale candeur!
Hé bien, Prêtres des dieux! faut-il que votre cœur
Ne ſoit point amolli du malheur qui la preſſe,
De ſa ſimplicité, de ſa tendre jeuneſſe?

LE GRAND-PRETRE.

Notre loi nous défend une fauſſe pitié.
Au ſoleil à nos yeux elle a ſacrifié.

Il

Il a vu ſon erreur, il verra ſon ſupplice.

ARZAME.

Avant de me juger, connaiſſez la juſtice.
Votre eſprit contre nous eſt en vain prévenu ;
Vous puniſſez mon culte, il vous eſt inconnu.
Sachez que ce ſoleil qui répand la lumière,
Ni vos divinités de la nature entière,
Que vous imaginez réſider dans les airs,
Dans les vents, dans les flots, ſur la terre, aux enfers,
Ne ſont point les objets que mon culte enviſage ;
Ce n'eſt point au ſoleil à qui je rends hommage,
C'eſt au Dieu qui le fit, au Dieu ſon ſeul auteur,
Qui punit le méchant et le perſécuteur ;
Au dieu dont la lumière eſt le premier ouvrage.
Sur le front du ſoleil il traça ſon image,
Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
Dans le plus éclatant de ſes faibles portraits.
Nous adorons en eux ſa ſplendeur éternelle.
Zoroaſtre embraſé des flammes d'un ſaint zèle
Nous enſeigna ce Dieu que vous méconnaiſſez,
Que par des dieux ſans nombre en vain vous remplacez,
Et dont je crains pour vous la juſtice immortelle.
Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle ;
Il veut qu'on ſoit ſoumis aux lois de ſes parens,
Fidèle envers ſes rois, même envers ſes tyrans,
Quand on leur a prêté ſerment d'obéiſſance ;
Que l'on tremble ſurtout d'opprimer l'innocence ;
Qu'on garde la juſtice, et qu'on ſoit indulgent ;
Que le cœur et la main s'ouvrent à l'indigent.
De la haine à ce cœur il défendit l'entrée,
Il veut que parmi nous l'amitié ſoit ſacrée.

Ce ſont-là les devoirs qui nous ſont impoſés. . . .
Prêtres, voilà mon Dieu ; frappez, ſi vous l'oſez.

IRADAN.

Vous ne l'oſerez point : ſa candeur et ſon âge,
Sa naïve éloquence et ſurtout ſon courage,
Adouciront en vous cette âpre auſtérité
Qu'un faux zèle honora du nom de piété.
Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
M'a parlé par ſa bouche, et m'a trouvé ſenſible :
Je cède à cet empire, et mon cœur combattu
En plaignant ſes erreurs admire ſa vertu.
A ſes illuſions, ſi le ciel l'abandonne,
Le ciel peut ſe venger ; mais que l'homme pardonne.
Dût Céſar me punir d'avoir trop émouſſé
Le fer ſacré des lois entre nos mains laiſſé,
J'abſous cette coupable.

LE GRAND-PRÊTRE.

Et moi je la condamne.
Nous ne ſouffrirons pas qu'un ſoldat, un profane,
Corrompant de nos lois l'inflexible équité,
Protège ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRÊTRE.

Il faut ſavoir ſurtout quel mortel l'a ſéduite,
Quel rebelle en ſecret la tient ſous ſa conduite ;
De ſon ſang réprouvé quels ſont les vils auteurs.

ARZAME.

Qui ? moi ! j'expoſerais mon père à vos fureurs ?
Moi, pour vous obéir, je ſerais parricide ?
Plus votre ordre eſt injuſte, et moins il m'intimide.
Dites-moi quelles lois, quels édits, quels tyrans,
Ont jamais ordonné de trahir ſes parens ?

J'ai parlé, j'ai tout dit, et j'ai pu vous confondre :
Ne m'interrogez plus ; je n'ai rien à répondre.

LE GRAND-PRÊTRE.

On vous y forcera. . . . Garde de nos prifons,
Tribun, c'eft en vos mains que nous la remettons ;
C'eft au nom de Céfar ; et vous répondrez d'elle.
Je veux bien préfumer que vous ferez fidelle
Aux lois de l'empereur, à l'intérêt des cieux.

SCENE V.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

TOUT au nom de Céfar, et tout au nom des dieux !
C'eft en ces noms facrés qu'on fait des miférables.
O pouvoirs fouverains, on vous en rend coupables !...
Vous, jeune malheureufe, ayez un peu d'efpoir.
Vous me voyez chargé d'un funefte devoir ;
Ma place eft rigoureufe, et mon ame indulgente.
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante
Par un cruel arrêt vous condamne à périr ;
Un foldat vous abfout et veut vous fecourir.
Mais que puis-je contr'eux ! le peuple les révère ;
L'empereur les foutient ; leur ordre fanguinaire,
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur eft plus fenfible à votre humanité
Qu'il n'eft glacé de crainte à l'afpect du fupplice.

IRADAN.

Vous pourriez défarmer leur barbare injuftice,

Abjurer votre culte, implorer l'empereur;
J'ofe vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, Seigneur.

IRADAN.

Vous me faites frémir; et j'ai peine à comprendre
Tant d'obftination dans un âge fi tendre.
Pour des préjugés vains, aux nôtres oppofés,
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZAME.

Hélas! pour adorer le Dieu de mes ancêtres,
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres!
Il me faut expirer par un fupplice affreux,
Pour n'avoir pas appris l'art de penfer comme eux!
Pardonnez cette plainte, elle eft trop excufable;
Je n'en faurais pas moins, d'un front inaltérable,
Supporter les tourmens qu'on va me préparer,
Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

IRADAN.

Ainfi vous furmontez vos mortelles alarmes,
Vous, fi jeune et fi faible! et je verfe des larmes;
Je pleure, et d'un œil fec vous voyez le trépas!
Non, malheureufe enfant, vous ne périrez pas.
Je veux, malgré vous-même, obtenir votre grace;
De vos perfécuteurs je braverai l'audace.
Laiffez-moi feulement parler à vos parens:
Qui font-ils?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans,
Sans dignité, fans biens. De leurs mains innocentes
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes,

Fidèles à leur culte ainsi qu'à l'empereur.

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur,
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le silence,
Quand de mes oppresseurs la barbare insolence
Voulait que mes parens leur fussent décelés;
Mon cœur fermé pour eux s'ouvre quand vous parlez.
Mon père est Arzémon; ma mère infortunée,
Quand j'étais au berceau, finit sa destinée:
A peine je l'ai vue; et tout ce qu'on m'a dit,
C'est qu'un chagrin mortel accablait son esprit:
Le ciel permet encor que le mien s'en souvienne.
Elle mouillait de pleurs et sa couche et la mienne.
Je naquis pour la peine et pour l'affliction.
Mon père m'éleva dans sa religion,
Je n'en connus point d'autre; elle est simple, elle est pure;
C'est un présent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

IRADAN.

O Ciel! ô Dieu qui l'écoutez,
Sur cette ame si belle étendez vos bontés! ....
Mais parlez, votre père est-il dans Apamée?

ARZAME.

Non, Seigneur, de César il a suivi l'armée;
Il apporte en son camp les fruits de ses jardins
Qu'avec lui quelquefois j'arrosai de mes mains.
Nos mœurs, vous le voyez, sont simples et rustiques.

IRADAN.

Reste de l'âge d'or et des vertus antiques,

Que n'ai-je ainſi vécu! que tout ce que j'entends
Porte au fond de mon cœur des traits intéreſſans!
Vivez, ô noble objet! ce cœur vous en conjure.
J'en atteſte cet aſtre et ſa lumière pure;
Lui par qui je vous vois et que vous révérez;
S'il eſt ſacré pour vous, vos jours ſont plus ſacrés;
Et je perdrai ma place avant qu'en ſa furie
La main du fanatiſme attente à votre vie....
Vous la ſuivrez, Soldats; mais c'eſt pour obſerver
Si ces prêtres cruels oſeraient l'enlever.
Contre leurs attentats vous prendrez ſa défenſe.
Il eſt beau de mourir pour ſauver l'innocence;
Allez.

ARZAME.

Ah! c'en eſt trop; mes jours infortunés
Méritent-ils, Seigneur, les ſoins que vous prenez?
Modérez ces bontés d'un ſauveur et d'un père.

SCENE VI.

IRADAN *ſeul.*

Je m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colère
Me rendront trop coupable aux yeux du ſouverain:
Je crains mes ſoldats même, et ce terrible frein,
Ce frein que l'impoſture a ſu mettre au courage,
Cet antique reſpect prodigué d'âge en âge
A nos perſécuteurs, aux tyrans des eſprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante ſurpris;
Ils ſe croiront ſouillés du plus énorme crime,
S'ils oſent refuſer le ſang de la victime.

O ſuperſtition ! que tu me fais trembler !
Miniſtres de Pluton qui voulez l'immoler,
Puiſſances des enfers, et comme eux inflexibles,
Non, ce n'eſt pas pour moi que vous ſerez terribles.
Un ſentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend ſa défenſe, et m'en fait un devoir ;
Il étonne mon ame, il l'excite ; il la preſſe.
Mon indignation redouble ma tendreſſe.
Vous adorez les dieux de l'inhumanité ;
Et je ſers contre vous le dieu de la bonté.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

Ce que vous m'apprenez de ſa ſimple innocence,
De ſa grandeur modeſte et de ſa patience,
Me ſaiſit de reſpect, et redouble l'horreur
Que ſent un cœur bien né pour le perſécuteur.
Quelle injuſtice, ô Ciel, et quelles lois ſiniſtres!
Faut-il donc à nos dieux des bourreaux pour miniſtres?
Numa qui leur donna des préceptes ſi ſaints
Les avait-il créés pour frapper les humains?
Alors ils conſolaient la nature affligée.
Que les temps ſont divers! que la terre eſt changée!...
Ah! mon frère, achevez tout ce récit affreux,
Qui fait pâlir mon front, et dreſſer mes cheveux.

IRADAN.

Pour la ſeconde fois ils ont paru, mon frère,
Au nom de l'empereur et des dieux qu'on révère.
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
Du prétoire émané contre les réfractaires;
Tant atteſté le ciel et leurs lois ſanguinaires,
Que mes ſoldats tremblans, et vaincus par ces lois,
Ont baiſſé leurs regards au ſeul ſon de leur voix.
Je l'avais bien prévu. Ces prêtres du tartare
Avancent fièrement; et d'une main barbare

Ils faififfent foudain la fille d'Arzémon,
Cette enfant fi fublime; (*Arzame*, c'eft fon nom.)
Ils la traînaient déjà: quelques foldats en larmes
Les priaient à genoux; nul ne prenait les armes.
Je m'élance fur eux, je l'arrache à leurs mains;
Tremblez, hommes de fang, arrêtez, inhumains,
Tremblez: elle eft romaine, en ces lieux elle eft née,
Je la prends pour époufe. O Dieux de l'hyménée!
Dieux de ces facrés nœuds, dieux clémens que je fers,
Je triomphe avec vous des monftres des enfers!
Armez et protégez la main que je lui donne!
Ma cohorte à ces mots fe lève et m'environne,
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proie et reftent éperdus.
Vous favez, ai-je dit, que nos lois fouveraines
Des faints nœuds de l'hymen ont confacré les chaînes;
Que nul n'ofe porter fa téméraire main
Sur l'augufte moitié d'un citoyen romain;
Je le fuis: refpectez ce nom cher à la terre.
Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre:
Mais bientôt revenus de leur ftupidité,
Reprenant leur audace et leur atrocité,
Leur bouche ofe crier à la fraude, au parjure!
Cet hymen, difent-ils, n'eft qu'un jeu d'impofture,
Une offenfe à Céfar, une infulte aux autels;
Je n'en ai point tiffu les liens folemnels,
Ce n'eft qu'un artifice indigne et puniffable. . . .
Je vais donc le former cet hymen refpectable.
Vous l'approuvez, mon frère, et je n'en doute pas:
Il fauve l'innocence, il arrache au trépas
Un objet cher aux dieux auffi-bien qu'à moi-même,
Qu'ils protègent par moi, qu'ils ordonnent que j'aime,

Et qui par ſa vertu, plus que par ſa beauté,
Eſt l'image, à mes yeux, de la divinité.

CESENE.

Qui? moi! ſi je l'approuve! ah, mon ami, mon frère,
Je ſens que cet hymen eſt juſte et néceſſaire.
Après l'avoir promis, ſi, rétractant vos vœux,
Vous n'accompliſſiez pas vos deſſeins généreux,
Je vous croirais parjure, et vous ſeriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour ſon ſupplice.
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
Obſcurément puiſé la ſource de ſon ſang;
Avons-nous des aïeux dont les fronts en rougiſſent?
Ses grâces, ſa vertu, ſon péril l'ennobliſſent.
Dégagez vos ſermens, preſſez ce nœud ſacré;
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'eſt point là ſans doute un hymen ordinaire,
Enfant de l'intérêt et d'un amour vulgaire,
La magnanimité forme ces ſacrés nœuds;
Ils conſolent la terre, ils ſont bénis des cieux;
Le fanatiſme en tremble. Arrachez à ſa rage
L'objet, le digne objet de votre juſte hommage.

IRADAN.

Hé bien, préparez tout pour ce nœud ſolemnel,
Les témoins, le feſtin, les préſens et l'autel.
Je veux qu'il s'accompliſſe aux yeux des tyrans même,
Dont la voix infernale inſulte à ce que j'aime.

(*à des ſuivans.*)

Qu'on la faſſe venir.... Mon frère, demeurez,
Digne et premier témoin de mes ſermens ſacrés.
La voici.

CESENE.

Son aſpect déjà vous juſtifie.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

IRADAN.

Arzame, c'eſt à vous que mon cœur ſacrifie;
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compaſſion,
Repouſſait loin de vous la perſécution.
Contre vos ennemis l'équité ſe ſoulève:
Elle a tout commencé; l'amour parle et l'achève.
Je ſuis prêt de former en préſence des dieux,
En préſence du vôtre, un nœud ſi précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, et qui vous eſt utile,
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt aſile;
Qui vous peut en ſecret donner la liberté
D'exercer votre culte avec ſécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle puiſſance,
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance.
Elle vous a portée aux écueils de la mort,
Dans un orage affreux qui vous ramène au port.
Sa main qu'elle étendait pour ſauver votre vie,
Tiſſut en même temps ce ſaint nœud qui nous lie.
Je vous préſente un frère; il va tout préparer
Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfeſance,
Hélas! j'offre mon trouble et ma reconnaiſſance.
Puiſſe l'aſtre du jour épancher ſur tous deux
Ses rayons les plus purs et les plus lumineux!
Goûtez en vous aimant un ſort toujours proſpère.
Mais, ô mon bienfaiteur! ô mon maître! ô mon père!

Vous qui faites ſur moi tomber ce noble choix,
Daignez prêter l'oreille en ſecret à ma voix.

CESENE.

Je me retire, Arzame, et mes mains empreſſées
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées.
Tendre ami de mon frère, heureux de ſon bonheur,
Je partage le vôtre, et vois en vous ma ſœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir!

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Belle et modeſte Arzame,
Verſez en liberté vos ſecrets dans mon ame,
Ils ſont à moi, parlez, tout eſt commun pour nous.

ARZAME.

Mon père! en frémiſſant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

J'atteſte ce ſoleil, image de Dieu même,
Que je voudrais pour vous répandre tout le ſang
Dont ces prêtres de mort vont épuiſer mon flanc.

IRADAN.

Ah! que me dites-vous, et quelle défiance!
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offenſe;

Ces tyrans confondus fauront nous refpecter.

ARZAME.

Jufte Dieu, que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté fi noble, une ardeur fi touchante!

IRADAN.

Je m'honore moi-même, et ma gloire eft contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en eft trop. . . . bornez-vous, Seigneur, à la pitié;
Mais daignez m'affurer qu'un fecret qui vous touche
Ne fortira jamais de votre augufte bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Hé bien. . . .

IRADAN.

Vous femblez héfiter,
Et vos regards fur moi tremblent de s'arrêter.
Vous pleurez, et j'entends votre cœur qui foupire.

ARZAME.

Ecoutez, s'il fe peut, ce que je dois vous dire.
Vous ne connaiffez pas la loi que nous fuivons;
Elle peut être horrible aux autres nations:
La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère;
Ce qu'ici l'on profcrit, ailleurs on le révère.
La nature a chez nous des droits purs et divins,
Qui font un facrilége aux regards des Romains.
Notre religion, à la vôtre contraire,
Ordonne que la fœur s'uniffe avec le frère;
Et veut que ces liens, par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.

La ſource de leur ſang pour eux toujours ſacrée,
En ſe réuniſſant, n'eſt jamais altérée:
Telle eſt ma loi.

IRADAN.

Barbare! Ah! que m'avez-vous dit?

ARZAME.

Je l'avais bien prévu . . . . votre cœur en frémit.

IRADAN.

Vous avez donc un frère?

ARZAME.

Oui, Seigneur, et je l'aime.
Mon père à ſon retour dut nous unir lui-même.
Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés,
De nos Guèbres chéris et chez vous condamnés.
Je ne ſuis plus pour vous qu'une vile étrangère,
Indigne des bienfaits jetés ſur ma miſère;
Et d'autant plus coupable à vos yeux alarmés
Que je vous dois la vie, et qu'enfin vous m'aimez.
Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père;
Mais plus je vous chéris, et moins j'ai dû me taire.
Rendez ce triſte cœur, qui n'a pu vous tromper,
Aux homicides bras levés pour le frapper.

IRADAN.

Je demeure immobile, et mon ame éperdue
Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
De cet affreux ſecret je ſuis trop offenſé:
Mon cœur le gardera . . . mais ce cœur eſt percé.
Allez, je cacherai mon outrage à mon frère.
Je dois me ſouvenir combien vous m'étiez chère.
Dans l'indignation dont je ſuis pénétré,
Malgré tout mon courroux, mon honneur vous ſait gré

De m'avoir dévoilé cet effrayant myſtère.
Votre eſprit eſt trompé, mais votre ame eſt ſincère.
Je ſuis épouvanté, confus, humilié;
Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié:
Je ne vous aime plus, mais je vous ſers encore.

ARZAME.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juſte courroux,
Puiſque je dois mourir, c'eſt de mourir par vous,
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le père, le héros, par qui je fus aimée,
En me privant du jour, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tout plein de ſes bienfaits,
Rendra ma mort plus douce; et ma bouche expirante
Bénira juſqu'au bout cette main bienfeſante.

IRADAN.

Allez, n'eſpérez pas, dans votre aveuglement,
Arracher de mon ame un tel conſentement.
Par le pouvoir ſecret d'un charme inconcevable,
Mon cœur s'attache à vous toute ingrate et coupable:
Vos nœuds me font horreur; et dans mon déſeſpoir
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, Seigneur, et moi, plus que vous confondue,
Je ne puis m'arracher d'une ſi chère vue;
Et je crois voir en vous un père courroucé
Qui me conſole encor quand il eſt offenſé.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE.

CESENE.

Mon frère, tout eſt prêt, les autels vous demandent;
Les prêtreſſes d'hymen, les flambeaux vous attendent.
Le peu de vos amis qui nous reſte en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obſcurs,
Groſſièrement parés, et plus ornés par elle,
Que ne l'eſt des Céſars la pompe ſolemnelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CESENE.

Comment! quel changement, quels déſaſtres nouveaux!
Sur votre front glacé l'horreur eſt répandue!
Ses yeux baignés de pleurs ſemblent craindre ma vue!

IRADAN.

Plus d'autels, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en ſuis indigne.

CESENE.

O Ciel!
Dans quel contentement je parais cet autel!
Combien je chériſſais cet heureux miniſtère!
Quel plaiſir j'éprouvais dans le doux nom de frère!

ARZAME.

ARZAME.

Ah! ne prononcez pas un nom trop odieux.

CESENE.

Que dites-vous?

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux;
Renonçons pour jamais à ce poste funeste,
A ce rang avili qu'avec vous je déteste,
A tous ces vains honneurs d'un soldat détrompé;
Trop basse ambition dont j'étais occupé.
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre;
De nos enfans, mon frère, allons pleurer la cendre.
Nos femmes, nos enfans nous ont été ravis:
Vous pleurez votre fille, et je pleure mon fils.
Tout est fini pour nous: sans espoir sur la terre,
Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre?
Quittons tout et fuyons. Mon esprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient consolé;
Ils sont rompus; le ciel en a coupé la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais, et du monde et d'Arzame.

CESENE.

Vous me glacez d'effroi: quel trouble et quels desseins!
Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins,
A ses bourreaux? qui? vous!

IRADAN.

Arrêtez: peut-on croire
D'un soldat, de son frère, une action si noire!
Ce que j'ai commencé, je le veux achever:
Je ne la verrai plus; mais je dois la sauver.
Mes sermens, ma pitié, mon honneur, tout m'engage;
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage:
Vous m'offensez.

ARZAME.

O Ciel! ô frères généreux!
Dans quel ſaiſiſſement vous me jetez tous deux!
Hélas! vous diſputez pour une malheureuſe.
Laiſſez-moi terminer ma deſtinée affreuſe:
Vous en voulez trop faire, et trop ſacrifier;
Vos bontés vont trop loin, mon ſang doit les payer.

SCENE V.

Les perſonnages précédens, les PRETRES de Pluton, Soldats.

LE GRAND-PRETRE.

Est-ce ainſi qu'on inſulte à nos lois vengereſſes,
Qu'on trahit hautement la foi de ſes promeſſes,
Qu'on oſe ſe jouer avec impunité
Du pouvoir ſouverain par vous-même atteſté?
Voilà donc cet hymen et ce nœud ſi propice
Qui devait de Céſar enchaîner la juſtice;
Ce citoyen romain qui penſait nous tromper!
La victime à nos mains ne doit plus échapper.
Déjà Céſar inſtruit connaît votre impoſture:
Nous venons en ſon nom réparer ſon injure.
Soldats qu'il a trompés, qu'on enlève ſoudain
Le criminel objet qu'il protégeait en vain.
Saiſiſſez-la.

ARZAME.

Mon père!

IRADAN *aux ſoldats.*

Ingrats!

CESENE.

Troupe inſolente!...
Arrêtez.... devant moi qu'un de vous ſe préſente,
Qu'il l'oſe, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND-PRETRE.

Ne le redoutêz pas.

IRADAN.

Tremblez, vils aſſaſſins;
Vous n'êtes plus ſoldats quand vous ſervez ces prêtres.

LE GRAND-PRETRE.

Les dieux, Céſar et nous, Soldats, voilà vos maîtres.

CESENE.

Fuyez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,
Rentrez dans cet aſile à vos malheurs donné.

CESENE.

Ne craignez rien.

ARZAME *en ſe retirant.*

Je meurs.

LE GRAND-PRETRE.

Frémiſſez, infidelles:
Céſar vient, il ſait tout, il punit les rébelles.
D'une ſecte proſcrite indignes partiſans,
De complots ténébreux coupables artiſans,
Qui deviez devant moi, le front dans la pouſſière,
Abaiſſer en tremblant votre inſolence altière,
Qui parlez de pitié, de juſtice et de lois,
Quand le courroux des dieux parle ici par ma voix;
Qui mépriſez mon rang, qui bravez ma puiſſance;
Vous appelez la foudre, et c'eſt moi qui la lance.

SCENE VI.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

UN tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

IRADAN.

Ils nous perdront ſans doute, ils n'ont qu'à le vouloir.

CESENE.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente.

IRADAN.

Qu'elle eſt juſte, mon frère, et qu'elle eſt impuiſſante!
Ils ont, pour les défendre et pour nous accabler,
Céſar qu'ils ont ſéduit, les dieux qu'ils font parler.

CESENE.

Oui, mais ſauvons Arzame.

IRADAN.

Ecoutez: Apamée
Touche aux Etats perſans; la ville eſt déſarmée;
Les ſoldats de ce fort ne ſont point contre moi;
Et déjà quelques-uns m'ont engagé leur foi.
Courez à nos tyrans, flattez leur violence;
Dites que votre frère, écoutant la prudence,
Mieux conſeillé, plus juſte, à ſon devoir rendu,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu;
Dites que par leurs mains je conſens qu'elle meure,
Que je livre ſa tête avant qu'il ſoit une heure.

Trompons la cruauté qu'on ne peut désarmer.
Enfin, promettez tout : je vais tout confirmer.
Dès qu'elle aura passé ces fatales frontières,
Je mets entr'elle et moi d'éternelles barrières.
A vos conseils rendu, je brise tous mes fers.
Loin d'un service ingrat ; caché dans des déserts,
Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

CESENE.

Allons, je promettrai ce cruel sacrifice ;
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'empereur emploie
A servir ces bourreaux avides de leur proie !
Oui, je vais leur parler.

SCENE VII.

IRADAN, le jeune ARZEMON *parcourant le fond de la scène d'un air inquiet et égaré.*

LE JEUNE ARZEMON.

O Mort ! ô Dieu vengeur !
Ils me l'ont enlevée ; ils m'arrachent le cœur....
Où la trouver ? où fuir ? quelles mains l'ont conduite ?

IRADAN.

Cet inconnu m'alarme : est-il un satellite
Que ces juges sanglans se pressent d'envoyer
Pour observer ces lieux et pour nous épier ?

LE JEUNE ARZEMON.

Ah !.... la connaissez-vous ?

IRADAN.

Ce malheureux s'égare.

Parle; que cherches-tu?

LE JEUNE ARZEMON.

La vertu la plus rare....

La vengeance, le ſang, les raviſſeurs cruels,

Les tyrans révérés des malheureux mortels....

Arzame! chère Arzame!.... Ah! donnez-moi des armes.

Que je meure vengé!

IRADAN.

Son déſeſpoir, ſes larmes,

Ses regards attendris, tout furieux qu'ils ſont,

Les traits que la nature imprima ſur ſon front;

Tout me dit, c'eſt ſon frère.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, je le ſuis.

IRADAN.

Arrête,

Garde un profond ſilence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZEMON.

Je te l'apporte, frappe.

IRADAN.

Enfans infortunés!

Dans quels lieux les deſtins les ont-ils amenés!....

Toi, le frère d'Arzame!

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, ton regard ſévère

Ne m'intimide pas.

IRADAN.

Ce jeune téméraire

Me remplit à la fois d'horreur et de pitié:

Il peut avec ſa ſœur être ſacrifié.

LE JEUNE ARZEMON.

Je viens ici pour l'être.

IRADAN.

O rigueurs tyranniques!
Ce ſont vos cruautés qui font les fanatiques...
Ecoute, malheureux, je commande en ce fort,
Mais ces lieux ſont remplis de miniſtres de mort.
Je te protégerai: réſous-toi de me ſuivre.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je la voir enfin?

IRADAN.

Tu peux la voir et vivre;
Calme-toi.

LE JEUNE ARZEMON.

Je ne puis.... Ah! Seigneur, pardonnez
A mes ſens éperdus, d'horreur aliénés.
Quoi! ces lieux, dites-vous, ſont en votre puiſſance,
Et l'on y traîne ainſi la timide innocence?
Vos eſclaves romains de leurs bras criminels
Ont arraché ma ſœur aux foyers paternels.
De la mort, dites-vous, ma ſœur eſt menacée.
Vous la perſécutez!

IRADAN.

Va, ton ame eſt bleſſée
Par les illuſions d'une fatale erreur;
Va, ne me prends jamais pour un perſécuteur;
Et ſur elle et ſur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZEMON.

Hélas! dois-je y compter?... daignez donc me la rendre,
Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

Z 4

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un fort funeste !
Viens, jeune infortuné, je t'apprendrai le reste ;
Suis mes pas.

LE JEUNE ARZEMON.

J'obéis à vos ordres pressans :
Mais ne me trompez pas.

IRADAN.

O malheureux enfans !
Quel sort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste !
De l'une j'admirais la fermeté modeste,
Sa résignation, sa grâce, sa candeur ;
L'autre accroît ma pitié, même par sa fureur.
Un dieu veut les sauver, il les conduit sans doute ;
Ce dieu parle à mon cœur, il parle et je l'écoute.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE.

LE JEUNE ARZEMON.

Je marche dans ces lieux de ſurpriſe en ſurpriſe,
Quoi! c'eſt toi que j'embraſſe, ô mon cher Mégatiſe!
Toi, né chez les Perſans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon ſi chéri,
Toi, ſoldat des Romains!

MEGATISE.

Pardonne à ma faibleſſe.
L'ignorance et l'erreur d'une aveugle jeuneſſe,
Un eſprit inquiet, trop de facilité,
L'occaſion trompeuſe, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les ſoldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZEMON.

Métier cruel et vil! mépriſable eſclavage!
Tu pourrais être libre en ſuivant tes amis. (*a*)

MEGATISE.

Le pauvre n'eſt point libre, il ſert en tout pays.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton ſort près d'Iradan deviendra plus proſpère.

MEGATISE.

Va, des guerriers romains il n'eſt rien que j'eſpère.

LE JEUNE ARZEMON.

Que dis-tu? le tribun qui commande en ce fort
Ne t'a-t-il pas offert un généreux ſupport?

MEGATISE.

Ah! crois-moi, les Romains tiennent peu leur promeſſe.
Je connais Iradan, je ſais que, dans Emeſſe,
Amant d'une Perſanne, il en avait un fils;
Mais apprends que bientôt, déſolant ſon pays,
Sur un ordre du prince il détruiſit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un aſile.
Oui, les chefs, les ſoldats, à nuire condamnés,
Font toujours tous les maux qui leur ſont ordonnés.
Nous en voyons ici la preuve trop ſenſible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.
Pitié trop faible encore et toujours chancelante!
L'autre eſt prête à tremper ſa main vile et ſanglante
Dans ce cœur ſi chéri, dans ce généreux flanc,
A la voix d'un pontife altéré de ſon ſang.

LE JEUNE ARZEMON.

Cher ami, rendons grâce au ſort qui nous protége;
On ne commettra point ce meurtre ſacrilége.
Iradan la ſoutient de ſon bras protecteur,
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur,
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur, il n'eſt plus de victime,
De la Perſe à nos pas il ouvre les chemins.

MEGATISE.

Tu penſes que pour toi, bravant ſes ſouverains,
Il haſarde ſa perte?

LE JEUNE ARZEMON.

Il le dit, il le jure.
Ma ſœur ne le croit point capable d'impoſture;
En un mot nous partons. Je ne ſuis affligé
Que de partir ſans toi, ſans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

MEGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a ſéduit? de quels funeſtes charmes,
De quel preſtige affreux tes yeux ſont faſcinés!
Tu crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés!

LE JEUNE ARZEMON.

Je le crois.

MEGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte?

LE JEUNE ARZEMON.

Sans doute.

MEGATISE.

On te trahit, dans une heure elle eſt morte.

LE JEUNE ARZEMON.

Non, il n'eſt pas poſſible: on n'eſt pas ſi cruel.

MEGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.
Le frère d'Iradan, ce Céſène, ce traître
Trafique de ſa vie, et la vend au grand-prêtre.
J'ai vu, j'ai vu ſigner le barbare traité.

LE JEUNE ARZEMON.

Je meurs!... Que m'as-tu dit?

MEGATISE.

L'horrible vérité.

Hélas ! elle eſt publique, et mon ami l'ignore !

LE JEUNE ARZEMON.

O monſtres ! ô forfaits !... Mais non, je doute encore...
Ah ! comment en douter ! mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu ?
Des mots entre-coupés ſuivis d'un froid ſilence,
Des regards inquiets que troublait ma préſence,
Un air ſombre et jaloux, plein d'un ſecret dépit,
Tout ſemblait en effet me dire, il nous trahit.

MEGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame eſt leur victime.

LE JEUNE ARZEMON.

Déteſtables humains ! quoi ! ce même Iradan !...
Si fier, ſi généreux !

MEGATISE.

N'eſt-il pas courtiſan ?
Peut-être il n'en eſt point qui, pour plaire à ſon maître,
Ne ſe chargeât des noms de barbare et de traître.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je ſauver Arzame ?

MEGATISE.

En ce ſéjour d'effroi,
Je t'offre mon épée, et ma vie eſt à toi.
Mais ces lieux ſont gardés, le fer eſt ſur ſa tête,
De l'horrible bûcher la flamme eſt toute prête.
Chez ces prêtres ſanglans nul ne peut aborder....
(*l'arrêtant.*)
Où cours-tu, malheureux ?

LE JEUNE ARZEMON.

Peux-tu le demander ?

MEGATISE.

Crains tes emportemens, j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZEMON.

Arzame va mourir, et tu crains pour ma vie!

MEGATISE.

Arrête, je la vois.

LE JEUNE ARZEMON.

C'eſt elle-même.

MEGATISE.

Hélas!

Elle eſt loin de penſer qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZEMON.

Ecoute, garde-toi d'oſer lui faire entendre
L'effroyable ſecret que tu viens de m'apprendre.
Non, je ne ſaurais croire un tel excès d'horreur.
Iradan!

SCENE II.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE, ARZAME.

ARZAME.

Cher époux! cher eſpoir de mon cœur,
Le dieu de notre hymen, le dieu de la nature
A la fin nous arrache à cette terre impure...
Quoi! c'eſt-là Mégatiſe!... En croirai-je mes yeux!
Un ignicole, un Guèbre eſt ſoldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZEMON.

Il eſt trop vrai, ma ſœur.

MEGATISE.

Oui, j'en rougis de honte.

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte?

MEGATISE.

Sans doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZEMON.

Je vois... qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout eſt prêt pour la fuite:
De fidèles ſoldats marchent à notre ſuite.
Mégatiſe en eſt-il?

MEGATISE.

Je vous offre mon bras,
C'eſt tout ce que je puis.... Je ne vous quitte pas.

ARZAME *au jeune Arzémon.*

Iradan de mon ſort diſpoſe avec ſon frère.

LE JEUNE ARZEMON.

On le dit.

ARZAME.

Tu pâlis: quel trouble involontaire
Obſcurcit tes regards de larmes inondés?

LE JEUNE ARZEMON.

Quoi Céſène, Iradan!... De grâce, répondez:
Où ſont-ils? qu'ont-ils fait?

ARZAME.

Ils ſont près du grand-prêtre.

LE JEUNE ARZEMON.

Près de ton meurtrier!

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

LE JEUNE ARZEMON.

Ils tardent bien long-temps.

ARZAME.

Tu les verras ici.

LE JEUNE ARZEMON, *ſe jetant dans les bras de Mégatiſe.*

Cher ami, c'en eſt fait, tout eſt donc éclairci!

ARZAME.

Hé quoi, la crainte encor ſur ton front ſe déploie,
Quand l'eſpoir le plus doux doit nous combler de joie,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous;
Lorſque de l'empereur il brave le courroux,
Que pour ſauver nos jours il haſarde ſa vie,
Qu'il ſe trahit lui-même et qu'il ſe ſacrifie?

LE JEUNE ARZEMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah! calme ta douleur,
Mon frère; elle eſt injuſte.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, pardonne, ma ſœur,
Pardonne; écoute au moins: Mégatiſe eſt fidèle,
Notre culte eſt le ſien, je réponds de ſon zèle,
C'eſt un frère; à ſes yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels ſentimens ſecrets ce Romain nous conſerve?
Il paraiſſait troublé, tu t'en ſouviens: obſerve,

Rappelle en ton eſprit juſqu'aux moindres diſcours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des prêtres ennemis, de Céſar, de toi-même,
Des lois que nous ſuivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

Cher frère, tendre amant, que peux-tu demander!

LE JEUNE ARZEMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,
Sans verſer des poiſons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

J'en verſerai, peut-être, en oſant t'obéir.

LE JEUNE ARZEMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.
Et puiſque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalouſie;
Tu ne la connais point. Un ſentiment ſi bas
Bleſſe le nœud d'hymen et ne l'affermit pas.

LE JEUNE ARZEMON.

Crois qu'un autre intérêt, un ſoin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis déſobéir ſans crime....
J'avoûrai qu'Iradan, trop prompt à s'abuſer,
M'a préſenté ſa main que j'ai dû refuſer.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait?

ARZAME.

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait!

ARZAME.

Sa pourſuite
A lui tout confier malgré moi m'a réduite.
Il a ſu les ſecrets de ma religion,
Et de tous mes devoirs, et de ma paſſion.
Par de profonds reſpects, par un aveu ſincère,
J'ai repouſſé l'honneur qu'il prétendait me faire.
A ces empreſſemens j'ai mis ce frein ſacré:
Ce ſecret à jamais devait être ignoré,
Tu me l'as arraché; mais crains d'en faire uſage.

LE JEUNE ARZEMON.

Achève: il a donc ſu ce ſerment qui m'engage,
Qui rejoint par nos lois le frère avec la ſœur?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZEMON.

Qu'a produit en lui ce nœud ſi ſaint?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZEMON *à Mégatiſe.*

C'eſt aſſez, je vois tout: le barbare! il ſe venge.

ARZAME.

Malgré notre hyménée à ſes yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il oſe protéger
Notre ſainte union, bien loin de s'en venger.

Nous quittons pour jamais ces ſanglantes demeures.

LE JEUNE ARZEMON.

Ah, ma ſœur! . . . c'en eſt fait.

ARZAME.

Tu frémis et tu pleures!

LE JEUNE ARZEMON.

Qui? moi! . . . Ciel! . . . Iradan. . .

ARZAME.

Pourrais-tu ſoupçonner
Que notre bienfaiteur pût nous abandonner?

LE JEUNE ARZEMON.

Pardonne . . . en ces momens . . . dans un lieu ſi barbare...
Parmi tant d'ennemis . . . aiſément on s'égare. . .
Du parti que l'on prend le cœur eſt effrayé.

ARZAME.

Ah! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu ſors! . . . demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZEMON.

Ami, veille ſur elle . . . ô tendreſſe! ô nature!
(*avec fureur.*)
Que vais-je faire? ah Dieu!... vengeance, entends ma voix!
(*il embraſſe ſa ſœur en pleurant.*)
Je t'embraſſe, ma ſœur, pour la dernière fois.
(*il ſort.*)

SCENE III.

ARZAME, MEGATISE.

ARZAME.

Arrête! ... que veut-il? qu'eſt-ce donc qu'il prépare?
De ſa tremblante ſœur faut-il qu'il ſe ſépare?
Et dans quel temps, grand Dieu! Qu'en peux-tu ſoupçonner?

MEGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le ſort veut s'obſtiner;
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont ſuivie.

MEGATISE.

Puiſſe le juſte Ciel veiller ſur votre vie!

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je ſuis loin de lui.
J'avais quelque courage, il s'épuiſe aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces?
Aſſez infortuné pour ſervir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs myſtères affreux.

MEGATISE.

Hélas! en tous les temps leurs complots ſont à craindre:
Céſar les favoriſe, ils ont ſu le contraindre
A fléchir ſous le joug qu'ils auraient dû porter.
Penſez-vous qu'Iradan puiſſe leur réſiſter?
Etes-vous ſûre enfin de ſa perſévérance?
On ſe laſſe ſouvent de ſervir l'innocence;

Aa 2

Bientôt l'infortuné pèſe à ſon protecteur:
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel eſt mon malheur,
Si le noble Iradan ceſſe de me défendre,
Il faut mourir... grand Dieu, quel bruit ſe fait entendre!
Quels mouvemens ſoudains, et quels horribles cris!

SCENE IV.

ARZAME, MEGATISE, CESENE, Soldats, le jeune ARZEMON *enchaîné.*

CESENE.

QU'ON le traîne à ma ſuite: enchaînez, mes amis,
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide;
Préparez mille morts à ce lâche homicide;
Vengez mon frère.

ARZAME.

O Ciel!

MEGATISE.

Malheureux!

ARZAME *tombe ſur une banquette.*

Je me meurs!

CESENE.

Femme ingrate! eſt-ce toi qui guidais ſes fureurs?

ARZAME *ſe relevant.*

Comment? que dites-vous? quel crime a-t-on pu faire?

CESENE.

Le monſtre!... quoi? plonger une main ſanguinaire

Dans le ſein de ſon maître et de ſon bienfaiteur,
Frapper, aſſaſſiner votre libérateur!
A mes yeux, dans mes bras! un coup ſi déteſtable,
Un tel excès de rage eſt trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel! Iradan n'eſt plus!

CESENE.

Les dieux, les juſtes dieux
N'ont pas livré ſa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait, j'ai vu ſa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je reſpire un moment.

CESENE *aux ſoldats.*

Soldats qui me ſuivez,
Déployez les tourmens qui lui ſont réſervés....
Parle avant d'expirer, nomme-moi ton complice.

(*montrant Mégatiſe.*)

Eſt-ce ta ſœur ou lui? parle avant ton ſupplice...
Tu ne me réponds rien... quoi! lorſqu'en ta faveur
Nous offenſions hélas! nos dieux, notre empereur,
Quand nos ſoins redoublés, et l'art le plus pénible,
Trompaient pour te ſauver ce pontife inflexible,
Quand, tout prêts à partir de ce ſéjour d'effroi,
Nous expoſions nos jours et pour elle et pour toi;
De nos bontés, grand Dieu! voilà donc le ſalaire!

ARZAME.

Malheureux! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'eſt formé?
S'il en eſt un plus grand, c'eſt de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZEMON *à Céſène.*

A la fin je retrouve un reſte de lumière. . .
La nuit s'eſt diſſipée. . . un jour affreux m'éclaire. . .
Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot: j'oſe t'interroger. . .
Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître?
Il n'allait pas livrer ma ſœur à ce grand-prêtre?

CESENE.

La livrer, malheureux! il aurait fait couler
Tout le ſang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZEMON.

Il ſuffit: je me jette à tes pieds que j'embraſſe.
A ton cher frère, à toi je demande une grâce,
C'eſt d'épuiſer ſur moi les plus affreux tourmens
Que la vengeance ajoute à la mort des méchans;
Je les ai mérités: ton courroux légitime
Ne ſaurait égaler mes remords et mon crime.

CESENE.

Soldats qui l'entendez, je le laiſſe en vos mains:
Soyons juſtes, amis, et non pas inhumains.
Sa mort doit me ſuffire.

ARZAME.

Hé bien, il la mérite;
Mais joignez-y ſa ſœur, elle eſt déjà proſcrite.
La vie en tous les temps ne me fut qu'un fardeau,
Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombeau.
Je ſuis ſa ſœur, ſa femme, et cette mort m'eſt due.

MEGATISE.

Permettez qu'un moment ma voix ſoit entendue.
C'eſt moi qui dois mourir, c'eſt moi qui l'ai porté,
Par un avis trompeur, à tant de cruauté. . .

Seigneur, je vous ai vu, dans ce féjour du crime,
Aux tyrans affemblés promettre la victime;
Je l'ai vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penfer
Que vous la promettiez pour les mieux abufer?
Je fuis Guèbre et groffier, j'ai trop cru l'apparence,
Je l'ai trop bien inftruit: il en a pris vengeance.
La faute en eft à vous, vous qui la protégez.
Votre frère eft vivant, pefez tout, et jugez.

CESENE.

Va, dans ce jour de fang, je juge que nous fommes
Les plus infortunés de la race des hommes...
Va, fille trop fatale à ma trifte maifon,
Objet de tant d'horreur, de tant de trahifon;
Je ne me repens point de t'avoir protégée.
Le traitre expirera; mais mon ame affligée
N'en eft pas moins fenfible à ton cruel deftin.
Mes pleurs coulent fur toi, mais ils coulent en vain.
Tu mourras: aux tyrans rien ne peut te fouftraire;
Mais je te pleure encore en puniffant ton frère.

(*aux foldats.*)

Revolons près du mien, fecondons les fecours
Qui raniment encor fes déplorables jours.

SCENE V.

ARZAME *feule.*

DANS fa jufte colère, il me plaint, il me pleure!
Tu vas mourir, mon frère, il eft temps que je meure,
Ou par l'arrêt fanglant de mes perfécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs...

O mort ! ô deſtinée ! ô Dieu de la lumière !
Créateur increé de la nature entière,
Etre immenſe et parfait, ſeul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité !
Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage !
La nature eſt ta fille, et l'homme eſt ton image.
Arimane a-t-il pu défigurer ſes traits,
Et créer le malheur, ainſi que les forfaits !
Eſt-il ton ennemi ? Que ſa puiſſance affreuſe
Arrache donc la vie à cette malheureuſe.
J'eſpère encore en toi, j'eſpère que la mort
Ne pourra malgré lui détruire tout mon ſort.
Oui, je naquis pour toi, puiſque tu m'as fait naître ;
Mon cœur me l'a trop dit ; je n'ai point d'autre maître.
Cet être malfeſant qui corrompit ta loi
Ne m'empêchera pas d'aſpirer juſqu'à toi.
Par lui perſécutée, avec toi réunie,
J'oublîrai dans ton ſein les horreurs de ma vie.
Il en eſt une heureuſe, et je veux y courir :
C'eſt pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE VIEIL ARZEMON, MEGATISE.

LE VIEIL ARZEMON.

Tu gardes cette porte et tu retiens mes pas !
Tu me fais cet affront ; toi, Mégatiſe !

MEGATISE.

Hélas !
Triſte et cher Arzemon, vieillard que je révère,
Trop malheureux ami, trop déplorable père,
Qu'exiges-tu de moi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Ce que doit l'amitié.
Pour ſervir les Romains es-tu donc ſans pitié ?

MEGATISE.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injuſtices,
Crains ce ſéjour de ſang, de crimes, de ſupplices,
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans ;
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZEMON.

Où ſont mes chers enfans ?

MEGATISE.

Je te l'ai déjà dit, leur péril eſt extrême :
Tu ne peux les ſervir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZEMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort ;
Je veux, je dois parler au commandant du fort.

N'eſt-ce pas Iradan que, pendant ſon voyage,
L'empereur a nommé pour garder ce paſſage ?

MEGATISE.

C'eſt lui-même, il eſt vrai; mais crains de t'arrêter.
Hélas! il eſt bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZEMON.

Il me refuſerait une ſimple audience ?

MEGATISE *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZEMON.

Sais-tu que Céſar m'admet en ſa préſence,
Qu'il daigne me parler ?

MEGATISE.

A toi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Les plus grands rois
Vers les derniers humains s'abaiſſent quelquefois.
Ils redoutent des grands le ſéduiſant langage,
Leur baſſeſſe orgueilleuſe et leur trompeur hommage;
Mais oubliant pour nous leur ſombre majeſté,
Ils aiment à ſourire à la ſimplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux préſens dont mon art embellit la nature.
Ce gouverneur ſuperbe a-t-il la dureté
De rejeter l'hommage à ſes mains préſenté ?

MEGATISE.

Quoi! tu ne ſais donc pas ce fatal homicide,
Ce meurtre affreux ?

LE VIEIL ARZEMON.

Je ſais qu'ici tout m'intimide,
Que l'inhumanité, la perſécution
Menacent mes enfans et ma religion.

C'eſt ce que tu m'as dit, et c'eſt ce qui m'oblige
A voir cet Iradan . . . . ſon intérêt l'exige.

MEGATISE.

Va, fuis, n'augmente point par tes ſoins obſtinés
La foule des mourans et des infortunés.

LE VIEIL ARZEMON.

Quel diſcours effroyable! explique-toi.

MEGATISE.

Mon maître,
Mon chef, mon protecteur, eſt expirant, peut-être.

LE VIEIL ARZEMON.

Lui!

MEGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZEMON.

Pourquoi m'en détourner?

MEGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'aſſaſſiner.

LE VIEIL ARZEMON.

O ſoleil! ô mon Dieu! ſoutenez ma vieilleſſe!
Qui? lui! ce malheureux, porter ſa main traîtreſſe:
Sur qui? . . . pour un tel crime ai-je pu l'élever!

MEGATISE.

Vois quel temps tu prenais: rien ne peut le ſauver.

LE VIEIL ARZEMON.

O comble de l'horreur! hélas! dans ſon enfance
J'avais cru de ſes ſens calmer la violence;
Il était bon, ſenſible, ardent, mais généreux.
Quel démon l'a changé? quel crime! . . . ah malheureux!

MEGATISE.

C'eſt moi qui l'ai perdu, j'en porterai la peine:
Mais que ta mort au moins ne ſuive point la mienne;
Ecarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZEMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas!
Quelques jours malheureux et voiſins du trépas,
Ce ſoleil dont mes yeux appeſantis par l'âge,
Apperçoivent à peine une infidelle image,
Ces vains reſtes d'un ſang déjà froid et glacé.
J'ai vécu, mon ami; pour moi tout eſt paſſé:
Mais avant de mourir je dois parler.

MEGATISE.

Demeure,
Reſpecte d'Iradan la triſte et dernière heure.

LE VIEIL ARZEMON.

Infortunés enfans, et que j'ai trop aimés,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame?

MEGATISE.

Hélas! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZEMON.

Que je voie Iradan.

MEGATISE.

Que ton zèle empreſſé
Reſpecte plus le ſang que ton fils a verſé.
Attends, qu'on ſache au moins ſi, malgré ſa bleſſure,
Il reſte aſſez de force encore à la nature

Pour qu'il lui foit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZEMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger !

MEGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'alarment.

LE VIEIL ARZEMON.

Tout doit nous alarmer.

MEGATISE.

Que mes pleurs te défarment.

Mon père, éloigne - toi. Peut - être il eft mourant,
Et fon frère eft témoin de fon dernier moment.
Cache - toi, je viendrai te parler et t'inftruire.

LE VIEIL ARZEMON.

Garde - toi d'y manquer. . . Dieu qui m'as fu conduire,
Dieu qui vois en pitié les erreurs des mortels,
Daigne abaiffer fur nous tes regards paternels !

SCENE II.

IRADAN, *le bras en écharpe*, *appuyé fur* CESENE, MEGATISE.

CESENE.

MEGATISE, aide-nous, donne un fiége à mon frère.
A peine il fe foutient, mais il vit; et j'efpère
Que malgré fa bleffure et fon fang répandu,
Par les bontés du ciel il nous fera rendu.

IRADAN *à Mégatife.*

Donne, ne pleure point.

CESENE *à Mégatiſe.*

Veille ſur cette porte,
Et prends garde ſurtout qu'aucun n'entre et ne ſorte.
(*à Iradan.*) (*Mégatiſe ſort.*)
Prends un peu de repos néceſſaire à tes ſens,
Laiſſe-nous ranimer tes eſprits languiſſans.
Trop de ſoin te tourmente avec tant de faibleſſe.

IRADAN.

Ah! Céſène, au prétoire on veut que je paraiſſe!
Ce coup que je reçois m'a bien plus offenſé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois bleſſé.
Notre ennemi l'emporte, et déjà le prétoire,
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.
Le puiſſant eſt toujours des grands favoriſé;
Ils ſe maintiennent tous, le faible eſt écraſé.
Ils ſont maîtres des lois dont ils ſont interprètes;
On n'écoute plus qu'eux, nos bouches ſont muettes.
On leur donne le droit de juges ſouverains;
L'autorité réſide en leurs cruelles mains.
Je perds le plus beau droit, celui de faire grace.

CESENE.

Hé, pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obſcur qui t'oſe aſſaſſiner?

IRADAN.

Ah! qu'il vive.

CESENE.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
Tu vois de notre état la gêne et les entraves;
Sous le nom de guerriers, nous devenons eſclaves.
Il n'eſt plus temps de fuir ce ſéjour malheureux,
Véritable priſon qui nous retient tous deux.

Céſar eſt arrivé : la tête de l'armée
Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
Il ne m'eſt plus permis de déployer l'horreur
Que ces prêtres ſanglans excitent dans mon cœur ;
Et loin de te venger de leur troupe parjure,
De nager dans leur ſang, d'y laver ta bleſſure,
Avec eux malgré moi je dois me réunir.
C'eſt ton lâche aſſaſſin que nous devons punir ;
Et puiſqu'il faut le dire, indigné de ſon crime,
Aux ſacrificateurs j'ai promis la victime :
Ta ſureté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
Il eſt Guèbre, il ſuffit, Céſar te punirait.

IRADAN.

Je ne ſais ; mais ſa mort, en augmentant mes peines,
Semble glacer le ſang qui reſte dans mes veines.

SCENE III.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

ARZAME *ſe jetant aux genoux de Céſène.*

Dans ma honte, Seigneur, et dans mon déſeſpoir,
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
Je le ſens ; ma préſence, à vos yeux téméraire,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frère :
L'audace de ſa ſœur eſt un crime de plus.

CESENE *la relevant.*

Ah ! que veux-tu de nous par tes pleurs ſuperflus ?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon cher frère au ſupplice,
Vous l'avez ordonné ; vous lui rendez juſtice ;

Et vous me demandez ce que je veux ! . . . La mort,
La mort, vous le ſavez.

CESENE.

Va, ſon funeſte ſort
Nous fait frémir aſſez dans ces momens terribles.
N'ulcère point nos cœurs, ils ſont aſſez ſenſibles.
Hé bien, je veillerai ſur tes jours innocens;
C'eſt tout ce que je puis, compte ſur mes ſermens.

ARZAME.

Je vous les rends, Seigneur, je ne veux point de grâce:
Il n'en veut point lui-même; il faut qu'on ſatisfaſſe
Au ſang qu'a répandu ſa déteſtable erreur;
Il faut que devant vous il meure avec ſa ſœur.
Vous me l'aviez promis; votre pitié m'outrage.
Si vous en aviez l'ombre, et ſi votre courage,
Si votre bras vengeur ſur ſa tête étendu
Tremblait de me donner le trépas qui m'eſt dû,
Ma main ſera plus prompte, et mon eſprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme?
Deux Guèbres, après tout, vil rebut des humains,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains?

CESENE.

Oui, jeune infortunée, oui, je ne puis t'entendre,
Sans qu'un dieu dans mon cœur, ardent à te défendre,
Ne ſoulève mes ſens et crie en ta faveur.

IRADAN.

Tous deux m'ont pénétré de tendreſſe et d'horreur.

SCENE IV.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE, MEGATISE.

CESENE.

VIENT-ON nous demander le ſang de ce coupable?

MEGATISE.

Rien encor n'a paru.

CESENE.

Son ſupplice équitable
Pourrait de nos tyrans déſarmer la fureur.

ARZAME.

Ils ſeraient plus tyrans s'ils épargnaient ſa ſœur.

MEGATISE.

Cependant un vieillard dans ſa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embraſſer vos pieds.
A ſes cris, à ſes yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grâce qu'il demande?

IRADAN.

Une grâce! qui? moi!

CESENE.

Que veut-il? qu'il attende;
Qu'il reſpecte l'horreur de ces affreux momens:
Il faut que je vous venge: allons, il en eſt temps.

ARZAME.

Ciel! déjà!

CESENE.

Rejetez ſa prière indiſcrette.

IRADAN.

Mon frère, la faibleſſe où mon état me jette
Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler
Ne peut être ſans doute ignoré de perſonne;
Et puiſque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puiſque mon ſort le touche, il vient pour me ſervir.

MEGATISE.

Il me l'a dit du moins.

IRADAN.

Qu'on le faſſe venir.

SCENE V.

Les Perſonnages précédens, (*Mégatiſe s'avance vers* le vieil ARZEMON *qu'on voit à la porte.*)

MEGATISE *à Arzémon.*

La bonté d'Iradan ſe rend à ta prière.
Avance.... Le voici.

ARZAME.

Juſte Ciel!... Ah, mon père!
A mes derniers momens, quel dieu vient vous offrir!
Voulez-vous qu'à vos yeux...

LE VIEIL ARZEMON.

Je veux vous ſecourir.

IRADAN.

Vieillard, que je te plains! que ton fils eſt coupable!
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.

J'aimai tes deux enfans, et dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos perſécuteurs.

LE VIEIL ARZEMON.

Oui, Tribun, je l'avoue, ils ſont ſeuls condamnables;
Ceux qui forcent au crime en ſont les ſeuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment:
Devant lui, devant elle il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène ſur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique,
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour,
Quels momens! quels témoins! et quel horrible jour!

SCENE VI.

Les Perſonnages précédens, le jeune ARZEMON *enchainé.*

LE JEUNE ARZEMON.

HELAS! après mon crime il me faut donc paraître
Aux yeux d'un homme juſte à qui je dois mon être,
Dont j'ai déshonoré la vieilleſſe et le ſang;
Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc;
Aux regards indignés de ſon vertueux frère;
Devant vous, ô ma ſœur! dont la juſte colère,
Les charmes, la terreur, et les ſens agités
Commencent les tourmens que j'ai tant mérités!

LE VIEIL ARZEMON, *les regardant tous.*

J'apporte à ces douleurs, dont l'excès vous dévore,
Des consolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en sera jamais après ce coup affreux.

CESENE.

Qui ?... toi nous consoler ! toi, père malheureux !

LE VIEIL ARZEMON.

Ce nom coûta souvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verser de nouvelles :
Mais vous les chérirez.

IRADAN.

Quels discours étonnans !

CESENE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens ?

LE VIEIL ARZEMON.

Que n'ai-je appris plutôt dans mes sombres retraites
Le lieu, le nouveau poste et le rang où vous êtes !
La guerre loin de moi porta toujours vos pas ;
Enfin je vous retrouve.

CESENE.

En quel état, hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés ?

ARZAME.

Ah ! les lois le commandent.
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZEMON.

Seigneurs, écoutez-moi....
Il vous souvient des jours de carnage et d'effroi,

Où de votre empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Perſans dans Emeſſe enflammée.

IRADAN.

S'il m'en ſouvient, grands Dieux!

CESENE.

Oui: nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

IRADAN.

Emeſſe fut détruite, et j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous?

LE VIEIL ARZEMON.

Non, Seigneur, et j'abhorre
Ce mercenaire uſage et ces hommes cruels
Gagés pour ſe baigner dans le ſang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obſcure,
Je n'ai point par le meurtre offenſé la nature.
Je naquis vers Emeſſe, et depuis ſoixante ans
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je ſais qu'en cette ville un hymen bien funeſte
Vous engagea tous deux.

CESENE.

O ſort que je déteſte!
De nos malheurs ſecrets qui t'a ſi bien inſtruit?

LE VIEIL ARZEMON.

Je le ſais mieux que vous; ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfans dans Emeſſe embraſée;
La mère de l'un d'eux y périt écraſée;
Et l'autre ſut tromper par un heureux effort,
Le glaive des Romains, et la flamme et la mort.

CESENE.

Et qui des deux vivait?

IRADAN.

Et qui des deux reſpire?

LE VIEIL ARZEMON.

Hélas! vous ſaurez tout: je dois d'abord vous dire
Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obſcur ſentier;
Qu'ayant des deux Etats parcouru la frontière
Le ſort la conduiſit dans mon humble chaumière,
A ce tendre dépôt du ſort abandonné
Je diviſai le pain que le ciel m'a donné.
Ma loi me le commande; et mon ſenſible zèle,
Seigneur, pour être humain n'avait pas beſoin d'elle.

CESENE.

Eh quoi! privé de bien tu nourris l'étranger!
Et Céſar nous opprime, ou nous laiſſe égorger!

IRADAN, *ſe ſoulevant un peu.*

Que devint cette femme?... ô Dieu de la juſtice!
Ainſi que ce vieillard, lui devins-tu propice?

LE VIEIL ARZEMON.

Dans ma retraite obſcure elle a langui deux ans;
Le chagrin deſſéchait la fleur de ſon printemps.

IRADAN.

Hélas!

LE VIEIL ARZEMON.

Elle mourut; je fermai ſa paupière;
Elle me fit jurer à ſon heure dernière
D'élever ſes enfans dans ſa religion:
J'obéis. Mon devoir et ma compaſſion
Sous les yeux de dieu ſeul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins, pleins de reconnaiſſance,

M'aimaient comme leur père, et je l'étais pour eux.

CESENE.

O deſtins!

IRADAN.

O momens trop chers, trop douloureux!

CESENE.

Une faible eſpérance eſt-elle encor permiſe?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'eſpoir qui m'a ſurpriſe.

LE JEUNE ARZEMON.

Et moi je crains, ma ſœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous? O Cieux! que dois-je croire?

CESENE.

Ah! ſi la vérité t'a dicté cette hiſtoire,
Pourrais-tu nous donner, après de tels récits,
Quelque éclairciſſement ſur ma fille et ſon fils?
N'as-tu point conſervé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins?

LE VIEIL ARZEMON *à Iradan.*

Reconnaiſſez ce gage
D'un malheur ſans exemple et de la vérité.
C'eſt pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.
(*il donne une lettre.*)
Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du ſang que j'ai perdu mes yeux ſont affaiblis,
Et ma main tremble trop; tiens, mon frère, prends, lis.

CESENE.

Oui, c'eſt ta tendre épouſe; ô ſacré caractère!

(*il montre la lettre à Iradan.*)

Embraſſe ton cher fils, Arzame eſt à ton frère.

IRADAN *prend la main d'Arzame, et regarde avec larmes le jeune Arzémon qui ſe couvre le viſage.*

Voilà mon fils, ta fille, et tout eſt découvert.

ARZAME *à Céſène qui l'embraſſe.*

Quoi! je naquis de vous!

IRADAN.

Quoi! le ciel qui me perd
Ne me rendrait mon ſang à cette heure fatale
Que pour l'abandonner à la rage infernale
De mortels ennemis que rien ne peut calmer!

LE JEUNE ARZEMON *ſe jetant aux genoux d'Iradan.*

Du nom de père, hélas! oſé-je vous nommer?
Puis-je toucher vos mains de cette main perfide?
J'étais un meurtrier, je ſuis un parricide.

IRADAN, *ſe relevant et l'embraſſant.*

Non, tu n'es que mon fils.

(*il retombe.*)

CESENE.

Que j'étais aveuglé!
Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé;
Les bourreaux l'attendaient... quel bruit ſe fait entendre?
Nos tyrans à nos yeux oſeraient-ils ſe rendre?

MEGATISE, *rentrant.*

Un ordre du prétoire au pontife eſt venu.

CESENE.

Eſt-ce un arrêt de mort?

MEGATISE.

Il ne m'eſt pas connu.

Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels!

CESENE.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

MEGATISE.

Je fais qu'ils ont profcrit ce généreux vieillard,
Et le frère et la fœur.

CESENE.

O juftice! ô Céfar!
Vous pouvez le fouffrir! le trône s'humilie
Jufqu'à laiffer régner ce miniftère impie!

LE JEUNE ARZEMON.

Les monftres ont conduit ce bras qui s'eft trompé.
J'en étais incapable; eux feuls vous ont frappé.
J'expîrai dans leur fang mon crime involontaire...
Déchirons ces ferpens dans leur fanglant repaire,
Et vengeons les humains trop long-temps abufés
Par ce pouvoir affreux dont ils font écrafés.
Que l'empereur après ordonne mon fupplice,
Il n'en jouira pas, et j'aurai fait juftice,
Il me retrouvera, mais mort, enfeveli
Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

Calme ton défefpoir, contiens ta violence;
Elle a coûté trop cher. Un refte d'efpérance,
Mon frère, mes enfans, doit encor nous flatter.
Le deftin paraît las de nous perfécuter;
Il m'a rendu mon fils, et tu revois ta fille;
Il n'a pas réuni cette trifte famille

Pour la frapper enſemble, et pour mieux l'immoler.

ARZAME.

Qui le ſait!

IRADAN.

A Céſar que ne puis-je parler!
Je ne puis rien, je ſens que ma force s'affaiſſe.
Tant de ſoins, tant de maux, de crainte, de tendreſſe,
Accablent à la fois mon corps et mes eſprits.

(*à ſon fils.*)

Soutiens-moi.

LE JEUNE ARZEMON.

L'oſerai-je?

IRADAN.

Oui, mon fils... mon cher fils!

ARZAME *à Céſène.*

Hé quoi, de ces brigands l'exécrable cohorte
De ce château, mon père, aſſiége encor la porte?

CESENE.

Va, j'en jure les dieux ennemis des tyrans;
Ces meurtriers ſacrés n'y feront pas long-temps.
S'il eſt des dieux cruels, il eſt des dieux propices,
Qui pourront nous tirer du fond des précipices.
Ces dieux ſont la conſtance et l'intrépidité,
Les mépris des tyrans et de l'adverſité.

(*au jeune Arzémon.*)

Viens; et pour expier le meurtre de ton père,
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec ſon frère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, LE JEUNE ARZEMON, ARZAME.

IRADAN.

Non, ne m'en parlez plus; je bénis ma bleſſure.
Trop de biens ont ſuivi cette affreuſe aventure;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfans,
Le ciel vous a rendus à nos embraſſemens.
Vos amours offenſaient et Rome et la nature:
Rome les juſtifie, et le ciel les épure,
Cet autel que mon frère avait dreſſé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi.
Ce vieillard généreux, qui nourrit votre enfance,
Y verra conſacrer votre ſainte alliance.
Les prêtres des enfers et leur zèle inhumain
Reſpecteront le ſang d'un citoyen romain.

ARZAME.

Hélas! l'eſpérez-vous?

IRADAN.

Quelles mains ſacriléges
Oſeraient de ce nom braver les priviléges?
Céſène eſt au prétoire; il ſaura le fléchir.
Des formes de nos lois on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié ſeront inacceſſibles?
Les prêtres de ces lieux ſont les ſeuls inſenſibles.

Le temps fera le reſte, et ſi vous perſiſtez
Dans un culte ennemi de nos ſolemnités,
En dérobant ce culte aux regards du vulgaire,
Vous forcerez du moins vos tyrans à ſe taire.
Dieu qui me les rendez, favoriſez leurs feux!
Dieu de tous les humains, daignez veiller ſur eux!

ARZAME.

Ainſi ce jour horrible eſt un jour d'alégreſſe!
Je ne verſe à vos pieds que des pleurs de tendreſſe.

LE JEUNE ARZEMON, *baiſant la main d'Iradan.*

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon Père!

IRADAN *l'embraſſant.*

Mon cher fils!

LE JEUNE ARZEMON.

Le trépas m'était dû,
Vous me donnez Arzame!

ARZAME.

Et pour comble de joie,
C'eſt Céſène mon père.... oui, le ciel nous l'envoie.

SCENE II.

Les Perſonnages précédens, CESENE.

IRADAN.

Quelle nouvelle heureuſe apportez-vous enfin?

CESENE.

J'apporte le malheur, et tel eſt mon deſtin.
Ma fille, on nous opprime; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe ſans intervalle.

Le prétoire eſt ſéduit.

LE JEUNE ARZEMON.

Que je ſuis alarmé!

IRADAN.

Quoi! tout eſt contre nous!

CESENE.

On a déjà nommé
Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en eſt fait, je vois trop notre entière diſgrace.

CESENE.

Ah! le malheur n'eſt pas de perdre ſon emploi,
De ceſſer de ſervir, de vivre enfin pour ſoi...

IRADAN.

Qu'on eſt faible, mon frère! et que le cœur ſe trompe!
Je déteſtais ma place et ſon indigne pompe,
Ses fonctions, ſes droits, je voulais tout quitter;
On m'en prive, et l'affront ne ſe peut ſupporter.

CESENE.

Ce n'eſt point un affront; ces pertes ſont communes:
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes.
Notre hymen malheureux, formé chez les Perſans,
Eſt déclaré coupable: on ôte à nos enfans
Les droits de la nature et ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZEMON.

Je les ai tous perdus, quand cette main impie
Par la rage égarée, et ſurtout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.

Mais il me reste au moins le droit de la vengeance :
On ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naissance
Est plus sacré pour moi que les droits des Romains :
Des parens généreux sont mes seuls souverains.

CESENE *l'embrassant.*

Ah ! ma fille, mes pleurs arrosent ton visage ;
Fille digne de moi, conserve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons besoin.

CESENE.

Nos lâches oppresseurs
Dédaignent ma colère, insultent à nos pleurs,
Demandent notre sang.

ARZAME.

J'en suis la cause unique :
J'étais le seul objet qu'un sacerdoce inique
Voulait sur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaitre un même dieu que lui.
L'empereur serait-il assez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une seule victime ?
Du sang de ses sujets veut-il donc s'abreuver ?
Le dieu qui sur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait si grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au hasard en despotique maître ?
Pour laisser opprimer ces généreux guerriers,
Nos meilleurs citoyens, ses meilleurs officiers ?
Sur quoi ? sur un arrêt des ministres d'un temple :
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple,

Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois
Que pour y tempérer la dureté des lois;
Eux qui, loin de frapper l'innocent miſérable,
Devaient intercéder, prier pour le coupable.
Que fait votre Céſar inviſible aux humains?
De quoi lui ſert un ſceptre oiſif entre ſes mains?
Eſt-il, comme vos dieux, indifférent, tranquille,
Des maux du monde entier ſpectateur inutile?

CESENE.

L'empereur juſqu'ici ne s'eſt point expliqué.
On dit qu'à d'autres ſoins en ſecret appliqué
Il laiſſe agir la loi.

IRADAN.

Loi vaine et chimérique,
Loi favorable aux grands, et pour nous tyrannique!

CESENE.

Je n'ai qu'une reſſource, et je vais la tenter.
A Céſar malgré lui je cours me préſenter;
Je lui crierai juſtice; et ſi les pleurs d'un père
Ne peuvent adoucir ce deſpote ſévère,
S'il détourne de moi des yeux indifférens,
S'il garde un froid ſilence ordinaire aux tyrans,
Je me perce à ſa vue, il frémira peut-être;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître;
Et par mes derniers mots qui pourront l'étonner,
Je lui dirai, barbare, apprends à gouverner.

IRADAN.

Vous n'irez point ſans moi.

CESENE.

Quelle erreur vous entraîne?
Votre corps affaibli ſe ſoutient avec peine;

Votre ſang coule encor... demeurez et vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour ſi vous pouvez.
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZEMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez!... ô mon père!...
Cher frère! cher époux!... ô Ciel, que vont-ils faire!

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

Peut-etre que Céſar ſe laiſſera toucher.

IRADAN.

Hélas! ſouffrira-t-on qu'il oſe l'approcher!
Je reſpecte Céſar; mais ſouvent on l'abuſe.
Je vois que de révolte un ennemi m'accuſe.
J'ai pour moi la nature ainſi que l'équité;
Tant de droits ne ſont rien contre l'autorité.
Elle eſt ſans yeux, ſans cœur. Le guerrier le plus brave,
Quand Céſar a parlé n'eſt plus qu'un vil eſclave:
C'eſt le prix du ſervice et l'uſage des cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré, que je crains pour vos jours,
Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,
Pour ce vieillard chéri, ſi grand dans ſa miſère!
Il n'a fait que du bien; ſes reſpectables mœurs
Paſſent pour des forfaits chez nos perſécuteurs.

La

La vertu devient crime aux yeux qui nous haïſſent;
C'eſt une impiété que dans nous ils puniſſent:
On me l'a toujours dit. Le nouveau gouverneur
Sans doute eſt envoyé pour ſervir leur fureur:
On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre.
Oui, mon meilleur ami, commandé pour nous prendre,
Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,
Nous conduirait lui-même, et s'en ferait honneur;
Telle eſt des courtiſans la baſſeſſe cruelle.
Notre indigne pontife, à ſa haine fidelle,
N'attend que le moment de ſe raſſaſier
Du ſang des malheureux qu'on va ſacrifier.
Dans l'état où je ſuis, ſon triomphe eſt facile.
Nous voici tous les deux ſans force et ſans aſile,
Nous débattant en vain, par un pénible effort,
Sous le fer des tyrans, dans les bras de la mort.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, le vieil ARZEMON.

IRADAN.

VENERABLE vieillard, que viens-tu nous apprendre?

LE VIEIL ARZEMON.

C'eſt un événement qui pourra vous ſurprendre,
Et peut-être un moment ſoulager vos douleurs
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.

Votre fils, votre frère...

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE VIEIL ARZEMON.

De ce château fatal ils s'avançaient ensemble;
Du quartier de César ils suivaient les chemins.
Du grand-prêtre accouru les suivans inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, et demandent leur proie.
A mes yeux consternés le pontife déploie
Un arrêt que sa brigue au prétoire a surpris.
On l'a dû respecter, mais, Seigneur, votre fils,
Dans son emportement pardonnable à son âge,
Contr'eux, le fer en main, se présente et s'engage;
Votre frère le suit d'un pas impétueux;
Mégatise à grands cris s'élance au milieu d'eux;
Des soldats s'attroupaient à la voix du grand-prêtre;
Frappez, s'écriait-il, secondez votre maître.
De toutes parts on s'arme, et le fer brille aux yeux:
Je voyais deux partis ardens, audacieux,
Se mêler, se frapper, combattre avec furie.
Je ne sais quelle main (qu'on va nommer impie)
Au milieu du tumulte, au milieu des soldats,
Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas.
Sous vingt coups redoublés j'ai vu tomber ce traître,
Indigne de sa place et du saint nom de prêtre.
Je l'ai vu se rouler sur la terre étendu:
Il blasphémait ses dieux qui l'ont mal défendu;
Et sa mort effroyable est digne de sa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah! ſon ſang odieux répandu juſtement
Sera vengé bientôt et payé chèrement.

LE VIEIL ARZEMON.

Je le crois. On diſait qu'en ce déſordre extrême,
Céſar doit au château ſe tranſporter lui-même.

ARZAME.

Qu'eſt devenu mon père?

IRADAN.

Ah! je vois qu'aujourd'hui
Il n'eſt plus de pardon ni pour nous ni pour lui.
(*le vieil Arzémon ſort.*)

SCENE V.

IRADAN, CESENE, ARZAME, le jeune ARZEMON.

CESENE.

SANS doute il n'en eſt point; mais la terre eſt vengée.
Par votre digne fils ma gloire eſt partagée;
C'eſt aſſez.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, nos mains ont puni ſes fureurs:
Puiſſent périr ainſi tous les perſécuteurs!
Le ciel, nous diſaient-ils, leur remit ſon tonnerre;
Que le Ciel les en frappe et délivre la terre,
Que leur ſang ſatisfaſſe au ſang de l'innocent.
Mon père, entre vos bras je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort eſt ſur nous tous, mon fils; à ſes approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd, et ce monſtre expiré,
Tout barbare qu'il fut, était pour nous ſacré.
Céſar va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frère, deux enfans, tout eſt ici victime,
Tout attend ſon arrêt. Flétri, dépoſſédé,
Priſonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur, vainement conſacrée.

CESENE.

Hé quoi! je ne vois plus ce fidèle Arzémon;
Serait-il renfermé dans une autre priſon?
A-t-on déjà puni ſon reſpectable zèle,
Et les bienfaits ſurtout de ſa main paternelle?
Au ſupplice, ma fille, il ne peut échapper.
Céſar de toutes parts nous fait envelopper.

ARZAME.

J'entends déjà ſonner les trompettes guerrières,
Et je vois avancer les troupes meurtrières.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort,
Je n'ai vu que du ſang, des bourreaux et la mort.

CESENE.

Oui, c'en eſt fait, ma fille.

ARZAME.

Ah! pourquoi ſuis-je née?

CESENE, *embraſſant ſa fille.*

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...
O mon cher frère!... et toi ſon déplorable fils,
Nos jours étaient affreux, ils ſont du moins finis.

IRADAN.

La garde du prétoire, en ces murs avancée,
Déjà des deux côtés avec ordre eſt placée.
Je vois Céſar lui-même.... A genoux, mes enfans.

ARZAME.

Ainſi nous touchons tous à nos derniers momens !

SCENE VI et dernière.

Les Perſonnages précédens, L'EMPEREUR, Gardes, le vieil ARZEMON et MEGATISE *au fond.*

L'EMPEREUR.

Enfin, de la juſtice à mes ſujets rendue
Il eſt temps qu'en ces lieux la voix ſoit entendue;
Le déſordre eſt trop grand. De tout je ſuis inſtruit;
L'intérêt de l'Etat m'éclaire et me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfans, ſoldats, vous êtes tous coupables,
Dans ce jour d'attentats et de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CESENE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le reſpect et les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdiſent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez: c'eſt trop vous défier de moi;
Vous avez outragé l'empereur et la loi.

Le meurtre d'un pontife eſt ſurtout puniſſable.
Je ſais qu'il fut cruel, injuſte, inexorable;
Sa ſoif du ſang humain ne ſe put aſſouvir;
On devait l'accuſer, j'aurais ſu le punir.
Sachez qu'à la loi ſeule appartient la vengeance.
Je vous euſſe écouté; la voix de l'innocence
Parle à mon tribunal avec ſécurité,
Et l'appui de mon trône eſt la ſeule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, Seigneur, votre colère:
Epargnez les enfans, et puniſſez le père.

L'EMPEREUR.

Je ſais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Juſqu'au pied de mon trône a paſſé quelquefois,
Dont la ſimplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit ſincère;
Il ſe fie à Céſar, vous deviez l'imiter.

(*au vieil Arzémon.*)

Approchez, Arzémon, venez vous préſenter.
Dans un culte interdit par une loi ſévère
Vous avez élevé la ſœur avec le frère:
C'eſt la première ſource où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiſer ce vaſte amas d'horreurs.
Des prêtres emportés par un funeſte zèle
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle.
Ils auraient dû l'inſtruire et non la condamner.
Trop jaloux de leurs droits, qu'ils n'ont pas ſu borner,
Fiers de ſervir le ciel, ils ſervaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai ſenti l'importance;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les perſécutions
Ont mal ſervi ma gloire, et font trop de rebelles.
Quand le prince eſt clément, les ſujets ſont fidelles.
On m'a trompé long-temps; je ne veux déſormais
Dans les prêtres des dieux que des hommes de paix,
Des miniſtres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs, et non de leur puiſſance;
Honorés et ſoumis, par les lois ſoutenus,
Et par ces mêmes lois ſagement contenus;
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte et l'exemple;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos reſpects, et dignes de mes ſoins:
C'eſt l'intérêt du peuple, et c'eſt celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'eſt à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et ſi j'aime l'Etat plutôt que mon pouvoir....
Iradan, déſormais, loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me ſuivra dans l'armée;
Je vous verrai de près combattre ſous mes yeux:
Vous m'avez offenſé; vous m'en ſervirez mieux.
De vos enfans chéris j'approuve l'hyménée.

(*à Arzame et au jeune Arzémon.*)

Méritez ma faveur qui vous eſt deſtinée.

(*au vieil Arzémon.*)

Et toi qui fus leur père, et dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,

J'ajoute à ta campagne un fertile héritage;
Tu mérites des biens, tu ſais en faire uſage.
Des Guèbres déſormais pourront en liberté
Suivre un culte ſecret long-temps perſécuté.
Si ce culte eſt le tien, ſans doute il ne peut nuire:
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouiſſent en paix de leurs droits, de leurs biens;
Qu'ils adorent leur dieu; mais ſans bleſſer les miens:
Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière.
Mais la loi de l'Etat eſt toujours la première.
Je penſe en citoyen, j'agis en empereur;
Je hais le fanatique et le perſécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un dieu du haut du trône auguſte,
Qui parle au genre humain pour le rendre plus juſte.

ARZAME.

Nous tombons tous, Seigneur, à vos ſacrés genoux.

LE VIEIL ARZEMON.

Notre religion eſt de mourir pour vous.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DES GUEBRES.

(a) LE JEUNE ARZEMON.

. . . .

. . . .

Toi soldat des Romains que l'infame esclavage...

MEGATISE.

Cher ami, que veux-tu? les erreurs du jeune âge,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats m'a jeté dans l'armée.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton ame à ce service est-elle accoutumée?
Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

Fin des Variantes.

SOPHONISBE,

TRAGEDIE.

Repréſentée en 1774.

AVIS DES EDITEURS

De l'édition de Laufanne.

CETTE tragédie fut imprimée d'abord en 1769, fous le nom de M. *Lantin*, et on la donna comme la tragédie de *Mairet*, refaite.

La Sophonisbe de *Mairet* eft la première pièce régulière qu'on ait vue en France, et même long-temps avant *Corneille.*

C'eft par-là qu'elle eft précieufe, et qu'on a voulu la rajeunir. Il n'y a pas à la vérité un feul vers de *Mairet* dans la pièce; mais on a fuivi fa marche autant qu'on l'a pu, furtout dans la première et dans la dernière fcène. C'eft un hommage qu'on rend au berceau de la tragédie françaife, lorfqu'elle eft fur le bord de fon tombeau.

Nous imprimons cette pièce fur le propre manufcrit de l'auteur, foigneufement revu et corrigé par lui; et c'eft jufqu'ici la feule édition à laquelle on doive avoir égard.

A MONSIEUR
LE DUC
DE LA VALLIERE,
GRAND-FAUCONNIER DE FRANCE,
CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, etc. etc. (*)

Monsieur le duc,

Quoique les épîtres dédicatoires aient la réputation d'être auſſi ennuyeuſes qu'inutiles, ſouffrez pourtant que je vous offre la Sophonisbe de *Mairet*, corrigée par un amateur autrefois très-connu. C'eſt votre bien que je vous rends. Tout ce qui regarde l'hiſtoire du théâtre vous appartient, après l'honneur que vous avez fait à la littérature françaiſe, de préſider à l'hiſtoire du théâtre la plus complette. Preſque tous les ſujets des pièces dont cette hiſtoire parle ont été tirés de votre bibliothèque, la plus curieuſe de l'Europe en ce genre. Le manuſcrit de la pièce qui vous eſt dédiée vous manquait: il vient de M. *Lantin*, auteur de pluſieurs poëmes ſinguliers

(*) Cette épître dédicatoire eſt ſupprimée dans l'édition de Lauſanne, ſans doute parce que l'auteur y ſuppoſait que cette pièce était la tragédie de *Mairet*, refaite par M. *Lantin*, et que l'avertiſſement qui précède détruit cette ſuppoſition.

qui n'ont pas été imprimés, mais que les littérateurs conservent dans leurs porte-feuilles.

J'ai commencé par mettre ce manuscrit parmi les vôtres. Personne ne jugera mieux que vous si l'auteur a rendu quelque service à la scène française, en habillant la Sophonisbe de *Mairet* à la moderne.

Il était triste que l'ouvrage de *Mairet*, qui eut tant de réputation autrefois, fût absolument exclu du théâtre, et qu'il rebutât même tous les lecteurs, non-seulement par les expressions surannées, et par les familiarités qui déshonoraient alors la scène, mais par quelques indécences que la pureté de notre théâtre rend aujourd'hui intolérables. Il faut toujours se souvenir que cette pièce, écrite long-temps avant le Cid, est la première qui apprit aux Français les règles de la tragédie, et qui mit le théâtre en honneur.

Il est très-remarquable qu'en France, ainsi qu'en Italie, l'art tragique ait commencé par une Sophonisbe. Le prélat *Georgio Trissino*, par le conseil de l'archevêque de Bénévent, voulant faire passer ce grand art de la Grèce chez ses compatriotes, choisit le sujet de Sophonisbe pour son coup d'essai, plus de cent ans avant *Mairet*. Sa tragédie ornée de chœurs fut représentée à Vicenza dès l'an 1514, avec une magnificence digne du plus beau siècle de l'Italie.

Notre émulation se borna, près de cinquante ans après, à la traduire en prose; et quelle prose encore! Vous avez, Monseigneur, cette traduction faite par *Mélin de Saint Gelais*. Nous n'étions dignes alors de rien traduire ni en prose ni en vers. Notre

langue n'était pas formée, elle ne le fut que par nos premiers académiciens; et il n'y avait point d'académie encore quand *Mairet* travailla.

Dans cette barbarie, il commença par imiter les Italiens, il conçut les préceptes qu'ils avaient tous suivis; les unités de lieu, de temps et d'action furent scrupuleusement observées dans sa Sophonisbe. Elle fut composée dès l'an 1629, et jouée en 1633. Une faible aurore de bon goût commençait à naître. Les indignes bouffonneries dont l'Espagne et l'Angleterre salissaient souvent leur scène tragique, furent proscrites par *Mairet*; mais il ne put chasser je ne sais quelle familiarité comique, qui était d'autant plus à la mode alors que ce genre est plus facile, et qu'on a pour excuse de pouvoir dire, *cela est naturel.* Ces naïvetés furent long-temps en possession du théâtre en France.

Vous trouverez dans la première édition du Cid, composé long-temps après la Sophonisbe:

> A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.

Et dans Cinna:

> Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme.

Ainsi, il ne faut pas s'étonner que le style de *Mairet*, qui nous choque tant aujourd'hui, ne révoltât personne de son temps.

Corneille surpassa *Mairet* en tout, mais il ne le fit point oublier; et même, quand il voulut traiter le sujet de Sophonisbe, le public donna la préférence à l'ancienne tragédie de *Mairet*.

Vous avez souvent dit, M. le duc, la raison

de cette préférence ; c'eſt qu'il y a un grand fond d'intérêt dans la pièce de *Mairet*, et aucun dans celle de *Corneille*. La fin de l'ancienne Sophonisbe eſt ſurtout admirable : c'eſt un coup de théâtre, et le plus beau qui fût alors.

Je crois donc vous préſenter un hommage digne de vous, en reſſuſcitant la mère de toutes les tragédies françaiſes, laiſſée depuis quatre-vingts ans dans ſon tombeau.

Ce n'eſt pas que M. *Lantin*, en ranimant la Sophonisbe, lui ait laiſſé tous ſes traits ; mais enfin le fond eſt entièrement conſervé. On y voit l'ancien amour de *Maſſiniſſe* et de la veuve de *Siphax* ; la lettre écrite par cette carthaginoiſe à *Maſſiniſſe* ; la douleur de *Siphax*, ſa mort ; tout le caractère de *Scipion*, la même cataſtrophe, et ſurtout point d'épiſode, point de rivale de Sophonisbe, point d'amour étranger dans la pièce.

Je ſais pourquoi M. *Lantin* n'a pas laiſſé ſubſiſter ce vers qui était autrefois dans la bouche de toute la cour :

Sophonisbe en un jour voit, aime et ſe marie.

Il tient, à la vérité, de cette naïveté comique dont je vous ai parlé ; mais il eſt énergique, et il était conſacré. On l'a retranché probablement parce qu'en effet il n'était pas vrai que *Maſſiniſſe* n'eût aimé Sophonisbe que le jour de la priſe de Cirthe. Il l'avait aimée éperduement long-temps auparavant ; et un amour d'un moment n'intéreſſe jamais : auſſi c'eſt *Scipion* qui prononçait ce vers, et *Scipion* était mal informé.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à vous, M. le Duc, et à vos amis, à décider ſi cette première tragédie régulière qui ait paru ſur le théâtre de la France mérite d'y remonter encore. Elle fit les délices de cette illuſtre maiſon de *Montmorency*; c'eſt dans ſon hôtel qu'elle fut faite, c'eſt la première tragédie qui fut repréſentée devant *Louis XIII*. Meſſieurs les premiers gentilshommes de la chambre, qui dirigent les ſpectacles de la cour, peuvent protéger ce premier monument de la gloire littéraire de la France, et ſe faire un plaiſir de voir nos ruines réparées.

Le cinquième acte eſt trop court; mais le cinquième d'Athalie n'eſt pas beaucoup plus long; et d'ailleurs, peut-être vaut-il mieux avoir à ſe plaindre du peu que du trop. Peut-être la coutume de remplir tous les actes de trois à quatre cents vers entraîne-t-elle des langueurs et des inutilités.

Enfin, ſi on trouve qu'on puiſſe ajouter quelque ornement à cet ancien ouvrage, vous avez en France plus d'un génie naiſſant qui peut contribuer à décorer un monument reſpectable, qui doit être cher à la nation.

La réparation qu'on y a faite eſt déjà fort ancienne elle-même, puiſqu'il y a plus de cinquante ans que M. *Lantin* eſt mort.

Je ne garantis pas (tout éditeur que je ſuis) qu'il ait réuſſi dans tous les points; je pourrais même prévoir qu'on lui reprochera de s'être trop écarté de ſon original: mais je dois vous en laiſſer le jugement.

Comme M. *Lantin* a retouché la Sophoniſbe de *Mairet*, on pourra retoucher celle de M. *Lantin*. La

même plume qui a corrigé le Venceslas pourrait faire revivre aussi la Sophonisbe de *Corneille*, dont le fond est très-inférieur à celle de *Mairet*, mais dont on pourrait tirer de grandes beautés.

Nous avons des jeunes gens qui font très-bien des vers sur des sujets assez inutiles. Ne pourrait-on pas employer leurs talens à soutenir l'honneur du théâtre français, en corrigeant Agésilas, Attila, Suréna, Othon, Pulchérie, Pertharite, Oedipe, Médée, Dom Sanche d'Arragon, la Toison d'Or, Andromède; enfin tant de pièces de *Corneille*, tombées dans un plus grand oubli que Sophonisbe, et qui ne furent jamais lues de personne après leur chute. Il n'y a pas jusqu'à Théodore qui ne put être retouchée avec succès, en retranchant la prostitution de cette héroïne dans un mauvais lieu. On pourrait même refaire quelques scènes de Pompée, de Sertorius, des Horaces, et en retrancher d'autres, comme on a retranché entièrement les rôles de *Livie* et de l'*Infante* dans ses meilleures pièces : ce serait à la fois rendre service à la mémoire de *Corneille* et à la scène française, qui reprendrait une nouvelle vie. Cette entreprise serait digne de votre protection, et même de celle du ministère.

Nous avons plus d'une ancienne pièce, qui, étant corrigée, pourrait aller à la postérité. J'ose croire que l'Astrate de *Quinault*, le Scévole de *Durier*, l'Amour tyrannique de *Scudéri*, bien rétablis au théâtre, pourraient faire de prodigieux effets.

Le théâtre est, de tous les arts cultivés en France, celui qui, du consentement de tous les étrangers, fait le plus d'honneur à notre patrie. Les Italiens

ſont encore nos maîtres en muſique, en peinture; les Anglais en philoſophie; mais dans l'art des *Sophocle*, nous n'avons point de rivaux. Il eſt donc eſſentiel de protéger les talens par leſquels les Français ſont au-deſſus de tous les peuples. Les ſujets commencent à s'épuiſer; il faut donc remettre ſur la ſcène tous ceux qui ont été manqués, et dont il eſt aiſé de tirer un grand parti.

Je ſoumets, comme je le dois, à vos lumières ces réflexions que mon zèle patriotique m'a dictées.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, etc.

PERSONNAGES.

SCIPION, conſul.

LELIE, lieutenant de *Scipion.*

SIPHAX, roi de Numidie.

SOPHONISBE, fille d'*Aſdrubal*, femme de *Siphax.*

MASSINISSE, roi d'une partie de la Numidie.

ACTOR, attaché à *Siphax* et à *Sophonisbe.*

ALAMAR, officier de *Siphax.*

PHÆDIME, dame Numide attachée à *Sophonisbe.*

Soldats Romains.

Soldats Numides.

Licteurs.

La ſcène eſt à Cirthe, dans une ſalle du château, depuis le commencement juſqu'à la fin.

SOPHONISBE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIPHAX, *une lettre à la main*, SOLDATS.

SIPHAX.

Se peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahiſſe!
Sophonisbe! ma femme! écrire à Maſſiniſſe!
A l'ami des Romains! Que dis-je? à mon rival!
Au déſerteur heureux du parti d'Annibal,
Qui me pourſuit dans Cirthe, et qui bientôt peut-être
De mon trône uſurpé ſera l'indigne maître!
J'ai vécu trop long-temps. O vieilleſſe! ô deſtins!
Ah! que nos derniers jours ſont rarement ſereins!
Que tout ſert à ternir notre grandeur première,
Et qu'avec amertume on finit ſa carrière!
A mes ſujets laſſés ma vie eſt un fardeau,
On inſulte à mon âge, on ouvre mon tombeau.
Lâches, j'y deſcendrai, mais non pas ſans vengeance
(*aux Soldats.*)
Que la reine à l'inſtant paraiſſe en ma préſence.
(*il s'aſſied, et lit la lettre.*)
Qu'on l'amène, vous dis-je: époux infortuné,
Vieux ſoldat qu'on trahit, monarque abandonné,

Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouſe ?
Seras-tu moins à plaindre en perdant ton épouſe ?
Cet objet criminel, à tes pieds immolé,
Raffermira-t-il mieux ton empire ébranlé ?
Dans la mort d'une femme eſt-il donc quelque gloire ?
Eſt-ce là tout l'honneur qui reſte à ta mémoire ?
Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains ;
Ranime dans leur ſang tes languiſſantes mains ;
Va finir ſur la brèche un deſtin qui t'accable.
Qu'on te trahiſſe ou non, ta mort eſt honorable.
Et l'on dira du moins, en reſpectant mon nom,
Il mourut en ſoldat des mains de Scipion.

SCENE II.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

Que voulez-vous, Siphax, et quelle tyrannie
Traîne ici votre épouſe avec ignominie ?
Vos Numides tremblans, courageux contre moi,
Pour la première fois ont bien ſervi leur roi :
A votre ordre ſuprême ils ont été dociles.
Peut-être ſur nos murs ils ſeraient plus utiles ;
Mais vous les employez dans votre tribunal
A conduire à vos pieds la nièce d'Annibal !
Je conçois leur valeur, et je lui rends juſtice.
Quel eſt mon crime enfin ? quel ſera mon ſupplice ?

SIPHAX, *lui donnant la lettre.*

Connaiſſez votre ſeing : rougiſſez et tremblez.

SOPHONISBE.

Dans les malheurs communs qui nous ont déſolés,

J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la-Numidie
Aux fiers brigands du Tibre en deux mois asservie.
Scipion, Massinisse, heureux dans les combats,
M'ont fait rougir, Seigneur; mais je ne tremble pas.

SIPHAX.

Perfide!

SOPHONISBE.

Epargnez-moi cette injure odieuse,
Pour vous, pour votre femme également honteuse.
Nos murs sont assiégés; vous n'avez plus d'appui;
Et le dernier assaut se prépare aujourd'hui.
J'écris à Massinisse en cette conjoncture,
Je rappelle à son cœur les droits de la nature,
Les nœuds trop oubliés du sang qui nous unit:
Seigneur, si vous l'osez, condamnez cet écrit.

. . . .

(*elle lit.*)

„ Vous êtes de mon sang; je vous fus long-temps chère.(*a*)
„ Et vous persécutez vos parens malheureux.
„ Soyez digne de vous, le brave est généreux:
„ Reprenez votre gloire et votre caractère.

(*Siphax lui arrache la lettre.*)

Hé bien, ai-je trahi mon peuple et mon époux?
Est-il temps d'écouter des sentimens jaloux?
Répondez: quel reproche avez-vous à me faire?
La fortune, en tout temps à tous deux trop sévère,
A mis, pour mon malheur, ma lettre en votre main.
Quel en était le but? quel était mon dessein?
Pouvez-vous l'ignorer, et faut-il vous l'apprendre?
Si la ville aujourd'hui n'est pas réduite en cendre,
S'il est quelque ressource à nos calamités,
Sur ces murs tout sanglans je marche à vos côtés.

Aux yeux de Scipion, de Maſſiniſſe même,
Ma main joint des lauriers à votre diadème;
Elle combat pour vous; et ſur ce mur fatal,
Elle arbore avec vous l'étendard d'Annibal:
Mais ſi juſqu'à la fin le ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

SIPHAX.

Qu'on me pardonne! A moi? De ce dernier affront
Votre indigne pitié voulait couvrir mon front!
Et, portant à ce point votre inſultante audace,
C'eſt donc pour votre roi que vous demandez grace?
Allez, peut-être un jour vos funeſtes appas
L'imploreront pour vous, et ne l'obtiendront pas.
Maſſiniſſe, en tout temps mon fatal adverſaire,
Et mon rival en tout, ſe flatta de vous plaire;
Il m'oſa diſputer mon trône et votre cœur:
C'eſt trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,
Que de vous ſouvenir de ſon feu téméraire.
Vos ſoins injurieux redoublent ma colère;
Et ce fatal aveu, dont je me ſens confus,
A mes yeux indignés n'eſt qu'un crime de plus.

SOPHONISBE.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,
Fatiguer vos chagrins de plaintes indiſcrètes:
Mais vos maux ſont les miens; qu'ils puiſſent vous toucher.
Ce n'eſt pas mon époux qui me doit reprocher
De l'avoir préféré (non ſans quelque courage)
Au vainqueur de l'Afrique, au vainqueur de Carthage;
D'avoir tout oublié pour ſuivre votre ſort,
Et d'attendre avec vous l'eſclavage ou la mort.
Maſſiniſſe m'aimait, et j'aimais ma patrie;
Je vous donnai ma main, prenez encor ma vie.

Mais ſi je ſuis coupable en implorant pour vous
Le vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
Si j'ai voulu briſer le joug qui vous accable,
Si je veux vous ſauver, la faute eſt excuſable.
Vous avez, croyez-moi, des ſoins plus importans.
Banniſſez des ſoupçons, partage des amans,
Des cœurs efféminés dont l'oiſive molleſſe
Ne connaît d'intérêts que ceux de leur tendreſſe.
Un ſoin bien différent nous occupe en ce jour;
Il s'agit de la vie, et non pas de l'amour:
Il n'eſt pas fait pour nous. Ecoutez, le temps preſſe:
Tandis que vos ſoupçons accuſent ma faibleſſe,
Tandis que nous parlons, la mort eſt en ces lieux.

SIPHAX.

Je vais donc la chercher; je vais loin de vos yeux
Eteindre dans mon ſang ma vie et mon outrage.
J'ai tout perdu; les dieux m'ont laiſſé mon courage.
Ceſſez de prendre ſoin de la fin de mes jours.
Carthage m'a promis un plus noble ſecours;
Je l'attends à toute heure, il peut venir encore:
Ce n'eſt pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
Ne craignez rien pour moi, je ſais ſauver mes mains
Des fers de Maſſiniſſe, et des fers des Romains.
Sachez qu'un autre époux, et ſurtout un Numide
Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
Vous l'êtes; j'ai des yeux: le fond de votre cœur,
Quoi que vous en diſiez, était pour mon vainqueur.
Je n'ai point, Sophoniſbe, exigé de votre ame
Les dehors affectés d'une inutile flamme.
L'amour auprès de vous ne guida point mes pas;
Je voulais un vrai zèle, et vous n'en avez pas

Mais je fais mourir feul ; j'y cours ; et cette épée
D'un fang que j'ai chéri ne fera point trempée.
Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,
Ne recherchent fur vous le fang de votre roi.
Redoutez nos tyrans, et jufqu'à Maffiniffe ;
Si leurs bras font armés, c'eft pour votre fupplice.
C'eft le fang d'Annibal que leur haine pourfuit,
Ce jour eft pour tous deux le dernier qui nous luit.
Je prodigue avec joie un vain refte de vie ;
Je péris glorieux, et vous mourrez punie.
Vous n'aurez en tombant que la honte et l'horreur
D'avoir prié pour moi mon fuperbe oppreffeur.
Je cours aux murs fanglans que fes armes détruifent.
Laiffez-moi, fuyez-moi: vos remords me fuffifent.

SOPHONISBE.

Non, Seigneur, malgré vous je marche fur vos pas ;
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.
Je cherche autant que vous une mort glorieufe:
Vos malheureux foupçons la rendraient trop honteufe.
Je vous fuis.

SIPHAX.

Demeurez, je l'ordonne: je pars ;
Et Siphax en tombant ne veut point vos regards.

SCENE III.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

Ah, Phædime!

PHÆDIME.

Il vous laiſſe, et vous devez tout craindre.
Je vous vois tous les deux également à plaindre:
Mais Siphax eſt injuſte.

SOPHONISBE.

Il ſort, il a laiſſé
Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a bleſſé.
J'ai cru, quand il parlait à ſa femme éplorée,
Quand il me préſageait une mort aſſurée;
J'ai cru, je te l'avoue, entendre un dieu vengeur,
Dévoilant l'avenir, et liſant dans mon cœur,
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable
Qui dévoue au ſupplice une tête coupable.

PHÆDIME.

Vous coupable! Il l'était d'oublier aujourd'hui
Tout ce que Sophonisbe oſa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime.
Dans les plis de mon ame il a cherché mon crime;
Il l'a trouvé peut-être; et ce triſte entretien
Ne m'annonce que trop ſon déſaſtre et le mien.

PHÆDIME.

Son malheur l'aigriſſait; il vous rendra juſtice,
Sa haine contre Rome et contre Maſſiniſſe

Empoiſonnait ſon cœur déjà trop ſoupçonneux:
Lui-même en rougira, s'il eſt moins malheureux.
Il voit la mort de près; et l'eſprit le plus ferme
Peut ſe ſentir troublé quand il touche à ce terme.
Mais ſi quelque ſuccès ſecondait ſa valeur,
Si du fier Scipion Siphax était vainqueur,
Vous verriez aiſément ſon amitié renaître.
Il doit vous reſpecter, puiſqu'il doit vous connaître.
Vos charmes ſur ſon cœur ont été trop puiſſans;
Ils le feront toujours.

SOPHONISBE.

Phædime, il n'eſt plus temps.
Je vois de tous les deux la deſtinée affreuſe:
Il s'avance au trépas. Je ſuis plus malheureuſe.

PHÆDIME.

Eſpérez.

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes Etats, mon repos,
L'eſtime d'un époux, et l'amour d'un héros.
Je ſuis déjà captive, et dans ce jour peut-être
Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau maître,
Et recevoir des lois d'un amant indigné,
Qui m'eût rendue heureuſe, et que j'ai dédaigné.
Quand ce fier Maſſiniſſe, oppreſſeur de Carthage,
Me préſentait dans Cirthe un ſéduiſant hommage,
Tu ſais que j'étouffai, dans mon ſecret ennui,
L'intérêt et le ſang qui me parlaient pour lui.
Te dirai-je encor plus? j'étouffai l'amour même,
Je ſoutins contre moi l'honneur du diadème,
Je demeurai fidelle à mon père Aſdrubal,
A Carthage, à Siphax, aux deſtins d'Annibal.

L'amour fuit de mon ame aux cris de ma patrie.
D'un amant irrité je bravai la furie.
Un front cicatrifé par la guerre et le temps
Effarouchait en vain mon cœur et mes beaux ans;
Puifqu'il déteftait Rome, il eut la préférence.
Maffiniffe revient armé de la vengeance;
Il entre en nos Etats, la victoire le fuit;
Aidé de Scipion fon bras a tout détruit:
Dans Cirthe enfanglantée un faible mur nous refte.
A quels dieux recourir dans ce péril funefte?
Etait-ce un fi grand crime, était-il fi honteux
D'avoir cru Maffiniffe et noble et généreux?
D'avoir pour mon époux imploré fa clémence?
Dans mon illufion j'avais quelque efpérance:
Ma prière et mes pleurs auraient pu le flatter;
Mais il ne faura pas ce que j'ofais tenter;
Et, pour unique fruit d'un foin trop magnanime,
Mon époux me condamne, et mon amant m'opprime.
Tous deux font contre moi, tous deux règlent mon fort;
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCENE IV.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

REINE, dans ce moment le fecours de Carthage
Sous nos remparts fanglans s'eft ouvert un paffage.
On eft aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
Sont trop près du carnage, et du champ des combats.

Le roi, couvert de ſang, m'ordonne de vous dire
Que loin de ce palais vous vous laiſſiez conduire.
J'obéis.

SOPHONISBE.

Je vous ſuis, Actor: vous lui direz
Que ſes ordres pour moi ſeront toujours ſacrés;
Mais que, dans les momens où le combat s'engage,
(*b*) M'éloigner du danger, c'eſt trop me faire outrage.
Dieux! par quel ſort cruel ai-je à craindre en un jour
Maſſiniſſe et Siphax, les Romains et l'amour!
Ils m'ont tous entraînée au fond de cet abyme,
Ils ont tous fait ma perte, et frappé leur victime.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Quel tumulte effroyable au loin ſe fait entendre ?
Quels feux ſont allumés ? la ville eſt-elle en cendre ?
Ceux qui veillaient ſur vous ſe ſont tous écartés.
Dans ces ſallons déſerts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reſte plus que des femmes tremblantes,
Aux pieds de ces autels avec moi gémiſſantes.
Nous rappelons en vain par nos cris, par nos pleurs,
Des dieux qui ſont paſſés dans le camp des vainqueurs.

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs, cette effrayante image
Ont étonné mes ſens, ont troublé mon courage :
Phædime, ce moment m'accable ainſi que toi.
Le ſang que vingt héros ont tranſmis juſqu'à moi
Dégénère aujourd'hui en mes veines glacées ;
Le déſordre et la crainte agitent mes penſées :
J'ai voulu pénétrer dans ces ſombres détours
Qui du pied du palais conduiſent à nos tours :
Tout eſt fermé pour moi. Je marchais égarée ;
L'ombre de mon époux à mes yeux s'eſt montrée,
Pâle, ſanglante, horrible, et l'air plus furieux
Que lorſque ſon courroux m'outrageait à tes yeux.

Eſt-ce une illuſion ſur mes ſens répandue ?
Eſt-ce la main des dieux ſur ma tête étendue,
Un préſage, un arrêt des enfers et du ſort ?
Siphax en ce moment eſt-il vivant ou mort ?
J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée.
Je ne ſais où j'étais, quand je t'ai rencontrée ;
Je ne ſais où je vais. Tout m'alarme et me nuit,
Et je crois voir encore un dieu qui me pourſuit.
Que veux-tu, Dieu cruel ? Euménide implacable,
Frappe, voilà mon cœur ; il n'était point coupable :
Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
Vaincu dès ſa naiſſance et banni ſans retour.
Je n'offenſai jamais l'hymen et la nature.
Grand Dieu ! tu peux frapper ; va, ta victime eſt pure.

PHÆDIME.

Ah ! nous allons du ciel ſavoir les volontés.
Déjà d'un bruit nouveau, dans ces murs déſertés,
Juſqu'à notre priſon les voûtes retentiſſent,
Et ſous leurs gonds d'airain les portes en mugiſſent....
On entre, on vient à vous : je reconnais Actor.

SCENE II.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

MINISTRE de mon roi, qui vous amène encor ?
Qu'a-t-on fait ? que deviens-je ? et qu'allez-vous m'aprendre ?

ACTOR.

Le dernier des malheurs.

SOPHONISBE.

Ah ! je m'y dois attendre.

ACTOR.

ACTOR.

Par l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,
A peine en fureté j'avais mis vos beaux jours,
Et j'avais refermé la barrière facrée,
Par qui de ce palais la ville eft féparée;
J'ai revolé foudain vers ce roi malheureux,
Digne d'un meilleur fort, et digne de vos vœux;
Son courage, auffi grand qu'il était inutile,
D'un effort paffager foutient fon bras débile.
Sur la brèche à la fin, de cent coups renverfé,
Dans ces débris fanglans il tombe terraffé.
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah! je devais, plus que lui pourfuivie,
Tomber à fes côtés, ainfi que ma patrie.
Il ne l'a pas voulu.

ACTOR.

Si dans un tel malheur
Quelque foulagement refte à notre douleur,
Daignez apprendre au moins combien, dans fa victoire,
Le jeune Maffiniffe a mérité de gloire.
Qui croirait qu'un héros fi fier, fi redouté,
Dont l'Afrique éprouva le courage emporté,
Et dont l'efprit fuperbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence?
A peine il s'eft vu maître, il nous a pardonné.
De bleffés, de mourans, de morts environné,
Il a donné foudain, de fa main triomphante,
Le fignal de la paix au fein de l'épouvante.
Le carnage et la mort s'arrêtent à fa voix.
Le peuple encor tremblant lui demande des lois;

Tant le cœur des humains change avec la fortune!

SOPHONISBE.

Le ciel ſemble adoucir la miſère commune,
Puiſqu'au moins le pouvoir eſt remis dans les mains
D'un prince de ma race, et non pas des Romains.

ACTOR.

Le juſte et premier ſoin de l'heureux Maſſiniſſe
Eſt d'appaiſer les dieux par un prompt ſacrifice,
De dreſſer un bûcher à votre auguſte époux.
Il garde juſqu'ici le ſilence ſur vous;
Mais dès que j'ai paru, Madame, en ſa préſence,
Il s'eſt reſſouvenu qu'autrefois ſon enfance
Fut remiſe en mes mains, dans ces murs, dans ces lieux,
Où ce prince aujourd'hui rentre en victorieux.
Il m'a fait appeler; et reſpectant mon zèle,
Au malheureux Siphax en tous les temps fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui ſervit votre roi.
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes;
Il juſtifie en tout le ſuccès de ſes armes;
Il répand des bienfaits, s'il fit des malheureux.

SOPHONISBE.

Plus Maſſiniſſe eſt grand, plus mon ſort eſt affreux.
Quoi! les Carthaginois que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome ſi terribles,
Qui juſqu'au capitole avaient porté leurs pas,
Ont paru devant Cirthe, et ne la ſauvent pas!

ACTOR.

Scipion combattait: ils ne ſont plus. . . .

SOPHONISBE.

Carthage,
Tu ſeras comme moi réduite à l'eſclavage;

Nous périrons enſemble. O Cirthe! ô mon époux,
Afrique, Aſie, Europe, immolés avec nous,
Le ſort des Scipions eſt donc de tout détruire!

ACTOR.

Annibal vit encore.

SOPHONISBE.

Ah! tout ſert à me nuire.
Annibal eſt trop loin. Je ſuis eſclave.

ACTOR.

O Dieux!
Fléchiſſez Maſſiniſſe.... Il avance en ces lieux;
Il vient ſuivi des ſiens: il vous cherche peut-être.

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes triſtes yeux ne verront point un maître:
Ils pleureront Siphax; et nos murs abattus,
Et ma gloire paſſée, et tous mes dieux vaincus.

MASSINISSE *arrivant.*

Sophonisbe me fuit.

SOPHONISBE *ſortant.*

Je dois fuir Maſſiniſſe.

SCENE III.

MASSINISSE, ALAMAR, un des Chefs Numides, ACTOR, Guerriers Numides.

MASSINISSE.

Il eſt juſte après tout que ſon cœur me haïſſe.
Elle m'a cru barbare. Eh! le ſuis-je, grands Dieux!
Devais-je être en effet ſi coupable à ſes yeux!

Actor, vous que je vois dans ce moment prospère,
Avec les yeux d'un fils qui retrouve son père,
Je vous prends à témoin si l'inhumanité
A souillé ma victoire et ma félicité ;
Si, triste imitateur des vengeances romaines,
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes.
Des guerriers généreux par la mort épargnés,
Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,
A des dieux teints de sang offerts en sacrifice,
Sont-ils dans les cachots gardés pour le supplice ?
Je viens dans mon pays, et j'y reprends mon bien,
En soldat, en monarque, et plus en citoyen.
Je ramène avec moi la liberté numide.
D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuse ou timide,
Refusant seule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toujours Massinisse, et fuit avec horreur ?
Suis-je un Romain ?

ACTOR.

Seigneur, on la verra sans doute
Révérer avec nous la main qu'elle redoute :
Mais vous savez assez tout ce qu'elle a perdu.
Le sang de son époux fut par vous répandu ;
Et n'osant regarder son vainqueur et son juge,
Aux pieds des immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

Ils l'ont mal défendue : et, pour vous dire plus,
Ils l'ont mal inspirée, alors que ses refus,
Ses outrages honteux au sang de Massinisse,
Sous ses pas égarés creusaient ce précipice :
Elle y tombe ; elle en doit accuser son erreur.
Ah ! c'est bien malgré moi qu'elle a fait son malheur.

Allez, et dites-lui qu'il eſt peu de prudence
A dédaigner un maître, à braver ſa puiſſance.
Je veux qu'elle paraiſſe en ce même moment;
Mon aſpect odieux ſera ſon châtiment:
Je n'en prendrai point d'autre; et ſa fierté farouche
S'humilîra du moins, puiſque rien ne la touche.

(*Actor s'en va.*)

SCENE IV.

MASSINISSE, ALAMAR, Guerriers Numides.

MASSINISSE.

HE bien, nobles guerriers, chers appuis de mes droits.
Cirthe eſt-elle tranquille? a-t-on ſuivi mes lois?
Un ſeul des citoyens aurait-il à ſe plaindre?

ALAMAR.

Sous votre loi, Seigneur, ils n'auraient rien à craindre:
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérans,
De tant de nations ces illuſtres tyrans,
Deſcendans prétendus du grand dieu de la guerre,
Qui penſent être nés pour aſſervir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix
De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris;
Qu'il veut ſeul commander.

MASSINISSE.

Qui? lui! dans mon partage!
Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage!
Lui, mon ami, mon guide, et qui m'a tout promis!

ALAMAR.

Lorſque Rome a parlé, les rois n'ont plus d'amis.

MASSINISSE.

Nous verrons; j'ai vaincu, je ſuis dans mon empire,
Je règne et je ſuis las, puiſqu'il faut vous le dire,
Des hauteurs d'un Sénat qui croit me protéger,
Sur ſon fier tribunal aſſis pour me juger:
C'en eſt trop.

ALAMAR.

Cependant, nous devons vous apprendre
Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,
Au lieu même où Siphax eſt mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout ſanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez. (*il lit.*) Ah! qu'ai-je lu? Ciel! ô ſurpriſe extrême!
Sophonisbe à ma gloire enfin ſe confiait!
A fléchir ſon amant ſa fierté ſe pliait?
Elle a connu mon ame, elle a vaincu la ſienne.
Ses yeux ſe ſont ouverts; et ſa fatale haine,
Que je vis ſi long-temps contre moi s'obſtiner,
Me croyait aſſez grand pour ſavoir pardonner!
Epouſe de Siphax, tu m'as rendu juſtice;
Ta lettre a mis le comble à mon deſtin propice;
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau.
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau. . . .
Courons vers Sophonisbe. . . . Ah! je la vois paraître.

SCENE V.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME, Gardes.

SOPHONISBE.

Si le ſort eût voulu qu'un Romain fût mon maître,
Si j'euſſe été réduite en un tel abandon,
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un monarque, à ſa gloire fidelle,
Aurait choiſi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe ſans rougir.
(*Maſſiniſſe l'empêche de ſe jeter à genoux.*)
Ne me retenez point, et laiſſez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage;
Non pas à vos ſuccès, non pas à la terreur
Qui marchait devant vous, qui ſuivait la fureur,
Et qui vous a donné cette grande victoire,
Mais au cœur généreux ſi digne de ſa gloire,
Qui, de ſes ennemis reſpectant la vertu,
A plaint ſon rival même, a fait ce qu'il a dû;
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre;
Qui partage les pleurs que ſa main fait répandre,
Qui ſoumet les vaincus à force de bienfaits,
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

C'eſt vous, auguſte Reine, en tout temps révérée, (*c*)
Qui m'avez du devoir tracé la loi ſacrée;
Et je conſerverai juſqu'au dernier moment
De vos nobles leçons ce digne monument.

La lettre que tantôt vous m'avez adressée,
Par la faveur des dieux sur la brèche laissée,
Remise en mon pouvoir est plus chère à mon cœur
Que le bandeau des rois, et le nom de vainqueur.

SOPHONISBE.

Quoi! Seigneur, jusqu'à vous ma lettre est parvenue;
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue!

MASSINISSE.

J'ai voulu désarmer votre injuste courroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grâce à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie,
Du sang de mon époux, qui s'élève et qui crie,
De votre honneur surtout, et des rois nos aïeux,
Qui parlent par ma voix, et vivent dans nous deux.
Jurez-moi seulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on ose me remettre.

MASSINISSE.

Qui! vous en leur pouvoir! et d'un pareil affront
Vous auriez soupçonné qu'on pût couvrir mon front! (*d*)
Je commande dans Cirthe, et c'est assez vous dire
Que les Romains sur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant, je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je sais qu'ils sont jaloux de leur autorité;
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur est nécessaire.

„ Allez, ne croyez pas qu'ils puiſſent m'avilir:
„ Je ſaurai les braver, ſi j'ai ſu les ſervir.
„ Ils vous reſpecteront; vos frayeurs ſont injuſtes.
„ Vous avez atteſté tous ces mânes auguſtes,
„ Tous ces rois dont le ſang, dans nos veines tranſmis,
„ S'indigna ſi long-temps de nous voir ennemis.
„ Je les prends à témoins, et c'eſt pour vous apprendre
„ Que j'ai pu comme vous mériter d'en deſcendre.
La nièce d'Annibal, et la veuve d'un roi,
N'eſt captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Je ſais qu'un tel opprobre, un ſi barbare uſage
Eſt conſacré dans Rome, et commun dans Carthage.
Il finirait pour vous, ſi je l'avais ſuivi.
Le ſang dont vous ſortez n'aura jamais ſervi.
Ce front n'était formé que pour le diadème.
Gardez dans ce palais l'honneur du rang ſuprême;
Ne penſez pas ſurtout qu'en ces triſtes momens,
Mon cœur laiſſe éclater ſes premiers ſentimens.
Je n'en rappelle point la déplorable hiſtoire;
Je ſais trop reſpecter vos malheurs et ma gloire,
Et même cet amour par vous trop dédaigné.
Je règne dans ces murs où vous avez régné:
Les tréſors de Siphax y ſont en ma puiſſance;
Je vous les rends, Madame, et voilà ma vengeance.
Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds:
Sophonisbe, il ſuffit que vous me connaiſſiez.
Vous me rendrez juſtice, et c'eſt ma récompenſe.
A mes nouveaux ſujets je cours en diligence
Leur annoncer un bien qu'ils ſemblent demander,
Et que déjà leur maître eût dû leur accorder:
Ils vont renouveler leur hommage à leur reine;
Sophonisbe en tous lieux eſt toujours ſouveraine.

SCENE VI.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

Je demeure interdite. Un ſi grand changement
A ſaiſi mes eſprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu!... Faut-il qu'un ſi grand-homme
Ait détruit mon pays et qu'il ait ſervi Rome!
Tous mes ſens ſont ravis, mais ils ſont effrayés.
Scipion dans nos murs, Maſſiniſſe à mes pieds,
Sophonisbe en un jour captive et triomphante,
L'ombre de mon époux terrible et menaçante,
Le comble des horreurs et des proſpérités,
Les fers, le diadème à mes yeux préſentés;
Ce rapide torrent de fortunes contraires,
Me laiſſe encor douter de mes deſtins proſpères.

PHÆDIME.

Ah! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux.
S'il reſpecte dans vous le nom de vos aïeux,
S'il dépoſe à vos pieds l'orgueil de ſa conquête,
Et les lauriers ſanglans qui couronnent ſa tête,
Peut-être un ſeul regard a plus fait ſur ſon cœur
Que toutes les vertus, l'alliance et l'honneur.
Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire,
Qui ſur tous les eſprits lui donnent tant d'empire,
Autoriſent les feux que vous vous reprochiez;
La gloire qui le ſuit les a juſtifiés.
Non, ce n'eſt pas aſſez que dans Cirthe étonnée
Vous viviez ſous le nom de reine détrônée,

Qu'on vous laiffe un vain titre, et qu'un bandeau royal
D'un front chargé d'ennuis foit l'ornement fatal;
La pitié peut donner ces honneurs inutiles,
D'un malheur véritable amufemens ftériles;
L'amour ira plus loin; j'ofe vous en flatter:
Siphax eft au tombeau....

SOPHONISBE.

Ceffe de m'infulter;
Ne me préfente point ce qui me déshonore:
Tu parles à fa veuve, et fon fang fume encore.

PHÆDIME.

Songez qu'au rang des rois vous pouvez remonter.
L'ombre de votre époux s'en peut-elle irriter?

SOPHONISBE.

Ma gloire s'en irrite; il faut t'ouvrir mon ame.
J'ai repouffé les traits de ma funefte flamme;
Oui, ce feu fi long-temps dans mon fein renfermé
S'eft avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encore, et j'oferais le croire;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire,
Je pourrais à mon joug attachant mon vainqueur
Arracher aux Romains l'appui de leur grandeur, (*e*)
Ma flamme déclarée et fi long-temps fecrète,
Ma fierté, ma vengeance à la fin fatisfaite,
Maffiniffe en mes bras ferait d'un plus grand prix
Que l'empire du monde aux Romains tant promis.
Mais je vais, s'il fe peut, t'étonner davantage.
Malgré l'illufion d'un fi cher avantage,
Malgré l'amour enfin dont je reffens les coups,
Maffiniffe jamais ne fera mon époux.

PHÆDIME.

Pourquoi le refufer ? pourquoi fi fon courage
Vous préfentait un fceptre au lieu de l'efclavage,
Si de l'Afrique entière il fefait la grandeur,
Si du fang de nos rois relevant la fplendeur,
Si du fang d'Annibal. . . .

SCENE VII.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

Reine, il faut vous apprendre
Qu'un infolent Romain vient ici de fe rendre.
On le nomme Lélie; et le bruit fe répand
Qu'il eft de Scipion le premier lieutenant.
Sa fuite avec mépris nous infulte et nous brave:
Des Romains, difent-ils, Sophonisbe eft l'efclave:
Leur fierté nous vantait, je ne fais quel Sénat,
Des Préteurs, des Tribuns, l'honneur du Confulat,
La majefté de Rome; et, fans plus les entendre,
Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

SOPHONISBE.

Brave et fidèle ami, je compte fur ta foi,
Sur les fermens facrés de notre nouveau roi,
Sur moi-même, en un mot. Carthage m'a fait naître;
Je mourrai digne d'elle, et fans trône, et fans maître.

ACTOR.

Que de maux à la fois accumulés ſur nous!

SOPHONISBE.

Actor, quand il le faut, je ſais les braver tous.
Siphax à ſes côtés, au milieu du carnage,
Aurait vu Sophonisbe égaler ſon courage.
De ces Romains du moins j'égalerai l'orgueil
Et je les défîrai, du bord de mon cercueil.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LELIE, MASSINISSE *assis*, Soldats Romains, Soldats Numides *dans l'enfoncement, divisés en deux troupes.*

LÉLIE.

VOTRE ame impatiente était trop alarmée
Des bruits qu'a répandus l'aveugle renommée.
Qu'importe un vain discours du soldat répété
Dans le sein de l'ivresse et de l'oisiveté?
Laissons parler le peuple; il ne peut rien connaître:
Il veut percer en vain les secrets de son maître;
Et ceux de Scipion, dans son sein retenus,
Seigneur, avant le temps ne sont jamais connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit sourd annonce un grand orage,
Tout aveugle qu'il est, le peuple le présage;
Rien n'est à dédaigner: les publiques rumeurs
Souvent aux Souverains annoncent leurs malheurs.
Je veux approfondir ces discours qu'on méprise.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchise
Qu'attendent ma conduite et ma sincérité.
Les Romains autrefois aimaient la vérité.
Leur austère vertu, peut-être un peu farouche,
Laissait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.
Auraient-ils aujourd'hui l'art de dissimuler?
Après avoir vaincu n'oseriez-vous parler?

Que penſez-vous, du moins, que Scipion prétende?

LÉLIE.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande,
Rien qui ne ſoit preſcrit par nos communs traités:
La juſtice et la loi réglent ſes volontés.
Rome l'a revêtu de ſon pouvoir ſuprême.
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer:
Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.
Il vous annoncera ſes projets ſur l'Afrique.
Vous ſavez qu'Annibal eſt déjà vers Utique,
Qu'il fuit l'aigle romaine, et que dans ſon pays
De ſes Carthaginois ramenant les débris,
Il vient de Scipion défier la fortune.
Cette guerre nouvelle à vous deux eſt commune.
Nous marcherons enſemble à de nouveaux combats.

MASSINISSE.

De la reine, Seigneur, vous ne me parlez pas.

LÉLIE.

Je parle d'Annibal; Sophonisbe eſt ſa nièce:
C'eſt vous en dire aſſez.

MASSINISSE, *en ſe levant.*

Ecoutez: le temps preſſe:
Je veux une réponſe, et ſavoir à l'inſtant
Si ſur mes priſonniers votre pouvoir s'étend.

LÉLIE.

Lieutenant du Conſul, je n'ai point ſa puiſſance;
Mais ſi vous demandez, Seigneur, ce que je penſe
Sur le ſort des vaincus, ſur la loi du combat,
Je crois que leur deſtin n'appartient qu'au Sénat.

MASSINISSE.

Au Sénat! Et qui ſuis-je?

LÉLIE.

Un allié, ſans doute,
Un roi digne de nous, qu'on aime et qu'on écoute,
Que Rome favoriſe, et qui doit accorder
Tout ce que ce Sénat a droit de demander.

(*il ſe lève.*)

C'eſt au ſeul Scipion de faire le partage.
Il récompenſera votre noble courage,
Seigneur, et c'eſt à vous de recevoir ſes lois,
Puiſqu'il eſt notre chef et qu'il commande aux rois.

MASSINISSE.

Je l'ignorais, Lélie, et ma condeſcendance
N'avait point reconnu tant de prééminence;
Je penſais être égal à ce grand citoyen,
Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le ſien.
Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en maître.
J'ai d'autres intérêts et plus preſſans, peut-être,
Que ceux de diſputer du rang des Souverains,
Et d'oppoſer l'orgueil à l'orgueil des Romains.
Répondez : oſe-t-il diſpoſer de la reine?

LÉLIE.

Il le doit.

MASSINISSE.

Lui! . . . Mon cœur ne ſe contient qu'à peine.

LÉLIE.

C'eſt un droit reconnu qu'il nous faut maintenir.
Tout le ſang d'Annibal nous doit appartenir.
Vous qui dans les combats brûliez de le répandre,
Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendre?
Vous de ſa race entière éternel ennemi,
Vous du peuple romain le vengeur et l'ami.

MASSINISSE.

MASSINISSE.

L'intérêt de mon ſang, celui de la juſtice,
Et l'horreur que je ſens d'un pareil ſacrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec ſoin;
Mais ſon ambition pourrait aller trop loin.

LÉLIE.

Seigneur, elle ſe borne à ſervir ſa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infame barbarie
D'un peuple qu'Annibal écraſa ſous ſes pieds.
Si Rome exiſte encor, c'eſt par ſes alliés.
Mes ſecours l'ont ſauvée; et dès qu'elle reſpire,
Sur les rois, ſur moi-même elle affecte l'empire;
Elle ſe fait un jeu, dans ſes murs fortunés,
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés;
Elle met à ce prix ſa faveur paſſagère.
Scipion qui m'aima ſe dément pour lui plaire:
Il me trahit!

LÉLIE.

Seigneur, qui vous a donc changé?
Quoi! vous ſeriez trahi quand vous ſeriez vengé!
J'ignore ſi la reine, en triomphe menée,
Au char de Scipion doit paraître enchaînée;
Mais en perdrions-nous votre utile amitié?
C'eſt pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne ou non, je veux qu'on la reſpecte.
La foi romaine enfin me devient trop ſuſpecte.
De ma protection tout Numide honoré,
En quelque rang qu'il ſoit, doit vous être ſacré.
Et vous inſulteriez une femme, une reine!
Vous oſeriez charger de votre indigne chaîne

Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir!

LÉLIE.

Parlez à Scipion. Vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir! apprenez qu'il eſt une autre voie
De priver les Romains de leur injuſte proie.
Il eſt des droits plus ſaints: Sophonisbe aujourd'hui,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui.
Je l'eſpère du moins.

LÉLIE.

Tout ce que je puis dire,
C'eſt que nous ſoutiendrons les droits de notre empire.
Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.
Croyez-moi, le Sénat ne fait point d'injuſtices;
Il a d'un digne prix reconnu vos ſervices;
Il vous chérit encor: mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres abſolus.

(il ſort avec les ſoldats romains.)

SCENE II.

MASSINISSE, ALAMAR. *Les Soldats Numides reſtent au fond de la ſcène.*

MASSINISSE.

Des ordres! vous, Romains! ingrats dont ma vaillance (*f*)
A fait tous les ſuccès, et nourri l'inſolence;
Des fers à Sophonisbe! Et ces mots inouïs,
A peine prononcés n'ont pas été punis!

Aide-moi, Sophonisbe, à venger ton injure;
Règne, l'honneur l'ordonne et l'amour t'en conjure;
Règne pour être libre, et commande avec moi....
Va, Maſſiniſſe enfin ſera digne de toi.
Des fers! ah! que je vais réparer cet outrage!
Que j'étais inſenſé de combattre Carthage!

(*à ſa ſuite.*)

Approchez, mes amis; parlez, braves guerriers,
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers?
Vous avez entendu ce diſcours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte et de colère.
Le joug de ces ingrats ne peut plus ſe porter;
Sur leur ſuperbe tête il le faut rejeter.

MASSINISSE.

Rome hait tous les rois, et les croit tyranniques.
Ah! les plus grands tyrans ce ſont les républiques:
Rome eſt la plus cruelle.

ALAMAR.

Il eſt juſte, il eſt temps
D'abattre pour jamais l'orgueil de ſes enfans.
L'alliance avec eux n'était que paſſagère;
La haine eſt éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colère,
Contre mon propre ſang j'ai pu les ſoutenir!
Si je les ai ſauvés, ſongeons à les punir.
Me ſeconderez-vous?

ALAMAR.

Nous ſommes prêts ſans doute:
Il n'eſt rien avec vous qu'un Numide redoute.

Les Romains ont plus d'art, et non plus de valeur;
Ils ſavent mieux tromper, et c'eſt-là leur grandeur;
Mais nous ſavons au moins combattre comme eux-mêmes.
Commandez, annoncez vos volontés ſuprêmes.
Ce fameux Scipion n'eſt pas plus craint de nous
Que ce faible Siphax abattu ſous nos coups.

MASSINISSE.

Ecoutez, Annibal eſt déjà dans l'Afrique;
La nouvelle en eſt ſûre; il marche vers Utique:
Pourrions-nous juſqu'à lui nous frayer des chemins?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le ſang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proie
Aux brigands inſolens qu'un Sénat nous envoie;
Effaçons dans leur ſang le crime trop honteux,
Et le malheur, ſurtout, d'avoir vaincu pour eux.
Annibal n'eſt pas loin; croyez que ce grand homme
Peut encore une fois ſe montrer devant Rome;
Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.
Que ces bords africains, que ce ſanglant ſéjour
Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres,
Qui, ſous le nom d'amis, ſont nos barbares maîtres.
La nuit approche, allez, je viendrai vous guider;
Les vaincus enhardis pourront nous ſeconder.
Vous ſavez en ces lieux combien Rome eſt haïe;
Et tout homme eſt ſoldat contre la tyrannie.
Préparez les eſprits irrités et jaloux,
Sans leur rien découvrir enflammez leur courroux:
Aux premiers coups portés, aux premières alarmes,
Au nom de Sophonisbe, ils voleront aux armes:

Nos maîtres prétendus, plongés dans le ſommeil,
Verront entre mes mains la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entrepriſe,
Le ſuccès en eſt ſûr, et tout nous favoriſe.
Nous ſuivons Maſſiniſſe: et ces tyrans ſurpris
Vont payer de leur ſang leurs ſuperbes mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure;
J'arrache Sophonisbe à ſa triſte demeure.
Je marche à votre tête; et s'il vous faut périr,
Mes amis, j'ai ſu vaincre, et je ſaurai mourir.

SCENE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

Seigneur, en tous les temps, par le ciel pourſuivie,
Je n'attends que de vous le deſtin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, et mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez d'un ſeul mot écarté les orages
Qui m'entouraient encore après tant de naufrages;
Et dans ce grand reflux des horreurs de mon ſort
Dans ce jour étonnant de clémence et de mort,
Par vous ſeul confondue, et par vous raſſurée,
J'ai cru que d'un héros la promeſſe ſacrée,
Ce généreux appui, le ſeul qui m'eſt reſté,
Me ſervirait d'égide, et ſerait reſpecté.

Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage,
Qu'on osât prononcer le mot de l'esclavage,
Et que je dusse encore, après tant de tourmens,
Après tous vos bienfaits, réclamer vos sermens.

MASSINISSE.

Ne les réclamez point; ils étaient inutiles,
Je n'en eus pas besoin: vous aurez des asiles
Que l'orgueil des Romains ne pourra violer;
Et ce n'est pas à vous désormais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hyménée
Dans ce même palais, dans la même journée
Où le sort a voulu que le sang d'un époux,
Répandu par les miens, rejaillît jusqu'à vous.
Mais la nécessité rompt toutes les barrières;
Tout se tait à sa voix, ses lois sont les premières.
La cendre de Siphax ne peut vous accuser.
Vous n'avez qu'un parti, celui de m'épouser.
Du pied de nos autels au trône remontée,
Sur les bords africains chérie et redoutée,
Le diadème au front, marchez à mon côté.
Votre sceptre et mon bras sont votre sureté.

SOPHONISBE.

Ah! que m'avez-vous dit? Sophonisbe éperdue
Doit dévoiler enfin son ame à votre vue.
J'étais votre ennemie, et l'ai toujours été.
Seigneur, je vous ai fui, je vous ai rebuté;
Siphax obtint mon choix, sans consulter son âge;
Je n'acceptai sa main que pour vous faire outrage.
J'encourageai les miens à poursuivre vos jours,
Mais connaissez mon cœur, il vous aima toujours.

MASSINISSE.

Eſt-il poſſible? ô Dieux! vous dont l'ame inhumaine
Fut chez les Africains célèbre par la haine,
Vous m'aimiez, Sophonisbe! et, dans ſes déplaiſirs,
Maſſiniſſe accablé vous coûtait des ſoupirs!

SOPHONISBE.

Oui, nièce d'Annibal j'ai dû haïr, ſans doute,
L'ami de Scipion, quelqu'effort qu'il m'en coûte.
Je le voulus en vain: c'eſt à vous de juger
Si le ſeul des humains qui veut me protéger,
Quand il revient à moi, quand ſon noble courage
Peut ſauver Sophonisbe, Annibal et Carthage,
En m'arrachant des fers et du ſein de l'horreur,
En me donnant ſon trône, en me gardant ſon cœur,
Peut rallumer en moi les feux qu'il y fit naître,
Et dont tout mon courroux fut à peine le maître?
D'un bonheur inouï vous venez me flatter
Vous m'offrez votre main.... je ne puis l'accepter. (g)

MASSINISSE.

Vous! quels dieux ennemis à vos bontés s'oppoſent?

SOPHONISBE.

Les dieux qui de mon ſort en tous les temps diſpoſent,
Les dieux qui d'Annibal ont reçu les ſermens,
Quand au pied des autels, en ſes plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haine immortelle.
Ce ſerment eſt le mien, je lui ſerai fidelle.
Je meurs ſans être à vous.

MASSINISSE.

Sophonisbe, arrêtez:
Connaiſſez qui je ſuis, et qui vous inſultez.
C'eſt ce même ſerment qui devant vous m'amène;
Et ma haine pour Rome égale votre haine.

SOPHONISBE.

Vous, Seigneur, vous pourriez enfin vous repentir
De vous être abaiſſé juſques à la ſervir?

MASSINISSE.

Je me repens de tout, puiſque je vous adore.
Je ne vois plus que vous, ſi vous m'aimez encore.
J'apporte à cet autel, en vous donnant la main,
L'horreur que Maſſiniſſe a pour le nom romain. (*h*)
Plus irrité que vous, et plus qu'Annibal même,
Oui, je déteſte Rome autant que je vous aime.

SOPHONISBE.

Maſſiniſſe!

MASSINISSE.

Ecoutez, vous n'avez qu'un inſtant,
Vos fers ſont préparés.... un trône vous attend.
Scipion va venir.... Carthage vous appelle;
Et ſi vous balancez, c'eſt un crime envers elle.
Suivez-moi, tout le veut.... Dieux juſtes, protégez
L'hymen où je l'entraîne, et ſoyons tous vengés.

SOPHONISBE.

Hé bien, à ce ſeul prix j'accepte la couronne;
La veuve de Siphax à ſon vengeur ſe donne:
Oui, Carthage l'emporte. O mes Dieux ſouverains!
Vous m'uniſſez à lui pour punir les Romains.

MASSINISSE.

Honteuſement ici ſoumis à leur puiſſance,
Cherchons en d'autres lieux, la gloire et la vengeance.
Les Romains ſont dans Cirthe; ils y donnent des lois. (*i*)
Un conſul y commande, et l'on tremble à ſa voix.
Sachez que ſous leurs pas je vais ouvrir l'abyme
Où doit s'enſevelir l'orgueil qui nous opprime;

Scipion va tomber dans le piége fatal.
La gloire et le bonheur ſont au camp d'Annibal.
Dès que l'aſtre du jour aura ceſſé de luire,
Parmi des flots de ſang ma main va vous conduire.
La veuve de Siphax, en fuyant ſes tyrans,
Doit marcher avec moi ſur leurs corps expirans.
Il n'eſt point d'autre route, et nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le camp d'Annibal enfin j'irai me rendre;
C'eſt là qu'eſt ma patrie, et mon trône et ma cour;
Là je puis, ſans rougir, écouter votre amour:
Mais comment m'aſſurer....

MASSINISSE.

La plus juſte eſpérance
Flatte d'un prompt ſuccès ma flamme et ma vengeance.
Je crains peu les Romains, et prêt à les frapper,
J'ai honte ſeulement de deſcendre à tromper.

SOPHONISBE.

Ils ſavent mieux que vous cet art de l'Italie.

SCENE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

SEIGNEUR, cet étranger, ce ſuperbe Lélie,
Et qui dans ce palais parlait ſi hautement,
Accompagné des ſiens, arrive en ce moment.

Il veut que ſans tarder, à vous-même on l'annonce;
Il dit que d'un conſul il porte la réponſe.

MASSINISSE.

Il ſuffit.... qu'il m'attende, et que ſans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber. (*k*)

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, Romains.

LÉLIE *à un Centurion.*

Allez, obſervez tout, les plus légers ſoupçons
Dans de pareils momens ſont de fortes raiſons.
Sophonisbe en ces lieux peut faire des perfides;
Scipion dans la ville enferme les Numides.

(*à un autre.*)

C'eſt à vous de garder le palais et la tour,
Tandis que n'écoutant qu'un imprudent amour,
Maſſiniſſe occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laiſſe l'avantage.

(*à tous.*)

Vous avez déſarmé ſans peine et ſans effort
Le peu de ſes ſoldats répandus dans ce fort;
Et déjà trop puni par ſa propre faibleſſe,
Il ne ſait pas encor le péril qui le preſſe.
Au moindre mouvement qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puiſſe entrer, qu'aucun n'oſe ſortir.
Surtout de vos ſoldats contenez la licence;
Reſpectez ce palais; que nulle violence
Ne ſouille ſous mes yeux l'honneur du nom romain.
Le ſort de Maſſiniſſe eſt tout en notre main.
On craignait que ce prince, aveugle en ſa colère,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire;

Mais de ſon amitié gardant le ſouvenir,
Scipion le prévient ſans vouloir le punir.
Soyez prêts, c'eſt aſſez; cette ame impétueuſe
Verra de ſes deſſeins la ſuite infructueuſe;
Et dans quelques momens tout doit être éclairci....
Vous, gardez cette porte, et vous, veillez ici.
(*les Licteurs reſtent un peu cachés dans le fond.*)

SCENE II.

MASSINISSE, LÉLIE, Licteurs.

MASSINISSE.

HE bien, de Scipion miniſtre reſpectable,
Venez-vous m'annoncer ſon ordre irrévocable?

LÉLIE.

J'annonce du Sénat les décrets ſouverains,
Que le conſul de Rome a remis en mes mains.
Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire?
Vous paraiſſez troublé.

MASSINISSE.

Je ſuis prêt à ſouſcrire
Aux projets des Romains que vous me préſentez,
Si par l'équité ſeule ils ont été dictés,
Et s'ils n'outragent point ma gloire et ma couronne.
Parlez; quel eſt le prix que le Sénat me donne?

LÉLIE.

Le trône de Siphax déjà vous eſt rendu:
C'eſt pour le conquérir que l'on a combattu.
A vos nouveaux Etats, à votre Numidie,
Pour vous favoriſer, on joint la Mazénie;

Ainſi, dans tous les temps et de guerre et de paix,
Rome, à ſes alliés, prodigue ſes bienfaits.
On vous a déjà dit que Cirthe, Hippone, Utique,
Tout, juſqu'au mont Atlas, eſt à la république.
Décidez maintenant ſi vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le deſſein,
De l'Afrique avec lui ſoumettre le rivage,
Et, fidèle allié, camper devant Carthage.

MASSINISSE.

Carthage! oubliez-vous qu'Annibal la défend;
Que ſur votre chemin ce héros vous attend?
Craignez d'y retrouver Traſimène et Trébie.

LÉLIE.

La fortune a changé; l'Afrique eſt aſſervie.
Choiſiſſez de nous ſuivre ou de rompre avec nous.

MASSINISSE *à part.*

Puis-je encore un moment retenir mon courroux!

LÉLIE.

Vous voyez vos devoirs et tous vos avantages.
De Rome maintenant connaiſſez les uſages.
Elle élève les rois et fait les renverſer;
Aux pieds du capitole ils viennent s'abaiſſer.
La veuve de Siphax était notre ennemie;
Dans un ſang odieux elle a reçu la vie;
Et ſon ſeul châtiment ſera de voir nos dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.

MASSINISSE.

Téméraire! arrêtez.... Sophoniſbe eſt ma femme;
Tremblez de m'outrager.

LÉLIE.

Je connais votre flamme;

Je la respecte peu, lorsque dans vos Etats
Vous-méme devant moi ne vous respectez pas.
Sachez que Sophonisbe à nos chaînes livrée
De ce titre d'épouse en vain s'est honorée,
Qu'un prétexte de plus ne peut nous éblouir,
Que j'ai donné mon ordre, et qu'il faut obéir.

MASSINISSE.

Ah! c'en est trop enfin; cet excès d'insolence
Pour la dernière fois tente ma patience.

(*mettant la main à son épée.*)

Traître! ôte-moi la vie, ou meurs de cette main.

LÉLIE.

Prince, si je n'étais qu'un citoyen romain,
Un tribun de l'armée, un guerrier ordinaire,
Vous me verriez bientôt prêt à vous satisfaire;
Lélie avec plaisir recevrait cet honneur;
Mais député de Rome et de mon empereur,
Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,
C'est d'arrêter d'un mot votre vaine colère....
Romains, qu'on m'en réponde.

(*les Licteurs entourent Massinisse et le désarment.*)

MASSINISSE.

Ah, lâche!... mes soldats
Me laissent sans défense!

LÉLIE.

Ils ne paraîtront pas;
Ils sont, ainsi que vous, tombés en ma puissance.
Vous avez abusé de notre confiance:
Quels que soient vos desseins, ils sont tous prévenus;
Et nous vous épargnons des malheurs superflus.
Si vous voulez de Rome obtenir quelque grace,
Scipion va venir; il n'est rien que n'efface

A ſes yeux indulgens un juſte repentir.
Rentrez dans le devoir dont vous oſiez ſortir.
On vous rendra, Seigneur, vos ſoldats et vos armes,
Quand ſur votre conduite on aura moins d'alarmes,
Et quand vous ceſſerez de préférer en vain
Une Carthaginoiſe à l'empire romain.
Vous avez combattu ſous nous avec courage.
Mais on eſt quelquefois imprudent à votre âge.

SCENE III.

MASSINISSE *ſeul.*

Tu ſurvis, Maſſiniſſe, à de pareils affronts!
Ce ſont-là ces Romains, juges des nations,
Qui voulaient faire au monde adorer leur puiſſance,
Et des dieux, diſaient-ils, imiter la clémence!
Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,
Déprédateurs du peuple, et fiers tyrans des rois!
Je me repens ſans doute, et c'eſt de vivre encore
Sans pouvoir me baigner dans leur ſang que j'abhorre.
Scipion prévient tout; ſoit prudence ou bonheur,
Son étonnant génie en tout temps eſt vainqueur.
Sous les pas des Romains la tombe était ouverte;
Je vengeais Sophonisbe, et j'ai cauſé ſa perte.
Je n'ai pas ſu tromper: j'en recueille le fruit;
Dans l'art des trahiſons j'étais trop mal inſtruit.
Roi, vainqueur et captif, outragé, ſans vengeance,
Victime de l'amour, et de mon imprudence,
Mon cœur fut trop ouvert. Ah! tu l'avais prévu! (*l*)
Sophonisbe, en effet ma candeur m'a perdu.
O Ciel! c'eſt Scipion! c'eſt Rome toute entière!

SCENE IV.

SCIPION, MASSINISSE, Licteurs.

(Scipion tient un rouleau à la main.)

MASSINISSE.

VENEZ-VOUS insulter à mon heure dernière?
Dans l'abyme où je suis venez-vous m'enfoncer,
Marcher sur mes débris?

SCIPION.

Je viens vous embrasser.
J'ai su votre faiblesse et j'en ai craint la suite.
Vous devez pardonner si de votre conduite
Ma vigilance heureuse a conçu des soupçons;
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahisons.
La nièce d'Annibal, à votre cœur trop chère,
M'a forcé malgré moi de me montrer sévère.
Du nom de votre ami je fus toujours jaloux;
Mais je me dois à Rome, et beaucoup plus qu'à vous.
Je n'ai point démêlé les intrigues secrètes
Que pouvaient préparer vos fureurs inquiètes,
Et de tout prévenir je me suis contenté.
Mais à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la justice,
Et rendre à Scipion le cœur de Massinisse?
Je ne demande rien que la foi des traités;
Vous les avez toujours sans réserve attestés.
Les voici; c'est par vous qu'à moi-même promise,
Sophonisbe en mon camp devait être remise.

Lisez

Lifez. Voilà mon nom, et voilà votre feing.

(*il les lui montre.*)

En eft-ce affez ? vos yeux s'ouvriront-ils enfin ?
Avez-vous contre moi quelque droit légitime ?
Vous plaindrez-vous toujours que Rome vous opprime ?

MASSINISSE.

Oui. Quand dans la fureur de mes reffentimens
Je fis entre vos mains ces malheureux fermens,
Je voulais me venger d'une reine ennemie.
De mon cœur irrité je la croyais haïe ;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux tranfports ;
Ils étaient imprudens, mais vous m'aimiez alors :
Je vous confiai tout, ma colère et ma flamme.
J'ai revu Sophonisbe et j'ai connu fon ame :
Tout eft changé, mon cœur eft rentré dans fes droits ;
La veuve de Siphax a mérité mon choix.
Elle eft reine, elle eft digne encor d'un plus grand titre.
De fon fort et du mien j'étais le feul arbitre ;
Je devais l'être au moins : je l'aime, c'eft affez :
Sophonisbe eft ma femme, et vous la raviffez !

SCIPION.

Elle n'eft point à vous, elle eft notre captive ;
La loi des Nations pour jamais vous en prive.
Rome ne peut changer fes réfolutions
Au gré de vos erreurs et de vos paffions. (*m*)
Je ne veux point ici vous parler de moi-même ;
Mais jeune comme vous, et dans un rang fuprême,
Vous favez fi mon cœur a jamais fuccombé
A ce piége fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous ; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il eft vrai qu'en Efpagne où vous régnez en maître,

Le ſoin de contenir un peuple effarouché,
La gloire, l'intérêt, Seigneur, vous ont touché.
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
De l'amant qu'elle aimait juſtement adorée.
Pourquoi démentez-vous pour un infortuné
Cet exemple éclatant que vous avez donné?
L'Eſpagnol vous bénit, mais je vous dois ma haine.
Vous lui rendez ſa femme, et m'arrachez la mienne.

SCIPION.

A vos plaintes, Seigneur, à tant d'emportemens,
Je ne réponds qu'un mot, rempliſſez vos ſermens.

MASSINISSE.

Ah! ne me parlez plus d'un ſerment téméraire,
Qu'ont dicté le dépit et l'amour en colère;
Il fut trop démenti dans mon cœur ulcéré.

SCIPION.

Les dieux l'ont entendu, tout ſerment eſt ſacré.

MASSINISSE.

Conſul, il me ſuffit; j'avais cru vous connaître,
Je m'étais bien trompé: mais vous êtes le maître.
Ces dieux dont vous ſavez interpréter la loi,
Aidés de Scipion, ſont trop forts contre moi.
Je ſais que mon épouſe à Rome fut promiſe.
Voulez-vous en effet qu'à Rome on la conduiſe? (n)

SCIPION.

Je le veux, puiſqu'ainſi le Sénat l'a voulu;
Que vous-même avec moi vous l'aviez réſolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
Une marche pompeuſe aux murs du Capitole,
Et d'un peuple inconſtant la faveur et l'amour,
Que le deſtin nous donne et nous ôte en un jour,

Soient un charme si grand pour mon ame éblouie !
De soins plus importans croyez qu'elle est remplie.
Mais quand Rome a parlé, j'obéis à sa loi.
Secondez mon devoir, et revenez à moi.
Rendez à votre ami la première tendresse
Dont le nœud respectable unit notre jeunesse.
Compagnons dans la guerre, et rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.
Nous rougirions tous deux qu'au sein de la victoire,
Une femme, une esclave eût flétri tant de gloire.
Réunissons deux cœurs qu'elle avait divisés.
Oubliez vos liens: l'honneur les a brisés.

MASSINISSE.

L'honneur! Quoi! vous osez! Mais je ne puis prétendre,
Quand je suis désarmé, que vous vouliez m'entendre.
Je vous ai déjà dit que vous seriez content.
Ma femme subira le destin qui l'attend.
Un roi doit obéir quand un consul ordonne.
Sophonisbe! Oui, Seigneur, enfin je l'abandonne;
Je ne veux que la voir pour la dernière fois:
Après cet entretien j'attends ici vos lois.

SCIPION.

N'attendez qu'un ami, si vous êtes fidelle.

SCENE V.

MASSINISSE *seul.*

Un ami! Jusque-là ma fortune cruelle
De mes jours détestés déshonore la fin!
Il me flétrit du nom de l'ami d'un Romain!

Je n'ai que Sophonisbe ; elle ſeule me reſte :
Il le ſait, il inſulte à mon état funeſte.
Sa cruauté tranquille, avec dériſion,
Affectait de deſcendre à la compaſſion !
Il a ſu mon projet, et ne pouvant le craindre,
Il feint de l'ignorer, et même de me plaindre ;
Il feint de dédaigner ce miſérable honneur
De traîner une femme au char de ſon vainqueur.
Il n'aſpire en effet qu'à cette gloire infame ;
Il jouit de ma honte ; et peut-être en ſon ame
Il penſe à m'y traîner avec le même éclat
Comme un roi révolté jugé par le Sénat.

SCENE VI.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

He bien, connaiſſez-vous quelle horreur vous opprime ?
D'où nous ſommes tombés ? dans quel affreux abyme
Un jour, un ſeul moment nous a tous deux conduits ?
De notre heureux hymen ce ſont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare inſolence,
Et qu'il nous faut enfin tout ſouffrir ſans vengeance ?

SOPHONISBE.

Nous n'avons qu'un recours : le fer ou le poiſon.

MASSINISSE.

Nous ſommes déſarmés. Ces murs ſont ma priſon.
Scipion vivrait-il ſi j'avais eu des armes ?

SOPHONISBE.

Ah ! cherchons les moyens de finir tant d'alarmes.

Trop de honte nous ſuit, et c'eſt trop de revers.
J'ai deux fois aujourd'hui paſſé du trône aux fers.
Je ne puis me venger de mes indignes maîtres,
Je ne puis me baigner dans le ſang de ces traîtres;
Arrache-moi la vie, et meurs auprès de moi:
Sophonisbe deux fois ſera libre par toi.

MASSINISSE.

Tu le veux!

SOPHONISBE.

Tu le dois.

MASSINISSE.

Je frémis, je t'admire.

SOPHONISBE.

Je te devrai ma mort, je te devais l'empire;
J'aurai reçu de toi tous mes biens en un jour.

MASSINISSE.

Quels biens! ah, Sophonisbe!

SOPHONISBE.

Objet de mon amour!
Ame tendre, ame noble! expie avec courage
Le crime que tu fis en combattant Carthage.
Sauve-moi.

MASSINISSE.

Par ta mort!

SOPHONISBE.

Sans doute! Aimes-tu mieux
Me voir avec opprobre arracher de ces lieux?
Roi ſoumis aux Romains, et mari d'une eſclave,
Aimes-tu mieux ſervir le tyran qui te brave?
Me voir ſacrifiée à ſon ambition?
Ecraſons en mourant l'orgueil de Scipion. (*o*)

MASSINISSE.

Va, ſors ; je vois de loin des Romains qui m'épient:
De tous les malheureux ces monſtres ſe défient.
Va, nous nous rejoindrons.

SOPHONISBE.

Arbitre de mon ſort,
Souviens-toi de ma gloire : adieu juſqu'à ma mort.
(*elle ſort.*)

SCENE VII.

MASSINISSE *ſeul.*

DIEUX des Carthaginois ! vous à qui je m'immole ! (*p*)
Dieux que j'avais trahis pour ceux du Capitole :
Vous que ma femme implore, et qui l'abandonnez,
Donnerez-vous la force à mes ſens forcenés,
A cette main tremblante, à mon ame égarée,
De me ſouiller du ſang d'une épouſe adorée !

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, SCIPION, Romains.

SCIPION.

Amis, la fermeté jointe avec la clémence
Peut enfin ſubjuguer ſa fatale inconſtance.
Je vois dans ce Numide un courſier indompté,
Que ſon maître réprime après l'avoir flatté ;
Tour à tour on ménage, on dompte ſon caprice,
Il marche en écumant, mais il nous rend ſervice.
Maſſiniſſe a ſenti qu'il doit porter ce frein
Dont ſa fureur s'indigne, et qu'il ſecoue en vain;
Que je ſuis en effet maître de ſon armée;
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique alarmée,
Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le ſauver.
Penſez-vous qu'il s'obſtine encore à nous braver?
Il eſt temps qu'il choiſiſſe entre Rome et Carthage:
Point de milieu pour lui, le trône ou l'eſclavage;
Il s'eſt ſoumis à tout; ſes ſermens l'ont lié:
Il a vu de quel prix était mon amitié.
La reine l'égarait, mais Rome eſt la plus forte;
L'amour parle un moment, mais l'intérêt l'emporte:
Il doit rendre aux Romains Sophoniſbe aujourd'hui.

LÉLIE.

Pouvez-vous y compter? Vous fiez-vous à lui?

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à ſa vue.
Je voulais à ſon ame encor toute éperdue
Epargner un affront trop dur, trop douloureux.
Il me feſait pitié. Tout prince malheureux
Doit être ménagé, fut-ce Annibal lui-même.

LÉLIE.

Je crains ſon déſeſpoir; il eſt Numide, il aime,
Surtout de Sophonisbe il faut vous aſſurer.
Ce triomphe éclatant qui va ſe préparer,
Plus que vous ne penſez, vous devient néceſſaire
Pour impoſer aux grands, pour charmer le vulgaire,
Pour captiver un peuple inquiet et jaloux,
Ennemi des grands noms, et peut-être de vous.
La veuve de Siphax à votre char traînée
Fera taire l'envie à vous nuire obſtinée;
Et le vieux Fabius, et le jaloux Caton
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion. (*q*)

SCENE II.

SCIPION, LÉLIE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

SOPHONISBE, Seigneur, à vos ordres ſoumiſe,
Par le roi Maſſiniſſe entre vos mains remiſe,
Va bientôt à vos pieds, dépoſant ſa douleur,
Reconnaître dans vous ſon maître et ſon vainqueur. (*r*)
Elle eſt prête à partir.

SCIPION.

Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maiſon, toujours ſervie en reine,
Elle n'y recevra que les ſoins, les honneurs
Que l'on doit à ſon rang, et même à ſes malheurs.
Le Tibre avec reſpect verra ſur ſon rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage.

(*Phædime ſort.*)

(*à un Tribun.*)
Vous juſques à ma flotte ayez ſoin de guider
Et la reine et les ſiens, qu'il vous faudra garder.

SCENE III *et dernière.*

SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE, Licteurs.

SCIPION.

Le roi vient; je le plains: un ſi grand ſacrifice
Doit lui coûter ſans doute. Approchez, Maſſiniſſe;
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE *troublé et chancelant.*

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Votre cœur s'eſt dompté.

MASSINISSE.

La victime par vous ſi long-temps déſirée
S'eſt offerte elle-même; elle vous eſt livrée.
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.
Tout eſt prêt.

SCIPION.

La raiſon vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi: pardonnez à Lélie
Cette ſévérité dans mon cœur démentie:
L'intérêt de l'Etat exigeait nos rigueurs;
Rome y fera bientôt ſuccéder ſes faveurs.

(*il tend la main à Maſſiniſſe qui recule.*)

Point de reſſentiment: goûtez l'honneur ſuprême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Epargnez-vous, Seigneur, un vain remercîment:
Il m'en coûte aſſez cher en cet affreux moment.

SCIPION.

Vous pleurez!

MASSINISSE.

Qui? moi! non.

SCIPION.

Ce regret qui vous preſſe
N'eſt aux yeux d'un ami qu'un reſte de faibleſſe
Que votre ame ſubjugue, et que vous oublîrez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en ſouviendrez.

SCIPION.

Sophonisbe à mes yeux ſans crainte peut paraître:
J'aurais de ſon deſtin voulu vous laiſſer maître;
Mais Rome la demande: il faut loin de ces lieux....

(*on ouvre la porte; Sophonisbe paraît étendue ſur une banquette, un poignard enfoncé dans le ſein.*)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide! elle eſt devant tes yeux:
La connais-tu?

SCIPION.

Cruel!

SOPHONISBE *à Maſſiniſſe penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, et je meurs dans tes bras.

MASSINISSE.

Je vous la rends, Romains, elle eſt à vous.

SCIPION.

Hélas!
Malheureux! qu'as-tu fait?

MASSINISSE.

Ses volontés, les miennes.
Sur ſes bras tout ſanglans viens eſſayer tes chaînes.
Approche: où ſont tes fers?

LÉLIE.

O ſpectacle d'horreur!

MASSINISSE *à Scipion.*

Tu recules d'effroi! que devient ton grand cœur?

(*il ſe met entre Sophonisbe et les Romains.*)

Monſtres, qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au capitole offrir votre victime;
Montrez à votre peuple, autour d'elle empreſſé,
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Déteſtable Romain, ſi les dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourans demandent,
Si, devançant le temps, le grand voile du ſort
Se lève à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Et Rome qu'on immole à la terre outragée.
Je vois dans votre ſang vos temples renverſés,
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés,

Tous ces fiers defcendans des Néron, des Camilles, (ʃ)
Aux fers des étrangers tendant des bras ferviles ;
Ton capitole en cendre, et tes dieux pleins d'effroi
Detruits par des tyrans moins funeftes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chaffé de ta patrie.
Je meurs ; mais dans la mienne, et c'eft en te bravant.
Le poifon que j'ai pris dans ce fatal moment
Me délivre à la fois d'un tyran et d'un traître.
Je meurs chéri des miens qui vengeront leur maître.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LÉLIE.

Que tous deux font à plaindre !

SCIPION.

Ils font morts en Romains.
Grands Dieux ! puiffé-je un jour, ayant dompté Carthage,
Quitter Rome et la vie avec même courage !

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES
DE SOPHONISBE.

(*a*) Vous servez des Romains, vous secondez leurs armes,
Et vous désespérez vos parens malheureux.
Méritez vos succès en étant généreux :
C'est trop faire couler et le sang et les larmes.

(*b*) Suis-je ici prisonnière? ô rigueur! ô destin!
Que me préparez-vous dans ce jour de vengeance?
Le ciel me ravit tout, et jusqu'à l'espérance.
Dieux! etc.

MASSINISSE.

(*c*) Reine, en ce jour de sang, funeste ou favorable,
Ma fortune me pèse, et votre sort m'accable.
Le billet que de vous je viens de recevoir
Est un ordre sacré qui m'apprend mon devoir;
Mais en vous écoutant je l'apprends davantage.
Je crois entendre en vous les héros de Carthage:
Honteux d'avoir vaincu, je viens tout réparer.

SOPHONISBE.

Réduite à vous haïr, faut-il vous admirer?
Quoi, Seigneur, jusqu'à vous ma lettre est parvenue!

(*d*) Je le jure par vous: pour vous dire encor plus,
Sophonisbe n'est pas au nombre des vaincus.
Je commande dans Cirthe. . . . .
. . . .

(*e*) Tu parles à sa veuve, et son sang fume encore;
Son ombre me menace : un pareil souvenir
L'appelle à la vengeance, et l'invite à punir.
Phædime, il faut enfin t'ouvrir toute mon ame :
Oui, je t'ai fait l'aveu de ma fatale flamme,
Oui, ce feu, si long-temps dans mon sein renfermé,
S'est avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encore, et j'oserois le croire;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire;

Tu me verrais goûter ce ſuprême bonheur,
De partager ſon trône et d'avoir tout ſon cœur.
Ma flamme déclarée, etc.

. . . .

MASSINISSE.

(*f*) Des ordres! vous, Romains! ingrats dont l'inſolence
S'accrut pour mon ſervice avec votre puiſſance!
Des fers à Sophonisbe! et ces mots inouïs
A peine prononcés n'ont pas été punis!
Sophonisbe! ah! du moins écarte cette injure;
Accorde-moi ta main; ta gloire t'en conjure.

(*g*) La fille d'Aſdrubal naquit pour ſe contraindre:
Elle dut vous haïr, ou dû moins dut le feindre.
Elle brûlait pour vous: c'eſt à vous de juger
Si le ſeul des humains qui peut me protéger,
Conquérant généreux, amant toujours fidèle,
Des héros et des rois devenu le modèle,
En m'arrachant des fers et de ce lieu d'horreur,
En me donnant ſon trône, en me gardant ſon cœur,
Sur mes ſens enchantés conſerve un juſte empire.
C'eſt par vous que je vis, pour vous que je reſpire:
Pour m'unir avec vous je voudrais tout tenter.
Vous m'offrez votre main... je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

(*h*) C'eſt ce même ſerment qui devant vous m'amène:
C'eſt un courroux plus juſte, une plus forte haine;
Et c'eſt de ſon flambeau que je viens éclairer
L'hymen, l'heureux hymen qu'on ne peut différer.
C'eſt dans Cirthe ſanglante, à ces autels antiques,
Dreſſés par nos aïeux à nos dieux domeſtiques,
Que j'apporte avec vous en vous donnant la main,
L'horreur que Maſſiniſſe a pour le nom romain.

. . . .

(*i*) Oui, je déteſte Rome autant que je vous aime.
Vous, Dieux qui m'entendez, qui recevez ma foi,
(*il prend la main de Sophonisbe, et tous deux les mettent ſur l'autel.*)
Uniſſez à ce prix Sophonisbe avec moi.

SOPHONISBE.

A ces conditions j'accepte la couronne :
Ce n'eſt qu'à mon vengeur que ma fierté ſe donne.
Vengeons tous deux Carthage et nos dieux ſouverains ;
Jurons de nous unir pour haïr les Romains.
Je me vois trop heureuſe...

MASSINISSE.

A mes yeux outragée,
Vantez votre bonheur quand vous ſerez vengée.
Les Romains ſont dans Cirthe, etc.

(*k*) Dans les anciennes éditions le troiſième acte était terminé par les vers ſuivans :

SOPHONISBE.

A l'aſpect des Romains mon horreur ſe redouble ;
Je n'entends point leur nom ſans alarme et ſans trouble.
Vous êtes violent autant que généreux ;
Encor ſi vous ſaviez diſſimuler comme eux ;
Ne les point avertir de ſe mettre en défenſe !
Mais toujours d'un Numide ils ſont en défiance :
Peut-être ont-ils déjà pénétré vos deſſeins.
Vous me faites frémir : je connais mes deſtins.
Ce jour a déployé tant de viciſſitude
Que juſqu'à mon bonheur tout eſt inquiétude.
Le flambeau de l'hymen eſt allumé par nous ;
Mais c'eſt en trahiſſant les cendres d'un époux.
Votre main me replace au rang de mes ancêtres,
Vous me faites régner, mais les Romains ſont maîtres.
Je n'ai plus pour ſoldats que de vils citoyens.
Les dieux de Scipion l'emportent ſur les miens.
Quoi qu'il puiſſe arriver, venez tracer ma route :
J'aurais ſuivi Siphax, je vous ſuivrai ſans doute,
Et marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

MASSINISSE.

J'oſe tout eſpérer, puiſque j'ai votre foi.

(*l*) Dans les dernières éditions on liſait :

Un moment a tout fait : des miens abandonné
Roi, vainqueur et captif, outragé ſans vengeance,
Victime de l'amour et de mon imprudence,

Je n'ai pas ſu tromper : j'en recueille le fruit.
Dans l'art des trahiſons j'étais trop mal inſtruit.
Rome ſe plaint toujours de la foi du Numide ;
La tyrannique Rome eſt cent fois plus perfide.
Mon cœur fut trop ouvert : ah ! tu l'avais prévu.

Et dans les précédentes :

Un moment a tout fait : des miens abandonné
Dans mon propre palais je vois un autre maître !
Sophonisbe eſt eſclave ! on me deſtine à l'être !
Quel exemple pour vous, malheureux Africains !
Rois et peuples ſéduits qui ſervez les Romains,
Quand pourrez-vous ſortir de ce grand eſclavage ?
Quoi ! je dévore ici mon opprobre et ma rage !
J'ai perdu Sophonisbe, et mon empire et moi !
O Ciel ! c'eſt Scipion, c'eſt lui que je revoi ;
C'eſt Rome qui dans lui ſe montre toute entière, etc.

(*m*) Après ces vers, dans les anciennes éditions on liſait les vers ſuivans :

Rome, de tant de rois auguſte vengereſſe,
Ne s'informe jamais s'ils ont une maîtreſſe.
Les ſoupirs des amans, leurs pleurs et leurs débats
Ne font point, croyez-moi, le deſtin des Etats.

(*n*) Je me rends, je bannis la douleur qui m'obſède.
Lorſque Scipion parle il faut que tout lui cède.
Pour diſpoſer de moi j'ai dû vous conſulter,
Et le faible au puiſſant ne doit rien conteſter.
Ma femme eſt votre eſclave, et mon ame eſt ſoumiſe.
Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduiſe ?

MASSINISSE.

(*o*) Nous ſommes déſarmés : ces murs ſont ma priſon.
Mais je puis, après tout, retrouver quelques armes.

SOPHONISBE.

Songez-y : terminez tant d'indignes alarmes.
Trop de honte nous ſuit, et c'eſt trop de revers ;
J'ai deux fois aujourd'hui paſſé du trône aux fers.
Hâtez-vous :

Hâtez-vous : Annibal me vengera peut-être.
Mais qu'il me venge ou non, je veux mourir ſans maître.
Malheureux Maſſiniſſe! ô cher et tendre époux!
Sophonisbe du moins ſera libre par vous.

MASSINISSE.

Tu le veux, chère épouſe! il le faut, je t'admire.
Tu me préviens, ſuis-moi : Rome n'a point d'empire
Sur un cœur auſſi noble, auſſi grand que le tien.
Nous ne ſervirons pas, je t'en réponds.

SOPHONISBE.

Hé bien,
En mourant de ta main, j'expirerai contente.
O mânes de Siphax, ombre à mes yeux préſente,
Mânes moins malheureux, vous me l'aviez prédit!
Oui, je vais vous rejoindre, et mon ſort s'accomplit.
De mon lit nuptial au tombeau deſcendue,
Mon ombre ſans rougir va paraître à ta vue.
Je te rapporte un cœur qui n'était point à toi;
Mais juſqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi.
Enfers qui m'attendez, Euménides, Tartare,
Je ne vous craindrai point : Rome était plus barbare.
Allons, je trouverai dans l'empire infernal
Les monceaux des Romains qu'a frappés Annibal,
Des victimes ſans nombre, et des Scipions mêmes;
Traſimène eſt chargé de mes honneurs ſuprêmes.
Viens m'arracher la vie, époux trop généreux,
Et tu me vengeras après, ſi tu le peux.

MASSINISSE.

Que vais-je faire! Allons, Sophonisbe, demeure.
Quoi! Scipion vivrait, et je veux qu'elle meure!
Qu'elle meure! et par moi!

SOPHONISBE.

Viens, marche ſur mes pas;
Et ſi tu peux trembler, j'affermirai ton bras.

(*p*) Dans les anciennes éditions ce monologue commençait par les vers ſuivans :

Perfide Scipion, déteſtable Lélie?
Vos cruautés encore ont pris ſoin de ma vie!

Quel ami, quel poignard me pourra ſecourir!
Aurai-je donc perdu juſqu'au droit de mourir?
Le plus vil des humains diſpoſe de ſon être,
Et termine à ſon gré des jours dont il eſt maître;
Et moi pour obtenir deux morts que je prétends,
Il me faudrait deſcendre à prier mes tyrans!
Dieux des Carthaginois! etc. . . . .

(*q*) Voici comment cette ſcène était terminée dans les anciennes éditions:

Et le vieux Fabius, et le cenſeur Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.
Quand le peuple eſt pour nous, la cabale expirante
Ramaſſe en vain les traits de ſa rage impuiſſante.
Je ſais que cet éclat ne vous peut éblouir:
Vous êtes au-deſſus, mais il en faut jouir.

Le cenſeur *Caton* pouvait faire une équivoque. *Caton* était non-ſeulement le cenſeur, mais l'ennemi de *Scipion*, qu'il ſuivit en Afrique comme queſteur, et qu'il retourna bientôt accuſer auprès du Sénat. Mais dans ce temps *Caton* n'avait pas occupé la charge de cenſeur; charge qui ne ſe donnait qu'à des perſonnages conſulaires, et qu'il ne remplit que long-temps après.

(*r*) Voici comme la pièce était terminée dans les anciennes éditions:

La reine à ſon deſtin fait plier ſon courage.
Elle s'eſt fait d'abord une effroyable image
De ſuivre au capitole un char victorieux,
De préſenter ſes fers aux genoux de vos dieux,
A travers une foule orageuſe et cruelle
Dont les yeux menaçans ſeront fixés ſur elle:
Maſſiniſſe a bientôt diſſipé cette horreur.
Sophonisbe a connu quel eſt votre grand cœur;
Elle ſait que dans Rome elle doit vous attendre;
Elle eſt prête à partir. Mais daignez condeſcendre
Juſqu'à faire écarter des ſoldats indiſcrets,
Qui veillent à ſa porte, et troublent ſes apprêts.

Ce palais eſt à vous ; vos troupes répandues
En rempliſſent aſſez toutes les avenues:
Votre captive enfin ne peut vous échapper:
La reine eſt réſignée et ne peut vous tromper.
Maſſiniſſe à vos pieds vient ſe mettre en otage.
L'humanité vous parle, écoutez ſon langage,
Et permettez, du moins, qu'en ſon appartement
La reine, à qui je ſuis, reſte libre un moment.

SCIPION.

(*à un Centurion.*) (*à Phædime.*)
Il eſt trop juſte. Allez. Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maiſon, toujours ſervie en reine,
Elle n'y recevra que les ſoins, les honneurs
Que l'on doit à ſon rang, et même à ſes malheurs.
Le Tibre avec reſpect verra ſur ſon rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage.
(*Phædime ſort.*) (*à un Tribun.*)
Vous, juſques à ma flotte ayez ſoin de guider
Et la reine et les ſiens qu'il vous faudra garder,
Mais en mêlant ſurtout à votre vigilance
Des plus profonds reſpects la noble bienſéance.
Les ordres du Sénat, qu'il faut exécuter,
Sont de vaincre les rois, non de les inſulter.
Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule
Que nous impute à tort un peuple trop crédule.
Conſervez des Romains la modeſte hauteur;
Le ſoin de ſe vanter rabaiſſe la grandeur:
Et dédaignant toujours des vanités frivoles,
Soyez grand par les faits, et ſimple en vos paroles.
Mais Maſſiniſſe vient, et la douleur l'abat.

SCENE III et dernière.

SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE, Licteurs.

LÉLIE.

Pourvu qu'il obéisse, il suffit au Sénat.

SCIPION.

Il lui fait, je l'avoue, un rare sacrifice.

LÉLIE.

Il remplit son devoir.

SCIPION.

Approchez, Massinisse;
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE *troublé et chancelant.*

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Parlez en liberté.

MASSINISSE.

La victime par vous si long-temps désirée
S'est offerte elle-même; elle vous est livrée,
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.
Tout est prêt.

SCIPION.

La raison vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi: pardonnez à Lélie,
Cette sévérité qui passe et qu'on oublie;
L'intérêt de l'Etat exigeait nos rigueurs;
Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.
(*il tend la main à Massinisse qui recule.*)
Point de ressentiment; goûtez l'honneur suprême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Epargnez-vous, Seigneur, un vain remercîment:
Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment.

Il m'en coûte, ah! grands Dieux!

(*il se laisse tomber sur une banquette.*)

LÉLIE.

Sa passion fatale

Dans son cœur combattu renaît par intervale.

SCIPION *à Massinisse, en lui prenant la main.*

Cessez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins; je sais leur pardonner.

(*à Lélie.*)

Je suis homme, Lélie; il porte un cœur, il aime.

(*à Massinisse.*)

Je le plains. Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même.

Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,
Dans ce mal passager, n'ai-je pas entendu
Que Scipion parlait, et qu'il plaignait un homme
Qui partagea sa gloire, et qui vainquit pour Rome?

(*il se relève.*)

SCIPION.

Tels sont mes sentimens. Reprenez vos esprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.
Ne me regardez plus d'un œil sombre et farouche;
Croyez que votre état m'intéresse et me touche.
Massinisse, achevez cet effort généreux,
Qui de notre amitié va resserrer les nœuds.
Vous pleurez!

MASSINISSE.

Qui? moi! Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse

N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse,
Que votre ame subjugue, et que vous oublîrez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

Allons, conduisez-moi dans la chambre prochaine,
Où je devais paraître aux regards de la reine.

Qu'elle accepte à la fin mes foins refpectueux.

(*on ouvre la porte: Sophonisbe paraît étendue fur une banquette, un poignard eft enfoncé dans fon fein.*)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà! perfide! elle eft devant tes yeux.
La connais-tu?

SCIPION.

Cruel!

SOPHONISBE *à Maffiniffe, penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, et je meurs dans tes bras!

MASSINISSE *fe retournant.*

Je vous la rends, Romains; elle eft à vous.

SCIPION.

Hélas!
Malheureux! qu'as-tu fait!

MASSINISSE, *reprenant fa force.*

Ses volontés, les miennes.
Sur fes bras tout fanglans viens effayer tes chaînes.
Approche, où font tes fers?

LÉLIE.

O fpectacle d'horreur!

MASSINISSE *à Scipion.*

Tu recules d'effroi! que devient ton grand cœur?

(*il fe met entre Sophonisbe et les Romains.*)

Monftres qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au capitole offrir votre victime;
Montrez à votre peuple autour d'elle empreffé
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare?
Tu le dois à mes foins, c'eft moi qui le prépare.
Ai-je affez fatisfait ta trifte vanité,
Et de tes jeux romains l'infame atrocité?

Tu n'ofes contempler fa mort et ta victoire!
Tu détournes les yeux, tu frémis de ta gloire,
Tu crains de voir ce fang que toi feul fais couler!
Grands Dieux! c'eft Scipion qu'enfin j'ai fait trembler!
Déteftable Romain, fi les dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourans demandent,
Si devançant le temps le grand voile du fort
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Rome à fon tour fanglante, à fon tour faccagée,
Expiant dans fon fang fes triomphes affreux,
Et les fers et l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt nations de toi-même ignorées,
Que le Nord vomira des mers hyperborées;
Dans votre indigne fang vos temples renverfés;
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés;
Tous les vils defcendans des Catons, des Emiles
Aux fers des étrangers tendant des bras ferviles;
Ton capitole en cendre, et tes dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funeftes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chaffé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne, et c'eft en te bravant.
Le poifon que j'ai pris agit trop lentement.
Ce fer que j'enfonçai dans le fein de ma femme (*)
Joint mon fang à fon fang, mon ame à fa grande ame.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LÉLIE.

Que tous deux font à plaindre!

SCIPION.

Ils font morts en Romains.
Qu'un pompeux maufolée, honoré d'âge en âge,
Eternife leurs noms, leurs feux et leur courage;
Et nous, en déplorant un deftin fi fatal,
Rempliffons tout le nôtre, allons vers Annibal.
Que Rome foit ingrate, ou me rende juftice,
Triomphons de Carthage, et non de Maffiniffe.

(*) Il tire le poignard du fein de *Sophonisbe*, s'en frappe et tombe auprès d'elle.

(*f*) Le vers *tous ces vils descendans des Catons*, *des Emiles* n'était pas assez conforme à l'histoire. Le vieux *Caton*, le premier homme de cette famille qui ait été connu, n'était alors qu'un officier de *Scipion*, brouillé avec son général. Les *Emiles* durent leur lustre principal à *Paul Emile*, qui ne devint célèbre qu'entre les deux dernières guerres puniques.

Le nom de *Néron*, que le fils d'*Agrippine* a rendu si odieux, était le surnom d'une des branches de la famille *Claudia*, l'une des plus illustres de la république romaine. C'était à un *Claudius Nero* que Rome avait dû son salut dans cette seconde guerre punique : il avait eu le principal honneur de la défaite d'*Asdrubal*; événement qui décida le succès de cette guerre.

Fin du cinquième Volume.



